

LES MORTS
NE PORTENT PAS DE
CHAPEAUX



THRILLER

« Les hommes ont mépris pour la religion. Ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie ».

Pascal « Pensées sur la religion »

Coordonnées de l'auteur :

Dominique Maisons

06 86 46 59 15

dominique.maisons@free.fr

13 Rue Édouard Vaillant

94140 Alfortville

Prologue

Ce qui m'a frappé avec Haïti, c'est qu'on est en présence d'un pays où, pour la première fois, la négritude s'est mise debout. (...) Au XIXe siècle, Haïti a été le premier pays sous-développé à se révolter, à donner l'exemple. Une révolte achevée sur un succès : Haïti a arraché son indépendance. (...) J'ai été très frappé par la stratégie de Toussaint Louverture. Par la suite, lisant des écrits de Mao Tsé Toung, je me suis aperçu que tout ça était absolument génial : Toussaint avait trouvé par intuition - et avant tout le monde - le principe même de la guerre de guérilla. Il avait refusé les batailles rangées et il avait gardé ses troupes camouflées. Il avait fait ce que font, en ce moment, les Vietnamiens, ce que font les pays sous-développés quand ils luttent contre une nation beaucoup plus puissante, beaucoup mieux armée...

Aimé Césaire

« Bois-Caïman, nord d'Haïti, le 14 août 1791 »

La transe les libérait. Venu de toute part de la plaine nord de l'île, ils étaient des milliers à se rassembler, en cette orageuse nuit tropicale, à Bois-Caïman. Quelle que soit la direction où il orientait son regard, Toussaint Breda voyait la forêt aux mille essences illuminée par des torches oscillantes.

Au centre de la clairière, un tronc de pin maritime avait été planté, dominant de quelques pieds les cimes des arbres environnants. Autour de ce pilier, des percussionnistes musculeux faisaient résonner leurs djembes sur des kilomètres alentour. La foule des esclaves qui venaient de s'évader des habitations se mêlait aux cohortes de marrons, fuyards réfugiés de longue date dans les mornes difficiles d'accès du centre de l'île. Dans une seule passion, cette foule disparate semblait tressaillir au rythme impulsé par les tambours rituels. Des prêtres parcourraient l'assemblée,

haranguant, tant du geste que de la voix, ceux qui semblaient tarder à rejoindre l'hystérie collective.

La communion existait, la grande inquiétude de Toussaint se dissipait peu à peu, ces opprimés poursuivis, affamés et désorientés, partageaient une douleur et une haine telles que peu de gestes suffisaient à lever l'obstacle des dialectes. Les prêtres parvenaient à se faire comprendre en mélangeant du français et des idiomes dahoméens. Tout autour de lui attestait de leur première victoire sur les esclavagistes, ils parvenaient à briser la malédiction de l'arbre de l'oubli. Cet arbre immense dans le port de Ouidah, d'où partaient les galions des négriers, autour duquel on obligeait les esclaves enchainés à tourner têtes baissées. Ce rituel marquait pour eux la séparation définitive d'avec leurs racines, leurs cultures orales, leurs familles. Par la suite baptisés et embrigadés, on comptait faire de ces hommes des apatrides sans histoire ni culture confinés dans une dévotion catholique craintive et béate. Cette cérémonie était la preuve du premier échec des colons, de cet échec en viendraient d'autres, Toussaint en était maintenant convaincu.

Toussaint parlait parfaitement français, et son grand-père lui avait enseigné des rudiments de nombreux dialectes du Dahomey, cette fusion lui semblait naturelle, s'ils réussissaient à créer un état libre cet hybride marron en serait la langue officielle.

Dutty Boukman, le visage peint en rouge et le torse nu présidait la cérémonie, son regard fébrile et son physique sculptural fascinaient la foule. On lui prêtait la capacité de parler aux démons, depuis Makandal l'empoisonneur aucun esclave n'avait engendré une telle peur dans la communauté des colons français.

Toussaint était un bon docteur feuille, il pouvait soigner, ou empoisonner si tel était son souhait, il était bien plus intelligent et lettré que Boukman, son influence sur les esclaves était aussi importante, mais il se savait trop petit et trop peu charismatique. Il fallait un Dutty Boukman pour mettre en œuvre la révolte. L'heure des stratèges et des diplomates viendrait quand la poudre aurait explosé.

Biassou, un des autres initiateurs de cette assemblée, attendait, un peu en retrait, qu'on lui amène le cochon noir qui devait être sacrifié. Ce premier sang devait convaincre les esclaves de leur force, le pouvoir de Dutty Boukman leur garantissant l'invulnérabilité aux balles des militaires français.

Toussaint ne pouvait pas assister à la suite de la cérémonie, ce qu'il venait d'en voir l'avait convaincu de la violence de la révolte à venir. Il ne le savait pas, mais dans quelques heures ces milliers d'esclaves dévasteraient le nord de l'île, bravant la mort poitrail en avant ils détruiraient plantations et sucreries et tueraient plus de 1000 colons. De cet embrasement initial suivrait une guerre civile menant à la création du premier état noir issu d'une victoire contre les armées colonisatrices.

Mais, pour lui l'heure était venue d'aller rejoindre deux créatures terrifiantes.

Les Marassas fixaient des rendez-vous qui ne se manquaient pas, même aux premières heures d'une révolution.

Il se fraya un chemin au milieu des commandeurs qui tenaient réunion en marge de la cérémonie et il s'éloigna dans la forêt de Morne Rouge en direction de l'habitation Lenormand de Mezy.

L'orage menaçait, un sourd grondement provenait de l'intérieur des terres, chargeant l'air ambiant d'une tension presque palpable, propice aux débordements de violence. Les premières gouttes de pluie le frappèrent, lourdes, froides et sonores quand il arriva devant le logement des esclaves de l'habitation Lenormand.

Les Marassas, nom d'origine dahoméenne désignant des jumeaux versés dans la sorcellerie, s'entouraient de femmes, toutes vierges auxquelles on coupait la langue pour être certains de leur discrétion.

Les paroles des jumeaux ne devaient jamais être rapportées.

Les deux enfants étaient apparus à Cap français il y avait près d'un an. Comme une bourrasque, leur réputation de sorciers s'était répandue dans tout le nord de l'île. Ils soignaient mieux que tous les docteurs feuilles, prédisaient l'avenir et brisaient toute résistance qu'on leur opposait.

Leur origine se perdait en légende, la plus répandue racontait que leur mère était née dans les soutes d'un galion de flibustiers au port de Fort-de-Rocher sur l'île de la Tortue. Leur grand-mère qui mourut en couche ayant été recueillie, seule, sur une épave à la dérive, quelque part dans la mer Caraïbe.

Devant le baraquement, quelques cadavres de gardiens restés trop longtemps fidèles aux colons étaient entassés de part et d'autre de la porte d'entrée. Toussaint passa ce porche morbide et entra dans le long bâtiment de bois.

Toussaint était un homme fier et plein d'assurance, mais il ressentait une grande angoisse, les Marassas lui avaient fait dire que cette rencontre changerait définitivement son destin.

Ils ne faisaient jamais de promesses en l'air.

Il traversa le couloir, de part et d'autre il voyait de jeunes femmes, portant sur la tête le foulard rouge des servantes des jumeaux, le regarder passer avec déférence.

Au fond, sur un lit couvert de toiles blanches les deux jumeaux mangeaient, leur gourmandise était, elle aussi, déjà légendaire. Il fut de nouveau frappé par leur beauté, il les avait déjà rencontrés, mais à chaque fois leur beauté lui coupait le souffle. Leurs traits fins et androgynes étaient en tous points identiques, il était impossible de les différencier, ni de leur donner un âge, ni même un sexe.

Les deux enfants le regardèrent arriver avec un sourire amusé, sans pour autant cesser de manger leurs mangues avec délectation.

Leur anormalité mettait tous leurs interlocuteurs mal à l'aise, ils en avaient conscience et en profitaient largement.

Ils accueillirent Toussaint de leurs voix hautes perchées et cristallines, bien trop aiguës pour des gorges d'homme, avec son vieux surnom péjoratif qui faisait référence à sa disgracieuse physionomie.

- *Fatras-Bâton.*
- *Quel honneur vous nous faites !*
- *Un homme si occupé.*
- *Un soir de cérémonie.*
- *Nous sommes flattés.*

Ils terminaient mutuellement leurs phrases, et se parlaient entre eux dans une langue incompréhensible à une vitesse folle après chaque réponse.

- *Vous savez très bien que personne n'ose désobéir à vos ordres. Mais ne m'appellez pas comme cela, c'est insultant.*
- *Vous avez tellement de noms.*

- *Bréda*
- *Gaou*
- *Toussaint*
- *Fatras - bâton*
- *Nous nous y perdons*
- *Nous ne sommes que des enfants.*
- *Vous devriez simplifier.*
- *Vous choisir un nom*
- *Moderne*
- *Pacifique*
- *Cela vous servira.*
- *Quand l'heure sera à négocier*
- *Un nom français.*
- *Ça les rassurera.*
- *Ils vous croiront être un des leurs.*
- *On est mieux trahi par un de ses semblables.*
- *Je vous remercie, mais vous ne m'avez pas fait venir ce soir pour me donner des conseils en stratégie.*
- *Nous ne conseillons pas.*
- *Nous ordonnons.*
- *Mais poliment*
- *Car vous êtes un homme important.*
- *Qui compte beaucoup pour nous.*

Ils sortirent un objet ovoïde de derrière leur dos et le montrèrent à Toussaint.

L'objet émettait un léger grésillement, doux comme la pluie sur un toit de case, il était argenté et gravé de symboles inconnus de Toussaint. Ils poussèrent sur son sommet et l'œuf s'ouvrit en deux.

- *L'ouverture de l'Asson.*
- *C'est un joli nom « Louverture ».*
- *Vous devriez y penser.*
- *Car rappelez-vous bien*

- *Cet Asson va changer votre destin.*
- *Vous êtes trop doux Toussaint Louverture.*
- *Il va falloir tuer beaucoup*
- *Des ennemis comme des proches.*
- *Dutty, Biassou, et des milliers de colons.*
- *Sans état d'âme.*
- *Mais hélas, sans nous*
- *Vous en seriez incapable*
- *L'Asson va vous changer*
- *Vous lier à jamais*
- *Avec un esprit fort*
- *Un mystère*
- *Ogon Feray*
- *Qui vous apportera*
- *La violence qui vous manque*
- *Avec lui*
- *Votre destin sera celui*
- *D'un bâtisseur d'empire.*
- *Qu'est ce que c'est que cet objet ? Et qu'allez-vous me faire avec ?*
- *Un faiseur de rois*
- *Il vient de Vilokan dans la forêt sacrée du Dahomey au cœur de l'Afrique.*
- *Il appelle et lie les mystères*
- *À ceux que nous choisissons*
- *Vous mourrez*
- *Le mystère rentrera en vous*
- *Vous reviendrez à la vie*
- *Lié à lui*
- *Jusqu'à la mort*
- *Et il vous donnera ses pouvoirs.*

Par la fenêtre de la chambre, il entendait les tambours de la cérémonie de Bois-Caïman. Cette sauvagerie lui faisait peur, les jumeaux avaient raison, il n'était pas fait

pour une telle lutte, mais il croyait en sa cause, le joug des colons français et de l'esclavage avait assez duré. Des Amériques et de France même soufflait un vent nouveau, porteur de grands changements. Pour conquérir sa liberté et sa dignité, son peuple aurait, tôt ou tard, besoin d'hommes comme lui.

Il se voulait cartésien et ne portait que peu de crédit aux sortilèges si populaires parmi les esclaves, mais il savait que ces pratiques constituaient le socle identitaire de ces populations déracinées, cette culture commune constituée des traditions orales accumulées de générations d'esclaves serait l'âme de leur révolte bien plus que des discours sur la liberté et l'égalité des races. La Guinée mythique qu'ils appelaient de leurs vœux ils allaient devoir se la construire ici dans les hautes terres d'Ayti. Alors, malgré sa peur et ses réserves, il savait bien que l'aide des jumeaux serait capitale et pouvait changer le cours de son histoire. Il fit de son mieux pour avoir l'air sûr de lui, et, en fixant les deux créatures qui jouaient négligemment du bout de leurs doigts graciles avec des vipères lovées sur leur couche, il leur demanda.

- Vous voulez faire ça maintenant ?
- *Oui*
- *Nous n'avons plus de temps à perdre*
- *Pour donner un début à cette grande histoire.*

LIVRE I

« Ainsi, Votre Éminence ordonne »

Chapitre 1

« Kid Creole and the coconuts, dernier rappel »

Paris, Samedi 5 septembre 2008.

Il aimait cogner.

Les poings nus, il enchaînait des coups secs sur le cuir exsangue de son sac de sable. Il lui fallait une bonne heure de ce traitement quand la rage le prenait.

Comme chaque fois, la douleur remontait lentement dans ses poignets, ses doigts étaient rapidement engourdis à force de s'enfoncer dans le cuir épais ; mais la douleur, compagne tenace, finissait par faire son chemin dans ses muscles et tendons jusqu'à ankyloser ses avant-bras, signal salvateur lui intimant l'ordre de cesser la séance.

Dans le fond de la salle d'entraînement aménagée sous les combles de son appartement de la rue Greneta, une petite musique se fit entendre, puis la voix compressée de Billie Holiday entonnant le premier couplet de « Strange fruits » jaillit de son téléphone portable.

Le commissaire Paul Rochat cessa de pilonner son sac, essuya la sueur qui lui inondait le visage et ramassa maladroitement son portable.

Ses doigts n'ayant pas recouvré leur mobilité naturelle il eut un peu de mal à décrocher, mais l'appel se faisait insistant et il finit par répondre avec le souffle court et la voix sèche de celui qu'on interrompt avant le terme de son exutoire.

Le malvenu impétrant était le lieutenant de la Malicorne, son adjoint à la direction de la répression de la subversion violente de la toute fraîchement créée

Direction Centrale du Renseignement Intérieur (DCRI). Le fameux FBI à *la française* issu, au début de l'été, de la fusion entre les RG et la DST qui rodait encore sa nouvelle organisation.

- Excuse-moi de te déranger à l'heure du sport. À vue d'oreille, tu étais en plein exercice. Mais on a une urgence. Tu n'as pas regardé tes courriels ?
- Pas encore, mais il y a peu de chance que je réussisse à passer une journée sans y aller.
- Ça ne sera pas pour aujourd'hui. Le Commissaire divisionnaire Letierrier s'est déjà engagé pour nous.
- Une ordure qui s'agite se fait plus remarquer qu'un sage qui hésite. Il est toujours impeccable notre patron. C'est quoi cette histoire dont on est censés s'occuper aujourd'hui ?
- Je ne l'ai que survolé pour l'instant. Je ne vois pas ce qui nous concerne, ni ce qui justifie l'intérêt du préfet Boniperti.
- Ça commence bien. Ils veulent nous faire repeindre les locaux ?
- Non, enquêter sur un suicide, du moins en apparence.
- Il y a la PJ pour ça !
- Je ne suis pas sûr qu'on nous laisse le choix.
- Oui Malic, tu peux abréger, j'ai compris que le repos dominical allait sauter, dommage pour la messe. Celle de cette semaine avait de bonnes critiques.

Rochat exagérait volontiers sa gouaille anticléricale quand il parlait à son adjoint. Il ne se lassait pas de provoquer la gêne et la réprobation amusée de ce jeune lieutenant encore un peu trop strict. De la Malicorne était issu d'une longue lignée de militaires, tous d'irréprochables serviteurs de la République, son parcours permettait tous les espoirs, docteur en droit, père de 3 enfants à 35 ans et des états de service d'une blancheur immaculée.

Malic, selon son diminutif officiel attribué par Rochat, était fidèle à ses gênes, un parfait sang bleu versaillais, catholique en diable, ardent défenseur de l'ordre moral et de la mère patrie.

Bien qu'improbable leur attelage fonctionnait, l'impulsif commissaire, ancien légionnaire, grand amateur d'âme, de vie, de vin et trop souvent de vice, latin et

musculeux et l'étiqve versaillais féru d'éthique et d'étiquette avaient pourtant tout pour ne pas se comprendre.

L'alliance du Florentin et du hussard formait pourtant un binôme à la redoutable efficacité tant sur le terrain que dans les arcanes, souvent politicienne, de la nouvelle grande maison de Levallois-Perret (siège de la DCRI). Ils étaient tous deux assez intelligents pour reconnaître leurs qualités mutuelles et pour en tirer parti.

Marquant à peine un temps d'arrêt l'imperturbable Arnaud de la Malicorne reprit le cours de ses explications.

- Il s'agit d'un dossier de police concernant un suicide, très récent puisque le corps a été découvert hier matin et que la mort date de la veille. Un Français d'origine haïtienne. 38 ans, un casier long comme un jour sans pain, dans des histoires de mœurs et de drogue principalement, et quelques embrouilles à la petite semaine. Aurait mis fin à ses jours d'un coup de revolver à la tempe dans un petit bosquet du bord de Marne à Maisons-Alfort. La Police judiciaire du Val-de-Marne a été chargée de l'enquête par le parquet. Le présumé suicidé s'appelait Richard Pellicomo.

- Pellicomo !!!

Répéta Roachat. Stupéfait d'entendre ce nom autrefois très familier et soudainement figé devant les baies vitrées de son appartement qui donnaient sur une paisible cour pavée et arborée.

- Une vieille connaissance du temps où j'usais mes semelles à la brigade des mœurs rue de Lutèce. Amusant. Je doute que ce soit pour cela qu'on nous demande de nous en mêler, mais le beau Richard je le connaissais pas mal, il se faisait appeler le « Prince des porcs de Port-au-Prince ».
- Charmant !
- Pour un gigolo, joueur invétéré, magouilleur et camé, ça va. J'admets que pour un prêtre ça aurait fait désordre.
- Tu sais quoi de lui ?
- Qu'il était beau comme un démon ! Un sosie du Michael Jackson période Thriller, la même grâce ambiguë. Ce même avait le chic pour côtoyer les pires truands de la capitale, un petit aigrefin avec une gueule d'ange... Un jouisseur

sans envergure, je ne vois pas trop en quoi cela peut concerner la sécurité du territoire.

- Moi non plus. Mais jette un œil au dossier tu verras que Pellicomo n'était plus vraiment un premier prix de beauté. Son visage a été vitriolé, selon ses dires, il y a trois ans, on ne sait ni par qui ni pourquoi. Son faciès était même assez repoussant à ce que je peux en juger sur les clichés datant de sa dernière interpellation.
- Pour quoi était-il tombé ?
- Pour usage et trafic de stupéfiants. Il avait repris 3 mois fermes en comparution immédiate, purgés sans histoires et libéré il y a deux mois.
- Bon. Je te laisse faire un tour à Levallois pour fouiller dans tous les fichiers de la maison et ceux de la police. Fais-moi un point sur l'état de l'enquête, sur tous les noms qui apparaissent dans le dossier et sur ses derniers démêlés judiciaires. Je passe un coup de fil au divisionnaire Leterrier pour savoir ce que Boniperti a dans la tête et je file à Créteil. A tout de suite Malic.

Pendant sa conversation Rochat s'était acheminé jusqu'à sa cuisine, laissant une visible traînée de sueur sur le parquet de son appartement. Il piocha machinalement quelques fruits et un peu de pain, la journée ne lui laisserait sûrement pas le temps pour de plus solides agapes. Il jeta un coup d'œil nostalgique à la bouteille de Condrieu qu'il avait sortie pour agrémenter un après-midi consacré initialement à la réalisation d'une compilation des plus belles chansons de rupture amoureuse qu'il devait préparer pour son improbable mélomane de frère. « Pour un prochain week-end, un prochain mois, une prochaine vie. » Il songea sans réel regret, car cette plongée en arrière dans son passé d'officier de la Brigade des mœurs l'émoustillait passablement.

Richard Pellicomo. Un oiseau de nuit plutôt attachant dont il avait été assez proche, pas honnête c'est sur, mais monnayant ce qu'il avait à vendre, un physique avantageux et peu de scrupules. Il avait débarqué à 13 ans d'Haïti chez un vague oncle français, sans un sou en poche, s'en étaient suivies quelques mauvaises rencontres et tout s'était enchaîné. La grande faucheuse du destin avait fait son ouvrage, la fête, la came, le tapin, le train-train des mœurs, leur pain de fesse quotidien.

- L'occasion de régler quelques comptes avec ton passé.

Se dit-il pour lui-même, à voix haute, sale manie de vieux célibataire qu'il peinait à réprimer. Il interrompit la lecture de « In the wee small hours » qui résonnait un peu fort dans l'appartement. Ce titre, où un Sinatra encore humain laissait apparaître les fêlures de sa rupture d'avec Ava « le plus bel animal au monde » Gardner, devait être la pierre angulaire de sa compilation.

Puis, il composa le numéro de ce « chien de Leterrier » comme il aimait à surnommer son Divisionnaire.

Ils se haïssaient profondément depuis plusieurs années, la cohabitation de leurs caractères s'était avérée, dès le départ, impossible. Leterrier était un arriviste très politicien pour lequel ce poste était une étape. Il ne se préoccupait que de statistiques et des attentes du pouvoir. Alors, un franc-tireur, obstiné et impulsif, comme Rochat n'était pour lui qu'une source de problèmes, un anachronisme à gérer et si possible à écarter. Il exérait l'assurance de baroudeur et le charisme de l'ex-légionnaire, qui lui méprisait la compromission et la pusillanimité du haut fonctionnaire.

Depuis des mois, Leterrier guettait patiemment un faux pas du commissaire pour le faire muter, ou encore mieux révoquer. Sans Malic, il y serait sûrement déjà parvenu.

L'appel mit quelques instants à aboutir, le temps de transiter par les serveurs sécurisés de la grande maison, puis la voix grave et sentencieuse du Divisionnaire Leterrier lui parvint.

- Bonjour Rochat. Vous avez reçu le dossier Pellicomo n'est-ce pas ?
- Oui Commissaire, et je n'arrive pas trop à savoir ce que vous voulez que j'en fasse. La police va faire son travail et la sécurité de l'État ne me semble pas engagée.
- Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Boniperti nous a demandé d'enquêter en parallèle des services de police et de lui faire un rapport quotidien à partir de lundi matin 8 h. Et ce, jusqu'à ce qu'il nous dise d'arrêter.
- Enfin Commissaire, qu'est-ce que le préfet peut bien trouver dans cette histoire qui justifie l'intervention des renseignements ? Ça m'aiderait de savoir ce que je dois chercher. En quoi l'ordre public est-il menacé par la mort de ce gigolo défiguré ?
- Rochat !

Tonna Leterrier, avec un ton aussi cassant qu'il en était capable.

- Si Boniperti nous demande de passer la plage de la Baule au peigne fin, on achète un grand peigne et on la ferme ! Est-ce bien clair ? Vous pensez que j'ai besoin de vos lumières pour savoir ce qui est dans notre feuille de mission ? Vous cherchez tout, vous rapportez tout, jusqu'à nouvel ordre. Sur ce, le huitième trou de mon parcours du samedi m'attend, je compte sur vous pour avoir déjà l'enquête bien en main lundi matin. Bonne chasse Rochat !

- Va chercher la baballe sale corniaud !

Cria Rochat, en ayant pris soin de raccrocher, préalablement, son téléphone.

Il déduisit de ce bref échange que Boniperti n'avait pas dû être transparent dans son ordre de mission. Leterrier adorait donner l'impression d'être dans le secret des Dieux. Il aurait au moins fait une allusion au fond de cette histoire s'il en avait eu connaissance. Cet autoritarisme militaire ne lui allait pas trop et ne servait comme chaque fois, chez ce rond de cuir obséquieux, qu'à masquer son ignorance.

Tout en se préparant à sortir, Rochat laissa son esprit divaguer sur quelques pistes pouvant justifier la demande de Boniperti.

Pellicomo était un oiseau de nuit très prisé des soirées parisiennes un peu lestes, à l'époque où il avait un visage du moins, sa cote ayant dû pâlir ces derniers temps. Il était possible que, faute d'autres moyens de survie, il se soit lancé dans une entreprise de chantage sur quelques notables.

En général, lorsque ce type d'affaires menaçait un membre éminent de la République on demandait à la DCRI de faire en sorte que rien de compromettant ne survienne. Là, l'intervention semblait tardive. Rochat avait du mal à croire qu'un personnage important de l'État ait pu perdre le contrôle au point de faire liquider ainsi un petit maître-chanteur qu'il était assez simple de réduire au silence. Il était bien placé pour le savoir

En empruntant la rue de la Grande-truanderie pour aller récupérer la Lancia Fulvia 1967 vert bouteille qu'il garait dans un parking du Boulevard Sébastopol, il décida de commencer son enquête par un petit tour sur les bords de Marne. Le ciel gris menaçait de tourner à la pluie. Le temps était resté sec depuis jeudi matin, avant l'heure présumée du suicide et une scène de crime sèche pouvait lui apprendre plus qu'un borbier détrempé.

Passé un petit kilomètre sur l'autoroute de l'Est, Roachat prit la sortie d'Alfortville et emprunta la voie qui serpentait les longs des berges bétonnées de la Marne juste avant qu'elle ne se jette dans la Seine.

Gris et impassible le fleuve s'étirait le long de bâtiments en rénovation, de quelques péniches, de tours d'habitation collective et de pavillons aux charmes plus que discrets.

Après l'entrée de Maisons-Alfort, il vit ce qu'il était venu chercher. Sur un parking situé entre la rue et la Marne, deux véhicules de Police étaient stationnés, encadrant un étroit escalier de béton qui descendait vers les berges.

Le commissaire gara sa Lancia à côté des deux Peugeot qui étaient vides de leurs occupants, il descendit de sa voiture et s'appuya au parapet pour prendre une petite vue d'ensemble de ce gai panorama.

En contrebas, parfaitement visible le long des contreforts en béton séparant le parking des berges se trouvait un périmètre policier réglementairement balisé, le petit bosquet était ceinturé de bandes jaunes indiquant au passant que l'endroit lui était interdit. De là où il se tenait, Roachat pouvait même distinguer les petits fanions marquant l'endroit où avaient été ramassés les différents éléments, un cercle de peinture rouge entourait sur le béton l'emplacement d'une tache de sang et en y faisant attention il pouvait même voir l'empreinte qu'avait laissée sur le sol le corps de Richard Pellicomo.

Le parking était presque vide, un peu trop loin des tours, sans aucun commerce aux alentours, la fréquentation était presque nulle en ce samedi après-midi. Quelques familles passaient avec poussettes et enfants pour aller rejoindre une aire de jeux pour enfants située à une centaine de mètres à côté de ce que Roachat identifia comme une

école maternelle en béton grisâtre. Plus bas entre le bosquet et le fleuve, un chemin avait été aménagé et des joggers défilaient en faisant grincer les lattes de la passerelle enjambant les coulées de béton qui descendaient jusqu'à la Marne.

Aucune trace des policiers, sans doute en train d'effectuer l'enquête de voisinage, ou au bistrot le plus proche, selon l'état de leur implication professionnelle.

Quoi qu'il en soit, la pluie s'annonçait et Rochat ne voulait pas attendre leur retour pour aller voir de plus près la dernière résidence de Pellicomo, il descendit donc tout en appelant Malic, son passe-partout favori, pour lui demander de prévenir le commissariat de Créteil de sa visite.

Malic se trouvait déjà à son bureau de Levallois quand il reçut le mail contenant le dossier Pellicomo. La prochaine venue à Paris du très Saint-Père lui offrait une excuse en or pour échapper à l'enseignement du catéchisme qu'il était supposé dispenser tous les samedis pour le diocèse de Versailles, rituel immuable chez les de la Malicorne, qui le mettait désormais au supplice. Sa foi s'était émoussée et il avait de plus en plus de mal à faire semblant et à donner les réponses cohérentes et pleines d'assurance qu'on attendait de lui lors des cours. Là, la mission sacrée dont il semblait être chargé coupait court à toute protestation de son inflexible belle famille et il pouvait s'offrir le luxe d'un après-midi paisible à donner la dernière touche à ses comptes rendus, rapports et synthèses qu'il rédigeait pour Rochat et Leterrier.

Quand les dossiers n'étaient pas trop nombreux, il pouvait même passer une petite heure à discuter avec un des policiers de permanence errant dans l'immense bâtiment temporairement déserté.

C'était le cas ce samedi, il avait ainsi partagé le déjeuner de son compagnon de pause préféré, l'adjudant Michel Deruquère, dont il était assez proche. Celui-ci lui vouait un culte et une amitié indéfectible, car l'éducation de Malic et sa grande ignorance des choses de la télévision faisaient qu'en cinq ans il n'avait jamais fait ni allusion ni plaisanterie sur la terrible homonymie dont était affligé ce pauvre bougre. Quasi-homonymie qui aurait été supportable, si par malheur pour lui, elle n'avait été doublée d'une invraisemblable ressemblance physique. Ceci, malgré quelques avantages, repas gratuits au restaurant, succès de courte durée auprès de la gent

féminine, ruinait totalement la vie sociale de ce brave homme qui devenait agressif et parfois violent dès qu'on le taquinait sur ce sujet. Ce qui se produisait chaque jour. Pour éviter les algarades et les rixes, Michel Deruquère avait été affecté à la surveillance, et donc, ironie du sort, il passait ses journées à regarder les autres sur des écrans de télévision. La discrétion de Malic et sa gentillesse étaient pour Deruquère un baume inespéré dans un univers de raillerie et de malentendus. Deruquère haïssait les dimanches, chaque semaine, quand ce jour maudit venait, il se bourrait d'antidépresseurs et dormait jusqu'au lundi, le dimanche il ne pouvait pas sortir dans la rue ni allumer la télévision, encore moins avoir une vie sociale. L'adjudant n'était pas marié, était allergique aux animaux, aux chiens surtout, maudissait les cyclistes...Somme toute, Deruquère n'était pas très drôle. Sa passion pour l'Histoire et son absence d'humour le rapprochaient aussi de Malic et ils pouvaient passer des heures à parler des rois maudits ou de la dynastie des Médicis, de joyeux drilles avec lesquels Rochat évitait d'avoir à passer une soirée.

Il ne perdit donc pas de temps après sa conversation avec Rochat. Il n'avoua pas au commissaire sa présence au bureau un samedi, cela lui aurait valu une flopée de sarcasmes sur sa soi-disant incapacité à tuer son dragon de belle-mère et sur son manque d'autorité dans sa famille. Il avait beau jeu ce matamore de Rochat, célibataire sans enfants à près de 45 ans, de venir lui donner des conseils d'épanouissement matrimonial. Mais ça, il n'aurait jamais osé le lui répondre.

Quand Rochat le rappela, il avait déjà eu le temps de téléphoner aux officiers de PJ en charge de l'enquête, au médecin légiste qui avait examiné le corps en urgence vendredi après-midi et pris le temps de rechercher dans les fichiers STIC, FIJAIS et OCRVO des informations sur les relations répertoriées de Pellicomo.

Il le rassura sur l'accueil que leur faisaient les officiers officiellement chargés de l'enquête, il leur avait raconté que Pellicomo avait un rôle mineur dans quelques dossiers en cour à la DCRI, et bien qu'il n'y ait fort probablement aucun lien entre ces dossiers et son suicide, une petite vérification s'imposait. Les enquêteurs en question étaient plutôt coopératifs, soucieux d'entretenir de bonnes relations avec la nébuleuse des renseignements intérieurs dont un veto risquerait de nuire à toute promotion qui

pourrait leur permettre de se voir attribuer une affectation plus agréable que le Val-de-Marne, son soleil et ses plages. Ils auraient donc accès sans trop de procédures à tous les éléments du dossier et pouvaient mener leur enquête parallèle sous réserve, bien entendu, de partager avec eux les fruits juteux de leurs investigations.

Ils pouvaient toujours y croire...

Il restitua au commissaire ce qu'il avait appris de ces premiers contacts.

Le corps avait été retrouvé vendredi matin à 8 h 30 par Amédée Le Longuet, retraité raisonnablement matinal, qui en promenant son chien aperçut le corps depuis le parking. Le revolver dont s'était servi le défunt était un CZ Brno calibre 22, retrouvé à ses côtés, ainsi que la douille. La balle lui ayant traversé la tête avait ricoché sur le béton et fut retrouvée dans la terre quelques mètres plus loin.

On n'avait retrouvé aucune lettre d'adieu, ni de téléphone portable, ni de voiture garée sur le parking. Après vérifications il n'existait de doute façon aucun abonnement souscrit au nom de Richard Pellicomo auprès d'un opérateur, ni de carte grise d'un véhicule à son nom.

Selon les enquêteurs, il aurait pu arriver en métro, une station se trouvant à 500 m.

Le corps avait été transporté à la morgue de l'Hôpital Mondor où un légiste l'avait examiné le vendredi.

Les premières constatations ne relevaient aucune trace de violence, aucun signe de lutte. Les traces de poudres sur les mains et les tempes de Pellicomo tendaient à prouver qu'il avait bien pressé lui-même la sinistre détente, et ce, avec le bout de l'arme au contact de la peau, ce qui excluait l'accident. Les cloisons nasales rongées attestaient sa consommation régulière de cocaïne, un sachet avait d'ailleurs été retrouvé dans sa chaussure. Des analyses toxicologiques étaient en cour et leur résultat devait arriver en début de semaine. L'heure du décès avait été estimée entre 16 h et 18 h jeudi, aucun coup de feu n'avait été signalé ni remarqué par les riverains interrogés lors de l'enquête de voisinage.

L'arme à feu de petit calibre, collée à la tempe du suicidé, avait pu n'émettre qu'un claquement sec imperceptible au milieu du brouhaha du trafic routier de fin de

journée. Le revolver était un modèle assez banal utilisé pour les stands de tir, ses numéros de série avaient été effacés et ne permettaient aucune identification rapide du propriétaire. L'examen balistique en cour permettrait peut-être de suivre une piste de ce côté, mais pour l'instant cette arme était aussi muette que silencieuse.

Malic disposait déjà de beaucoup d'informations sur les proches de Pellicomo. Une seule d'entre elles, Bonaventure Malasuerte avait un casier judiciaire et beaucoup d'informations enregistrées par les mœurs et les stuprs. C'était un baron de la nuit parisienne, que Rochat semblait aussi très bien connaître.

Les deux autres étaient de moins bons clients pour les forces de l'ordre, mais Malic trouva pléthore d'informations en quelques minutes sur internet. Paradoxalement, à une époque où les gens s'émouvaient à la moindre annonce d'ébauche de fichage policier, pourtant effectué pour assurer leur sécurité par des professionnels, ils affichaient de leur propre chef des quantités incroyables d'informations parfois intimes sur des réseaux communautaires d'amis virtuels, de blogs, de forums. Ces informations étaient, sous réserve de vérifications ultérieures, une source d'informations totalement inespérée pour des services de renseignements comme la DCRI, qui en faisait donc un usage immodéré.

La première de ces relations était une dénommée Gaby Delongi qui habitait à la même adresse que Pellicomo, c'est elle que la Police avait prévenue de la mort de l'Haïtien, elle n'avait pas manifesté d'émotion particulière et n'avait pas demandé à récupérer le corps expliquant qu'il n'habitait plus avec elle depuis longtemps, mais qu'elle ne pouvait pas l'obliger à faire modifier ses papiers d'identité.

L'indifférente avait connu une petite heure de gloire quatre années auparavant en participant à une émission de télé-réalité, « L'île de la tentation », où, en naïade briseuse de couple elle avait connu un certain succès et fait la couverture de quelques magazines pour hommes. Elle avait aussi à son actif une petite carrière d'actrice de seconde zone ponctuée de quelques premiers rôles dans des productions érotiques bon marché pour la télévision. Internet, l'encyclopédie de l'inutile éphémère, regorgeait littéralement d'informations sur elle, photos dans des boîtes à la mode, archives

d'interviews... On apprenait même sur son blog qu'elle comptait ouvrir une chaîne de magasins cosmétiques bio et qu'elle s'était débarrassée de son addiction à la cocaïne après une cure à la clinique Montevideo à Paris il y a trois mois.

Elle n'était pas avare de conseils à la jeunesse pour leur expliquer les méfaits de cette substance, « une brave petite » punctua cyniquement Rochat.

La troisième relation proche enregistrée, Pellicomo n'ayant aucune famille en France, était un dénommé Charles Soutine, jeune peintre d'origine russe qui revendiquait une parenté avec le grand peintre du même nom. C'est vers lui que Delongi avait orienté la Police leur indiquant que c'était avec Soutine que Pellicomo avait refait sa vie. Les tentatives pour joindre le jeune peintre étaient restées sans résultats, mais Malic avait trouvé sur la toile que le vernissage d'une expo vente consacrée à ses œuvres était prévu ce samedi à 20 heures. L'artiste y était annoncé.

Tout en descendant vers les berges en jouant avec des petits graviers comme un étudiant distrait par des pensées amoureuses, Rochat remercia Malic pour sa contribution à son épanouissement culturel et lui promit de faire un saut à ce vernissage.

Il lui demanda aussi de prévenir le médecin légiste qu'il comptait le voir à la morgue de Mondor d'ici une heure. Si le médecin avait une famille ou une autre raison valable de ne pas le recevoir en personne qu'il prévienne l'hôpital de sa venue.

Une fois au bord des quelques arbres qui accueillirent le dernier souffle de Pellicomo, Rochat passa sous les scellés et alla examiner le lieu de découverte du corps.

Entre les quelques boulots qui constituaient le bosquet, quelques herbes folles et éparses constituaient un mince tapis végétal transpercé de-ci de-là de blocs de béton, résurgence des contreforts séparant la ville de la Marne. Plus on approchait de ces parois, plus la végétation se faisait rare, et c'est sur une terre glaise, nue et vierge, qu'on avait retrouvé l'Haïtien défiguré.

On pouvait voir distinctement l'empreinte de son corps sur le sol, mais on ne voyait aucune empreinte de pas à proximité du cadavre. Rochat inspecta les lieux, la

tache de sang à deux mètres du corps sur la paroi était unique, il n'y avait pas d'autre projection visible, un petit éclat dans le béton juste au dessus de la tâche avait été identifié par les policiers de Créteil comme le point d'impact de la balle qui avait ensuite ricoché quelques mètres plus loin, le corps avait ensuite basculé en arrière depuis un bloc de dix centimètres de haut sur lequel il devait se tenir.

Rochat regarda les alentours, rien de particulier ne le choqua, quelques cannettes de bière vides, des débris amenés par le vent ou jetés du parapet surplombant la scène. Sinistre.

De là, on ne voyait ni la route, ni les tours, on n'entendait presque rien non plus, jusqu'à ce qu'un acrobate arrive tambour battant, glissant sur le parapet avec une planche à roulettes, au mépris du danger que représentait une chute d'une bonne dizaine de mètres. Le bolide à roulette devait avoir une dizaine d'années et portait un tee-shirt orné de la bouille ronde d'un smiley au sourire fendu en deux par une hache sanguinolente sous lequel on pouvait lire « No fun ». Piqué par la curiosité, le même aux cheveux sculptés par au moins un pot de gel fixation forte, s'arrêta et s'adressa à Rochat :

- Dis m'sieur, c'est vrai qu'on a retrouvé un mort ici ?
- Malheureusement oui. Hier matin
- P'tain c'est nul, je passe ici tous les jours il ne se passe jamais rien et on trouve un mort sans que le voie !
- Tu habites dans les tours d'à côté ?
- Oui à la 3C, et je vais à l'école juste à côté.
- Jeudi en sortant de l'école, tu es passé par là ?
- Oui, comme tous les jours, je vous dis j'suis trop blasé d'avoir rien vu !
- Il est mort en tombant de là où tu te tiens.

Mentit le commissaire dans un accès subit de paternalisme.

- Si j'étais toi, je ferais attention aux endroits où je fais du skate, sinon tu risques d'être « trop blasé » de rater beaucoup de choses depuis ton fauteuil roulant. Allez files ! Il faut que je travaille.

Le jeune garçon reprit son chemin sans descendre du parapet. Pendant qu'il le regardait s'éloigner en se disant que des coups de pieds au cul se perdaient dans le

coin, Rochat reçut les premières gouttes de pluie de la journée, qui appelèrent leurs amis pour former presque instantanément un déluge.

Sautant laborieusement de bloc en bloc, de caillou en caillou pour ne pas souiller ses chaussures hors de prix, Rochat regagna l'escalier, puis son véhicule. Aucune trace des agents, leurs voitures restaient vides, il en avait assez vu il se passerait de leur concours.

Il peina à garer sa voiture sur le parking surchargé de l'Hopital Mondor, cette immense usine à réparer les corps était saturée, comme souvent, et il finit par se garer sur un emplacement de livraison à plusieurs centaines de mètres de l'entrée principale. Il traversa la ruche inhumaine, se perdit, demanda deux fois son chemin à des aides soignantes débordées et désagréables et finit par rejoindre le quatrième sous-sol de l'aile droite où se trouvait la morgue.

Le légiste avait laissé des consignes pour faire suite à l'appel de Malic et deux jeunes infirmiers attendaient Rochat à l'entrée de la morgue. Il se fit accompagner jusqu'au corps, répondant machinalement les sornettes de circonstances aux questions curieuses des infirmiers qui se demandaient bien ce que les renseignements généraux pouvaient trouver à cette banale histoire de suicide.

Il frissonna en entrant dans la grande salle réfrigérée, peuplée de fantôme sous leurs draps blancs qui devaient être les premiers effrayés de se trouver là. Il n'avait jamais vraiment fréquenté les morgues durant sa carrière à l'exception de sa formation et des quelques astreintes auxquelles tout commissaire de Police doit se plier pour valider une autopsie selon le Code de procédure pénale.

Il constata aisément que cela ne lui manquait pas.

Quand les infirmiers tirèrent le drap avant de le laisser seul dans la salle d'autopsie, il ne put retenir une grimace en découvrant Pellicomo. Plus que le corps, c'est son visage qui le fit grimacer. Rochat était pourtant un habitué des cicatrices, la légion lui avait laissé de nombreux souvenirs incrustés dans la chair, mais l'Haïtien avait la moitié gauche du visage ravagée.

En dessous de l'œil, et ce jusqu'au cou, ses chairs étaient rouges, rongées et torturées, dévoilant ses dents jusqu'aux molaires. Ses lèvres ne se fermaient plus ce

qui devait occasionner de son vivant quantité de désagréments : chuintements, bave, élocution difficile. Son œil gauche était en partie masqué par une paupière tombante lui conférant un regard triste, plaintif. Ses heures de gloire auprès de la gent féminine avaient dû s'arrêter assez brutalement. Pourtant, le reste de sa personne était extrêmement soigné, cheveux bien coupés, mains manucurées, torse, corps et pubis soigneusement épilés.

L'éphèbe ressemblant à Bambi dont se souvenait Rochat avait disparu au profit d'un homme taillé comme un athlète qui devait à n'en pas douter fréquenter assidûment les salles de musculation. Il n'avait pas du tout l'air d'un sans-domicile ni même de quelqu'un dans le besoin financièrement, Rochat ne s'expliquait donc pas l'absence de téléphone portable, de voiture ni de domicile.

Il aurait quelques questions de plus à poser aux relations « proches » répertoriées de l'Haïtien.

Sur sa tempe gauche, un trou assez net entouré d'une brûlure vive indiquait là où avait dû s'appuyer le canon du revolver, de l'autre côté, un trou à peine plus grand et entouré de sang là où la balle était ressortie, petit calibre, sinon la tempe opposée aurait été en bouillie.

Les deux infirmiers lui avaient laissé le rapport d'autopsie dont le légiste leur avait faxé une copie. Il en vérifia la teneur tout en inspectant le corps. Effectivement, on ne remarquait aucune trace de violence récente, pas un ongle de cassé, pas de griffures, de bleus ni de marque de liens. La peau semblait, par contre, par endroits indiquer des traces de blessures plus anciennes. Malgré tout le soin qu'il semblait y avoir apporté, la peau de Pellicomo était même, dans son dos, marquée à de très nombreuses reprises, mais rien de récent ne pouvant être rattaché à la journée précédant la mort.

Le rapport faisait mention des traces de poudre relevées sur la main gauche de la victime, elles correspondaient en tous points à celles relevées sur l'arme qui avait servi. Pour le légiste, aucun doute possible, Pellicomo s'était bien donné la mort jeudi entre 16 h et 18 h.

Le sang avait coagulé vers le dos du défunt, ce qui semblait attester qu'il était bien mort dans la position où on l'avait retrouvé. Le légiste en concluait qu'il

n'avait pas été déplacé dans les heures suivant sa mort. Rochat trouva cela un peu rapide, il avait pu être déplacé par des gens faisant attention à ce type de détails et l'ayant laissé à dessein dans sa position initiale.

Cela excluait par contre le travail d'amateur.

Les effets étaient rassemblés dans un sac posé à ses pieds, seul le revolver avait été pris par le commissariat de Créteil et mis sous scellés. Il fit l'inventaire du sac, sous-vêtements en soie de marque, définitivement pas des dessous de SDF, chemise et costume Paul Smith, chaussures Berluti totalement vierges de traces de boue, au contraire du costume dont le dos était maculé par la chute du corps sur la terre humide des berges.

Le portefeuille contenait un petit peu d'argent, des papiers d'identité, un permis de conduire, des cartes de fidélité dans quelques magasins de luxe parisiens et une carte d'abonnement dans une des salles de sport les plus huppées de Paris. Sur cette carte, petite coquetterie, Pellicomo affichait son sourire d'avant l'incident lui ayant ravagé le visage, et arborait un chapeau assez amusant : une sorte de Stenson en paille couvert de tissus bigarrés et orné d'un crâne de singe et de breloques variées. La carte indiquait que Pellicomo était membre du club depuis 1993, une belle fidélité qui pouvait se mesurer au dessin de ses abdominaux.

Il n'y trouva pas de carte de crédit ni de souvenirs personnels, ni, non plus, de clés d'un logement quelconque ni même de téléphone portable. « Il avait décidé de s'équiper léger pour son dernier voyage » constata le commissaire.

En jetant un œil à la photo de la carte du club de gym, il fut assailli par ses souvenirs. Il revit Pellicomo à l'époque où ils se croisaient régulièrement, lui jeune flic des mœurs, fraîchement diplômé après quelques années passées au 2e REP, conclues douloureusement au Liban dans une embuscade Druze près de Bire, et Pellicomo figure incontournable des nuits du Palace de l'époque. Rochat se souvenait de son rire dévastateur, de sa frénésie de vivre, après une enfance et une adolescence privée de tout en Haïti.

Malgré leurs rôles opposés dans la grande comédie des nuits parisiennes de l'époque, leurs relations étaient très amicales jusqu'à ce que Pellicomo ne dérape en se lançant dans une sombre histoire de chantage sur un industriel en vue de

l'époque qui avait des mœurs un peu « baroques » derrière une façade on ne peut plus austère et des amitiés en très haut lieu.

On avait demandé à Roachat de faire le nécessaire pour que cesse cette petite mésaventure ; il avait donc dû faire passer de très sales moments à l'Haïtien pour que le message passe, cela avait marqué la fin de leur amitié, même s'ils avaient dû se croiser 2 ou 3 fois après. Roachat ne pouvait plus se compromettre à être vu trop souvent avec lui, il avait fait l'impasse avec regrets sur le jeune homme.

- Pauvre gosse, quel gâchis.

Il fut tiré de ses rêveries par les infirmiers qui revenaient voir s'il n'avait besoin de rien. Le premier d'entre eux lui parla en montrant du doigt le visage de Pellicomo.

- Vous avez vu son sourire ? C'est rare chez un suicidé.

- Il est arrivé comme ça ?

Effectivement, la partie indemne du visage de l'Haïtien affichait un sourire sardonique et provocateur. Ce qui convenait peu aux circonstances.

- Oui on l'a laissé tel quel, on s'est dit que ça pouvait avoir un intérêt pour l'enquête.

- Vous avez bien fait, c'est assez étonnant.

Roachat revit le mort arborer un sourire identique sur la piste de danse du Palace, fier de son corps et provocateur. Avec ses poches pleines de coke et ses yeux pleins d'étoiles, il pouvait à l'époque narguer la mort elle-même. Ces pensées furent interrompues par un des infirmiers qui lui demandait s'il avait besoin d'autre chose.

- Une machine à effacer les erreurs de parcours, vous avez ?

Ils n'avaient pas ; il les quitta donc sans regret.

Avant l'heure du vernissage, il avait le temps de rendre une petite visite de courtoisie à Gaby Delongi, l'ex-amie de Richard.

Envahi sans ménagement par une poussée de nostalgie, il perdit quelques minutes à chercher sur son baladeur digital un titre qui lui évoquait ces années où lui et l'Haïtien côtoyaient les mêmes sphères vaporeuses. Et c'est au son d'« Erotic

City » de Prince, titre fantôme ne figurant sur aucun album et hymne circulant sous le manteau des noctambules de la fin des années 80 que Rochat pulvérisa toutes les limitations de vitesse pour regagner la capitale, cité érotique manquant de Viagra en ce plat début de millénaire.

Chapitre 2

« Les chemins de la gloire sont impénétrables »

La starlette devenue adepte du mascara macrobiotique demeurait dans une petite rue adjacente à la place de Vosges.

Elle ne réserva pas un accueil chaleureux au commissaire, pestant à l'interphone et assurant qu'elle n'avait plus rien à dire sur ce bon à rien de Pellicomo. Elle s'adoucit un peu en lui ouvrant la porte, la mâchoire carrée, les yeux d'acier et les épaules de béret vert de Rochat provoquaient souvent cet effet sur les femmes et il lui arrivait d'en profiter « pour servir la patrie » comme il le rappelait régulièrement à Malic.

Gaby Delongi était une belle grande brune qui approchait la quarantaine, elle ne correspondait pas à l'idée que Rochat se faisait des pin-up de la télé-réalité. Habillée d'un pantalon noir très fluide et d'un pull en cachemire porté à même la peau, elle dégageait une certaine austérité et cherchait manifestement à écarter tout soupçon de légèreté. Ses longs cheveux attachés en arrière se terminaient par une queue de cheval soigneusement coiffée. Sans aucune vulgarité, son physique semblait pourtant être passé à plusieurs reprises entre les mains d'un chirurgien esthétique, un peu de botox et une poitrine arrogante ayant pu l'aider dans le passé à prolonger une carrière de décoratrice d'intérieurs de poste de télévision. Seule note de fantaisie, ses pieds nus étaient soigneusement vernis d'un rouge cerise éclatant.

Son appartement était meublé de manière assez ostentatoire, fausses antiquités chinoises qui se vendaient des fortunes aux puces de Saint-Ouen, canapés et table

de salon griffés, écran plasma et équipement vidéo haut de gamme, le tout semblant assez récent. Rochat se dit que le CV de Gaby Delongi ne laissait pas supposer de tels revenus. Si l'on prenait la peine d'y ajouter ses investissements en cours dans le commerce du cosmétique bio, il y avait sûrement de quoi intéresser l'administration fiscale et cette perspective devait même pouvoir servir à lui rafraîchir la mémoire si elle montrait trop de mauvaise volonté à se rappeler de son ex-colocataire.

Il se laissa servir une tasse de thé vert, dont elle allait elle-même ingurgiter un demi-litre pendant sa visite. À défaut de boire cette horreur, il pensa que ça lui réchaufferait les mains et la mettrait en confiance. Il émanait de cette femme une autorité et une prestance naturelle assez saisissante, sans aucun doute, elle avait tout pour réussir dans sa nouvelle carrière. Sans son penchant pour les drogues et les paillettes, elle aurait connu déjà un parcours plus brillant.

Assise du bout des fesses sur son canapé, elle laissa le commissaire entamer son petit questionnaire. En le regardant avec un air amusé de manipulatrice sûre de son charme.

- Vous aviez vu Pellicomo récemment ?
- Je ne le fréquentais plus, c'était juste un loser dépressif. Ça fait plus de cinq ans qu'on est séparés. La période où l'on a vécu ensemble a été un naufrage, les pires années de ma vie.
- Aucune nouvelle de lui ?
- De temps en temps par des amis, si on peut appeler ainsi les gens qu'on croise en boîte.
- Vous savez ce qu'il lui est arrivé au visage ?
- C'était il y a trois ans, on était déjà séparés. Il n'en m'en a pas parlé et personne n'a d'explication sur cet accident, Richard ne voulait en parler à personne.
- Vous ne le voyiez jamais chez des amis communs ?
- J'essayais de l'éviter, mais j'ai dû le croiser quelques fois, sans lui parler au-delà des formules de politesse. Je sais qu'il a fait un peu de prison dernièrement pour des histoires de came. Pour moi, cette époque est révolue, je suis clean et je ne veux plus entendre parler de ça.

- Vous connaissez Charles Soutine ?
- Une petite ordure, un manipulateur insignifiant ! Un usurpateur sans talent, tout Paris le sait !
- Vous savez s'il entretenait une liaison homosexuelle avec Pellicomo ?
- Non, non, non, Richard n'aimait plus que les femmes. Il serait revenu en courant si je l'avais voulu.

Elle se dressa en prononçant cette phrase, Roachat ne put s'empêcher de penser que la braise de la liaison entre Pellicomo et cette grande brune aux mains interminables devait encore rougeoyer un peu.

Pour l'amadouer, Roachat se décida à ingurgiter une pleine rasade du breuvage noirâtre qu'il tenait dans les mains, sa grimace non feinte eut au moins le mérite de faire rire la grande brune.

- Désolée, mais je n'ai vraiment rien d'autre à vous proposer. Je bannis toutes les boissons toxiques pour ne pas être tentée.
- Vous êtes sûre que ça, ça n'est pas toxique ? Ça en a le gout pourtant.
- Vous n'avez plus vingt ans, il serait temps que vous fassiez attention à votre corps.

Il avait bien deux ou trois suggestions de traitement qu'il aimerait se voir prodiguer. Pensant que ça mettrait un peu en péril la bonne tenue de leur conversation il se contenta d'un regard appuyé qui fit rosir les joues de sa diététicienne bénévole. Message reçu. La diablesse n'était pas sotté.

Pour faire baisser la température, Roachat fit une allusion sur le fait que pour un business en cours de développement sa petite affaire avait l'air de déjà confortablement la nourrir.

- J'ai fait beaucoup de coaching en qualité de vie, au black, vous n'êtes pas du fisc ? Et puis ça fait des années que je mets de l'argent de côté pour me lancer.

Il n'en crut pas un mot. Une droguée qui mettait assez d'argent de côté pour s'acheter tout ça, s'offrir une cure de désintoxication dans la clinique privée la plus chère de Paris et monter une chaîne de magasins bio, ça ne tenait pas debout. Ça lui donnerait sans doute l'occasion de la revoir mais il ne pouvait pas la secouer pour lui

faire abandonner ces petits mensonges, sa situation dans l'enquête était précaire, il ne pouvait pas faire de vague.

Il lui demanda si elle ne voulait pas faire la demande pour récupérer les effets de Pellicomo et s'occuper de l'enterrement. Il connaissait la réponse, mais il scruta avec attention son visage, l'émotion fut visible et si les lèvres assénèrent un sec

- Je m'en fiche, voyez ça avec Soutine.

Ses yeux montraient des sentiments plus confus. Un brin sadique il insista.

- Vous ne lui connaissez pas de famille en Haïti qui serait susceptible de vouloir récupérer le corps ?

- Non il n'avait que moi, et cette ordure de Soutine.

Cette fois-ci, les larmes n'étaient plus très loin.

- Vous êtes sûre de ne rien avoir à me dire d'autre ?

- Non, on a été très proches c'est tout, même s'il c'était il y a longtemps, ça reste douloureux, vous pouvez comprendre ? Non ? Vous êtes trop flic pour ça ?

Il arrêta ses manipulations, après tout, elle disait peut-être vrai. Il allait vérifier, mais, en attendant, il ne pouvait pas pousser plus loin la muflerie.

Elle le raccompagna à la porte, ils se serrèrent la main, échangèrent un regard hésitant, celui de personnes qui avaient l'impression d'être passées à côté de quelque chose d'important. Elle fut sur le point de lui parler, mais se retint et se contenta d'un

- À bientôt peut être, j'espère que vous aurez une meilleure raison de venir me voir.

- Je ne peux que m'améliorer. A Bientôt Gaby.

Avant de faire un tour au vernissage pour rencontrer Soutine l'ami très cher de la grande brune, Rochat s'arrêta dans un bistrot de quartier pour une cure de désintoxication express de sa récente addiction au thé vert.

Se lavant le palais avec une pression insipide, mais salvatrice, il passa un coup de fil à Malic.

Derrière la voix de son adjoint il entendit un terrible déferlement de notes massacrées et d'harmonies douteuses : la marmaille envahissante des de la Malicorne !

Le pauvre était arrivé chez lui à temps pour les cours de chant de ses lutins.

Rochat compatît à sa douleur et lui suggéra d'en abattre un pour l'exemple.

- Les autres seront plus attentifs après ! Des fois, il faut un sacrifice pour que l'art s'épanouisse !

Malic lui contesta que pour un père il n'y avait pas de mélodies plus douces que la voix de ses enfants. Il fut tenté de lui répondre qu'à part la reformation des Sex Pistols ses enfants étaient ce que la musique avait connu de pire, mais il avait eu sa dose de cynisme pour aujourd'hui, et il demanda à Malic de les embrasser de sa part.

Tout étourdi par cette poussée de gentillesse chez l'ex béret vert, Malic ne contesta pas quand celui-ci lui demanda de se procurer la liste des appels reçus et émis par Gaby Delongi, fixe et portable sur les 15 derniers jours. Cette procédure était illégale sans la requête d'un procureur, mais il ne s'agissait pas de construire un dossier d'instruction, mais bien de renseignement pur, alors tant pis pour la procédure.

Il lui fit un petit topo de ce qu'il avait vu et appris, charge à Malic de mettre ça en forme pour le lundi à l'aube.

Rochat s'autorisa un baby de Jack Daniels, sa nuit s'annonçait longue, après Soutine il se mettrait à la recherche de Bonaventure Malasuerte, et ceci, s'il n'avait pas changé, lui garantissait une nuit tumultueuse.

En dehors du bistrot, la pluie dévalait dans la petite rue. Quelques passants courraient pour regagner leur domicile, pour peu, il se serait cru à La Havane un soir d'ouragan.

Rochat sourit : ce soir, Malasuerte allait jouer à domicile, ça méritait bien un deuxième whisky

- Un baby pas un fœtus ! S'il vous plaît tavernier, je suis contre l'IVG !

La galerie « Art tendre » se trouvait dans le quartier des Halles, à deux pas de chez Rochat, il s'était même arrêté quelques fois devant sans prendre le temps d'en franchir la porte.

Il fut assez surpris de la trouver totalement déserte, une rousse pulpeuse et énervée en tailleur Chanel faisait les cent pas dans la petite galerie l'oreille vissée à son téléphone portable.

L'établissement ne comptait que deux assez grandes salles : une sur rue et une sur cour. La salle côté cour était fermée. Deux chaînes lourdes se terminant par des bracelets en cuirs la séparaient de la salle où la rousse se confondait en excuses auprès de personnes à qui elle annonçait l'annulation du vernissage.

Le commissaire prit son temps, regardant quelques sculptures en exposition dans la première salle, qui n'étaient pas l'œuvre de Soutine et qui le laissèrent plutôt indifférent. Il écoutait la conversation de la jeune femme et comprenait que Soutine ne l'avait pas prévenu d'un empêchement l'obligeant à annuler sa venue et plaçant la jeune galeriste dans une situation inconfortable.

La jeune femme finit par se dépêtrer de sa conversation et vint en s'excusant s'enquérir de ce qu'attendait Rochat. Elle avait un délicieux grain de beauté au coin de la lèvre, celui qu'au 18e on appelait *la baiseuse*, « jolie promesse » se dit-il in petto. La jeune femme cachait mal un corps un peu rond et pulpeux dans son tailleur strict qui menaçait d'exploser à chaque instant tant son tempérament volcanique ne convenait pas à cette rigueur d'emprunt.

- Bonsoir, je suis Claire Dessambre, la responsable de la galerie, vous êtes intéressé par les sculptures d'Arturo Mongiolfini ?

Pétilla-t-elle à son encontre, en lui tendant la main avec un sourire radieux .

- Non, vraiment pas, sans façon, ça ne s'accorderait pas avec les couleurs de ma carte. Commissaire Paul Rochat, DCRI.

Lui répondit-il en lui montrant sa carte au liseré tricolore .

- Mince, je crois encore aux miracles. Désolée Arturo ce n'est pas encore pour ce soir... Que puis-je faire pour vous ?
- Vous connaissez Richard Pellicomo ? »

Il demanda précautionneusement.

- Bien sûr, très bien, c'est le secrétaire particulier et occasionnellement le modèle de Charles Soutine, un garçon adorable, je le connais bien oui.

Rochat lui suggéra de s'asseoir un peu. Elle obtempéra, son visage se fermant sous l'effet de l'inquiétude.

- Il ne lui est rien arrivé de grave ? Le départ de Charles a déjà dû le bouleverser.
- Si la mort est quelque chose de grave, malheureusement si. Je suis au regret de devoir vous annoncer son décès, on a retrouvé son corps, un suicide manifestement, vendredi matin sur les bords de Marne.
- Mon Dieu, Richard !!! Ce n'est pas possible !!!

Elle fondit en larmes, Rochat ne put s'empêcher de trouver réconfortant que quelqu'un marque enfin de la tristesse pour la disparition de Pellicomo. Il lui demanda si elle voulait un verre d'eau.

- Un whisky plutôt, il y en a plein dans la pièce d'à côté qui ne servira à rien.

La petite avait du cran et une certaine aptitude à la survie en milieu hostile.

- Prenez la clé sur mon bureau pour ouvrir les chaînes, c'est Soutine qui devait le faire lui-même à l'ouverture du vernissage.

Rochat obtempéra et ouvrit les cadenas, il alluma la lumière, celle-ci très tamisée lui permit de voir un buffet dressé sur la droite à l'entrée d'une salle d'exposition qui regroupait une dizaine de toiles. Il n'y jeta qu'un coup d'œil furtif, mais l'ensemble des œuvres lui sembla assez sombre. Il s'empara prestement d'une bouteille de pur malt 20 ans d'âge, prit deux verres et rejoignit la rousse en perdition.

Il leur servit deux whiskies. Posé à côté d'une sculpture, le téléphone de la rousse sonna de nouveau. Il s'en empara d'autorité et appuya sur la touche rouge pour dévier l'appel vers la boîte vocale

- Vous étiez interrogée par la Police concernant la mort de Pellicomo, s'ils se plaignent.
- Merci, ça n'arrête pas depuis 2 heures. De l'instant où j'ai annoncé l'annulation, jusqu'à votre arrivée je n'ai pas eu 2 secondes. Elle était attendue cette ouverture.

Elle semblait reprendre des forces et avalait le pur malt à petites gorgées. Rochat avait terminé le sien en un claquement de langue. Alors, il occupa ses mandibules en lui posant des questions.

- Il lui est arrivé quoi à Soutine ? On essaye de le joindre depuis hier.

- Moi aussi, je n'ai pas réussi à l'avoir, mais j'ai enfin eu cet après-midi son avocat et ses parents. Ils m'ont annoncé que Soutine était parti pour Naples, il les a appelés pour leur dire qu'il ne reviendrait pas en France, que la vente était annulée et que son avocat s'occuperait de récupérer les toiles.
- Vous voyez une raison à ce désistement ?
- Non, la vente était attendue, il y a un buzz certain sur son œuvre, l'intérêt que lui portent certaines grandes fortunes russes fait que beaucoup d'acheteurs comptaient faire des achats spéculatifs, il allait gagner beaucoup d'argent et c'était très loin d'être un artiste désintéressé.
- Sale coup pour vous.
- Il me fout dans la panade, mais ça je le réglerai avec son avocat.
- Aucun signe avant-coureur, rien de particulier dans son comportement lors de vos dernières entrevues ?
- Non, rien, il était odieux, c'est sa façon d'être, spécialement avec Richard, comme d'habitude.
- Vous les avez vus quand pour la dernière fois ?
- Je les ai vus jeudi matin, ils sont venus apporter les chaînes et les quelques éléments de déco un peu SM qu'il y a dans la salle d'expo.
- Jeudi matin à quelle heure ?
- Peu avant midi, je suis allée déjeuner juste après.
- Vous savez ce qu'ils devaient faire après leur visite ?

La jeune femme sembla hésiter un moment avant de répondre. Le commissaire le nota et se dit que soit elle prenait le temps de préparer un mensonge soit elle ne se rappelait plus très bien cette conversation. Intrigué, il resta en éveil sur les signaux corporels émis par la rousse pour déceler des attitudes indiquant qu'elle lui mentait.

- Soutine a fait une allusion à un rendez-vous avec un gros acheteur potentiel, un Russe probablement, il entretenait de bonnes relations avec quelques oligarques, mais je ne sais pas lequel, ni où.
- Vous pourriez me donner la liste des relations russes fortunées de Soutine à qui il aurait pu rendre visite jeudi après-midi ?
- J'ai ça dans mon ordinateur, laissez-moi votre carte je vous les enverrai.

- Merci, vous n'aimiez pas beaucoup Soutine n'est-ce pas ?

Il lui sortit une carte de visite sur laquelle il ajouta son adresse personnelle, les belles rouses en détresse ça ne le laissait jamais insensible. Il lui donna et leur resservit un verre.

- Non, il se comportait d'une manière si hautaine, il était même monstrueux avec ce pauvre Richard, un chien aurait eu droit à plus d'égard. Je ne sais pas comment il pouvait supporter ça. Et puis son œuvre est tellement sombre, j'apprécie son talent, mais j'étais pressée de passer à autre chose, cette galerie des horreurs commence vraiment à m'affecter.
- Sans vouloir mettre en doute ce que vous me déclarez, j'ai un peu de mal à me figurer Richard en secrétaire, même particulier, son organisation et son éducation me paraissent un peu loin des standards de la profession.
- Je sais.

Lui dit-elle dans un sourire. Son attitude corporelle n'indiquait que des signaux de séduction. Elle se passait les mains dans les cheveux et souriait facilement. Le commissaire ne détectait pas d'attitude caractéristique du mensonge. Et les signaux de séduction étaient très agréables à recevoir, en provenance d'une jeune femme qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver terriblement désirable.

- Tout est dans l'œuvre de Soutine, en gros Richard était payé pour se faire humilier.
- J'imagine que c'est pour cela qu'il n'avait ni téléphone, ni voiture, ni domicile ?
- Oui, il était asservi, Soutine lui a mis le grappin dessus complètement à sa sortie de prison, avant ils se fréquentaient, et devaient avoir commencé leur relation perverse, mais après la prison, j'imagine que c'est le cas de beaucoup de gens qui y passent, Richard avait changé, il semblait plus faible, plus fragile, et il s'est laissé totalement asservir.
- Au point de ne trouver que le suicide comme issue ?
- Non, j'avais fini par avoir l'impression qu'il ne souhaitait rien d'autre que d'être asservi, il ne semblait pas si malheureux, mais ce n'est pas impossible non plus, je n'étais pas assez intime avec eux pour pouvoir en juger.

- Je peux aller voir les peintures ?
- Si cela peut vous aider.
- J'ai l'impression que je comprendrai mieux en les voyant.
- Bien sûr, venez. Je vous offre une visite commentée, et vous pourrez vous servir dans les petits fours, demain ils ne seront plus bons, j'espère qu'avec ça je serai bien notée dans le fichier Edvige ?
- Trois étoiles, si les toilettes sont propres.

Elle rit de bon cœur en passant dans la deuxième salle. En se servant un plateau de petit four et en préparant deux coupes de Champagne, Rochat se demandait s'il connaissait un psy capable de lui décrypter un peu les relations étranges qui liaient les deux hommes.

- Vous pensez qu'ils avaient des relations sexuelles ?
- Non, vous pensez bien que je ne le leur ai pas demandé, mais non, cela semblait totalement exclu, leurs petits jeux leurs servaient de sexualité.

Puis, après un temps d'arrêt consacré à l'absorption de quelques centilitres de Champagne un tout petit peu trop frais.

- Vous pensez que quelqu'un aurait tué Richard et kidnappé Soutine ou que Soutine aurait tué Richard et fui ?
- La question se pose, pour l'instant il est prématuré d'en dire plus.

La pluie tambourinait violemment sur le toit en verre de la salle les obligeant à se rapprocher pour s'entendre sans crier.

- Si la fin du monde n'est pas pour ce soir, j'espère ne pas tarder à avoir la réponse.

Le parfum lourd et épicé de la rousse lui fit un peu perdre le fil de sa pensée, elle remarqua sa gêne et fit tomber la tension en lui lançant une petite bombe avec un sourire mutin.

- Si quelqu'un l'a tué, j'ai un suspect.
- Dites-moi tout capiteuse enfant !

Lui susurra t'il, enjôleur en diable. Elle s'amusa de son impatience, lui grimaça en retroussant sa *baiseuse*.

- J'aurais mes trois étoiles ?

- Vous allez avoir un traitement digne de ce que je vois sur ces toiles si vous ne me dites pas tout rapidement.
- Commissaire ! Ce sont des méthodes policières d'un autre âge !
- Je le regrette tous les jours, bon allez-y !!
- Pendant le séjour de Richard en prison, j'ai eu la visite d'un homme qui s'est présenté comme son avocat, il m'a même montré ses papiers et sa carte professionnelle. Richard habitait une petite mansarde appartenant au propriétaire de la galerie au sixième étage de cet immeuble, sans bail, de main à main.
- Je ne bosse pas pour le fisc.
- Certes, quoi qu'il en soit, Richard y habitait depuis un moment, je travaille pour la galerie « Art tendre » depuis un an et il était déjà là. C'est dans la cour qu'ils se sont rencontrés, j'exposais déjà deux toiles de Soutine dont le thème a dû plaire à Richard ; il le lui a dit, et puis ils ont commencé à se voir.
- OK, et ce prétendu avocat ?
- Il m'a dit vouloir récupérer des documents chez Richard à sa demande, j'ai un double des clés alors je l'ai accompagné. Il a fouillé partout, manifestement gêné par ma présence, il a même regardé si il n'y avait pas de caches derrière les cloisons, la chambre est toute petite, mais il a du y passer une heure ! Et est reparti sans rien. Il m'a demandé si Richard laissait des choses à la Galerie, je lui ai dit qu'il laissait un sac avec quelques affaires quand il lui arrivait de faire le modèle pour Soutine dans la salle où nous sommes, mais juste quelques affaires de rechange et des accessoires, mais pas de documents.
- Un jaloux, peut-être, ça ne fait pas un meurtrier.
- C'est loin d'être fini, deux jours après la Galerie a été visitée pendant la nuit, la mansarde aussi, le cloisonnement des murs de la mansarde a été décollé, tout a été ravagé, c'est aussi pour ça que Richard a atterri chez Soutine. Le système d'alarme de la Galerie a été désactivé et c'est un truc balaise, croyez-moi il faut être un pro pour faire ça. Il nous a coûté une fortune, censé être ce qu'il y a de plus fiable et inviolable sur le marché. Son sac avait disparu, rien d'autre. Je suis quand même allée porter plainte, j'ai donné le nom de l'avocat qui m'avait

semblé bizarre, les flics ont vérifié et aucun avocat ne portait ce nom... Pour les flics c'est une histoire de drogue, moi, je trouve que l'homme n'avait rien d'un trafiquant, mais l'enquête n'a rien donné.

- Vous pouvez me dire à quoi il ressemblait ?
- Une belle prestance, la quarantaine, chauve avec les tempes rasées, très costaud. Un peu comme vous, il m'a donné l'impression d'être un ancien militaire. Très soigné, mains manucurées, il parlait d'une manière très distinguée, plutôt un polytechnicien qu'un dealer de banlieue, une autorité naturelle, difficile de lui refuser quelque chose.
- Vous en avez parlé à Richard ?
- Oui, il a fait mine d'être surpris, mais je ne pense pas qu'il l'ait été, il s'est juste inquiété de ce que j'avais pu dire sur lui au visiteur, mais vu que je n'avais rien dit, il s'est calmé.
- Vous n'en avez plus entendu parler après ?
- Non, jamais, je n'y pensais plus. Mais en réfléchissant, le visiteur est exactement le genre d'homme que j'imagine capable de tuer sans hésiter si il le faut, alors je vous en parle...
- Merci, c'est loin d'être insignifiant effectivement, je vais être obligé de vous accorder vos trois étoiles.

Conclut Rochat en engouffrant ses derniers petits fours.

- Je vous montre les toiles, avant les étoiles ?
- Volontiers. Je nous réapprovisionne en Champagne, ça les rendra peut-être moins tristes

Effectivement, l'univers des peintures de Charles Soutine était sombre, baudelairien sans la grâce. Une dizaine de toiles étaient exposées, deux marquèrent particulièrement Rochat.

La première intitulée « Cruecirquefiction » se présentait comme un retable renaissance en trois volets représentant une crucifixion. Sur le panneau central, un christ en croix aux traits byzantins et aux couleurs vives, finalement assez proche d'un christ de Giotto. Par contre autour de lui, au lieu du mont des Oliviers, le Christ était au milieu d'une piste de cirque où une dizaine de personnages du monde du cirque se

livraient à une caricature grossière et un peu obscène de leurs numéros ; des clowns se poignardaient, des trapézistes s'empalaient, ou chutaient, des animaux s'entre-dévoraient, tous avec des traits déformés par la peur ou la douleur. Un personnage se tenait au-dessus de l'entrée de l'arène. Sur le tableau à la hauteur du visage du Christ, un clown auguste au maquillage blanc à moitié effacé sur la partie gauche du visage révélant un rictus proche de celui de Pellicomo. Ce personnage semblait toiser le spectateur avec un regard empli de haine et de défi. Dans les gradins, des Évêques, des Imams, des Popes des bonzes riaient aux éclats en s'empiffrant de Pop corn. Autour d'eux, des enfants horrifiés se masquaient le visage. Il ne put s'empêcher de trouver ce grand retable assez magnifique, ses trois mètres sur deux le rendaient difficile à exposer dans un appartement, mais pour le coup le buzz lui paraissait justifié.

La deuxième qui retint son attention s'appelait « Sadotoportrait ». Il représentait Soutine dans un trône en or aux décorations slaves, il était vêtu d'une toge blanche de moine orthodoxe, tenait à la main un fouet et pointait son doigt de l'autre main vers le spectateur. Son regard bleu, glaçant, semblait intimer un ordre sec et péremptoire. À ses pieds une poignée de courtisans se tenaient allongés face au sol, nus et le dos zèbres de traces de coups, l'un deux était à genou et tendait un poignard vers Soutine posé sur la paume de ses deux mains jointes. C'était Pellicomo fidèlement représenté.

- C'est un peu mégalo, cette iconoclastie adolescente, un peu vain et presque ridicule non ?
- Certains critiques y voient un manifeste de l'art de Soutine, prendre le spectateur aux tripes, l'arracher à la contemplation passive pour l'amener à voir ce qu'on souhaite, un art violent, engagé, brutal. Mais c'est vrai que cela collait aussi assez bien à la personnalité de Soutine. C'est une question de regard.
- Techniquement, il est très doué, c'est magistralement exécuté, les toiles vont être récupérées par l'avocat je pense, serait-il possible d'avoir une reproduction en photo de deux d'entre elles ?
- J'ai tout le matériel nécessaire pour vous faire ça, je vous les envoie, je vous les offre avec plaisir.
- Il n'y a que le retable qui me plaise, l'autre c'est quasiment une pièce à conviction.

- Pourquoi ?
- L'épée qu'il lui tend, comme s'il lui demandait de le mettre à mort »
- Non, là vous faites fausse route. Ce n'est qu'une posture. Charles ne serait pas capable de faire une chose pareille, sous ses dehors autoritaires il n'a aucune mœlle, il serait bien incapable de tuer quelqu'un. Je vous l'assure. Vous faites fausse route.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Plein de choses, il ne négociait rien lui-même, alors qu'il se vantait partout d'être un maître du business de l'art, il aurait été incapable de signer un contrat correct. Il se vantait aussi d'avoir toutes les femmes de Paris à ses pieds, il ne m'a jamais draguée. Une fois pour le tester je lui ai fait des avances, il a eu peur comme un puceau. C'était un poseur, il dominait Richard parce que Richard l'acceptait, mais je peux vous assurer que Soutine ne lui aurait pas fait ça. Même si Richard le lui avait demandé, il n'a pas assez de tripes pour ça.
- Vous connaissez bien les hommes Claire !
- C'est obligatoire pour survivre dans le milieu de l'art à Paris.

Il prit congé, lui demanda ses coordonnées au cas où il aurait besoin de la joindre. En arrivant dans sa voiture, pris d'un regret, il ne put résister à la tentation de lui envoyer un SMS lui offrant de passer chez lui pour déposer la liste des acheteurs potentiels et ses reproductions. Il mettrait le Champagne au frais. La réponse arriva instantanément.

« Demain à 19 h OK ? »

Il était plus que d'accord, et le lui fit savoir par retour.

Chapitre 3

« *Baron Samedi* »

En pilotant son antique Lancia sous les trombes d'eau qui continuaient de se déverser sur la capitale, Rochat essayait d'envisager la meilleure conduite à tenir pour que ses retrouvailles avec Bonaventure Malasuerte et sa famille se terminent sans trop de dégâts.

Cela faisait près de dix ans maintenant qu'il n'avait plus vu Bonaventure, la dernière fois, il l'avait quitté en Judas, échangeant des au revoir chaleureux à la sortie d'un de ses clubs de l'époque tout en sachant que Bonaventure allait être arrêté puis emprisonné à la suite d'une opération interservices qu'il avait lui-même orchestrée.

Un de ses plus mauvais souvenirs professionnels, au début de sa carrière de policier il écumait, trop, les bars et les boites de nuit. Il n'était pas le seul officier des mœurs ou des stups à trainer dans les lieux de nuit, cela faisait même partie de leur travail.

Mais à cette époque, la cocaïne inondait la nuit parisienne et il n'y avait pas résisté.

Cela devait lui jouer un mauvais tour, du moins, c'est ce que lui prédisaient tous ses collègues.

« Ne va pas foutre en l'air une carrière si prometteuse ! Tu arrives avec toutes les médailles militaires envisageables, un passé de héros, et des notes au concours de l'école des commissaires de police exceptionnelles, on veut bien te passer quelques incartades, mais fais au moins attention à tes amitiés !! » Lui avait seriné à de multiples reprises sa commissaire principale de l'époque.

Effectivement, elle avait dû lui passer quelques incartades. À sa décharge, il revenait de l'enfer, des mois passés en centre de repos pour légionnaire mutilé. Son

corps brûlé pour moitié au deuxième et troisième degré dans cet incident au Liban le faisait horriblement souffrir, ses nuits étaient peuplées de visions de cadavres calcinés, d'odeurs de chair brûlées, de cris, de haine... Alors, il sortait, alors il buvait, alors il prenait de la coke, alors il y avait des incartades à pardonner.

Parallèlement, il faisait du bon boulot comme officier de la Mondaine, la BRP (Brigade de répression du proxénétisme) était à cette époque dirigée par une femme très ambitieuse et la brigade tournait à plein régime. Ils purgèrent le bois de Boulogne de ses oiseaux de nuit brésiliens et démantelèrent plusieurs réseaux d'exploiteurs de chairs fraîches. Il travaillait sans relâche. La cocaïne l'aidait, on fermait les yeux.

Mais un jour, il se retrouva dos au mur.

Il avait rencontré Bonaventure au Palace, celui-ci traînait son immense carcasse dans tous les clubs branchés de la capitale depuis le milieu des années 80, c'était déjà un des barons du milieu parisien. Son influence dans les communautés africaines et antillaises était énorme, on avait besoin de son avis et de son accord sur tout, et moyennant ces jeux d'influence, il s'était constitué un petit empire de boîtes de nuit, de restaurants et de laveries automatiques pour la partie visible, de drogue, de prostitution et de racket pour la partie plus discrète.

Il était aussi partie prenante dans l'essor des Églises clandestines animistes, vaudou, ou monothéistes, mais déviantes, qui se multipliaient à Paris au fur et à mesure des flux d'immigration. Il fournissait les locaux, assurait la promotion, la sécurité et collectait une bonne partie des dons.

Bonaventure était une figure unique à mi-chemin entre l'autorité religieuse, le parrain et le modèle de réussite et d'intégration. Il parlait un français admirable, semblait très lettré et très cultivé, ses enfants fréquentaient les meilleures écoles et sa famille résidait dans un hôtel particulier du 16^e arrondissement de Paris.

La boxe les avait rapprochés, la légende de Bonaventure voulait qu'il soit un boxeur cubain poids lourds ayant profité d'un tournoi en France pour s'échapper et demander l'asile politique. Véridique, ou pas, il entretenait volontiers cette légende, son immense carrure et son goût pour la boxe y participaient énormément.

Ils se croisaient dans les clubs et se retrouvaient autour des rings, ils finirent par se parler et par s'apprécier. Bonaventure était une personnalité hors normes. Doux comme un agneau un jour, il pouvait être d'une brutalité sidérante le lendemain apparemment sans raison. Pour les mêmes causes, un de ses hommes de main pouvait sortir de son bureau avec ses encouragements chaleureux ou se voir couper un doigt avec une des machettes qui trônaient derrière son bureau.

Schizophrénie ou méthode de management ?

Personne ne le savait, le fait est qu'il réussissait à terroriser ses soldats tout en étant aimé d'eux. Rochat avec ses années de légion était un habitué des personnalités de ce type. Il savait comment le prendre, se reculer quand l'heure était à l'orage sans s'écraser s'il allait trop loin, et ne pas chercher à en profiter quand le colosse était d'humeur dispendieuse.

Bonaventure n'était jamais dupe et quelle que soit son humeur il savait toujours juger du comportement des gens autour de lui et s'en rappeler quand le calme revenait.

Lui et Rochat devinrent amis, il confia à Rochat la gestion d'un de ses clubs de boxe amateur et ils nouèrent des liens amicaux solides et désintéressés. Il savait que Rochat était flic, il savait que Bonaventure était un truand, mais chacun faisait attention de ne pas se comporter comme tel vis-à-vis de l'autre.

Il y eut deux moments forts dans leur histoire commune, le premier se produisit quand la fille du Cubain fugua, à seize ans, fuyant l'emprise d'un père trop dur et trop omniprésent.

Il la perdit de vue pendant six mois, cacha à tous cette disparition. L'autorité du caïd ne souffrant pas une telle déconvenue familiale. Il essayait de la retrouver discrètement, mais sans succès. Il finit donc, en désespoir de cause, par demander de l'aide à Rochat qui utilisa discrètement les services de police pour retrouver la jeune femme. Il la retrouva au bout de trois mois de recherches très intensives, droguée et traînant avec une bande de zonards dans le sud de la France.

Rochat s'occupa d'aller la chercher, de la mettre en confiance de lui faire perdre son addiction naissante et de la convaincre de rentrer. D'un autre côté, il convainquit le Cubain de lâcher la bride à sa fille, de l'inscrire en pension, si possible dans un autre pays, et de la laisser grandir en paix.

Cela eut un certain succès, car selon les dernières nouvelles qu'il avait eues, elle gardait un contact reconnaissant avec lui malgré ce qui suivit, elle était aujourd'hui avocate d'affaires dans un grand cabinet New-yorkais, gagnait presque autant d'argent que son père et avait trois enfants.

De cet épisode, l'amitié entre les deux hommes devint presque fraternité. Le Cubain aimait sa famille plus que tout et Rochat avait sauvé sa fille, discrètement et sans rien demander en retour, le Cubain lui en saurait gré éternellement.

Mais il ne peut y avoir de relations amicales durables entre un flic et un truand, ils eurent, malheureusement pour eux, l'occasion de le vérifier. Deux années plus tard alors que leur amitié était au beau fixe et que le club de boxe géré par Rochat commençait à obtenir des résultats prometteurs, il fut convoqué avec sa patronne par le préfet de police. À sa très grande surprise, ses relations avec Bonaventure Malasuerte n'avaient aucun secret pour sa hiérarchie, il fut sommé de se justifier. Il s'en sortit en invoquant sa passion pour le noble art et surtout par l'absence de casier judiciaire du Cubain, à la réputation certes sulfureuse, mais il put faire croire en son ignorance complète des activités occultes de son ami. Le préfet accepta ces explications et pour clore le dossier avant même de le transmettre à l'Inspection Générale des Services, il lui demanda de participer, voire de diriger, une opération interservices visant à démanteler un important réseau d'immigration clandestine auquel le Cubain participait de source sûre. Cette organisation faisait transiter des Africains de l'ouest par des passeurs implantés dans toute la corne de l'Afrique, de Lagos, capitale du Nigeria, à Ceuta, enclave espagnole en territoire marocain, en passant par Lomé, Tombouctou, Tinzaouten à la frontière entre le Mali et l'Algérie et Nouadhibou sur la côte mauritanienne où des embarcations improbables les menaient jusqu'aux côtes espagnoles où les candidats à la vie occidentale étaient pris en charge par une mafia française qui se spécialisait dans ce trafic.

Alternance politique oblige, la droite revenue aux affaires faisait de ce type de dossiers des priorités absolues, il fallait faire du chiffre et des unes de journaux et ce réseau avait toutes les caractéristiques pour satisfaire à ces attentes. On voulait y associer Rochat car ses liens avec Malasuerte pourraient aider à prouver qu'il en était l'éminence grise. Le commissaire n'en fut pas surpris, Malasuerte avait des réseaux

dans toute l'Afrique de l'Ouest et comme beaucoup touchait son denier de la françafrique. Il n'avait pas besoin de ces trafics humains pour s'enrichir, cela devait chez lui plutôt participer à une démarche idéologique, fraternelle et religieuse.

Quoi qu'il en soit, Rochat n'eut pas le choix, il trahissait son ami où il voyait sa carrière partir en fumée sans que Malasuerte soit à l'abri pour autant, les douanes semblaient déjà très bien informées sur l'organisation. Il participa donc au démantèlement du réseau, vaste et parfaitement organisé. Seule la partie franco-marocaine fut interpellée, les pays africains enterrant quant à eux les informations transmises. Le commissaire eut la certitude que les informations dont disposaient les douanes provenaient d'une dénonciation provenant de France par quelqu'un participant au trafic. Le dossier était suffisant pour permettre d'interpeller le Cubain et ses complices sans l'enquête que mena le commissaire, il fut convaincu que celle-ci ne servait qu'à masquer l'origine réelle des informations en faisant apparaître une autre source dans le dossier d'instruction. Il utilisa sa position dans l'enquête pour gratter et finit par obtenir, sous le sceau du secret, l'origine de la fuite.

Avec tristesse, mais sans réelle surprise, il découvrit que Malasuerte avait été balancé par son propre fils, Constant. Le traître gérait, mal, quelques boîtes de nuit de son père, vivait sur un train dispendieux et tapageur, et obligeait Bonaventure à le sortir de mauvais pas très régulièrement. Constant haïssait Rochat qu'il soupçonnait de vouloir lui usurper son héritage. Constant avait été inculpé dans une sordide histoire de viol en réunion sur une gamine à la sortie d'un de ses clubs, et il avait monnayé ses connaissances pour s'éviter un séjour en prison, laissant ses misérables complices porter seuls le poids de la condamnation. Faute de preuves matérielles suffisantes quant à sa participation au crime la PJ et le parquet avaient sauté sur l'occasion. Le petit, au propre comme au figuré, Malasuerte devait s'impatienter de voir son heure arriver et en avait profité pour précipiter un peu les choses et se voir offrir l'occasion de prendre les rênes de l'empire de son père. Sa dénonciation avait été faite en échange de la plus totale confidentialité, il n'apparaîtrait pas dans le dossier et Rochat n'avait aucun élément tangible pour prouver cette dénonciation. Il n'en fit pas part à Bonaventure. Celui-ci fut finalement interpellé et condamné à 5 ans de prison avec une dizaine de complices. Le rôle de Rochat dans l'infiltration et la coordination de

l'enquête ne put lui être caché, Malasuerte fut très affecté par cette trahison. L'affaire fit la une des journaux, le ministère de l'Intérieur se félicitant de voir les premiers résultats de sa politique de répression de l'immigration clandestine.

Quant à Rochat, il toucha son denier et obtint une assez belle mutation aux RG de l'époque, devenus depuis la DCRI.

Le Cubain lui fit savoir qu'il serait souhaitable que leurs routes ne se croisent plus jamais, que la mort sanctionnerait une telle rencontre. Rochat accepta l'éloignement, il avait compris que certaines amitiés n'étaient pas compatibles avec la carrière à laquelle il se destinait. Il coupa les ponts avec le monde de la nuit et ses anciennes amitiés. Il aurait pu se racheter auprès de son cercle d'amis « affranchis », mais il aurait fallu pour cela dévoiler le rôle de Constant et apprendre cette trahison aurait été, pour le Cubain, pire que la prison. Rochat accepta donc de prendre sur lui l'intégralité du poids de la trahison et de l'opprobre pour protéger Malasuerte père de la nature de son rejeton.

Mais c'était il y a si longtemps, Rochat n'avait plus eu de nouvelles du Cubain directement. Il en prenait de temps en temps quand il croisait un de ses anciens collègues des mœurs.

En apparence, le Cubain avait un peu réduit la taille de son empire et ses sphères d'influence. Pour ce qu'on en savait, il s'était recentré sur ses activités légales et s'en sortait bien. Rochat doutait vraiment que son ancien ami se soit véritablement résigné à cette perte d'influence, il aimait trop le pouvoir pour cela. Mais il avait sans doute amélioré sa protection et sa discrétion. Constant avait plutôt bien géré les affaires familiales pendant l'incarcération de son père et avait gagné du crédit aux yeux de celui-ci. Les relations familiales étaient difficiles et tortueuses dans la famille du Cubain, indiscutablement la trahison avait rapproché les deux hommes, cette fois aussi Rochat, en endossant seul la trahison, avait renoué les liens entre Bonaventure et sa descendance.

Il y avait une part d'inconscience de la part de Rochat à se précipiter ainsi tête baissée vers une entrevue à l'issue plus qu'incertaine. Mais il se dit que d'arriver ainsi par surprise et dans un lieu public était finalement sa meilleure garantie d'en sortir

indemne, sauf à se faire escorter de toute une escouade, ce qui rendrait l'entretien stérile assurément.

Il devait aller affronter son passé. Il ferait juste attention en repartant à ce que personne ne le suive de trop près.

« Le Baron Samedi » devait son nom à un personnage célèbre du culte vaudou. Un grand escogriffe portant une canne, vêtu en queue-de-pie et haut-de-forme avec un visage blanc de squelette et fumant le cigare. On lui attribuait la garde de l'esprit des morts, un Guédé, dont la famille était dans la religion vaudou responsable de l'au-delà.

Le club, quant à lui, n'était pas la plus grande des boîtes de nuit de l'empire du Cubain, mais elle était la plus authentiquement caribéenne, colorée et animée. Elle était aussi réputée pour être le bureau de nuit de Malasuerte. Si on voulait le trouver, c'est là-bas qu'il fallait le demander. Ses entreprises n'avaient pas de siège social.

Le commissaire se gara juste devant le club, le voiturier qui ne devait pas être un amateur de voitures de collection, fit un peu la grise mine quand il lui tendit les clés

- Je vous rassure, elle est pratiquement étanche, par contre il n'y a pas de direction assistée. Faites-y attention !

Il se dirigea vers l'entrée discrète du club dans une petite rue perpendiculaire au Boulevard de Clichy.

La soirée battait déjà son plein. Une cohorte bruyante de jeunes Antillais attendait patiemment son tour de passer entre les fourches caudines des deux videurs physionomistes qui filtraient les entrées de l'établissement. Il leur jeta un coup d'œil rapide, il ne les connaissait pas, son entrée serait donc discrète, il ne faudrait pas qu'on le bloque à l'entrée cela limiterait les possibilités d'échanges ultérieurs.

Il attendit donc calmement, un peu incongru au milieu des jeunes antillais, habillés avec l'élégance exubérante que l'on prêtait aux « sapeurs », ces jeunes gens qui consacrent une partie essentielle de leurs revenus à s'habiller comme des princes pour leurs sorties du week-end. Tout n'était, autour de Roachat, que fourrure, soieries et plaqué or. Le tout sous parapluie, car le déluge ne respectait pas les efforts de ces jeunes gens. Il inspecta sa tenue, costume de lin, chaussures de marque et chemise mauve plutôt à la mode, ça devrait passer « vieux beau présentable » se rasséra-t-il.

Son admission ne posa effectivement pas de problème et il se retrouva, passé le vestiaire, au milieu d'une foule bigarrée, riante et agitée au son de compas haïtiens endiablés.

Il se dirigea vers le bar. Il avait la gorge serrée par la perspective de la rencontre qu'il devait provoquer et avait besoin d'un petit coup de pouce pour continuer de prendre l'initiative. Il traversa la piste de danse où de somptueuses jeunes femmes agitaient avec une folie contagieuse des croupes généreuses et aguichantes.

Il prit un coup de chaud à les regarder, ces ambiances lui avaient manqué, cette sensualité à fleur de peau, ce désir simple et innocent, la liberté que donnait l'abandon à ces musiques, à ces corps.

Il s'accouda au bar et lui garda le dos tourné pour continuer à profiter du spectacle de la soirée. Il jeta un œil sur la plateforme vitrée qui surplombait la piste de danse. Le bureau de Bonaventure, de là où il prenait la température de la ville tous les samedis. Il devait être là, derrière les vitres fumées, dans un de ses éternels costumes trois-pièces blancs en soie, son panama vissé sur sa tête ronde et chauve.

Il cessa de regarder vers le bureau. Il ne préférait pas que le Cubain s'aperçoive de sa présence avant qu'il ne l'ait souhaité.

À sa grande surprise, il trouva un verre posé devant lui alors qu'il n'avait pas encore aperçu la serveuse, le bar tournant autour d'un énorme pilier central. Il interrogea son voisin du regard, celui-ci lui fit un signe de tête indiquant que ce verre avait été déposé par la serveuse.

Rochat en but une gorgée et le feu descendit en lui, brûlant tout sur son passage. Il reconnut instantanément le fameux « Cocktail du Baron Samedi », breuvage improbable, mélange de rhum, de piment et d'ingrédients sans doute à la limite de la légalité qui faisait pour partie la réputation du lieu, sans pourtant figurer sur sa carte.

Ce breuvage qu'on réservait aux initiés signifiait qu'on l'avait reconnu, il en avait bu quantité par le passé. Il aurait bien aimé continuer, mais les secrets de sa composition étaient soigneusement gardés, les vertus légèrement hallucinogènes du cocktail étaient un plaisir qu'on n'oubliait pas de si tôt.

- Dommage que sa composition le rende impropre à la commercialisation et que son ingestion menace l'estomac d'un ulcère à chaque gorgée sinon ce serait un succès.

Souffla Rochat à son voisin de comptoir. Il continua à déglutir cette lave en fusion par petite gorgée se disant que puisqu'on l'avait reconnu et qu'on semblait lui souhaiter la bienvenue, il se permettrait d'attendre pour voir.

La boisson calorifique lui réchauffait petit à petit le corps chassant les moindres traces d'humidité qu'il avait pu récolter pendant l'attente à l'entrée du club.

Il commençait à se sentir vraiment bien et à se laisser porter par le Reggaeton qui envahissait l'espace sonore du club quand il vit en face de lui un visage.

Celui de Richard qui lui souriait.

Passé sa frayeur, il se rendit compte qu'il ne s'agissait que d'une grande photo accrochée le long du pilier. Richard s'y tenait, souriant, entouré d'autres habitués du lieu, son regard avait une force étonnante. Rochat ne réussissait pas à s'en décrocher.

Deux pupilles brûlantes qui lui vrillaient les yeux comme si l'Haïtien voulait passer en lui de force.

- Alors commissaire on parle aux fantômes ?

La voix était amicale, féminine et juste à côté de lui, il réussit à abandonner le regard de Pellicomo pour se tourner vers un visage souriant et familier.

- Un regrettable effet secondaire de cette boisson, Martine.

Il connaissait très bien la femme qui se tenait maintenant en face de lui. Ils avaient été amants puis amis avant de se perdre de vue dans le malstrom de la fin de ses relations avec le Cubain et sa sphère. Les relations de nuit ne sont pas si solides. La délicieuse petite Martine, Sénégalaise toute gracile, mais aux formes pourtant si sensuelles, petite liane à l'énergie inépuisable, avait un peu forci, la femme qu'elle était devenue était tout en rondeur et en sourire, mais conservait un charme enfantin et malicieux.

- Tu n'as pas trop changé Rochat, toujours beau mec les cheveux blancs en plus. Mais tu sais qu'il n'y pas d'autres effets secondaires à cette boisson qu'un affreux mal de ventre, si tu vois des fantômes c'est qu'ils sont dans ta tête mon pauvre chou !
- Je me ruine en produits de beauté, heureusement que ça paye, toi aussi tu es toujours aussi mignonne, mais ne me raconte pas de bêtise. Je ne compte plus les gens que j'ai vu courir nus dans la rue, en hurlant, après avoir bu un de ces explosifs liquides.
- C'est de l'histoire ancienne ! Aussi démodée que toi ! Aujourd'hui, on a adouci le cocktail, il n'est plus du tout hallucinogène. On continue à le vendre sous le manteau pour exciter le bourgeois, mais ça ne vaut pas mieux que du bois bandé.
- Mince, si l'on ne peut plus se fier aux truands où va-t-on ?
- En enfer, à moins qu'on y soit déjà.

Dit-elle au moment où un rire sardonique et assourdissant envahissait la boîte de nuit soudainement plongée dans une lumière rouge,

- C'est l'heure de la transe !!!

Indiquait le DJ dans une parodie de cérémonie vaudou. La foule semblait réagir à son injonction et augmentait encore le rythme de ses déhanchements.

-Effectivement, vous ne reculez devant rien pour lui donner des frissons au bourgeois.

Sur la piste, la frénésie atteignait son comble, l'ambiance était torride. Rien à envier aux pires bouges du Sénégal l'élégance et les effets de lumière en plus.

- Mais qu'est ce que tu fiches encore là Martine, tu ne vas pas me dire que tu fais encore la serveuse, tu mérites mieux non ?
- Non, ça va, je m'occupe de l'accueil VIP et des équipes de serveuses dans les 4 clubs de Bonaventure, c'est un bon boulot, pour un bon patron qui ne trahit pas ses amis, lui, si tu ramènes ta gueule de traître au bout de dix ans pour donner des leçons de morale à deux balles tu peux te casser tout de suite avec ta condescendance commissaire.

Elle le rembarra en insistant sur le dernier mot comme si elle savait que ce titre était le denier de sa trahison. Puis elle se radoucit.

- Excuse-moi, je sais que tu dis ça parce que tu te soucies des gens, mais je t'assure que tout va bien, tu es là à cause de Richard c'est ça ?
- Oui, comment peux-tu le savoir ?
- Bonaventure nous a annoncé son décès hier, apparemment les flics l'ont appelé, tout le monde savait qu'il était assez proche de Richard, qu'il l'aidait en cas de coup dur, et comme Richard était un habitué il a organisé une quête pour son enterrement.
- Je ferai en sorte qu'on vous confie le corps.
- Merci, tu sais ça compte pour nous, on ne voudrait pas que l'un de nous meure comme ça comme un chien, dans une fosse commune.
- Tu as ma parole, tu l'as vu quand la dernière fois ?
- Je ne l'ai vu que deux trois fois depuis sa sortie de prison, dont une fois le week-end dernier, depuis qu'il était tombé dans les pattes de ce petit merdeux de barbouilleur on ne le voyait presque plus ici.
- Quelque chose de particulier dans son comportement qui puisse justifier ce qui s'est passé ?
- Non, non je ne sais pas, Richard était tout le temps bizarre, il faut que tu en parles à Bonaventure, il n'y a que lui qui pourra t'en parler.
- Tu n'as rien à dire, ou tu n'as rien le droit de dire Martine ?
- Rien à dire, ne compliques pas les choses, parles-en à Bonaventure, il faut que j'aille à l'accueil.

Sur ce, elle s'enfuit, laissant Rochat à ses interrogations et à son verre vide. Elle avait beau lui avoir dit que le cocktail du Baron Samedi était devenu inoffensif, il avait quand même l'étonnante impression que le pilier en face de lui ondulait et que les yeux de Pellicomo sur la photo scotchée brillaient d'une lueur morbide.

Sur les autres photos des personnages déguisés en Baron Samedi, face de squelette peinte à la peinture blanche sur leur visage semblaient danser en agitant leurs cannes.

Il se retourna et il eut bien l'impression que derrière les vitres teintées de la plateforme un géant en costume blanc le regardait. Il rassemblait son courage pour monter à sa rencontre quand il vit la petite silhouette sautillante de Constant Malasuerte, dans un costume trois-pièces blanc qui le faisait ressembler au marié d'une maison de poupée, venir vers lui.

- Tu es culotté Rochat, tu sais que tu n'as plus rien à faire ici.
- Fais pas chier Constant. Va dire à ton père que je veux lui parler.
- Il ne parlera pas à une vermine comme toi ce soir, il y a du monde ici.

Constant Malasuerte débordait de haine envers Rochat il ignorait ce que savait le commissaire sur son rôle dans l'arrestation de son père, mais il lui envoyait toujours les relations qu'il avait développées avec son père à l'époque. S'il avait mis à profit les années de prison du Cubain pour prendre un peu d'envergure et avait réussi à regagner l'estime de son père qui voyait maintenant en lui le digne héritier de son organisation, il se sentait toujours complexé et frustré de ne pas pouvoir remplacer Rochat sur et autour des rings. Cette amertume transpirait de chacun de ses regards vers le commissaire.

Les deux hommes se rapprochèrent Rochat baissa la tête vers le jeune homme qui n'avait pas hérité de la carrure énorme de son géniteur et appuya à dessein là où cela faisait mal.

- Effectivement, il y a du monde, alors je ne vais pas te démolir ta sale petite face maintenant, mais me fais pas chier le nain de jardin, tu n'es pas de taille et tu le sais. Et moi j'ai une carte magique bleu blanc rouge qui me donne le droit de taper sur les vermines comme toi. Alors, tu fais demi-tour, tu agites tes petites jambes maigrichonnes et tu montes dire à ton père que je veux lui parler de Richard. Tu as compris ou je te le refais en morse à coup de boule ?
- Tu veux lui parler de Richard. Ca ne m'étonne pas, un parasite de disparu, si après on ne voit plus ta gueule ça en fera un deuxième de moins. Bon débarras ! Mais t'inquiètes, je vais faire la commission.

Et il fit demi-tour et traversa la piste en trombe « Pourquoi les grands hommes ont-ils si souvent des descendances calamiteuses ? » Ne put s'empêcher de penser le commissaire.

Il se retourna, décidé à commander un autre breuvage que l'acide qu'il venait d'ingérer. Il fut pris d'un léger étourdissement sans doute causé par sa montée en régime avec le fils Malasuerte quelques secondes auparavant, mélangé aux boissons qu'il avait ingurgitées depuis le début de la soirée.

Les pulsations de la musique semblaient le traverser, il était en sueur, il s'appuya sur le bar en évitant de croiser des yeux la photo de Pellicomo. Il reprenait petit à petit ses esprits quand Martine revint vers lui.

- On m'envoie de te dire de venir chez Malasuerte demain, dans son Hôtel de la Villa Montmorency. Tu y seras attendu pour dîner, seul bien entendu, par contre il faudrait que tu t'en ailles maintenant.
- Sers-moi un whisky, j'en ai besoin, puis je me sauve. Si je fais tache dans votre petit monde...

Elle le lui apporta, il la remercia et vida le verre d'un coup, il avait besoin d'un coup de fouet, elle se rendit compte de son état ;

- Tu devrais te méfier !

Lui dit-elle en riant et en posant la main sur le pilier central derrière le bar.

- Si cet endroit est bien un Temple vaudou, un Houmfo, comme on se donne de la peine pour le faire croire, ce pilier est son Poteau-Mitan, c'est par là que descendent les mystères pour posséder les humains. Tu ferais mieux d'arrêter de parler aux fantômes dans le coin.

Il suivit ce conseil, et regagna la sortie de l'établissement, le portier lui indiqua une petite rue perpendiculaire à quelques mètres du club où il avait garé la Lancia, prétextant la pluie et l'affluence pour ne pas pouvoir aller la lui chercher. Roachat ne protesta pas, comprenant le message qu'on lui envoyait. Il fit l'économie d'un pourboire et alla récupérer son fossile transalpin dans une petite impasse déserte, mal éclairée et inondée par l'écoulement des eaux de pluie. Il introduisit la clé dans la serrure quand, sans qu'il en soit surpris, il entendit un bruit dans son dos.

Instinctivement, il se laissa tomber accroupi le long de sa voiture, il vit deux énormes bras se refermer dans le vide et, avant que leur propriétaire n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il prit appui du bras gauche sur le trottoir et il pivota sur lui-même en balayant les jambes de son agresseur d'un violent coup de pied rotatif.

Il vit le rejoindre au niveau du sol l'imposante carcasse de l'un des videurs du baron Samedi, il sortit son arme et se redressa en le braquant. Constant venait de sortir de l'entrée d'un garage et se tenait un peu en retrait de la rixe sous un parapluie tenu par un autre homme de main. Roachat leur fit signe de se rapprocher, ils obtempérèrent le visage défait.

- Dis voir mon ami à la verticalité contrariée, il ne faudrait pas ajouter la naïveté à la liste de tes tares... tu crois vraiment que je ne m'attendais pas à cette petite embuscade ?
- Tu t'en sors bien pour cette fois Roachat, mais si tu ne disparais pas de la vie de mon père, un jour ou l'autre je réussirai bien à te surprendre.
- Ta connerie, elle, me surprendra toujours.

Rocha tendit le bras et s'empara du parapluie tenu par le molosse qui estomaqué, n'opposait aucune résistance, son collègue se tenait debout avec difficulté et massait en grimaçant un genou endolori par la ruade du commissaire. Des petites frappes, du muscle en excès, mais pas de tripes, le commissaire les dévisagea avec un air de dédain en s'abritant narquoisement sous le parapluie dérobé.

- Pfff, quand je vois vos tronches, je me dis que la lutte pour l'abolition du délit de sale gueule est loin d'être gagnée. Je vais te le dire une fois Constant, et une seule, tu te rappelles de Sylvie Monnier ?

Le nom de la jeune victime du viol en réunion lui était opportunément revenu.

Constant blêmit en comprenant que si Roachat connaissait le nom de la victime c'est qu'il devait aussi connaître les détails de la trahison. Il bafouilla un « non » peu convaincant du bout de lèvres soudainement rendues tremblantes par l'angoisse.

- Si tu veux que ton père continue à ignorer la vie édifiante de cette jeune femme, ainsi que deux trois autres détails que je garde secrets depuis maintenant plus de dix ans. Tu vas arrêter de me faire chier et tout faire pour devenir mon meilleur ami. Je suis bien clair.

L'eau de pluie ruisselant sur son crâne dégarni, Malasuerte junior baissa la tête vers ses mocassins en pleine noyade, et lâcha dans un soupir.

- OK Roachat, c'est bon, je te foutrai la paix.

- Tu sais Tom Pouce, les RG, ça sait tout sur tout, ne crois pas qu'en te débarrassant de moi tu effacerais ta faute. Il y a des boues qu'il ne faut surtout pas remuer. Fais-toi encore plus petit que tu ne l'es, si c'est possible.

Constant relava sa tête dégoulinante et acquiesça d'un regard morne, il était pitoyable et médiocre. Bien que détrempé lui aussi, le commissaire jubila en regardant s'éloigner dans la ruelle la petite silhouette de l'héritier encadrée sous la lueur blafarde d'un réverbère par les deux masses noires de ses garde-chiourmes dont un claudiquait misérablement. Finalement, les retrouvailles s'étaient bien passées. Il regagna la rue Greneta en étant satisfait de ce retour en arrière.

La nuit de Rochat fut pourtant agitée, il n'avait plus fait de cauchemar aussi dur depuis une éternité. Petit à petit, au fil des ans, il avait cessé de revivre l'épisode tragique des montagnes libanaises. Les corps calcinés ne le hantaient plus qu'épisodiquement, mais il restait potentiellement victime de troubles post-traumatiques.

Dans les premiers temps de son retour en France alors qu'il était encore en traitement dans une unité dédiée aux grands brûlés il avait connu une période très troublée. Il vivait dans ses rêves un mauvais remake de l'échelle de Jacob inversée.

Il se croyait mort et se persuadait que ce qu'il vivait au quotidien n'était qu'un lent passage vers l'enfer. Il avait fallu toute la patience du corps médical et particulièrement d'un psychiatre ayant traité beaucoup de militaires de retour du feu pour le sortir de cette psychose. Il avait encore quelques cauchemars, mais il avait appris à les gérer, sac de sable et whisky, pas d'anxiolytiques, mais ses rapports au monde onirique étaient encore troublés.

Alors, il vécut assez mal le rêve qui le tourmenta cette nuit-là.

Pendant les quelques instants que dura son sommeil paradoxal, il fut la prise d'une sensation terrible. Aucune vision ne l'accompagnait, juste une angoisse inextinguible, rien d'autre, mais l'intime conviction d'être envahi, visité de fond en comble par une volonté extérieure.

Il se réveilla en sueur et se jura de ne plus jamais tremper ses lèvres dans cette diablerie de « Cocktail du baron Samedi ».

Il consacra sa journée à la lecture des éléments du dossier et à échanger ses impressions par mail avec Malic. Sa conviction prenait forme et il échangea avec son adjoint sur la rédaction de leur rapport du lundi matin.

Un point le surprit à la lecture des éléments du dossier. Pas grand-chose, mais la manière dont était décrite l'interpellation de Richard lors de ses derniers démêlés avec la justice était plutôt laconique. Il avait été interpellé en pleine journée dans une petite rue du 4^e arrondissement avec une vingtaine de sachets de cocaïne par un capitaine de la brigade des stupés.

Ce type d'arrestation ne se faisait pas sans raison.

On pouvait tomber lors d'un contrôle de routine par la police de la route ou un contrôle dans le métro, mais les stupés n'arrêtaient pas les gens dans la rue, surtout pas dans le marais sans raisons ni soupçons. Hors le dossier ne mentionnait rien, une interpellation et rien d'autre. Pas d'indic, pas de planque, il n'y avait rien. De plus, d'expérience Rochat savait que lorsque les stupés tenaient un poisson comme Pellicomo leur but était de l'amener à leur donner un plus gros client. Un gros revendeur comme lui ne manquait pas d'intérêt, mais pouvait permettre de remonter sur des fournisseurs importants ; d'autant plus que la came ramassée sur lui s'était avérée être d'une qualité exceptionnelle, peu coupée et donc très proche de l'approvisionnement d'origine.

Dès lors, pourquoi cette enquête un peu bâclée ?

Manque de temps ou de volonté, cela méritait de se vérifier, il activa donc un de ses contacts aux stupés lui demandant s'il pouvait se renseigner sur cette enquête et lui donner des informations fiables. Son contact était sûr, un très bon flic qui avait malheureusement contracté le virus du jeu et en avait tiré des dettes un peu trop importantes. Normalement un dossier comme celui-là lui aurait valu une mutation vers un poste moins exposé, au minimum, mais le commissaire conscient des qualités du flic en question avait effacé les éléments du dossier, à charge de revanche, et avait depuis un appui très reconnaissant aux stupés.

Pour calmer son attente, avant la visite de la galeriste aux cheveux flamboyants, il mit au frais deux bouteilles de Ruinart et il fit un solide câlin à son sac de sable en

écoutant les Neville Brothers. Surtout « Voodoo », le titre et la voix de falsetto d'Aaron Neville lui collaient aux basques depuis la veille.

Sur le coup des 19 h 30, il alternait déjà l'attente nerveuse dans son salon avec des aller-retour inquiets vers la glace de sa salle de bains. Il riait lui-même de son comportement d'adolescent quand la rousse fit son arrivée, dans un imperméable vert clair ruisselant, dont Rochat la débarrassa prestement.

Ses doigts ne purent s'empêcher de se promener sur la petite robe de soie moirée qu'elle portait sous l'imperméable. Elle ne fit pas mine de s'en offusquer et leurs lèvres se frôlèrent dans le même mouvement. Elle s'écarta d'un pas et lui tendit un rouleau de papier.

- Je suis venue me constituer prisonnière commissaire, voici les toiles volées et la liste des espions russes.
 - Vous torturer sera un plaisir que je compte faire durer.
- Il saisît le rouleau, et tenta en vain de se rapprocher d'elle.
- *Touche-moi et demain tu es un homme mort.*
 - Cinéphile. Tu te prends pour Ava Gardner ?
 - Du tout, mais toi, tu ressembles vraiment à Burt Lancaster.
 - La flatterie ne te sauvera pas.
 - Non c'est vrai ! c'est pour ça que je suis là.
 - Admettons, et une gamine comme toi, ça regarde des films avec Burt Lancaster ?
 - J'ai vu « Les tueurs » sur le câble la semaine dernière. Toi aussi ?
 - Non, je suis juste fasciné par la rupture Sinatra Gardner et c'est à peu près la même époque.
 - Tu as des goûts étonnants, pour un flic, tu ne t'es pas trompé de voie ?
 - Non, les RG pour un amateur d'âme c'est un endroit idéal. Je vois passer plus de turpitudes que tu ne saurais en imaginer.
 - Attention, j'ai vraiment beaucoup d'imagination.

Lui répondit-elle dans un éclat de rire et rentrant, avant qu'il ne l'y invite, dans le salon éclairé à la bougie.

Il lui servit une coupe de champagne pendant qu'elle feuilletait sa collection de vinyls d'un doigt rêveur. Elle en saisissait un avec un petit air surpris quand le téléphone sonna, basculant vers le répondeur vocal.

Une voix au fort accent italien se fit entendre dans l'appartement.

- Prego Paul, pour faire dissoudre un cadavre à la chaux vive, il faut combien de litres de chaux par kilos de chair humaine ?

Voyant le regard étonné de Claire, Roachat lui précisa qu'il s'agissait d'une plaisanterie de son frère, qui continuait son monologue enregistré en reprenant un timbre plus naturel.

- Je crois que j'ai trouvé le concept de mon prochain album. On oublie l'orchestre de percussionnistes à la « The Incredible Bongo band ». Je vais faire un album de reprises, de *Tormentoni*. Que des petits monstres qui te rentrent dans la tête quand ils le souhaitent, se nourrissent de tes émotions et reprennent leurs courses égoïstes. Un album qui deviendra obsessionnel, presque criminel. Du coup je vais rester en studio à Memphis jusqu'à Noël, essaye de passer me voir avant si tu as des vacances pour m'amener des pici. Ciao fraterle.

Il confirma à Claire que son frère était bien Crispol le chanteur inclassable qui traversait les modes de la chanson française depuis maintenant plus de vingt-cinq ans. Il lui confirma aussi qu'après deux mois en studio avec soixante-dix percussionnistes, s'il jetait tout à la poubelle son éditeur allait en pleurer de rage.

- C'est quoi son histoire de *Tormentoni* ?
- Les Italiens appellent les tubes les tourments. Parce qu'on les subit parfois en les chantonnant toute la journée sans pouvoir s'en débarrasser. Les proverbes, les lieux communs, les clichés t'apportent quelque chose, un peu de sagesse populaire ou de réconfort. Mais le *tormentone*, lui, se nourrit de toi, passe d'oreille en oreille par la mémoire collective et ne laisse pas de trace. Mon frère est persuadé que toutes les grandes chansons ne font en fait que parler d'elles. Le « Je » des chansons, c'est toujours la chanson elle-même.
- Ah oui, « *Je lui dirai des mots bleus* » c'est la chanson qui dit les mots bleus.
- C'est ça, les chansons, du moins les tubes, sont autocentrées.
- Et c'est pour cela qu'elles s'adaptent à tout le monde.

- T'as tout compris, bienvenue dans Cosa Nostra.
- Vous êtes italiens ?
- Toscans d'origine. Du côté de Sienne.
- Le Palio et le chianti classico. Tu m'emmènes quand tu veux.
- Avec plaisir. C'est quoi le disque que tu as sorti de mes antiquités ?
- Fêla Kuti « Zombi », Richard adorait ce disque et ça me ferait plaisir de le réentendre.

Rochat s'exécuta et disposa la lourde galette en parfait état sur sa platine. Ils burent quelques coupes, le temps de laisser la tension sexuelle atteindre son paroxysme. Puis ils glissèrent vers la chambre. Claire regarda la décoration épurée et le futon qui la meublait. Avec un petit sourire, elle commenta.

- C'est pas mal chez toi, il n'y manque qu'une femme.
- Tu serais candidate pour le poste ?
- Commence par me faire jouir et on verra.

Déclaration martiale qu'elle souligna en laissant glisser sa robe à ses pieds.

Malheureusement quand Rochat fut lui aussi dénudé, il nota bien que la jeune femme avait des réticences marquées envers les cicatrices qui lui parcourraient toute la moitié inférieure du corps. Elle tentait bien de faire bonne contenance, mais le cœur n'y était plus. Rochat lui en fit la remarque. Elle acquiesça.

- Je suis vraiment désolé, mais ça me fait penser au visage de Richard et ça me bloque. Et je ne suis pas d'une nature à masquer ce que je ressens.
- Je comprends. Ça arrive.

Malgré quelques efforts, ils ne parvinrent pas à reprendre le cours d'une conversation, et encore moins d'une étreinte. La jeune femme se rhabilla et prît congé en se confondant en excuses superflues.

Claire n'avait menti que pour partie. Les cicatrices de Rochat lui faisaient penser à Pellicomo et ça lui était difficile. Mais surtout cette affaire était trop inquiétante. Elle était sincèrement attirée par Rochat, mais elle l'avait séduit au début uniquement pour masquer sa gêne à devoir lui mentir. Elle savait parfaitement qui Soutine et Richard allaient voir, et où, le jour du décès de l'Haïtien.

Mais elle ne voulait pas d'ennuis avec ces gens-là. Leur nom était sur la liste qu'elle lui avait donnée. Que les RG fassent leur boulot.

Elle lui avait aussi caché qu'elle était à l'origine de la rencontre de Soutine et Pellicomo, elle avait trouvé pratique de se débarrasser ainsi de l'Haïtien dont les avances pathétiques l'embarrassaient. Elle n'en était pas fière au vu de ce qui s'en était suivi.

Mais ce qui la perturbait le plus c'est que Richard lui avait dit qu'elle croiserait un homme à qui elle ferait écouter cet album de Fêla Kuti et que cet homme lui ferait penser à lui.

Comment avait-il pu deviner ?

Cette question lui faisait peur, et comme son tempérament ne lui permettait pas de faire semblant, sa soirée avec Burt Lancaster avait été gâchée. Elle se promettait de le rappeler dès que sa gêne aurait disparu.

Rochat se retrouva seul dans son appartement à regarder les reproductions et à lire la liste en finissant la bouteille de champagne. Il était un peu déçu et abattu, mais il avait déjà connu des situations de ce type, ses cicatrices étaient des compagnes encombrantes dès qu'il était question de partager son intimité.

Sur les listes, quelques noms parmi la dizaine d'acheteurs ne lui étaient pas totalement étrangers. Normal, ces oligarques qui pillaient les ressources de leur pays, avec la complicité du régime, étaient les vedettes de la jet-set d'aujourd'hui.

Leur absence de morale et le clinquant fastueux de leur train de vie scandaleux servaient même de modèle de papier glacé à des générations d'apprentis salauds, qui malheureusement n'avaient pas de puits de pétrole dans leur cité HLM pour assouvir leur soif de vie facile.

Chapitre 4

« *Le Mystère de la Place des Vosges* »

Levallois-Perret, siège de la DCRI, lundi 7 septembre 8 h.

Le bureau de Boniperti ne donnait pas dans le luxe tapageur, une décoration minimaliste, un grand bureau noir entouré de quelques chaises au demeurant peu confortables. Hormis les décorations militaires et une odeur persistante de cigare froid, rien n'attestait de la présence du tigre dans ces lieux.

Ce surnom, au parfum début de siècle, circulait dans les couloirs de la DCRI depuis la fusion entre la DST et des RG et sa nomination à la tête de la nouvelle structure. Ses moustaches abondantes et son charisme martial avaient fini par lui voir attribuer ce sobriquet autrefois utilisé pour Clémenceau, autre militaire moustachu, fondateur quant à lui de la police moderne. Si ce nom ne lui était jamais donné directement, il était au courant de son existence, et pour dire vrai, il en tirait une certaine fierté.

Il était là ce matin, froid et songeur, comme souvent, son immense carcasse allait et venait le long de ses fenêtres pendant que Rochat tentait de synthétiser ce qu'il avait appris pendant le week-end. Malic venait régulièrement à son secours surtout dès qu'ils abordaient les questions de procédure. Rochat était un peu confus, sa nuit ayant été de nouveau agitée par des visions obsédantes. Letierrier se tenait en retrait des échanges, il ne cernait pas les tenants et aboutissants de cette enquête qu'il présumait piègeuse, et aurait préféré ne pas y être associé sans en savoir davantage, mais, il se gardait bien d'exprimer cette opinion.

Rochat finit l'exposition des faits et des premiers contacts, le tigre lui posa aussitôt la question de confiance.

- Pour vous Rochat, à quoi avons-nous affaire ?
- Probablement pas, à ce qui apparaît dans le rapport de Police, les enquêteurs débordés semblent vouloir s'acheminer paisiblement vers un suicide et un classement sans suite par le parquet. Mais cette explication ne tient qu'à moitié.

Il fit une pause, regarda les visages en attente de ses précisions, dans un bureau glacialement silencieux et se lança.

- Les traces de poudre et l'absence de lutte indiquent que Pellicomo s'est soit donné la mort, soit laissé faire, c'est un fait. Mais, pas là où on l'a retrouvé, ça ne colle pas. Le lieu et l'heure ne vont pas ensemble, on ne se suicide pas à un endroit où des enfants sortent de l'école. Ou alors, c'est qu'on souhaite faire de sa mort un spectacle, ce qui n'est pas le cas. À l'heure où il s'est donné la mort, je ne pense pas qu'il ait pu passer inaperçu.

- Suppositions peu fondées Rochat !

Coupa le tigre en lui opposant une paume de main impérative pendant qu'il précisait sa pensée.

- Le profil du personnage, dans les deux sens de ce terme, lui donnait de solides raisons de vouloir mettre fin à ses jours. Je vous rappelle que la première cause de mortalité chez les hommes de 35 à 40 ans est le suicide, et sa vie me semblait propice aux remises en questions douloureuses, drogué, défiguré, sans argent ni domicile, enlisé dans une relation destructrice avec un apprenti peintre sadique. On a vu des suicides motivés par moins de choses.

- Et puis à 18 h, dans la fourchette des légistes, la sortie d'école est terminée.

Ajouta Leterrier qui manquait rarement une occasion d'abonder dans le sens du Tigre.

- Certes, mais ce n'est pas tout. Il n'y a aucune empreinte de pas autour du corps et il n'avait pas de boue sous les pieds ce qui veut dire que : soit il a fait extrêmement attention à ne pas salir ses chaussures quitte à faire un détour et des sauts de 2m pour aller se suicider, ce qui pour le coup me semble complètement incohérent, soit il venait de la Marne et dans ce cas :

Comment et avec qui ? Puisqu'on n'a pas retrouvé de bateau.

- Le sol était peut-être sec quand il est arrivé.

Objecta Leterrier.

- Non, il était détrempé, le dos de son costume était plein de boue.

Boniperti était attentif et presque convaincu. Rochat respira et avança ses conclusions.

- Pour moi il est mort à un autre endroit, et on l'a acheminé jusque-là bas par bateau, la scène de crime a été maquillée. On a mis du sang sur la paroi, un faux impact et l'on a laissé la balle et la douille. Du travail soigné, mais pas préparé, le lieu n'a pas été repéré à l'avance, ils ne l'ont vu que de nuit sans se rendre compte de la proximité de l'école. Pellicomo n'est pas mort très loin de là, si le corps avait été transporté en voiture, ils auraient choisi un endroit plus reculé, j'en suis sûr. C'est du travail de pro, mais effectué dans l'urgence et sans préparation.

- Pour vous, ce serait tout de même bien un suicide ?

S'enquit le Tigre.

- Ce n'est pas encore très lisible, je ne pense vraiment pas que Pellicomo, qui tourne quand même dans le milieu du crime depuis près de vingt ans aurait pris un calibre 22 pour tenter de se suicider. Vous savez bien qu'avec ce type d'arme, il avait autant de chances de finir dans un fauteuil roulant ou de se louper tout simplement, que de réussir à se tuer.
- Il n'a peut-être pas eu le choix.
- Oui, mais ça laisse pas mal de zones d'ombres.
- Vous avez des pistes ? Relança le tigre.
- Nombreuses, il va nous falloir du temps.
- Vous ne l'avez pas, mais vous pouvez solliciter l'aide des personnes ici présentes. Personne d'autre ne doit être mis au courant de tous les détails de cette affaire, c'est bien clair ?

Ponctua le préfet.

- Oui, monsieur le préfet, nous serons tous sur le pont pour conclure cette affaire au plus vite.

S'auto caricatura Leterrier qui ruminait avec amertume devant l'accueil positif réservé par le Tigre aux conclusions du commissaire.

En lui adressant un sourire, faussement aimable, mais plein de dédain, Rochat reprit

- Première piste, le visiteur de la galerie « Art tendre », un pro sans aucun doute, on va interroger les fichiers du grand banditisme, sortir toutes les fiches correspondant aux capacités, à l'éducation, à la taille et à l'âge du type, puis on demandera de l'aide pour une identification éventuelle à la galeriste.

Malic ne put retenir un sourire, il était convaincu de la qualité de l'interrogatoire que Rochat ferait subir de nouveau à la jeune femme.

- Deuxième piste, l'arrestation de Pellicomo, on ne peut pas exclure un règlement de compte crapuleux lié au trafic de drogue. On n'a pas toutes les infos, il faut que les stups nous rencardent, je m'en occupe dès cet après-midi.

Il resta silencieux sur la nature de ses sources d'informations aux stups. Ce n'était certes pas à proprement parler un indic, mais leur relation comportait des éléments impossibles à dévoiler.

- Troisième piste, la disparition de Soutine, il sait sûrement quelque chose. Est-il parti par peur ou par culpabilité ? Je ne le sais pas encore, mais il faut le retrouver. La clé est sûrement là.

Boniperti acquiesça, cette disparition étant évidemment suspecte.

- Je vais demander de l'aide à nos homologues italiens, ils vont écumer Naples, aéroport et Hôtels, difficile d'être inaperçu à Naples si l'on n'est pas un capo de la camorra. Je vous tiens au courant de leur avancée.

En attendant, demandez une géolocalisation via son téléphone portable, et aux services des douanes de vérifier si Soutine est parti dans un avion de ligne régulière.

Il organisa, les deux poings appuyés sur le sous-main de cuir rouge qui couvrait son bureau. Rochat recommença à dérouler sa bobine.

- Quatrième piste, l'emploi du temps, on perd la trace de Pellicomo à midi, il était sensé accompagner Soutine chez un acheteur Russe fortuné. J'ai la liste des clients potentiels, il faudrait voir avec les douanes lesquels se trouvaient

effectivement en France et si oui consulter le fichier des hôtels ou leurs résidences en France pour savoir s'ils étaient sur Paris.

- Je prends. Fit Malic
 - Je m'occuperai des deux dernières. Ajouta Rochat. Je vois Malasuerte ce soir, et je vais regarder les rapports de Police et les mains courantes du Val-de-Marne pour voir si un coup de feu n'aurait pas été signalé jeudi en fin d'après-midi dans un périmètre de 10 km le long des berges de la Marne.
 - Messieurs, si c'est tout. Rendez-vous demain matin à la même heure.
- Conclut le tigre. Mais alors qu'il les raccompagnait vers la porte, Malic se retourna et osa une dernière intervention.
- Il n'y a pas moyen de savoir pourquoi on nous demande de mener cette enquête. La visite du Pape approche et nous avons beaucoup de dossiers à boucler avant son arrivée.

Il se sacrifiait pour Rochat qui brulait de poser la même question.

- Non, ça vient de très haut, mais vous n'avez pour l'instant pas besoin de savoir pourquoi.

Boniperti répondit avec plus d'indulgence que si Rochat le lui avait demandé. Il l'appréciait, mais se faisait un devoir de réprimer avec vigueur les moindres manifestations de son esprit frondeur « Gangrène qui sapera votre carrière Rochat » comme il le lui rappelait régulièrement. Pour que les choses soient claires, il ajouta.

- N'interférez pas avec l'enquête officielle, s'ils doivent conclure par un classement sans suite, laissez. Pour l'instant, ça nous convient parfaitement. Sur ce, bonne chasse !

Le Tigre regarda ses hommes quitter son bureau avec un sourire un peu forcé. Lui aussi aurait bien aimé savoir pourquoi on leur demandait de se substituer au travail de la Police. Mais la raison d'État commandait souvent ces franchissements de ligne et il ne lui incombait pas d'en discuter les motivations quand la demande émanait de personnes ayant, seules, la responsabilité d'en déterminer les limites. Il obéissait sans sourciller, mais les premiers éléments de l'enquête ne lui permettaient toujours pas de comprendre ce qui intéressait en très haut lieu à la mort de ce Haïtien.

Il décrocha son téléphone et appela sur la ligne directe de son homologue italien de la SISDE. Ce ne fut pas long à négocier, ce type de service, court-circuitant Interpol, était une commodité répandue entre services de renseignements amis. Naples était une ville très surveillée, le jeune Russe avait intérêt à être discret s'il ne voulait pas être rapidement repéré.

À peine raccroché, il vérifia l'heure fébrilement. Il était neuf heures, et il avait donc un nouvel appel à passer, il était un peu nerveux, malgré son rang et sa carrière.

Ce n'était pas si fréquent qu'il doive rendre des comptes directement au Président sans intermédiaires ni témoins.

Il avait été nommé pour, justement, distendre un peu les liens des services de renseignement avec le sommet de l'exécutif. Pour mettre un terme aux années sombres des cabinets noirs, où la DST et les RG passaient plus de temps à préparer et contrer des manigances politiques qu'à protéger la France de ses vrais ennemis. Son profil militaire et son peu de goût pour la manipulation médiatique l'avaient désigné pour ce changement de cap.

Les complots, l'espionnage et la malveillance n'avaient, bien entendu, pas disparu de la sphère politique. Mais ils étaient repassés aux mains d'officines privées. La DCRI lui avait été confiée pour tourner la page et orienter la nouvelle organisation vers une pratique plus pragmatique et démocratique.

Alors, cette pression et ces demandes soudaines paraissaient étonnement à contre-courant des nouvelles directives.

Traversant les bureaux agités du bunker high-tech de Levallois, Malic et Rochat regagnèrent leur service, s'attelant avec fougue à la vérification et aux demandes nécessaires.

Rochat grimaçait à intervalles réguliers sans prononcer un seul mot. Il était rare qu'une matinée s'écoule ainsi sans éclat de voix, sans rire, moquerie ou débat. Là, le calme était total. Pas de musique de fond, ce qui était aussi rarissime chez le commissaire. Seul le bruit très régulier que faisait de la Malicorne en descendant son litre et demi quotidien d'eau minérale venait rompre le silence pesant.

Au final, Malic avait isolé une cinquantaine de fiches, en ratissant large, de profils susceptibles d'être le visiteur d'« Art tendre ».

- Donne-moi les fiches j'y ferai un saut, je connais déjà la galeriste elle sera plus en confiance.

Il pensa que ce serait aussi l'occasion de s'excuser de son comportement de la nuit précédente, il aurait dû la prévenir pour ses blessures. Et cette jeune femme lui donnait envie de tenter sa chance de nouveau, elle lui causait une délicieuse brûlure, douce comme sa chair et flamboyante comme sa toison.

- D'accord, je m'occupe de la liste des oligarques.
- De la roture parvenue, vas-y Malic payes toi en un.

Première saillie de la journée, Malic vit là l'occasion de questionner Roachat sur son état. Il l'avait regardé du coin de l'œil toute la matinée et sa douleur était manifeste.

- Rien de grave, j'ai mal dormi et avec l'humidité ambiante mes cicatrices me font souffrir. C'est tout. Ne t'inquiète pas.
- Je viens de recevoir le relevé d'appels de Delongi, tu veux que je fasse un point sur les numéros avant de m'occuper de la poignée de ploutocrates ?
- Oui, vas-y, de mon côté c'est le néant.

Effectivement, pas un seul coup de feu n'avait été signalé sur tout le département du Val-de-Marne jeudi à l'heure supposée du drame. Il leur faudrait autre chose pour remonter la piste.

- J'ai pensé à son séjour en prison. Ajouta le commissaire.
- Demande donc la liste des visites que Pellicomo a reçues pendant les trois mois, il y aura peut-être des surprises.
- OK, et je vais aller voir les parents et l'avocat de Soutine, ils en savent peut-être un peu plus que ce qu'ils ont dit aux flics de Créteil.
- Bonne chasse, force pas sur la Vodka, moi je vais voir mon contact aux mœurs.

Il allait sortir quand Leterrier fit une brève apparition, sa silhouette ronde et son crâne luisant s'incrustèrent sur le pas de leur porte.

- Rien du côté du portable, il doit être éteint avec sa batterie débranchée, ou en dehors de l'Europe, mais ils vont continuer de le chercher.

- Il ne le rallumera pas, s'il ne veut pas qu'on le retrouve. Ils savent tous ça maintenant.

Pesta Malic.

- Certes, mais on surveillera quand même. Une erreur est vite arrivée, ce n'est pas un pro. Rien non plus sur les vols, aucune trace sur les départs pour l'Italie, dans le laps de temps il n'a pas pu y aller en voiture. Il y a quelque chose qui cloche dans son histoire.
- Malic va retourner voir ses parents et l'avocat, c'est le suspect idéal notre jeune peintre.

Sur ces déclarations pleines d'aplomb, Rochat partit rejoindre son informateur de la brigade des stups, le lieutenant Sylvain Ibisevic.

En jouisseur invétéré, celui-ci lui avait donné rendez-vous dans un petit restaurant du 17e qui affichait des tarifs exorbitants, mais une cuisine inventive et une plantureuse carte des vins. La note de frais salée qui s'annonçait faisait partie du jeu. Il trouva son informateur dans un état inquiétant, bouffi et pâle. Il avait l'air désabusé et nerveux des flics qui ont trop tiré sur la corde. L'alcool et la drogue pouvaient aider, mais c'était des compagnes dangereuses dont Sylvain abusait manifestement.

La conversation le conforta dans cette opinion. Sylvain venait de divorcer, il avait de nouveau laissé ses dettes exploser et il buvait beaucoup trop. Rochat connaissait cette situation. Au moment de son transfert de la Rue de Lutèce vers les RG, il était dans le même état. La cocaïne en plus. Il lui avait fallu l'aide du patron des stups de l'époque qui l'avait aidé à décrocher. Sa méthode était simple, un mois à tourner avec ses équipes, à faire le tour des bouges où des toxicomanes se prostituaient pour payer leur dose. Un mois à voir des enfants de moins de deux ans déjà accros depuis le ventre de leur mère faire des crises de manque dans ses bras.

Après tout ça, un passage d'un mois dans une clinique discrète et il avait laissé tomber la cocaïne pour de bon.

Mais il fallait un grand patron pour sortir ses hommes de ce genre de situation. Il fallait sortir des sentiers battus, se mouiller pour ses gars. Ça se faisait rare, aujourd'hui on les laissait s'enfoncer. Rochat se dit qu'à la fin de son enquête, il faudrait qu'il essaye d'aider un peu Ibisevic.

Deux bouteilles de vin et un bon repas plus tard, le commissaire se trouvait nanti d'informations plutôt étonnantes.

Pellicomo avait été arrêté à la suite d'une dénonciation spontanée de Gaby Delongi. Le nom avait été effacé des dossiers. Pellicomo avait été envoyé en comparution immédiate sans garde à vue à la demande expresse du parquet. Manifestement, on souhaitait l'expédier vite, et sans traces, en prison.

Le lieutenant ne savait pas pourquoi, mais il pouvait assurer que Pellicomo ne faisait partie d'aucune enquête en cours chez les stups. Il put aussi lui dire que la cocaïne retrouvée sur Pellicomo venait d'Afghanistan, était d'une exceptionnelle qualité, filière mafia russe plutôt rare sur Paris.

Repu et remis de sa nuit, Rochat se décida à rendre une petite visite de courtoisie à l'informatrice des stups. Elle était plutôt bien renseignée pour quelqu'un déclarant ne plus avoir de contacts avec l'Haïtien. Pour avoir tous les éléments, il appela Malic, qui avait dû vérifier les appels reçus et émis par la Dame.

Le lieutenant n'avait pas perdu de temps. Après le départ de Rochat, il demanda à Leterrier s'il pouvait s'occuper de la liste des oligarques, pris au piège, celui-ci ne put refuser son aide.

Après avoir vérifié la centaine de numéros apparaissant sur les relevés de Delongi, Malic fila voir les parents de Soutine. Ceux-ci habitaient un bel appartement Rue Daru en face de l'Église Orthodoxe de Paris, famille russe bon teint installée en France depuis plusieurs générations.

Confortablement installé dans un salon surchargé de décorations scintillantes au clinquant horripilant, il trouva des parents blasés, ayant manifestement l'habitude des frasques de leur fils. Celui-ci avait disparu depuis jeudi matin, il n'était même pas repassé prendre ses affaires dans l'appartement qu'il occupait au dessus du leur, tout était là, même des choses qu'il estimait vitales. Il n'était parti qu'avec son ordinateur portable le jeudi matin.

Il les avait appelés le vendredi soir, il avait eu « Une pulsion artistique nécessaire », il devait poursuivre son œuvre dans la baie de Naples « Belle à faire

pleurer le diable », il leur avait demandé de ne pas s'inquiéter pour lui, il vivrait de son art et leur donnerait bientôt d'autres nouvelles.

C'est eux qui avaient contacté l'avocat à sa demande pour qu'il récupère les œuvres exposées à « Art tendre ». Leur fils ne leur avait pas semblé plus bizarre que ce à quoi il les avait accoutumés, au contraire, il leur avait semblé serein, cherchant moins ses mots que d'habitude, comme apaisé, débarrassé de son agressivité coutumière. Avant qu'il ne les quitte, sa mère eut quand même un mouvement d'inquiétude.

- Il ne lui est rien arrivé, inspecteur ?
- Je ne sais pas Madame, mais on doute qu'il soit à Naples.
- Dans quel merdier s'est-il encore fourré ? Soupira le père.
- S'il n'avait pas rencontré ces barbares parvenus dans notre restaurant, il n'en serait pas là ! Ce n'est pas un monstre lui !
- De qui parlez-vous, Madame ?

S'intéressa Malic, sous le regard noir du père qui maudissait sa femme.

- Oh ? Je peux vous le dire, de toute façon ce n'est pas demain la veille que vous bougerez le petit doigt contre lui, bien trop gros poisson pour vous. Toutes les saloperies et la drogue qu'il faisait entrer dans notre restaurant ce petit monstre.
- Qui ça Madame ?
- Personne, elle ne sait pas de quoi elle parle, l'émotion la perd.

Tempéra le père en levant les yeux au ciel.

- Tu sais très bien de qui je parle, de Sergei Medvedine, le très bien élevé fils du grand président de Petroprom, une des plus grandes fortunes du monde et l'ami intime du président russe.

Le nom était sur la liste. Le fils de l'oligarque avait certes mauvaise réputation, mais le nom assez courant n'avait pas frappé le lieutenant.

- Vous savez s'il était en France en ce moment ce Medvedine ?
- Oui, ce n'est pas un secret, tous les patrons de boîte de nuit à la mode vous le diront.

Malic les quitta après les avoir rassurés sur sa détermination à leur retrouver leur fils bien qu'il douta qu'ils le souhaitent vraiment tant il risquerait de mettre de la boue sur les dorures impeccables de leur cocon bourgeois.

En route vers Levallois il reçut l'appel de Rochat. Il lui fit un point sur les communications de Delongi. Ses appels comportaient deux informations qui interpellèrent le commissaire, un appel jeudi vers 15 h en provenance d'un Hôtel d'Alfortville, le « Chinagora ». Cette immense pagode verte et rouge était un Hôtel, centre commercial et Palais des congrès situé sur l'embranchement de la Seine et de la Marne à quelques centaines de mètres du lieu de découverte du corps. Peut être une coïncidence, mais que Rochat sembla résolu à creuser un peu plus tard.

Les autres appels étonnants étaient plus anciens, elle avait reçu des appels provenant de numéros fantômes. Ces numéros émanaient de téléphones piratés utilisés par la mafia et les services secrets quand ils souhaitaient masquer leur provenance. Pour échapper aux vérifications des experts de la DCRI, ce n'était pas un bricolage de truands bricoleurs, c'était de l'équipement de très haut niveau.

Rochat remercia Malic, il allait avoir besoin d'une petite explication avec la grande brune.

Il s'arrêta en chemin à la galerie pour que Claire jette un œil aux photos qu'ils avaient extraites du fichier, il la trouva en train de ranger les peintures de Soutine dans de grandes caisses de bois.

- Un coup de main ?

Elle lui fit un sourire gêné,

- Ça va Claire, c'est de ma faute, j'aurais dû te prévenir, j'ai pourtant l'habitude.

- Tu aurais dû me prévenir, mais j'aurais dû réagir autrement, j'ai été nulle, pardonne-moi.

- Bien sûr, on efface, on digère et si tu as envie de me revoir... On sait où se trouver.

- Ça marche, tu n'es venu que pour ça ou tu as les photos ?

Il les lui donna, aucune d'elles n'évoqua quoi que ce soit à la jeune femme.

- Franchement, il avait plus de classe que ces mecs, ce n'était pas du tout le genre à avoir fait de la prison.

Avant de la quitter, Rochat lui demanda si elle connaissait le fils Medvedine. Elle eut de nouveau l'air hésitant et gêné qu'il avait déjà remarqué lors de sa première visite à la galerie.

- Il est venu une fois à la galerie avec Charles, un féru d'art, mais complètement mégalo, il était dans les clients potentiels. Rien à dire d'autre, je ne l'ai vu qu'une fois.
- Tu ne me caches rien ?
- Non, je t'assure. Dépêche-toi de me rappeler.

Claire le regarda partir avec un sourire plein de tendresse, elle était heureuse de cette rencontre.

Et elle était à des années lumières de se douter des funestes conséquences que ses petits mensonges allaient avoir pour elle.

Une fois garée Place des Vosges sa Lancia qui supportait de plus en plus mal les intempéries de ce début septembre et dont l'alcantara des fauteuils usé jusqu'à la corde restait en permanence humide, il rejoignit l'appartement de la grande brune en empruntant les passages sous arcades pour ne pas risquer la noyade dans le déluge ambiant.

Les portes de l'immeuble étaient ouvertes, le concierge faisait faire des travaux. Rochat monta directement à l'appartement. Il sonna sans obtenir de réponse. Pourtant, un rai de lumière passait sous la porte.

Il insista, colla son oreille contre le chambranle crut entendre une voix, grave et parlant très lentement, peut-être émanant de la télévision. Il prit son téléphone et appela sur le portable de Delongi. Il entendit la sonnerie résonner dans l'appartement à quelques mètres de lui.

Elle n'était donc sûrement pas loin. Il descendit et demanda au concierge s'il l'avait vue partir

- Non, elle doit être là. Deux hommes viennent de passer la voir, ils sont repartis dix minutes avant que vous n'arriviez.

Il fut pris d'un mauvais pressentiment

- Vous avez un double des clés ?

Dit-il en sortant sa carte, le concierge obtempéra et il remonta les escaliers quatre à quatre nantis du double des clés de l'appartement.

Malheureusement, même une fois déverrouillée, la porte refusa de s'ouvrir complètement, la barre de sécurité était mise de l'intérieur.

Ce qui voulait dire que Gaby était bien chez elle. Il appela par l'entrebâillement, mais n'obtint pas plus de réponses.

Rochat regarda par la fenêtre du palier. La première fenêtre de l'appartement de Delongi n'était qu'à deux mètres. Il pouvait arriver à entrer en marchant sur la corniche et en cassant un carreau. C'était un peu impulsif et dangereux, mais il le fit.

Il ouvrit l'étroite fenêtre du palier et s'y faufila. Ses chaussures manquaient de dérapier sur la corniche de quelques centimètres de large et détremnée. Il glissa et fut sur le point de tomber dix mètres plus bas à plusieurs reprises. Mais sans que personne, de la rue, remarque son manège, il arriva à la fenêtre.

Il eut beaucoup de peine à casser un carreau en double vitrage de la lourde fenêtre à deux battants. Mais au bout de quelques minutes de lutte, il réussit à casser un des carreaux à coup de talon. Il attrapa la poignée à l'intérieur, et il entra, trempé et dégoulinant dans l'appartement.

Machinalement, il continua à appeler « Gaby », un *tormentone* malvenu lui imposa la chanson de Bashung. Personne ne répondit à ses appels.

L'appartement était en ordre, la télévision était allumée, mais sur un écran bleu de démarrage. La porte de la salle de bain était ouverte, il s'y rendit espérant ne pas trouver la grande brune sous la douche en train de jouer avec son vibromasseur canard.

Il la trouva, mais elle ne jouait pas, elle ne jouerait plus... jamais.

Son corps flottait sans vie dans une baignoire pleine de mousse, sa poitrine arrogante et gonflée émergeait de la mousse, comme une ultime tentative. Les yeux

fixes, ouverts et regardant vers le plafond la grande brune s'en était allée rejoindre Richard.

Rochat s'assit sur le bord du bain, étonnement attristé, comme s'il venait de perdre une proche. Il resta quelques minutes à regarder son visage avant de fermer ses paupières.

Sur le bord de la baignoire, une seringue était posée à côté d'un garrot et d'une petite coupelle. Il y trempa le bout du doigt et le porta à ses lèvres, « de l'héro », s'il n'avait pas perdu la main. Elle avait les pupilles dilatées à l'extrême, deux ronds noirs béants. Elle avait dû être prise de convulsions, car il y avait de l'eau un peu partout dans la salle de bains. Pas de traces de strangulation ni de violence. Sur son bras, une seule petite piqûre rouge indiquait qu'elle n'avait pas dû se faire d'autre injection depuis longtemps. Il verrait les résultats de l'autopsie, mais il paraissait probable que la quantité de drogue injectée avait du être massive, un suicide plus qu'une overdose. D'autant plus que la belle brune avait décroché de ces sales habitudes.

Alors quoi ? Avait-elle été plus affectée qu'elle n'a bien voulu le dire par la mort de Richard ? Ça étonnait quand même fortement le commissaire. Elle avait l'air d'avoir plein de projets, plein de vie, une réussite âprement conquise, peu de raison pour mettre fin à ses jours.

Il regarda dans son armoire à pharmacie s'il trouvait trace d'antidépresseurs, mais il n'y trouva que de l'homéopathie.

Il regagna le salon. Le téléviseur allumé l'étonnait. Il lui avait semblé entendre une voix en émanant avant de rentrer dans l'appartement. « Qui aurait pu changer de chaîne ? » Il regarda ça de plus près, un DVD était en fin de lecture. « Peut-être ça tout bêtement. » Il relança la lecture en vain, le disque était vierge. Il lui avait bien semblé entendre quelque chose pourtant. Il fit le tour des appareils de la maison sans plus de succès, un iMac était allumé sur la table du salon, mais il n'était pas relié à la hi-fi de l'appartement.

Autre détail qui l'intrigua, le DVD vierge était inséré dans une platine qui n'enregistrait pas, une erreur sans doute.

Il vérifia, son Glock à la main, que personne ne se cachait dans un recoin de l'appartement. Il ne trouva rien. La porte était toujours fermée de l'intérieur. « Un fantôme rôderait-il place de Vosges ? » Il utilisa son téléphone portable pour photographier toutes les pièces de l'appartement et le corps de Gaby, une fois le décès signalé il n'aurait plus le loisir de regarder en détail ces éléments et il était encore loin de comprendre comment la jeune femme était morte.

Il appela le Quai des Orfèvres pour signaler le décès. Il préféra appeler la Crim plutôt que la PJ qui s'occupait déjà du cas de Pellicomo. Il ne voulait pas que le lien entre les deux affaires soit fait trop rapidement.

En les attendant, il regarda soigneusement la boîte mail ouverte sur l'iMac. Beaucoup de courriels liés à son activité de magasins bios, quelques prétendants qu'elle semblait utiliser selon ses besoins, des amis, de l'administratif, et un mail particulièrement étonnant.

Daté du samedi quelques minutes après le départ de Rochat et adressé à un des plus grands cabinets d'avocat de Paris « Klein Lambert et associés ». Cabinet à la discrétion et aux tarifs légendaires, au-dessus des moyens de la morte, très au-dessus. Texte bref :

« Je viens de recevoir la visite d'un curieux inattendu, je suis inquiète, dites à William Brandt de m'appeler au plus vite ».

Pas de réponse à cet appel à l'aide, à moins que les deux visiteurs qui venaient de partir aient été porteurs d'une réponse. Voire d'une réponse définitive.

Rochat était convaincu qu'on avait poussé Delongi vers la mort, mais il lui était impossible de savoir comment.

Cette scène de crime tenait du « Mystère de la chambre jaune », un appartement fermé de l'intérieur, pas de trace de violence. Pour ses collègues, sauf surprise, on s'acheminerait vers un suicide.

Quatre officiers de la Crim arrivèrent une demi-heure après l'appel, accompagnés de deux experts de l'institut médico-légal. Rochat ne les entendit arriver qu'au dernier moment, il eut juste le temps de se lever et de s'éloigner de l'ordinateur, qu'ils ne lui reprochent pas d'avoir endommagé des éléments de la scène de crime.

- Je venais l'interroger dans le cadre d'une enquête de routine, elle allait ouvrir des magasins bio et, avec son passé un peu chargé, on craignait que ce soit une façade pour une activité sectaire, simple vérification.

La couleuvre était un peu grosse. Il eut la nette impression que les quatre officiers, jeunes, blousons de cuir et chewing-gum, des cowboys aux traits tirés, aux cheveux rasés et aux carrures athlétiques, ne l'avaient pas du tout. Mais vu son grade et sa réputation, ils firent mine de s'en contenter.

- Pour mon info, vous me communiquerez les résultats de l'autopsie, surtout les analyses de sang. Demanda Roachat à un des légistes en lui tendant sa carte.
- Il faudra passer par la voie réglementaire. L'autopsie c'est confidentiel, pensez aux familles.

C'était de bonne guerre, il les avait un peu pris pour des trompettes avec son histoire de secte. Mais il ne pouvait rien dire d'autre. Il fit donc le bon camarade et perdit un peu de temps à discuter avec eux de cette étonnante scène de crime, car il restait persuadé que c'en était une.

Il les assista aussi lors de l'interrogatoire du concierge, les deux individus furent décrits « bruns, la quarantaine, grands, portant des imperméables noirs et des parapluies », il n'avait pas bien vu leurs visages.

Les flics ne partageaient pas ses doutes, pour eux le suicide était assez flagrant, les deux types n'avaient pas pu la tuer et fermer la porte de l'intérieur. En admettant qu'elle se soit laissée déshabiller et piquer sous la menace, les deux visiteurs ne pouvaient pas être partis en traversant les murs.

- Vous avez sans doute raison, de toute façon ce n'est pas mon enquête. Je vous transmettrai sa fiche de renseignements si vous voulez, en échange du rapport d'autopsie.
- OK, on va s'épargner de la paperasse pour un suicide. C'est con, c'était une jolie fille.
- La mélancolie ne regarde pas le visage de ceux qu'elle frappe.
Poétisa Roachat qui avait l'esprit ailleurs.

Ça l'arrangeait plutôt que les flics poussent vers la thèse du suicide. Ils leur traîneraient moins dans les pattes, poseraient moins de questions sur sa présence, l'affaire resterait plus facilement confidentielle.

Une fois sorti de l'appartement que l'institut médico-légal souhaitait s'approprier, il appela Malic pour lui faire part de ses interrogations. Celui-ci ne put que partager sa circonspection quant aux circonstances de la mort, mais il sursauta à l'énoncé du nom de William Brandt.

- Tu vas être content, figures toi que c'est l'un des trois visiteurs que Pellicomo a reçus pendant son incarcération, son avocat maître Soulès, Charles Soutine et William Brandt deux fois.
- Tu me l'as retrouvé ce William Brandt ?
- Non, inconnu complet, faux papiers probablement. Par contre, j'ai passé un savon à la pénitencière qui laisse entrer en prison des gens munis de faux papiers et ils se sont sentis un peu obligés de se souvenir de lui. Leur description correspond assez étonnement à celle du visiteur de la galerie, j'ai même une photo de son visage extraite de la vidéo surveillance.
- Donne tout ça à Deruquère et envoie le planquer devant le Cabinet « Klein Lambert », qu'il nous appelle pour prendre le relai, si besoin, mais qu'il ne lâche pas l'entrée du cabinet des yeux. Il faut trouver ce type. Il a du sang plein les mains, peut-être déjà un ou deux meurtres.
- Elle prend de drôles de proportions cette affaire non ?
- Oui, je me demande bien où ça va nous mener.

Chapitre 5

« *Papa Guédé* »

Rochat retrouva avec amusement le luxe pompeux et cérémonieux dont aimait s'entourer Malasuerte. Une fois passées les grilles de la Villa Montmorency, il reconnut, au fond de la cour arborée, l'Hôtel particulier du Cubain, une majestueuse demeure du 18^e siècle. Il y fut accueilli par un majordome en livrée qui le conduisit vers un salon où on lui demanda d'attendre l'arrivée de son hôte.

Pendant la traversée, ils croisèrent plusieurs jolies jeunes femmes. La femme de Malasuerte était déjà décédée à l'époque où ils se fréquentèrent et il était déjà coutumier de cette présence féminine et juvénile abondante. Le Cubain entretenait soigneusement l'image du chef viril et de ses appétits gargantuesques. La décoration des lieux avait, par contre, évolué du chic bourgeois parisien classique vers un improbable amoncellement d'antiquités africaines et créoles qu'il n'eut pas le temps de regarder en détail.

Le salon était constitué d'énormes coussins installés en cercle autour d'une table en pierre d'où émergeait, telle Excalibur, une énorme machette donnant l'impression d'être totalement rouillée. L'excentricité de la décoration ne s'arrêtait pas là, les murs étaient recouverts de cartes et de blasons représentant tous l'ancien Royaume pré-colonial du Dahomey dans le golfe de Guinée, là où aujourd'hui s'étendent le Bénin et le Nigeria.

Mais, le plus incroyable était installé sur un promontoire, sorte d'autel installé au fond du salon, où, sur un socle en or se dressait fièrement un immense phallus de

près de deux mètres de long intégralement en ébène. Cette œuvre devait valoir une véritable fortune et produisait un réel effet intimidant sur le visiteur.

Curieux, Roachat se rapprocha du socle et vit gravé dans l'or de celui-ci « Admirez la pine de Papa Guédé ! », il se rassit en souriant et se dit qu'une maison sans femme pouvait donner de drôles de choses en terme de décoration et qu'il devrait proposer à Bonaventure de postuler pour une de ces émissions de télé-réalité qui se proposaient de refaire gratuitement la décoration de votre intérieur.

Quand il entra dans la salle à manger, Malasuerte était déjà assis au bout d'une immense table qui traversait sur la longueur une salle à l'ambiance Nouvelle-Orléans qui évoqua à Roachat « Autant en emporte le vent » robe à crinoline en moins.

Il n'espérait pas un accueil chaleureux et il ne l'eut pas. Le Cubain l'attendait assis au bout opposé de la grande table. Son visage rond et imberbe posé sur des mains croisées sous son menton. Il était, comme à son habitude, vêtu d'un impeccable costume blanc immaculé. Son éternel Panama posé à sa gauche sur la table lui tombant sous la main en un instant si ses mains manucurées et baguées souhaitaient s'en saisir. Pour le Cubain un homme était indigne s'il sortait de chez lui la tête nue. « Seuls les morts ne portent pas de chapeaux » était une des phrases fétiches du colosse.

- Asseyez-vous commissaire, je vous en prie.

L'enjoignit le Cubain en lui désignant le fauteuil en face du sien, séparé par les cinq mètres de l'immense table.

- Merci, Bonaventure, tu n'as pas beaucoup changé, la décoration par contre... c'est assez radical.

À peine assis, le majordome vint lui servir un Mojito qui s'avéra extraordinairement parfumé.

- J'essaye de me rapprocher de mes origines et de me débarrasser des oripeaux occidentaux qui m'en éloignent.

- T'envisages de porter des tenues traditionnelles ? Note bien si la sculpture de bon goût dans le salon est faite sur mesure, tu ferais sensation en pagne.

- Vous êtes un bouffon commissaire, c'est plaisant, vous êtes une distraction, mais votre vie ne vous semble t'elle pas un peu vaine à vivre ainsi au quotidien

avec votre ironie sapant tout ce qui vous entoure. Que prenez-vous donc au sérieux ?

- Mon métier, protéger les innocents et mettre les criminels derrière les barreaux.
- Et cela compte pour vous plus que l'amitié et le respect de vos proches.
- Certains sacrifices sont parfois inévitables, hélas. On ne peut pas toujours les préserver.

Il marqua un temps et accrochant le regard du Cubain il ajouta

- C'est pareil pour toi, je pense, je suis sûr que si tu l'avais voulu Richard ne serait pas mort à l'heure qu'il est. Je me trompe ?

Le Cubain sourit pour la première fois, sa main joua avec le bord de son chapeau.

- Richard était malheureusement mort depuis trois ans. Son agonie a été un peu longue, mais on ne pouvait plus rien pour lui. Et quand c'est arrivé, j'étais en prison. Tu es bien placé pour le savoir.
- Tu ne vas pas essayer de me faire dire que Richard est mort à cause de moi quand même ?
- Si, Rochat et tu le sais aussi bien que moi. Mes affaires étaient gérées par mon fils en mon absence et tu sais bien que Constant n'aimait pas Richard, comme il ne t'aimait pas toi. Il n'a rien fait pour aider Richard.
- Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Son visage ?
- Je te le dirai si tu m'indiques ce qui intéresse les RG dans cette histoire.
- La DCRI maintenant, Bonaventure. C'est privé, mon initiative, j'aimais bien Richard.
- Tu mens Rochat. Tu n'en avais plus rien à faire ; jusqu'à il y a deux jours. Mais admettons. Si tu veux que je considère que tu agis par amitié pour Richard, tu vas me jurer de faire tout pour respecter et protéger sa famille et ses proches, et je te dirai ce que je sais.
- Je te le jure, sur la mémoire de ma mère, ça te va ?

Il n'eut pas de mal à prendre cet engagement, il s'y sentait lié depuis le début de cette enquête, elle ne lui était pas tombée dessus par hasard.

- Il s'est fait ensorceler, une femme lui a volé sa volonté, et quand elle l'a laissé tomber, il s'est défiguré par dépit et par colère. Depuis il n'avait plus de raison

d'être, il cherchait un maître comme un chien errant. Il devait mourir tôt ou tard parce qu'il n'avait plus de raisons de vivre.

- Quelle femme ?
 - Je n'en sais rien, une mambo, une sorcière habile et sans scrupules sachant manier la magie noire.
 - Épargne-moi les délires mystiques vaudou. Gardes ça pour tes clubs attrape gogos.
 - Il faut respecter la foi des peuples opprimés Rochat. Le Vaudou n'est pas un délire mystique, c'est une foi ancienne aussi vieille que vos religions monothéistes. C'est une religion de combat où l'homme peut regarder les dieux dans les yeux et partager leur pouvoir, ce n'est pas une religion qui vise avant tout au maintien de l'ordre établi comme les vôtres. C'est une religion de peuples qui souffrent et aspirent à la liberté.
 - Amen.
 - Si tu ne crois pas, tu peux toujours considérer qu'il est tombé amoureux fou au point de se défigurer lui-même et de se laisser mourir. Si cela te semble plus cartésien. Petit Français.
 - Tu ne sais vraiment rien sur cette femme ?
 - Je sais qu'elle doit être puissante, un tel pouvoir mène loin quand on l'utilise sans scrupules.
 - Tu en sais quelque chose non ? Les scrupules ce n'est quand même pas ta marque de fabrique Bonaventure.
 - Je sers une cause désormais Paul. Ma vie a un sens. Pose-toi la même question.
 - Quelle cause ? Celle des pénis géants ? Ça doit être sympa vos réunions. Beaucoup d'actrices pornos vous soutiennent non ?
- Le Cubain éclata de rire.
- Malheureusement non, ma cause est celle de m'émancipation spirituelle de l'Afrique. Du peuple noir et de la reconnaissance de ses religions ancestrales, c'est un peu moins souriant. Le totem qui t'étonne tant est dédié à Papa Guédé, le mystère de la mort et de la fertilité, de l'éternel recommencement. Il n'y a pas de pudibonderie ridicule dans nos cultes. On ne vénère pas la fertilité avec une

Vierge comme symbole, tout en causant un génocide honteux en refusant de promouvoir l'usage du préservatif en Afrique. Comme le fait votre Pape, ce misérable assassin hypocrite !

En disant ces mots, le colosse sembla emporté par une vague de colère lourde et dévastatrice, Roachat comprit qu'il valait mieux pour lui faire machine arrière, même s'il doutait un peu de la sincérité de l'engagement du Cubain. Celui-ci n'aimait que le pouvoir et n'avait jamais souffert du racisme, alors les vibratos de Martin Luther King dans la gorge lui allaient assez mal.

- OK Bona... Je comprends, et je vais même te dire que je la trouve juste cette cause. Tant que ces moyens d'expression restent légaux, ça m'ira.

Pendant qu'ils parlaient, on leur avait servi un poulet boucané accompagné de mangues vertes en rougaille, la nourriture les aida à redonner un ton apaisé à leur conversation.

- Tu n'aurais rien d'autre à me dire sur Richard, quelque chose de particulier que tu aurais remarqué ces derniers temps ?
- Il se tenait en retrait de notre cause, il était très peu fiable et ses nouveaux amis... nauséabonds.

Il eut un geste de dédain pour signifier qu'il préférerait s'en tenir éloigné.

- Je sais qu'un homme est venu au Baron Samedi pendant que Richard était en prison et qu'il a posé beaucoup de questions, et je n'ai pas l'impression que c'était lié à la came.
- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Je connais les trafiquants de Paris, pour les éviter, bien sûr, monsieur le commissaire. Celui-là ce n'en était pas un, il ne venait pas du même monde.
- Tu lui as parlé ?
- Non, je n'ai pas voulu, Constant lui a parlé un peu.
- Il était grand, crâne rasé, la quarantaine, costaud, genre ancien militaire ?
- Oui, c'est tout à fait ça, tu le connais ?
- Non, mais j'aimerais vraiment beaucoup faire sa connaissance.
- Richard traînait aussi beaucoup dans le tripot clandestin des Chinois à Alfortville, peut être que c'était lié à ça.

- Tripot clandestin ?
- Eh oui monsieur le commissaire, la Chinagora ne fonctionne plus assez, les Chinois n'aiment pas perdre de l'argent. Tu devrais y aller ça vaut le détour. Je suis sur que les stupés et les mœurs sont au courant de son existence.
- En tout cas pas moi, je sais qu'il y a des trucs de ce genre dans les souterrains du 13^e arrondissement, mais la Chinagora... Ça appartient à l'État chinois quand même !
- Non, plus maintenant, capitalisme oblige, mais ça appartient à des hommes d'affaires chinois très influents. Alors pour l'instant les flics regardent, mais ne touchent pas. Et le casino en question n'a rien à voir avec les petites gargotes clandestines du 13^e, c'est le grand luxe, tu vas adorer.

Rochat adorait, effectivement, l'appel téléphonique reçu par Delongi, la proximité du lieu de découverte du corps et maintenant la confirmation que Richard y était un habitué, lui donnaient une folle envie d'aller visiter ce repère des triades.

Le reste du repas fut courtois à défaut d'être chaleureux, ils échangèrent des nouvelles de leurs proches, discutèrent un peu du monde de la boxe, des résultats des J.O où un des médaillés français était licencié dans un club appartenant à Bonaventure.

- Il faut que tu passes voir quelqu'un en partant d'ici Rochat. Moi je n'ai plus rien à te dire, mais il avait d'autres personnes plus proches de lui, même ces derniers temps.
- Bien sûr, qui cela ?
- Tu tiendras tes engagements, si cette personne a besoin de protection.
- Oui.
- Martine, elle ne savait pas si elle devait te parler, je lui ai promis de te sonder un peu, avant de t'envoyer la voir. Elle habite à deux pas d'ici, Boulevard Murat.
- Je passe la voir, ne t'inquiète pas, j'aime beaucoup Martine, s'il lui arrive quoi que ce soit ce sera à mon corps défendant.
- Fais en sorte que rien ne lui arrive Rochat, j'ai déjà eu beaucoup à te pardonner.

Il fit un signe au majordome qui amena sur la table deux verres de rhum auxquels il mit le feu avec une longue allumette.

- Un Ogon Feray, tu verras c'est meilleur que le cocktail du Baron Samedi.
- Ça n'a pas les mêmes effets secondaires désastreux au moins ?
- Le cocktail n'a pas d'effet secondaire, il ne fait que révéler des choses qui sont déjà présentes.
- Il me fait faire de drôles de rêves.
- Allons, un bon Français cartésien comme toi, tu ne vas pas porter crédit à des fantômes pour simples d'esprit.
- Un truc me chiffonne Bonaventure, tu parles de la cause de l'Afrique et de votre religion, mais tu es Cubain non ? Quel est ton lien avec tout ça ?
- Nos cultes proviennent tous de la même racine, celle du Vaudou béninois, la religion du Dahomey d'où partirent tous les esclaves des caraïbes, la religion des esclaves, la religion des opprimés, des révoltés. C'est la même du Brésil au Maghreb, à la Nouvelle-Orléans. Seul le nom change. Gnawa, Candomblé, Quimbois, Orisha, Santeria, Vaudou, toutes viennent de la même matrice. Nous devons retrouver nos religions, le catholicisme n'est pour l'Afrique qu'un prolongement de l'esclavage. Nous avons retiré les chaînes de nos pieds, nous devons les retirer de nos consciences !
- À la liberté de culte, alors, tant que vous ne dérivez pas vers le sectarisme.
Rochat leva son verre dont la flamme s'était éteinte.
- C'est l'argument que vous avez trouvé pour être le bras armé du Vatican, mais ne t'inquiète pas, nous respectons la loi. Le Vaudou est une religion respectable qui compte près de cinquante millions d'adeptes dans le monde. Et ce nombre ne cessera de croître tant l'aberration de vos cultes occidentaux apparaîtra aux Africains de souche. Il n'y a pas plus de sens pour nous à être catholiques qu'à un Juif d'être nazi !
- Tu y vas un peu fort là non ?
- L'esclavage a fait plus de morts que les chambres à gaz.
- Ce n'est pas le pape qui a décidé du commerce triangulaire.
- Il l'a justifié, codifié, rendu moralement acceptable par toutes les monarchies occidentales. Le code noir qui régissait l'esclavage ne parle dans ses premiers articles que de conversion forcée des esclaves au catholicisme et de la lutte

contre les cultes ancestraux de ces pauvres déracinés. Nous sommes devenus catholiques par l'esclavage, c'est la marque du fer incandescent sur nos esprits.

- C'est de l'histoire ancienne. À quoi cela sert d'attiser ces vieilles rancœurs?
- Ce n'est pas ancien du tout, tous les monothéismes du livre portent le même message sur l'homme noir. La malédiction de Cham qu'on retrouve dans la bible et dans le Coran. Ne me parle pas de l'islam, le mépris est le même, ils nous considèrent comme des marionnettes et partagent la Malediction de Cham. C'est bien le seul point de désaccord entre moi et le grand Mohammed Ali.

Rochat resta sans voix, le sujet ne lui était pas assez familier, et il avait toujours trouvé Ali très surestimé et insupportable d'arrogance. Il allait porter le cocktail à ses lèvres, mais Malasuerte interrompit son geste.

- Attends un peu, tu vas te brûler.
- Merci, c'est quoi cette histoire de Malédiction ?
- Cham s'est mal comporté vis-à-vis de son père Noé, et il a été condamné à devenir noir de peau et à devenir esclave, lui et ses descendants. Moi et tous les hommes de couleur. D'après vos livres, il est légitime de faire de nous vos esclaves, car nous sommes issus de ce péché et notre couleur en est la preuve.

Comment pouvons être les fidèles de religions qui nous méprisent ?

Le fanatisme du Cubain faisait peur à Rochat, car Malasuerte n'était pas homme à se contenter de discours. Il trempa ses lèvres dans son Ogon Feray qui était effectivement meilleur que le cocktail du Baron Samedi, il rendit de l'énergie à Rochat après ce repas un peu assommant. Bonaventure comprit de lui même qu'il s'était un peu trop dévoilé et il ramena la conversation sur des sujets plus consensuels. La rencontre dura encore une vingtaine de minutes où il fut question de boxe et de l'avenir incertain de ce sport en France. Puis, il quitta Malasuerte, en bons termes, leur amitié était morte, mais ils pourraient se croiser de nouveau sans crainte.

Par précaution, son téléphone était resté en ligne pendant tout le repas, Malic était à l'autre bout du fil au cas où la rencontre aurait mal tourné.

Il le prit pour un petit debriefing, Malic avait déjà commencé à faire des recherches sur la pratique du Vaudou en région parisienne et avait retrouvé un courrier adressé à la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives

sectaires (MIVILUDES) par un universitaire français d'origine gabonaise qui s'inquiétait de la montée d'une pratique radicale du Vaudou dans les communautés immigrées en région parisienne. La DCRI devait avoir fait une enquête et il verrait l'officier chargé de ce type de vérifications pour voir ce qu'il en était. La veille des cultes minoritaires, appellation politiquement correcte de la surveillance des sectes, était du ressort des fichiers de la DCRI.

Rochat acquiesça, même s'il doutait que cela ait quelque chose à voir avec la mort de Pellicomo et de Delongi, ils ne pouvaient, à ce point de l'enquête, négliger aucune piste.

- Mais surtout, vous ne lâchez pas Klein Lambert des yeux, je veux retrouver ce salopard !

Et il raccrocha.

Chapitre 6

« *Martine et les Marassas* »

Ruisselant, la pluie ne s'étant pas du tout calmée, Roachat arriva chez la petite Sénégalaise. Elle l'attendait, Malasuerte ayant dû l'appeler. Dans sa petite robe blanche d'intérieur, elle était d'une décontraction ravissante, mais semblait un peu fatiguée. Il était très tard pour une visite, Roachat ne s'offusqua pas de ses bâillements à répétition.

- Ne fais pas de bruit, il y a le petit qui dort à côté, il a école demain.

Il s'installa dans un canapé fatigué qui meublait un petit trois-pièces, propre, mais sans grand charme.

- Si je te dérange, je peux repasser, pas de problème.
 - Je bosse toute la journée demain, j'aime autant qu'on ne nous voit plus ensemble au club. Être ton amie n'est pas un bon truc pour ma popularité.
 - Les temps changent, à une époque on se battait pour être vu auprès de moi, mon étoile brillera de nouveau un jour.
 - Manifestement, ça s'arrange un peu avec Bonaventure, alors tout est possible.
 - Ce n'est pas encore le grand amour, mais j'ai appris à vivre sans.
 - Je manque à tous mes devoirs, tu veux un café, une infusion ?
 - Garde l'eau chaude pour le biberon du petit, pour moi un Rhum fera l'affaire.
 - Il a sept ans, il a arrêté, le biberon maintenant tu sais.
- Puis, en le dévisageant ;
- Tu déconnes avec l'alcool Paul, ça commence, à se voir un peu.

- Arrête Martine, c'est l'Hôpital qui se fout de la charité, je n'ai pas l'air d'un alcoolique quand même.
- Non, mais j'en ai vu passer des alcooliques mondains en vingt ans de bars de nuit dans les clubs. Je sais repérer les signes. Tu es fatigué Paul. Et l'alcool ne te fait pas de bien.
- Bon, sers-moi une tisane, je capitule. On ne va pas passer la nuit sur l'état de mon foie si ?

Martine s'absenta dans la cuisine pour préparer l'infusion, machinalement Rochat détailla l'appartement et particulièrement les photos qui étaient posées de-ci de-là sur les meubles de la pièce. La plupart étaient assez anciennes, elle y posait avec ses amis souriants et insoucians.

Richard apparaissait sur beaucoup des clichés. Il évita de croiser son regard. Il apparaissait lui-même sur un vieux cliché de l'époque du Palace, il n'avait pas trop changé elle y allait un peu fort Martine avec son couplet sur les ravages de la nuit.

De nombreuses photos de son fils étaient aussi disposées, il eut une étrange impression en le regardant, une forme de tendresse et de préoccupation qu'il n'avait jamais connue. Une manifestation assez proche de l'idée qu'il se faisait de l'instinct paternel, délicat mélange d'amour, d'angoisse et de devoir. Pourtant, les dates ne collaient pas du tout, il avait certes eu une liaison, avec Martine, mais bien antérieure à la naissance du petit. Il ne s'expliquait donc pas son attachement subit et instinctif, mais il avait pourtant envie d'aller ouvrir la porte et de regarder le petit dans son sommeil. Il dut lutter pour se convaincre de ne pas le faire.

Physiquement, l'enfant montrait pourtant clairement ses origines. La ressemblance physique avec Richard était flagrante. Il mit donc cet attachement spontané sur le compte de son serment et sur l'Ogon Feray qui coulait dans ses veines.

Martine revint, portant un plateau fumant sur lequel étaient posées deux tasses.

- Bois, c'est une infusion sénégalaise ça va te faire du bien.
- Dis Martine, le petit, il est de Richard non ?
- Oui, ça se voit tant que cela ?
- Si on y fait attention, oui. La ressemblance est nette.

- Officiellement Marc est de père inconnu, Richard savait qu'il était le père, mais je ne l'ai jamais dit au petit. Un père comme Richard ce n'est pas un cadeau. Je lui ai toujours dit que le petit le saurait le jour où il s'en montrerait digne.
- Il n'en aura plus l'occasion.
- Pas si sûre que toi, je suis croyante moi. Je crois en la rédemption, au salut des âmes errantes.
- Ah non ! Ça suffit, j'ai eu ma dose avec Malasuerte, la Police française est laïque, lâchez-moi avec vos prêches ! Au fait, j'ai fait le nécessaire pour le corps vous allez recevoir le permis d'inhumer.
- Merci, c'est important pour moi.

Il la laissa se recueillir quelques instants en buvant sa décoction bouillante, sucrée et finalement apaisante.

Qu'est ce que tu voulais me dire Martine ?

- Pas te dire. Te donner.

Elle lui tendit un œuf en argent, gros comme ses deux poings joints, intégralement gravé de symboles inconnus de Rochat. En l'agitant, il émettait un grésillement léger, un peu comme les bâtons de pluie des griots africains. Sur le dessus étaient représentées des feuilles de palmier. En appuyant sur les feuilles l'œuf s'ouvrait en deux révélant sur le côté droit une photo en noir et blanc sur laquelle deux enfants chétifs se tenaient debout devant l'entrée d'une cabane délabrée. Les enfants en haillons se ressemblaient comme deux gouttes d'eau et ressemblaient aussi trait pour trait au fils de Martine. De l'autre côté une miniature aux couleurs vives représentait deux saints, en tous points semblables, à l'auréole flamboyante tenant chacun un plat dans leurs mains jointes. L'objet était lourd, manifestement très ancien, l'intérieur était incrusté d'or et de perles. Il devait valoir une petite fortune même si Rochat ne pouvait en déterminer l'usage initial.

- Qu'est ce que c'est ?
- Richard l'appelait son Asson. L'usage exact, je ne le connais pas. Il me l'avait confié en me disant qu'à sa mort, son fils devrait le ramener en Haïti, Marc, ou un homme que je saurais destiné à cette tâche. Il y a un mois, il m'avait précisé que cet homme serait quelqu'un que nous connaissions très bien, qu'on n'avait

plus vu depuis longtemps, car il avait choisi une carrière militaire. Et ça m'a sauté aux yeux samedi, cet homme c'est toi, sinon pourquoi aurais-tu réapparu ?

- Je suis largué, c'est son frère dedans ?
- Oui, son frère jumeau qui est resté en Haïti. Je pense que cet objet à une grande importance pour sa famille.
- Tu m'étonnes, ça doit valoir une fortune ce truc !
- Bien plus que ça Paul.
- Tu ne crois quand même pas que je vais partir pour Haïti rapporter cet œuf à des gens que je ne sais pas où trouver. Je ne suis pas Fédéral express !
- Pour ce que j'en sais, sa famille se trouve dans la région centre sur les rives de l'Artibonite. Je ne veux t'obliger à rien Paul, je te demande juste de respecter la volonté de Richard et de garder l'Asson. Au moins jusqu'à ce que Marc soit en âge d'aller le ramener lui-même. Et n'en parle jamais. Richard était obsédé par le secret autour de cet objet. Il m'a fait jurer de n'en parler à personne d'autre que celui choisi pour veiller sur lui, et surtout pas à Bonaventure.
- Je le prends, je le garderai. Mais pour Haïti, je ne m'engage à rien. Pour revenir à mon enquête. Tu ne sais rien qui pourrait me faire un peu avancer ?
- Bonaventure t'a parlé du type, William Brandt, qui est venu nous poser plein de questions pendant que Richard était en prison ?
- Oui, qu'est-ce qu'il voulait savoir exactement ?
- Où Richard allait, à qui il parlait, s'il ne nous avait pas confié un ordinateur portable, des DVD ou une clé de stockage. Richard une clé de stockage ! Il ne devait pas savoir ce que c'est... Je ne lui ai rien dit, il laissait sous-entendre que si on l'aidait dans ses recherches il y aurait pas mal d'argent à la clé, mais je n'ai pas voulu trahir Richard.
- Toutes n'ont pas eu ces scrupules, tu connais Gaby Delongi ?
- Oui, Richard l'aimait beaucoup, ils étaient restés très bon amis. Il se confiait plus à elle qu'à moi d'ailleurs, surtout pour ce dont il n'était pas fier, il voulait que j'aie confiance en lui, alors je n'avais qu'une partie des faits...
- Delongi savait pour toi, Richard et le petit ?
- Je ne sais pas, pourquoi ?

Rochat eut une brusque poussée d'angoisse,

- Tu ne me caches rien, il n'y a rien que tu saches qui pourrait te rendre dangereuse aux yeux de ceux qui ont liquidé Delongi ?
- Elle est morte !! On l'a tuée ?! Martine se mit à trembler.

« Merde » se dit Rochat, « j'y suis allé un peu fort ».

- Non, je ne pense pas, je ne sais pas, il y a ce qu'il m'a dit la semaine dernière, la dernière fois que je l'ai vu.

Les larmes coulaient le long de ses joues.

- Quoi Martine ? Ne t'inquiètes pas je te protégerai, tu as ma parole, il ne vous arrivera rien, ni à toi, ni à Marc.

Il s'assit à côté d'elle sur le canapé elle vint se blottir dans ses bras, sanglotante et effrayée.

- Il était surexcité, il m'a dit qu'il allait bientôt se passer quelque chose que la galère c'était terminé.
- Il ne t'a pas dit ce qui allait se passer ?
- Non, je lui ai dit de ne pas faire de connerie, que s'il faisait du mal à quelqu'un je ne laisserais plus approcher du petit. Il m'a dit que ce qu'il allait faire ne ferait de mal qu'à ceux qui le méritaient. Que, quelle que soit l'issue, il avait tout prévu et que ce serait mieux pour tout le monde. Il m'a fait répéter mon engagement à faire rapatrier son Asson.
- Il prévoyait sa mort ?
- Oui, ça m'a fait peur, je le lui ai dit. Il m'a dit que de toute façon sa vie était un enfer, que la femme pour laquelle il s'était défiguré était partout, qu'il ne pouvait pas sortir dans la rue sans la voir, sans l'entendre, que c'était devenu insupportable, qu'il devait trouver un moyen d'en finir et de nous mettre à l'abri. Il délirait presque, je m'en veux j'aurais du le retenir.
- Tu as fait ce que tu as pu, Richard était brisé.

Réveillé par les pleurs de sa mère, un petit bonhomme pieds nus et en pyjama entra courageusement dans la pièce, tenant dans ses deux mains un parapluie ramassé dans l'entrée, qui était presque aussi grand que lui, dont il se servait pour menacer Rochat.

- Faut pas faire pleurer ma maman, allez-vous-en !!!

Martine l'attrapa et le prit dans ses bras, émue aux larmes, ils le rassurèrent, mais il regardait quand même Roachat du coin de l'oeil avec fermeté. Le petit homme avait un sacré caractère. Ils le recouchèrent, quand ils quittèrent la chambre, le petit prit le commissaire par le bras et lui souffla.

- Faut que tu fasses attention à ma maman tonton Richard !

Il n'eut pas le courage de lui expliquer qu'il n'était pas tonton Richard, il lui sourit tendrement, et, troublé, il regagna le salon.

- Je vous ai assez dérangés, je vais y aller

- Tu ne veux pas rester, j'ai un peu peur, et pas du tout envie de rester seule.

Ils dormirent côte à côte, sagement, ils n'avaient pas la tête à la bagatelle. Roachat eut enfin une bonne nuit de sommeil, avec l'impression d'être rentré à la maison après une très longue absence.

Chapitre 7

« Le cabinet noir de monsieur Brandt et de ses amis »

Paris, mardi 8 septembre

Le calme relatif de cette nuit ne profita pas très longtemps à Roachat. Sur le chemin pour aller assister à la réunion programmée à 8 h dans le bureau de Boniperti, il fut pris de frissons répétés et glaçants. Des picotements lui enflammaient le contour des yeux, des milliers de petites gouttes de sueur lui donnaient l'impression de perler sur tout son corps. Il se sentait brûlant et frigorifié. Il arrêta la lecture de l'album de D'Angelo « Voodoo » qu'il avait lancé pour accompagner son trajet, « Il faut que j'arrête de me bourrer le crâne avec ces âneries ! », et passa sur les chaînes d'info qui se répandaient en commentaires sur la crise Russo-Géorgienne.

Il se dit qu'avec cette crise majeure la pression sur leur petite enquête allait vite retomber, et qu'il pourrait prendre un peu de repos, son corps menaçant de le lâcher d'un instant à l'autre. Il se trompait.

Ange Boniperti était extrêmement tendu, la pression que lui mettait l'occupant de l'Élysée sur cette affaire prenait des proportions invraisemblables, sans résultats probants rapides, il pensait de plus en plus qu'il ne passerait pas l'automne à la tête de la DCRI. Il accueillit donc avec soulagement les avancées significatives de l'enquête que lui exposa Roachat.

Emboucanant majestueusement la pièce avec la fumée d'un Cohiba de bonne taille, les circonstances lui faisant perdre sa politesse habituelle, renversé dans son

fauteuil, ses doigts enroulant machinalement le bord de ses moustaches, Boniperti leur donna la ligne à suivre.

- Envoyez des photos de Soutine à Roissy aux équipes qui se sont occupées de l'affrètement et du contrôle du jet privé de Medvedine. Soutine n'est pas à Naples. Il semble en vie à ce qu'en disent ses parents, et il avait rendez-vous avec un milliardaire russe. Les autres acheteurs potentiels sont soit encore en France, soit ils n'y étaient pas non plus le jour du décès de Pellicomo. Ça ne pouvait être que Medvedine ce rendez-vous. Il n'est pas impossible qu'il soit parti avec lui à Dubrovnik. La Dalmatie est splendide en cette saison.
- S'il est parti de son plein grès, on ne pourra pas faire grand-chose.

Ajouta Malic qui rêvait, l'espace d'un instant, de voir l'enquête terminer sa course rapidement dans une impasse.

- Surtout, nous ne ferons rien ! La situation avec les Russes est suffisamment tendue en ce moment, on ne va pas aller chercher des poux au fils d'un proche du Président Russe. C'est hors de question. Discrétion totale.
- Pour la Chinagora, on peut pousser un peu l'enquête, ou il faut ménager les Chinois aussi ?

Ne put s'empêcher de persifler Rochat qui avait le corps en feu et la chemise trempée par la transpiration. Boniperti fit mine de ne pas saisir l'ironie contenue dans la phrase.

- Je vais demander à la PJ, s'ils connaissent et surveillent cet établissement clandestin, et je me fais fort de vous permettre d'y aller poser les questions nécessaires.
- Je préférerais une approche discrète. S'ils peuvent juste m'introduire dans ce cercle, j'ai peur qu'avec une démarche officielle tout se ferme et que personne n'accepte de me dire quoi que ce soit.
- Vous procéderez comme bon vous semblera Rochat, en est-il parfois autrement ? Quant à William Brandt, vous me tenez informé à la minute où vous en savez un peu plus sur lui. Je vais m'assurer que vous ayez rapidement le rapport d'autopsie de la fille. Qu'ils concluent ce qu'ils veulent, nous, on ne

doit rien laisser au hasard. Même si pour le coup, je ne vois pas d'autre cause plausible que celle du suicide.

- Je ne vois pas non plus, pour l'instant, mais le suicide je n'y crois pas du tout. Il faut que je retrouve le *bon bout de la raison*. Une chose est sûre c'est que c'est du travail de pro, rien à voir avec le bricolage autour du pseudo suicide de Pellicomo.
- Un appartement clos, sauf si l'on croit aux fantômes ou au passe-muraille, je ne vois pas d'autres explications que le suicide. Mais continuez à creuser, puisque vous avez l'âme d'un Rouletabille, par contre faites un saut à l'infirmerie Rochat. Mon Dieu, vous avez la tête d'un cadavre !

Il se regarda du coin de l'œil sur une des glaces qui ornaient les murs du bureau de Boniperti, et il fut obligé de constater que son teint était d'une pâleur cadavérique malgré les reliquats de son bronzage estival. Ses yeux étaient cernés de noir, ses lèvres pâles, et son front luisaient de sueur.

- Oui, je ne dors pas assez, je vais aller prendre un peu d'aspirine et de vitamines, ça va aller.

Mais il savait bien que ce n'était pas d'aspirine dont il avait besoin. À la fin de la réunion, il demanda à Malic de s'occuper de lancer les demandes concernant l'aéroport et l'autopsie. Et il courut presque, pour aller récupérer sa voiture, et chercher ce que tout son corps semblait lui demander ce matin.

Son corps était épuisé et lent, mais son esprit tournait au maximum de ses capacités. Cette histoire de meurtre en vase clos l'obsédait, il avait mémorisé les moindres détails de l'appartement de Delongi et photographié tout ce qui l'intéressait, il visualisait tous ces éléments en boucle, cherchant une indication, une piste... un indice. Mais à ce jeu il s'épuisait. Rochat connaissait parfaitement ses classiques, depuis l'adolescence « Le Mystère de la chambre jaune » et le « Double assassinat dans la rue Morgue » faisaient partie de son imaginaire. Se trouver confronté à une affaire de ce type était le rêve de tout flic. La situation était idéale, lui seul voyait un meurtre là où tous ne voyaient qu'un suicide, le défi était de taille. Pas d'orang-outan déchaîné, ni d'accident malencontreux, il était sûr qu'il s'agissait d'un meurtre et qu'il était d'origine humaine. Contrairement à l'analyste Dupin et au journaliste

Rouletabille, Rochat n'était pas doué pour la « ratiocination » ou pour trouver le « bon bout de la raison », sa méthode était moins cérébrale, bien plus frontale.

Morphologiquement l'écart pouvait être mince, méthodologiquement il formait un gouffre. Ses réflexions ne menaient à rien, il allait employer des chemins qu'il connaissait mieux, secouer le problème, pilonner le mystère jusqu'à ce que les masques tombent. Pour cela il lui faudrait une énergie extraordinaire, mais il savait comment se la procurer.

Devant les bureaux de « Klein Lambert et associés » dans un discret Hôtel particulier de l'avenue Kléber, Déruquère écoutait religieusement un programme de France-Culture. Il adorait les planques, passer des heures en voiture à écouter des émissions culturelles à la radio, il aurait fait ça tous les jours. Il était donc devenu un spécialiste du genre, l'œil aiguisé, vigilant et concentré sur sa cible. Il n'était rentré chez lui que quelques heures, de 2 h à 6 h du matin pour prendre un peu de repos.

Les locaux étant fermés depuis le départ du dernier associé vers 23 h, ils rouvrirent à 8 h 30 avec l'arrivée d'une des assistantes, mais c'est vers 10 h que William Brandt se montra. Il le vit descendre d'un énorme 4X4 Porsche noir et confier les clés du véhicule au portier de « Klein Lambert » qui l'accueillait avec un parapluie. Déruquère nota l'immatriculation de la voiture, puis appela immédiatement Rochat et Malicorne. L'homme d'une grande stature et vêtu d'un manteau noir fluide, d'une élégance discrète qui mettait en valeur ses très larges épaules, s'engouffra dans l'entrée du cabinet.

Rochat était chez lui quand il reçut l'appel, il était arrivé une demi-heure avant, le temps de retrouver les deux sachets de cocaïne qu'il avait conservés depuis l'époque où il en consommait occasionnellement.

Il n'avait jamais connu une telle envie d'en reprendre, une envie pressante, impérative, violente et incontrôlable. Comme un animal féroce qui se serait logé dans le fond de son ventre et qui lui aurait labouré les tripes de ses griffes vengeresses. Il fit donc deux traits sur la table de son salon les inspira et remit la poudre dans sa poche pour le reste de la journée.

L'effet fut immédiat, la sensation de fièvre disparut immédiatement, et en se regardant dans la glace de son vestibule il se vit reprendre des forces et des couleurs.

L'appel de Deruquère tomba à pic, il se sentait de taille à manger du William Brandt au petit déjeuner. Il ne pouvait pas entrer de force chez « Klein Lambert » et ce n'était définitivement pas un endroit où il pourrait finasser. Il fallait prendre Brandt en filature. La marge de manœuvre était très étroite, c'était manifestement un gros poisson. Ils n'avaient pas grand-chose sur lui, peu pour le faire mettre en garde à vue et de toute façon l'affaire devait rester secrète. Il avait besoin d'en savoir plus, et vite, sur ce personnage.

Il demanda à Deruquère de ne pas le lâcher d'un pouce, prit une douche, enfila des affaires plus présentables que celles trempées de sueur qu'il portait et fila rejoindre la planque.

En route, il appela Malic, la Porsche était enregistrée comme voiture de direction chez « Dragault consulting » obscure compagnie Monégasque spécialisée dans la sécurité sur laquelle Malic peina à trouver des informations.

Quand il arriva Avenue Kléber, il monta dans la Clio grise de Deruquère. En pleine écoute des Gymnopédies de Satie et le regard rivé sur la sortie de l'Hôtel particulier, celui-ci sursauta en voyant le commissaire entrer en trombe dans son véhicule.

- Salut mimi, tu es d'humeur rebelle aujourd'hui, fais attention on commence par Satie et on finit par Marilyn Manson.
- Aucune chance commissaire, je tiens trop au salut de mon âme.

Piochant dans le sachet de bonbons au miel posé sur le tableau de bord Rochat s'enquit de savoir qui était entré dans le Cabinet ce matin.

- Les voitures des associés sont toutes là. Le reste du personnel est arrivé et en plus de Brandt une voiture s'est garée directement sur le parking, une Aston Martin noire aux vitres teintées. J'ai transmis sa plaque à de la Malicorne, mais je n'ai pas pu voir qui en est descendu. Ils ont fait très vite et très discrètement, ils n'avaient pas envie d'être vus.

- Tu t'occuperas de suivre l'Aston Martin quand elle partira, je suivrai Brandt, on ne sait jamais. Essaie de savoir qui c'est, son pedigree nous dira peut-être quelque chose.

Rochat regagna sa voiture et attendit le départ de la Porsche, dans un état d'excitation proche de la frénésie. Vers midi, les deux voitures partirent presque simultanément, suivies aussi discrètement que possible par une Lancia vert bouteille et une Clio gris souris.

Les deux voitures prirent des directions opposées, l'Aston remontant vers l'Étoile, le Cayenne descendant vers le 16^e arrondissement.

Deruquère suivit paisiblement la belle Anglaise qui se coula dans la circulation légère de cette fin de matinée vers la place de l'Étoile. Puis descendit les Champs-Élysées, bifurqua à gauche au rond-point des Champs et s'arrêta devant le 55 rue du Faubourg Saint Honoré où elle s'engouffra entre les colonnes ioniques vers la cour d'honneur du palais de l'Élysée.

Interloqué l'agent de la DCRI se gara Place Beauvau, quelques centaines de mètres plus loin. Il ne pouvait pas stationner devant le palais, mais si cette voiture était rentrée aussi facilement dans la cour d'honneur c'est que les gardes en connaissaient l'occupant. Et il se faisait fort de leur arracher cette information.

Il se plaça devant les grilles et regarda ostensiblement vers la cour intérieure du Palais.

- Monsieur, on peut vous renseigner ?

Demanda instantanément un des gardes en faction.

- Elle est magnifique cette voiture que je viens de voir passer, j'aime tellement les vieilles Anglaises, vous pensez que je pourrais l'acheter ?

Les gardes lui sourirent avec condescendance.

- Elle n'est sûrement pas à vendre et je ne pense pas que ce soit dans vos prix.
- Oh vous savez la télé ça paye pas si mal.
- Non, c'est pas vrai, vous êtes Michel Drucker ? Pardon, je me disais aussi que votre visage m'était familier, mais habillé et coiffé comme cela je ne vous ai pas reconnu. C'est vrai que vos studios sont juste à côté.

- Eh oui, le mardi c'est d'ailleurs jour d'enregistrement, je m'habille comme cela pour ne pas être reconnu. Ça marche pas mal. Bon, vous me dites à qui elle est cette Aston Martin ?
- Je ne vous savais pas passionné par les voitures. Normalement, on n'a pas le droit de le dire, mais, si vous me faites une dédicace pour ma mère, elle vous adore.
- Elle a bien raison.

Et il lui signa un programme TV qui traînait dans leur poste de garde. Son homonyme recevait Sheila cette semaine, un beau dimanche en perspective, « Si au moins il recevait Pierre Boulez ».

- Vous la connaissez la propriétaire de la voiture. Elle ne veut pas trop que ça se sache, car ce n'est pas une voiture qui fait très officielle, mais c'est la voiture de Madame la Présidente.
- Merci, je lui en parlerai la prochaine fois qu'elle fera mon émission !
- Ne lui dites pas que ça vient de nous, déjà qu'avec la précédente on pouvait se faire virer si on riait trop fort !
- Vous avez ma parole, je resterai discret sur mes sources. Bonne journée messieurs.
- Bonne journée Michel et vivement Dimanche !

Deruquère regagna sa Clio d'un pas sautillant.

Ça, c'était une info énorme !

Rien de moins que la Présidente !

Cette magnifique actrice d'origine espagnole qui avait épousé le Président juste après son entrée à l'Élysée et venait de lui donner un enfant. Rochat qui voulait avoir le pedigree de la personne présente avec William Brandt ce matin au Cabinet « Klein Lambert »... Il n'allait pas être déçu.

À quelques kilomètres de là, le commissaire était d'humeur plus sombre. Le Cayenne venait de s'arrêter devant le 24 boulevard Murat, là où habitait Martine. Cela allait précipiter les choses, elle devait sûrement déjà être partie travailler, mais il ne pouvait pas prendre de risque. Avec un flagrant délit, il avait, de toute façon, une

bonne raison pour interpellé Brandt. Il sortit son Glock, en vérifia l'alimentation et défît le cran de sûreté avant de le remettre dans son holster et de rentrer dans l'immeuble quelques instants après la grande silhouette de William Brandt.

Il s'arrêta au troisième étage il pouvait voir d'en bas les pieds de Brandt devant la porte de Martine. Il sonnait et attendait la réponse. Celle-ci ne vint pas, et Brandt sembla chercher quelque chose dans la poche de son manteau. Quelques cliquettements se firent entendre, la porte s'ouvrit et Brandt entra dans l'appartement. Rochat prit son arme en main et rentra sur ses pas.

Brandt retirait son manteau quand le commissaire fit irruption dans le salon en criant

- Police, tu bouges une oreille, je te la cloue au mur, tu mets les mains sur ta tête et doucement.

Rochat n'était plus un habitué des interpellations. Ce type de situations étant plus que rares à la DCRI, il n'avait pas de menottes, il resta donc à une distance raisonnable, à trois mètres de Brandt qui était d'une carrure assez impressionnante. Celui-ci avait le manteau descendu jusqu'à mi-coude, il demanda à Rochat s'il pouvait le retirer.

- Oui, mais très doucement.

Brandt retira doucement son manteau et le jeta un petit peu plus loin que nécessaire sur le canapé du salon.

Instinctivement, Rochat suivit le manteau du regard.

Ce fut son erreur.

Brandt l'utilisa à la vitesse de l'éclair. Il s'empara d'un pot contenant un petit cactus famélique et le lança comme un boulet de canon vers la poitrine de Rochat qui n'eut d'autre possibilité que de se laisser tomber en arrière pour ne pas se retrouver sonné pour le compte par ce missile cacté.

Le pot explosa sur le mur derrière lui répandant du sable dans toute la pièce et notamment sur le visage du commissaire qui s'en retrouva aveuglé.

Il n'eut pas le temps de se redresser qu'un coup de pied surpuissant frappait sa main contre le sol, lui faisant lâcher l'arme. Son adversaire envoya celle-ci, d'un autre

coup de pied dans la cage d'escalier et leva la jambe pour assommer Rochat, toujours au sol, d'un coup de talon.

Le mouvement pour éloigner l'arme était de trop, le commissaire eut le temps de reprendre l'initiative. Il se redressa aussi fort que lui permettait sa ceinture abdominale et vint percuter avec le front les parties intimes de Brandt, lui arrachant un cri de douleur et de surprise.

Enragé Rochat ne lâcha pas prise et mordit l'entrejambe de Brandt de toutes ses forces. Le cri de Brandt devint hurlement. Rochat garda l'avantage, saisit les jambes du géant derrière les genoux et le fit basculer en arrière, il tomba lourdement.

- Mes amitiés à madame Brandt. J'espère qu'elle est forte en puzzle.

Ils se relevèrent simultanément, se retrouvant face à face dans une situation où Rochat ne craignait personne. Même s'il devait rendre dix bons centimètres, une vingtaine de kilos et quelques années à son adversaire.

Il le regarda bouger, ils tournaient tous les deux dans la pièce s'observant, se jugeant, il put constater que Brandt était bien entraîné, bons appuis, mouvements souples et précis, ça n'allait pas être simple.

Brandt en tournant se rapprochait chaque fois un peu plus de son manteau ; quand il fit mine de vouloir s'en saisir, Rochat franchit la distance et engagea le corps à corps. Ils échangèrent quelques coups que tous deux bloquèrent assez aisément, Brandt cherchait à garder Rochat à distance avec sa plus grande allonge et ses coups de pieds, Rochat cherchait à franchir cette distance pour venir au contact. Il n'y arrivait pas, Brandt le tenait à distance et le touchait assez régulièrement. L'arcade de Rochat s'était ouverte sur un coup de pied et il saignait abondamment. Il était en train de perdre et cela lui était intolérable.

La rage lui vint, plus forte et plus brûlante que jamais. Il perdit son contrôle et se jeta inconsidérément sur Brandt, celui-ci l'accueillit d'un direct du droit qui aurait dû l'assommer sur l'instant. Il n'en fut rien et Rochat continua sa course sans manifester de douleur. Il vit le regard effaré de Brandt qui pensait l'avoir mis KO et il lui envoya son poing gauche en plein visage avec toute la violence qui le consumait.

Il sentit les cartilages du nez de Brandt voler en morceaux, pulvérisés par la violence du coup. Sous l'impact, Brandt fit un vol en arrière et retomba sur le dos.

Brandt était assommé, inconscient, peut être même dans le coma tant le coup avait été violent.

Se penchant sur lui, il lui fit les poches et prit le téléphone portable de Brandt pour appeler les secours.

Il allait appeler quand deux hommes armés apparurent dans l'encadrement de la porte.

- Ne bouge pas, écarte-toi de lui !

Les deux hommes poussèrent Rochat dans la pièce, un d'eux se pencha sur Brandt pour l'examiner.

- Putain, il est salement amoché ! Il faut l'emmener d'urgence.

Les deux hommes paniquèrent un peu, tenant Rochat en joue, ils récupérèrent le manteau de Brandt et attachèrent Rochat à un radiateur.

- Tu as vraiment de la chance qu'on ne te fasse pas payer ça.

Dit le plus petit des deux inconnus à Rochat en lui montrant le visage tuméfié de Brandt.

- Merci, mais ne comptez pas sur moi pour vous rendre la pareille si l'on se recroise un jour.

Rochat avait laissé tomber le portable de Brandt derrière le canapé, à un mètre de lui, pendant qu'ils regardaient les blessures de leur complice. Les deux hommes partirent en tenant Brandt toujours inconscient sous les épaules. Il attrapa le téléphone et appela Malic à la rescousse. En l'attendant, il essaya de comprimer ses plaies sanguinolentes avec la housse d'un coussin attrapé sur le canapé.

Il regarda de plus près le téléphone de Brandt, répertoire pléthorique, mais les noms étaient codés par des initiales ou des numéros, rien d'identifiable. Il appela le dernier numéro composé, il tomba sur la boîte vocale d'un dénommé Bruno Ferber dont il identifia la voix comme celle d'un des deux visiteurs qui venaient de s'enfuir avec Brandt. Il essaya le précédent et tomba sur l'assistante d'un des associés de « Klein Lambert », il raccrocha. Il appela l'antépénultième et il tomba sur une voix suave à l'accent légèrement espagnol.

Il connaissait cette voix.

Un torrent de sentiments confus l'envahit. Cette voix lui faisait ressentir des sensations étranges, un mélange d'amour, de haine, de peur et de colère. Le tourbillon de sensations qui le submergeait empêchait Rochat d'articuler un seul mot, la voix à l'autre bout du réseau sans filaire s'impatienta.

- Qu'est-ce qu'il y a Pierre, vous ne devez m'appeler qu'en cas d'urgence, je n'ai pas que ça à faire dépêchez vous por dios !! Vous avez trouvé les bandes chez la serveuse ?
- Pierre a eu un petit empêchement, Madame. Suffoqua Rochat.
- Qu'est ce que c'est que cette histoire ? Qui êtes-vous ? Où est Pierre ?

Rochat fut incapable de lui répondre, la colère l'envahissait, une colère étrangère, celle d'un enfant envers sa mère si celle-ci l'avait abandonné la nuit en pleine forêt, une colère qui demandait de l'affection, un pardon, un réconfort. Des mots lui échappèrent.

- Il ne fallait pas m'abandonner Corazon, que puis-je devenir sans mon Erzulie ?
- Qu'est ce que c'est que cette plaisanterie ? Ce n'est pas drôle du tout, dites-moi qui vous êtes immédiatement où cela va mal finir.
- C'est moi Corazon, c'est Richard, je reviens te chercher.

La correspondante raccrocha, Rochat resta quelques secondes sonné par ce qu'il venait de comprendre. Il n'avait plus trop conscience des propos qu'il avait tenus, il perdait beaucoup de sang, il était affaibli et il délirait presque. Mais il avait reconnu sans l'ombre d'un doute sa correspondante.

Madame la Présidente.

Il perdit connaissance.

Chapitre 8

«Servir des deux mains »

Rochat reprit connaissance sur le lit de l'infirmier de la DCRI, Malic se tenait à côté de lui, pianotant frénétiquement sur son ordinateur portable posé sur ses genoux.

Il était encore un peu sonné, son visage était couvert de compresses. Il remua un peu, les bras et les jambes, il n'avait pas l'air en trop mauvais état, pas de douleurs particulières, mais ils avaient dû le bombarder d'antalgiques.

- Bonjour Saint-Pierre, c'est pour une admission ?

Demanda-t-il en tentant de sourire à Malic.

- Vous m'avez foutu une sacrée trouille commissaire. Heureux de vous voir de retour.
- Je suis esquiné ?
- Non, les radios sont rassurantes, des points de suture un peu partout, mais rien de cassé. Vous avez juste besoin d'un peu de repos.

Rochat souleva le drap et se regarda, en plus de ses cicatrices permanentes, son corps était couvert d'ecchymoses et de contusions, son avant-bras était gonflé, noir et bougeait péniblement, mais oui, il s'en sortait bien.

- Vous vous êtes fait sacrément arranger.
- Tu aurais dû voir l'autre... À l'heure qu'il est, Brandt doit être lui aussi à l'Hôpital.
- Pas Brandt commissaire. Il s'appelle Pierre Dragault. Il dirige une société très discrète qui se charge de la sécurité des plus grandes fortunes françaises et même mondiales. Un ancien de la DGSE, très beau parcours, Sciences-Po,

Saint-Cyr, 10 ans de DGSE et puis un pantouflage réussi. Sa boîte est ce qu'il se fait de mieux en termes de discrétion et d'efficacité. Ce qu'il y a de plus cher aussi, à vous donner des idées de reconversion.

- Et tu sais pour qui il travaille dans cette affaire.
- On a des présomptions inquiétantes, oui.
- La première Dame ?
- Oui, Deruquère a découvert qu'elle était ce matin chez « Klein Lambert », qui sont ses avocats depuis près de 10 ans, en même temps que Dragault. Et le portable que vous avez conservé garde en mémoire plusieurs appels de Dragault vers son numéro privé.
- Tu en as parlé à Boniperti ?
- Pas encore. J'avoue que je ne sais plus trop quoi faire.
- On n'a pas le choix, il va falloir lui faire un rapport sans traces écrites. Mais avant il faut que je mette Martine en sécurité.
- J'ai déjà demandé à Deruquère d'aller planquer devant la boîte où elle travaille et de la suivre.
- Ça ne suffira pas. Il faut que je l'éloigne.
- Qu'est-ce qu'ils lui veulent ?
- Je ne sais pas ce qu'ils cherchent, mais manifestement Pellicomo avait des choses qu'ils souhaitent récupérer, des bandes, de la bouche même de la présidente.
- Tu lui as parlé ?
- Le dernier appel vers elle c'est moi qui l'ai passé.

Malic marqua un temps d'arrêt, leurs carrières étaient véritablement en danger. Ils restèrent pensifs quelques instants puis Malic redémarra.

- On a reçu le dossier d'autopsie de Delongi.
- Très bien, quelque chose d'intéressant ?
- Une dose d'héroïne suffisante pour décimer tous les Rolling-Stones. Mélangée à une dose importante d'une substance proche de la Benzodiazépine, mais sous une forme inconnue.
- Qu'est-ce que c'est la Benzo machin truc ?

- Une drogue hypnotique de la famille du Rhohypnol, la drogue du violeur.
- Ça a un intérêt quelconque à être injecté en même temps que l'héroïne ce truc ?
- Sous cette forme, on ne connaît pas, mais on trouve toute sorte de cocktails de drogue sur le marché. J'ai envoyé le dossier à un chimiste qui travaille avec les stups, on verra ce qu'il en pense.
- Pas mal, mais je pense que Dragault aurait lui aussi des choses à nous dire sur les effets de cette drogue.
- Oui, les autres pistes ne sont pas froides pour autant, j'ai eu les équipes qui se sont occupées du jet de Medvedine, et ils se souviennent parfaitement d'avoir vu embarquer un passager ressemblant fortement à Soutine. Mais avec un passeport russe parfaitement en règle.
- Mouais, les contrôles au départ des jets des milliardaires sont souvent un peu trop rapides... Il n'aurait pas eu de passeport c'aurait été pareil. Tu peux me laisser seul avec mes affaires, j'ai besoin de passer un coup de fil, ou deux, pour m'assurer de la sécurité de Martine. Je veux être le seul à savoir où je l'envoie. Pas par méfiance, mais pour ta propre sécurité, au vu de l'ampleur que prend l'affaire. Je te retrouve dans un quart d'heure devant le bureau du Tigre.
- Inutile de vous rappeler que vous avez besoin de repos, vous ne m'écouteriez pas n'est-ce pas ?
- Non je ne t'écouterai pas, en effet.

Malic sortit de la pièce, il n'avait pas parlé à Roachat des deux sachets de cocaïne qu'il avait trouvés dans ses poches. Il les lui avait laissés, ils avaient déjà assez de problèmes à résoudre, mais une fois les choses un peu aplanies, il faudrait qu'il lui en parle.

Une fois Malic sorti, Roachat appela une vieille connaissance de la Légion étrangère, un camarade avec qui il avait essuyé quelques feux et descendu quelques litres. Un frère de sang, comme seules les guerres peuvent en créer. Pascal Matteoti, solide Corse au tempérament un peu trop épidermique, même selon les critères de son pays, s'était retiré du service en même temps que Roachat. Il avait utilisé son pécule

pour ouvrir une petite ferme auberge dans les montagnes au-dessus de Tarco, un peu au nord de Porto-Vecchio, là où il avait grandi.

Rochat y était allé quelques fois en vacances, s'occuper des Cabris, du fromage et du Lonzo, en profitant de ce paysage unique au monde. Les deux hommes étaient restés très liés, Pascal ne lui refusa bien évidemment pas d'accueillir Martine, quels que soient les risques. « T'inquiètes va, si on a de la visite, j'ai toujours le sens de l'accueil, et puis à Tarco, je joue à domicile, avec mes frères, il faudrait un régiment complet pour nous importuner. On te la rendra intacte la petite, et le bambino aussi. » Il pouvait avoir confiance en la parole du Corse, bourru et susceptible, il avait du se battre dans tous les bars de la planète, mais on pouvait s'y fier dès qu'il était question de défier l'autorité et de défendre la veuve et l'orphelin. Le maquis n'avait aucun secret pour lui et s'il devait battre en retraite, il faudrait autant de temps pour le retrouver qu'il en avait fallu pour mettre la main sur Colonna.

Rochat appela Martine juste après, il lui expliqua ce qu'il venait de se passer, et qui lui en voulait. La situation était inquiétante. Il ne pouvait pas garantir sa sécurité sur Paris, mais qu'un peu de vacances sur la côte corse seraient bienvenues. Il lui demanda de l'attendre au Baron Samedi, il passerait la prendre en fin de journée et il l'emmènerait à Orly pour attraper un vol pour Ajaccio.

Une fois ces coups de fil passés, Rochat prit un des sachets de cocaïne et s'octroya un petit remontant, bien plus efficace qu'un après-midi de repos. Il ne s'expliquait pas ce retour inexorable de son addiction. Il avait cédé à la facilité déconcertante de cette substance à son arrivée sur Paris quand il lui avait fallu cesser son traitement antalgique, ses cicatrices le faisaient souffrir, ses nerfs et ses tendons ne lui laissaient pas de répit et quand la médecine traditionnelle lui avait refusé la prescription des dérivés de morphine auxquels il était devenu dépendant, il s'était tourné vers des fournisseurs moins regardants. Il était passé des dérivés de morphine difficiles à se procurer à une drogue qui inondait Paris, sans effet antidouleur notoire, mais l'essentiel n'était plus là. Aujourd'hui, il ne voyait aucune raison à ce retour en arrière, mais il n'avait pas le temps pour une introspection, sa méthode frontale demandait beaucoup d'énergie et il fallait alimenter sa dévorante machinerie interne.

Quelques minutes plus tard, Boniperti prit connaissance des derniers développements avec tout le stoïcisme d'un vieux guerrier rompu aux sombres agitations de palais... En faisant résonner les murs de son bureau encore dix minutes après la fin de leur réunion.

- Je me doutais bien d'une embrouille de ce genre. Cette affaire sortait trop des sentiers battus pour ne pas déboucher sur un précipice !! Il ne faut pas prendre de raccourcis en politique, femme de président c'est un métier qui prend des années de préparation, cette starlette ruinera la République !

Le Tigre écumait en martelant son bureau de son poing fermé.

- Que fait-on ? Vous pensez que nous sommes en danger ?
- Non voyons ! Gardez votre sang-froid ! Tant que ce que nous savons ne sortira pas d'ici, nous ne risquerons absolument rien, physiquement du moins, pour nos carrières il va falloir jouer serré.
- On continue l'enquête ? Si l'on fait le tour des hôpitaux de Paris, on doit pouvoir retrouver Dragault et l'arrêter.
- Non, de la Malicorne. Il va falloir attendre un peu. Je vais solliciter une entrevue avec le Président. En attendant reprenez une activité normale et ne vous approchez plus d'aucun des protagonistes de l'affaire.
- Et s'ils continuent le nettoyage, on est censés fermer les yeux ou applaudir ?
- Non RoCHAT, mais nous n'avons que des présomptions pour ce qui concerne l'élimination des témoins. Je n'ose pas penser que la Présidence puisse être mêlée à un crime sordide. Et puis pourquoi nous mettre sur le coup dans ces conditions ? Sans la requête de l'Élysée, nous ne nous serions pas intéressés à cette affaire, nous n'en aurions même jamais eu connaissance. Ça ne serait pas cohérent.
- Sauf s'il y a scission dans le couple présidentiel et que Monsieur nous ait demandé d'enquêter, car il soupçonnait des agissements illicites de la part de Madame.

Il marqua un temps d'arrêt, semblant soupeser la probabilité d'une telle situation et ses conséquences.

- Possible, je ne vais pas tarder à le savoir. En tout cas messieurs, bravo pour votre efficacité sur cette enquête.
- Elle n'est pas finie, on n'a encore appréhendé aucun coupable.
- Ce n'était pas l'objet. À ce niveau de l'État, les choses ne peuvent pas se terminer si simplement.
- Eh oui Malic, leçon du jour « Forts avec les faibles, faibles avec les forts » c'est la nouvelle devise de la Police nationale. Ironisa le commissaire.
- Rochat vous pouvez disposer. Tenez-vous tranquille, c'est bien clair ?

Chapitre 9

« *Interlude musical* »

Ils sortirent du bureau. Malic savait parfaitement que s'il laissait Roachat libre de ses mouvements il ne pourrait pas s'empêcher de continuer l'enquête. Depuis deux jours la rage de son patron l'inquiétait. Il avait toujours connu Roachat volcanique, capable d'actes démesurés en générosité comme en amitié et en colère. Mais depuis le début de cette enquête, Roachat lui paraissait totalement incontrôlable, comme en état second. Son mode de fonctionnement frontal ne connaissait pas la pause ni la modération, il décida d'essayer d'orienter ses efforts vers une destination sans grand danger pour canaliser sa furie.

- Je vais avoir besoin de ton aide Paul.
- À ton service de la Malicorne. Il faut que je sorte d'ici, ça pue la compromission.
- Tu te souviens du groupe « Ali Agça » que nous avons mis sous surveillance au printemps ?
- Les Gothiques un peu énervés qui appelaient au papicide dans leurs concerts entre deux invocations de Lucifer ?
- Oui, avec un peu plus de constance et de motivation que les autres.
- Tu ne devais pas leur envoyer la PJ pour leur faire un peu peur et pourrir la vie des salles qui les accueillent ?
- On l'a fait. Ça a un peu marché sur les salles de concert, mais pas du tout sur le groupe, très actif sur internet depuis.

- Crétins de fils à papa qui cherchent des sensations. Tu penses qu'ils sont capables d'autre chose que d'écrire des chansons idiotes ?
- Ils ont réussi à organiser un concert. Ils sont ce soir à la « Flèche d'or » en première partie de « Nazgul Industry », mais c'est pour eux que les mêmes vont remplir la salle. Je pensais qu'on pourrait y faire un tour pour juger sur pièce de leur capacité de nuisance. L'arrivée du Pape c'est dans une semaine.
- D'accord, on se retrouve là-bas à 19 h, j'ai une personne à mettre à l'abri en attendant.

Il eut un peu de mal à tenir cet horaire, Martine et le petit insistant pour repasser chez eux, récupérer quelques affaires. Rochat tourna dans l'appartement comme une bête en cage, l'endroit lui rappelant des souvenirs douloureux et ravivant ses angoisses. Mâchoire serrée et regard électrisé au milieu de son visage tuméfié, il inquiéta passablement la jeune sénégalaise qui fut complètement convaincue de l'importance de cet exil.

Elle put en chemin lui confirmer qu'il y avait bien quelque chose de particulier entre Pellicomo et la première dame de France.

- Il ne supportait pas de la voir à la télévision, il me faisait changer de chaîne dès qu'elle y apparaissait. Il n'y a que pour elle qu'il n'ait jamais fait ça. Vu que ces derniers temps, on ne pouvait pas allumer la télé ou la radio sans tomber sur elle, j'avais fini par ne plus la regarder quand il était à la maison.
- Tu ne lui as jamais demandé pourquoi ?
- Si, bien sûr. Il s'est un peu perdu dans des explications brumeuses sur des déclarations qu'elle aurait faites sur Haïti et la pratique du Vaudou au début de sa carrière d'actrice. Mais on sentait bien que ce n'était pas politique, j'ai fini par aller regarder sur internet les interviews en question et je n'ai rien trouvé du tout...
- On va regarder ça, c'est notre boulot. Difficile de penser qu'il y ait une chose sur elle qu'on n'ait pas compilée dans un fichier quelque part à Levallois. Tu penses que ça peut être pour elle qu'il se serait défiguré ?
- C'est tellement énorme, que j'ai du mal à me le représenter. Mais oui, ça expliquerait son silence, sa douleur et son désespoir.

- Tu es certaine qu'il n'aurait pas laissé quelque part chez toi un autre objet, pouvant contenir des vidéos ?
- Non à part l'Asson je n'ai rien à lui.
- Pas de jouets pour le petit ?
- Non rien, je n'ai jamais voulu.
- Tu sais s'il était en contact régulier avec sa famille en Haïti ?
- Il était très discret sur ce sujet, mais je pense que oui, au moins avec son frère. Pas très souvent, mais il avait des contacts avec lui.

Ils s'envolèrent pour Ajaccio vers 18 h. Roachat appela Matteoti pour lui communiquer le numéro de vol et l'heure d'arrivée et il en profita pour lui faire jurer de nouveau qu'il veillerait sur eux comme sur sa propre famille.

Malic l'attendait à l'entrée de la Flèche d'or, agréable petite salle de concert du quartier de Belleville. Son aspect détonnait un peu au milieu des cohortes d'adolescents, vêtus de noir de la tête aux pieds, aux cheveux hirsutes et aux visages couverts de piercings et de maquillage, qui allaient et venaient aux alentours de la salle, où le concert n'allait pas tarder à commencer.

Les adolescents dévisageaient le lieutenant qui, avec son pantalon à pinces, son pull-over Ralph Lauren vert à col en V sur sa chemise bleu pâle, ses cheveux soigneusement coiffés avec une raie à droite, son visage juvénile et ses petites lunettes à monture de fer, semblait être un agneau sacrificiel au milieu d'une bande d'adorateurs de Belzébuth attendant de le poignarder.

- Alors, biquette, on attend le grand méchant loup ?
- Heureux de vous voir commissaire, j'ai l'impression d'être aux portes de l'enfer.

Une musique sourde et angoissante sortait de la petite salle de concert, un chanteur à la voix gutturale semblait hurler des ordres sur un fond de guitares plaintives.

- Fais suer j'aurais dû prendre des boules Qiès...

Ils se mêlèrent à la foule noirâtre qui s'entassait dans la petite salle. Dans la cohue, une jeune femme attifée comme un épouvantail regarda Malic en riant et lui lança.

- Dis Pépé. Les JMJ c'est la semaine prochaine, ce soir les cathos on les bouffe... Malic allait essayer de lui répondre, mais Rochat se tourna vers la moqueuse et la vue de son visage tuméfié et furibard fit détalier la jeune fille qui crut, pour le coup, avoir vu le diable en personne.

Passée la petite cohue, Malic et Rochat s'installèrent au bar, d'où ils avaient une vue correcte sur la salle. Malic avait pas mal de questions à poser à son patron, surtout des questions concernant son état physique et psychologique, mais dans le tumulte du concert ils ne purent échanger plus que quelques mots. Ils burent leur Perrier et leur blonde pression en regardant s'agiter la horde de satanistes à peine pubères.

Il y avait quelques raisons de s'inquiéter des agissements du groupe « Ali Agça ». Dans de nombreux textes de leurs chansons, il était fait référence à des tentatives d'assassinat sur le pape, geste symbolique sensé montrer au monde le refus par leur génération des codes et des normes qu'on tentait de leur imposer. L'Église catholique servant de bouc émissaire à tous les malheurs du monde et de leur génération, du réchauffement climatique à l'inflation du prix du Biactol. Le clou du concert était l'hymne du groupe qui était une chanson clairement dédiée au papicide. Dans cette chanson, le leader, sensiblement plus âgé que les autres et que la plupart des spectateurs, brûlait une photo à l'effigie de Benoît XVI en appelant au sacrifice d'un fidèle qui deviendrait le héraut de toute une génération en assassinant ce symbole d'un monde en perdition. Le tout saupoudré d'invocations à une légion de démons dont les noms n'évoquaient pas grand-chose à Rochat, sûrement plus au fidèle de la catéchèse qu'était Malic.

La foule scandait les paroles de cette chanson, manifestement tous la connaissaient par cœur, certains hurlaient même « Mort au tyran » et autres joyeusetés.

- Tous les ados veulent tuer le père, mais là ils lui en veulent vraiment on dirait...
- Oui, je trouve ça un peu dangereux, s'il y a des esprits influençables dans le public, on pourrait se retrouver avec des vies gâchées, je ne pense pas qu'ils puissent atteindre le Pape, mais un de ces illuminés peut tenter quelque chose d'idiot et foutre sa vie en l'air.
- Oui Malic, je propose qu'on aille discuter un peu avec le chanteur du groupe pour le ramener à la raison.

Ils allèrent se poster à la sortie des coulisses, montrant leurs cartes aux vigiles qui demandaient les raisons de leur présence. Ils attendirent une petite heure et finirent par voir sortir le leader du groupe accompagné d'une jeune fille à l'accoutrement aussi spectaculairement gothique que le sien. Les deux tourtereaux à plumes noires se dirigèrent vers la station de métro Gambetta en remontant la Rue des Pyrénées à vive allure. Ils n'avaient pas de parapluie et celle-ci continuait de tomber abondamment. Rochat retint Malic qui voulait aller au-devant d'eux.

- Laisse, on va attendre d'être un peu tranquilles avec eux. Tu sais les ados c'est en bande qu'ils font les malins, en tête à tête je suis sûr qu'il sera moins courageux.
- Plus vraiment un ado, il a vingt-cinq ans.
- Oui, mais devant son public, il ne voudra pas baisser pavillon.

Ils descendirent dans la station de métro. Une fois sur le quai, en l'absence d'autres usagers, Rochat donna l'ordre à Malic d'aller faire un contrôle d'identité sur la fille pendant que lui s'occupait de contrôler le chanteur.

- Salut Simon, je viens de voir ton concert. Bon, je ne te le cache pas que je trouve ça à chier, pousser les amplis à fond et hurler c'est une idée, pas du talent, tu devrais penser à faire autre chose à ton âge maintenant.
- Vous êtes flic ou critique musical ?
- Je suis ton ange gardien, petit con. Si un des mômes qui étaient ce soir au concert fait une connerie lors de la visite du Pape je te jure que je repasse te voir et que je m'occupe de toi, c'est clair ?
- Attendez, vous rigolez, c'est de l'art, moi je m'en fiche du Pape, ne sous-estimez pas le public. C'est un choix artistique, on a encore le droit de s'exprimer dans ce pays ?
- Oui, mais un droit ne va pas sans devoir, tu es plus âgé que ces mômes. Si l'un d'entre eux est un peu fragile psychologiquement, prend tes conneries pour de l'argent comptant et fout sa vie en l'air, tu en seras responsable.
- Marilyn Manson n'a jamais été inquiété après Colombus, vous ne pouvez rien contre moi, alors foutez-moi la paix c'est clair !!

Le métro arrivait, derrière lui Malic regardait les papiers de la jeune fille. Rochat vit soudain tout ce que cachait cet adolescent attardé, petit-bourgeois en mal de reconnaissance, cherchant par le sensationnalisme à attirer l'attention sur lui pour promouvoir une carrière compromise par un manque de talent et de travail. L'attrait de l'argent facile, sans scrupules ni remords.

Le jeune homme regardait le commissaire avec un regard hautain et plein de morgue. Ce ne fut pas une bonne idée. Rochat sentit monter une vague de colère qui ouvrait en lui des portes inattendues. Cette colère venait d'au-delà de cette journée, d'au-delà de ce quai de gare, de très loin et elle n'en jaillit qu'avec plus de force.

Il attrapa le garçon par les cheveux, prenant à pleine poignée son imposante crinière noire. Il le poussa sur la voie et le laissa pendu dans le vide, simplement retenu par la main de Rochat agrippée dans ses cheveux et par le bout de ses pieds dérapant sur le bord du quai.

- Espèce de petite pourriture inconsciente, si je te vois un jour remonter sur scène et proférer des conneries comme ce soir, ce sera la dernière erreur de ta vie de merde. C'est bien clair ? Je te retrouverai et je te bousillerais. Tu as ma parole.

Le corbeau se débattait, tentant désespérément de reprendre son équilibre ou d'attraper le bras de Rochat qui le repoussait brutalement à chaque fois.

- OK, OK, j'arrête tout, je vous le jure, mais remontez-moi !!! Pitié !!

Le jeune homme pleurait à chaudes larmes, paniquant en voyant la rame arriver en bout de quai. Le conducteur appuyait de toutes ses forces sur l'avertisseur sonore, paniqué aussi par le spectacle de ce jeune homme pendu par les cheveux au-devant de son train. Les pieds du corbeau dérapèrent, et il se retrouva juste retenu par la main de Rochat. Qui supportait tout son poids sans en sembler affecté.

Derrière Rochat, Malic se rendit compte de la situation et vint en courant auprès du commissaire.

- Rochat arrêtez vos conneries, vous allez le tuer !!

Malic essaya de tirer le commissaire en arrière, mais il eut l'impression de s'accrocher à un bloc de béton tant le commissaire était figé et planté dans le sol. Il entendit le commissaire murmurer quelques mots. Il tendit l'oreille, mais ne put en comprendre le sens. C'était du créole, ça il put le reconnaître clairement, il avait des

familles antillaises dans ses cours de catéchisme, mais il n'en comprit pas le sens, l'accent était trop différent de ce qu'il avait déjà entendu. Il fut interloqué, Rochat ne parlait pas créole, ça, il en était sûr... Pourtant, il continuait à murmurer des phrases en cette langue, au milieu des hurlements du jeune homme qui se débattait maintenant frénétiquement au fur et à mesure que la rame se rapprochait.

Rochat continuait de murmurer.

- Cousin Simon u ârajé

O diab-o

Kuzê u arajé

O diab-la

M'toro m'bégélé

Na savan mwê

Sa m'mé la ? Mwé sa

Mwé béglé

Toro, mwé toro

Sa ki mâdé pu mwé

U a di o

Mwé mém kriminel

A ro, â ro, â ro

Di yo mwé kriminel

Le jeune homme regardait successivement et convulsivement Rochat, Malic et la rame. Celle-ci n'était plus qu'à quelques mètres de lui, il tourna la tête vers elle, hurla et s'évanouit, retombant pantelant au bout du bras de Rochat les jambes balançant dans le vide comme celles d'un pendu.

Le métro approchait et le commissaire ne semblait pas vouloir le ramener sur le quai. Paniqué, Malic agrippa son patron par les épaules et lui fit une prise de judo, appuyant de tout son poids derrière les jambes de Rochat. Il le tira par les épaules et le fit basculer en arrière, en espérant qu'il ne lâche pas sa proie inconsciente sur la voie. La manoeuvre fonctionna, les trois corps retombant pêle-mêle sur le quai juste à l'instant où la rame passait, à quelques centimètres du jeune homme évanoui.

La compagne du chanteur hurlait de toutes ses forces, Malic se dégagea des deux corps. Le chanteur semblait reprendre ses esprits et Rochat se relevait lentement, comme étourdi. Malic se tourna vers la jeune fille et essaya de la calmer.

- Du calme mademoiselle, tout va bien il n'a rien.

Rochat semblait avoir repris ses esprits, il attrapa le chanteur par les épaules pour le relever et lui dit.

- Tu as de la chance gamin, la prochaine fois que tu essayeras de te suicider je ne serai peut-être pas là pour te sauver. Tu as eu une sacrée veine.

Le jeune homme abasourdi était incapable de répondre quoi que ce soit, mais son amie protesta.

- Il n'a pas essayé de se suicider, c'est vous qui avez essayé de le tuer !!

Assassin !!

- Allons, allons, mademoiselle, gardez votre calme. Vous nous devez une fière chandelle, sans moi votre ami serait mort sous cette rame de métro. Tout le monde témoignera en ce sens, moi, le lieutenant ici présent, le conducteur du métro... Votre ami est un jeune suppôt de Satan désorienté, une tentative de suicide de sa part est malheureusement dans l'ordre naturel des choses. Je l'ai rattrapé de justesse alors qu'il venait de se jeter dans le vide. Tout le monde a vu ça. Alors si vous ne voulez pas que je vous place en garde à vue, je vous conseille de vous calmer maintenant.

La jeune fille atterrée et terrifiée ne sut que répondre à Rochat. Celui-ci saisit le jeune chanteur par le col et lui ajouta.

- Je t'ai sauvé de peu cette fois-ci, je te conseille de ne plus remettre les pieds sur scène pendant un moment et de faire amende honorable concernant le Pape. Sinon la prochaine fois, je ne pourrai peut-être plus rien pour toi, tu as compris ?
- Oui, oui, merci. Je vais faire attention.

Malic et Rochat les laissèrent après avoir rassuré le conducteur de la rame et lui avoir servi la thèse de la tentative de suicide. Ils sortirent de la station.

- Commissaire, il faut que je vous parle. Ça va trop loin. Vous auriez pu le tuer !
- Mais non, il avait besoin d'être un peu secoué, c'est tout.

- Commissaire, vous ne le teniez qu'à une main et par les cheveux. C'est un miracle qu'il ne vous ait pas échappé.
- Je savais ce que je faisais Malic, ça lui a fait du bien. Dans dix ans il me remerciera. Pour l'instant il faut qu'il aille changer de pantalon, mais ce n'est pas très grave non ?
- Non, commissaire je ne vous suis pas. Vous savez bien que je ne peux que désapprouver ces méthodes. Je me demande ce qu'il se serait passé si je ne vous avais pas fait tomber en arrière.
- Tu m'as fait tomber ? Tu en es sûr ?
- Commissaire, depuis quand vous parlez créole ?
- Je ne parle pas créole, deux ou trois mots appris à la légion avec des engagés antillais, mais trois fois rien.
- Si je vous dis que vous parliez créole il y a cinq minutes quand vous teniez le gamin à bout de bras ?
- Tu as mal entendu, avec la rame et le gamin qui hurlait. Je lui faisais la morale c'est tout.

Le téléphone de Roachat sonna, mettant un terme à cette conversation. Malic resta muet, il venait de décider qu'il allait continuer à collecter des renseignements sur le vaudou et son culte en France et surtout appeler le psychiatre qui avait soigné Roachat à son retour du Liban.

Le comportement du commissaire dépassait sa brutalité habituelle, et de loin. Et il était de sa responsabilité de tenter d'y voir un peu plus clair.

L'appel que venait de recevoir Roachat émanait de Boniperti et était pour le moins important.

Une convocation inattendue venait de leur être adressée.

Le Président en personne demandait à les voir, lui et le Tigre le lendemain matin à 7 h 30 dans son bureau de l'Élysée.

Chapitre 10

« *Payer le prix pour être au sommet* »

Palais de l'Élysée, mercredi 9 septembre, 7 h 25.

Le jour se levait à peine quand Rochat entra à pied dans la cour de l'Élysée. La voiture de Boniperti y était déjà garée. Rochat avait décidé de marcher un peu sous la pluie, pour chasser les démons qui l'avaient encore visité toute la nuit. Et aussi parce qu'il ne préférerait pas rentrer avec sa voiture et ses sachets de poudre blanche dans la boîte à gant dans ce lieu sécurisé à l'extrême.

Son visage s'était un peu dégonflé, hormis la cicatrice sur son arcade qui était encore couverte d'un pansement, il avait meilleure allure que la veille. Vêtu sobrement d'un costume noir, et cravaté, il se sentait de taille à un rendez-vous avec la machine de guerre politicienne à la carrière foudroyante qui s'était installée au palais de l'Élysée, contre toute attente, il y a maintenant plus d'un an.

Pendant que les huissiers le guidaient dans les couloirs feutrés et tapissés de rouge de l'Élysée, le commissaire chantonnait son *tormentone* du moment « Paid the cost to be the boss » du « Godfather » James Brown qui lui semblait approprié pour cette visite.

À cette heure, pourtant indue, les couloirs du palais bruissaient déjà d'une activité certaine. Quelques jeunes conseillers au port très digne et discret passaient de bureau en bureau, l'air soucieux et concentré, la situation en Georgie semblait agiter tout ce petit monde. Tous regardaient Rochat avec un air dubitatif, rares

étaient les visiteurs inattendus, et dans ce petit monde de très hauts fonctionnaires son allure détonnait clairement.

Il fut introduit sans présentations dans le bureau du Président. La gorge serrée il passa les lourdes portes que l'huissier lui ouvrit. Le Président était déjà là, en tenue de sport et se tenait derrière son bureau attablé devant un petit déjeuner assez copieux. Il parlait au téléphone avec un interlocuteur de langue anglaise. Boniperti était déjà installé dans un des fauteuils rouges en face du président. Rochat s'assit sur le fauteuil voisin.

La conversation du président dura encore quelques minutes pendant lesquelles Rochat et Boniperti échangèrent quelques regards de connivence. Le préfet essayait de rassurer Rochat qu'il sentait un peu tendu par l'entretien à venir. Ce type d'entrevue était rarissime, une première dans la carrière des deux policiers, aux parcours pourtant assez bien fournis.

Le commissaire détourna son angoisse par un examen du bureau. Assez impersonnel, grand, décoration Empire coordonnée à celle du palais. Il remarqua cependant le nombre important de glaces et miroirs disposés dans la pièce, si on y ajoutait les écrans de télévision et les photos du président, seul ou en couple, elles aussi assez nombreuses, on pouvait se faire une idée du narcissisme de l'hôte de ces lieux.

Celui-ci, grand, jeune et au bronzage soigneusement entretenu véhiculait une image de jeune loup ami des stars, aux antipodes du style de ses prédécesseurs. La France avait besoin de renouveau, elle s'était donnée corps et âme à ce Gascon au sourire immaculé et aux méthodes franches et directes qui « malgré tous les soins qu'on lui apportait avait quand même un physique sacrément disgracieux » ne put s'empêcher de conclure intérieurement le commissaire.

Le Président termina sa conversation, raccrocha, regarda machinalement une des coupures de presse qu'on lui avait préparées à côté de son plateau de déjeuner, et prêta enfin attention à ses invités, enfin, à ses convoqués.

- Messieurs, vous avez eu raison de vous asseoir. Certes, l'usage aurait voulu que vous attendiez que je vous y invite. Mais puisque vous êtes venus m'interpeller, j'imagine que vous ne vous souciez guère des usages.

Ça commençait fort, Boniperti déglutit, et fit bonne contenance.

- Monsieur le Président. Bien au contraire, nous sommes à votre entière disposition.
- J'ai pourtant cru comprendre en écoutant votre compte rendu que moi et mon épouse nous étions devenus des suspects potentiels dans une enquête que j'ai moi-même diligentée. Un comble, vous avouerez ! Me prendriez-vous pour un imbécile ?
- Quelques éléments semblent ramener l'enquête autour du cabinet d'avocat de votre épouse et l'un des suspects semble avoir appelé la première dame sur sa ligne privée. Mais nous espérons, tout au plus, quelques éclaircissements sur ce que vous attendez de la DCRI dans cette affaire.
- Il est bien dans mon intention de vous éclairer ce matin. Il y a une personne qui a été hospitalisée hier à cause de l'obscurité que nous avons voulu garder autour de cette malheureuse affaire. Je pense que cela suffit, je serai donc transparent avec vous. Mais je tiens à vous rappeler que rien de ce que je vous dis aujourd'hui ne doit sortir de ce cercle de personne : Boniperti, Leterrier, Rochat, de la Malicorne.

Il relisait les noms sur une petite fiche manuscrite. Puis il les regarda droit dans les yeux et ajouta fermement d'une voix assez glaciale en agitant la fiche sous leurs yeux.

- Je n'ose évoquer devant vous ce qu'il adviendrait aux carrières, voire pire, de ces personnes si la moindre information, la moindre rumeur ! Devait filtrer et circuler dans Paris. Je vous promets un avenir digne des plus grands traîtres de l'Histoire. Méditez sur le destin d'Alcibiade, j'ai déjà rédigé un mémorandum portant ce nom à mes collaborateurs, comportant les mesures à prendre vous concernant, si, quoi que ce soit, vous échappait.

Vous voulez savoir, vous allez savoir et prendre la responsabilité inhérente.

Le président les regarda fixement, les médias ne mentaient pas, ce n'était pas un homme qu'il fallait compter parmi ses ennemis. Il avait de la mémoire et le pardon aussi rare que possible dans le monde de la politique.

- Je peux vous assurer de notre totale discrétion, monsieur le Président. Je me porte garant de mes hommes.

- Vous avez ma parole, Président. Ajouta Rochat.

Le Président se détendit, son visage prit une expression moins féroce et autoritaire, il sourit même à Rochat et à Boniperti qui sentirent leur pression artérielle reprendre un niveau normal..

- Bien, en tout cas je me félicite de vous avoir choisis. Même si pour l'instant nous n'avons pas beaucoup avancé, je dois reconnaître que vous n'avez pas ménagé vos efforts. Voulez-vous du café ?

Ils acceptèrent et le Président sonna un majordome qui se tenait prêt dans le salon voisin. Pendant qu'ils se faisaient servir un café et quelques viennoiseries, le président consulta deux fiches en s'excusant.

- Je pars pour Moscou dans 2 heures, chaque instant compte en ce moment.

Puis le Président but quelques gorgées de jus d'orange et se lança dans ses explications.

- Mon épouse et moi avons mandaté une officine privée il y a un an pour remettre la main sur des enregistrements vidéo gênants. Des choses privées et qui devraient le rester, malheureusement en possession d'un jeune homme douteux répondant au nom de Richard Pellicomo.

Ma femme avait eu une grande amitié et une grande compassion pour cet homme que la vie n'a pas épargnée. Ce jeune homme est tombé éperdument amoureux d'elle et a réalisé et conservé des vidéos, embarrassantes, dont je ne tiens pas à détailler le contenu. Ma femme a cessé de le voir il y a de cela trois ans, mais il a refusé de lui rendre ces vidéos, obstinément, prétendant trouver en elles le souvenir de son amour... Quand nous nous sommes mariés, elle m'a fait part de l'existence de ces vidéos, nous avons donc engagé Pierre Dragault via le cabinet « Klein Lambert » pour remettre la main sur ces bandes. Nous avons tenté une approche directe en proposant beaucoup d'argent, il a refusé. Il a subi des pressions inouïes, mais, rien à faire. Il préférait vivre sans rien comme un parasite sans avenir que de rendre ces bandes dont il ne niait même pas l'existence, ni ne cherchait à nous faire croire qu'elles avaient disparu. Il a même fait parvenir un extrait à mon épouse. Une scène pathétique où il se défigure pour elle, seul devant la caméra, avec un flacon de vitriol. Nous en

avons fini par conclure que nos démarches lui plaisaient, que c'était pour lui une manière de continuer à se sentir proche d'elle, nous aggravions la situation.

- Ne pouviez-vous pas l'ignorer ? Après tout, il ne manifestait aucune intention de les rendre publiques.

Demanda Roachat, interrompant le soliloque.

- Il aurait fallu que nous adoptions cette attitude depuis le début, mais le risque eût été trop important. Et une fois le jeu des négociations commencé, il n'aurait plus supporté qu'on arrête de le harceler. Pour lui c'était une manière de continuer d'avoir une relation privilégiée avec ma femme. Nous avons essayé une autre méthode, « Klein Lambert » a trouvé un accord avec une de ses anciennes amies, à qui il revendait des produits stupéfiants, Dragault a organisé avec elle, moyennant une somme rondelette, l'arrestation de Pellicomo. Une fois incarcéré on a fouillé, interrogé, suivi, tout son environnement, sans aucun résultat. Dragault lui a même rendu visite en prison, le menaçant de le faire rester enfermé jusqu'à ce qu'on ait récupéré les bandes, du bluff bien entendu, il est hors de question, sous ma mandature, d'instrumentaliser la justice, pour la même raison que celle pour laquelle je ne vous ai pas sollicités plus tôt. Il s'agissait d'une affaire privée et elle devait le rester.

Une lumière clignota sur le téléphone du Président.

- Ma femme va arriver, vous pourrez lui poser les questions nécessaires à vos yeux concernant cette affaire. Mais elle est affectée par tout cela, soyez élégants, s'il vous plaît.

La porte du bureau s'ouvrit, laissant passer la Présidente qui tenait son enfant dans les bras. Tous les regards se tournèrent vers elle et la conversation s'interrompit, ceci devait être le cas dans n'importe quelle salle du monde où elle faisait son entrée. Fine, grande, douce, d'une beauté apaisante, la peau légèrement mate et les cheveux longs lisses et bruns, elle était vêtue d'une robe longue de couleur bleue et violette. Avec son enfant au creux du bras, elle semblait en tout point identique à une « Vierge à l'enfant » peinte par Botticelli. Petit détail, qu'elle faisait effacer de toutes ses photos et que le maquillage habituellement masquait, Roachat remarqua ses deux petites cicatrices sur sa pommette droite, fines et nettes comme une griffure. Autre détail,

dévoilant un tempérament moins virginal, sous sa longue robe en soie on pouvait apercevoir de longues bottes de cuir à lanières aux talons immenses, d'une beauté qui coupa le souffle au commissaire.

L'apparition silencieuse venait porter l'enfant qui se réveillait à son mari avant qu'il ne parte sauver le monde.

- Viens ma chérie, ces messieurs sont là pour l'affaire Pellicomo, tu pourras sans doute leur être utile, assieds-toi avec nous quelques instants.
- Ainsi, son Éminence m'ordonne...

Répondit-elle dans un sourire. Et elle s'assit dans le fauteuil à droite de Rochat qui fut littéralement électrisé par sa présence. Son cœur se mit à battre la chamade, il se redressa sur son fauteuil et s'agita nerveusement, ne tenant plus en place, comme assis sur des charbons ardents. De sa voix douce à l'accent légèrement hispanique, elle leur apprit.

- Je viens d'avoir des nouvelles de ce pauvre monsieur Dragault, il a été opéré hier soir, ça s'est bien déroulé. Il ne devrait pas avoir de séquelles de ce regrettable incident.
- Nous allons faire en sorte que cela ne se reproduise plus, Madame. Indiqua le Tigre.
- La mort de ce pauvre Richard est déjà un drame suffisant.

Malgré l'émotion qui le submergeait, Rochat ne put s'empêcher de penser que cette compassion sonnait horriblement faux. La mise en scène était un peu excessive, « la maman compassée à l'écoute des malheurs de ce monde, qu'elle garde cela pour les plateaux de télé ». Tout Paris savait depuis longtemps qu'elle était surtout une arriviste sans scrupule à l'ambition et à l'ego incommensurables qui avait interrompu une carrière hollywoodienne qui ronronnait pour endosser le rôle de sa vie. Celui de première dame de France

Le Président reprit le fil de ses explications.

- Toutes nos tentatives de négociation sont restées sans succès, et la semaine dernière nous apprenons le décès de Pellicomo. Son suicide, jusqu'à preuve du contraire. L'affaire devenait encore plus compliquée. Si le mort avait laissé les bandes à quelqu'un avant de mourir ? S'il était mort à cause d'elles ? Nous

avons décidé de faire appel à vous, Dragault ne pouvant pas interférer dans une enquête officielle. Nous vous avons choisi, car vous aviez eu des liens avec le mort, ce qui nous donnait à penser que vous auriez, peut-être, des contacts et des connaissances facilitant l'avancée des recherches. Dragault vous suivait et c'est comme cela qu'il vous a vu entrer en contact avec Martine Cissoko, alors que nous l'avions un peu vite écartée de notre première enquête. Il a voulu aller visiter son appartement au cas où les bandes seraient là-bas... Et c'est là que l'incident s'est produit. Il a dû vouloir préserver le secret autour de sa mission, ce fut une erreur, qu'il a payée un peu chèrement.

- Merci de ces explications monsieur le Président, aujourd'hui qu'attendez-vous de notre service ? Demanda Boniperti
- Que vous élucidiez cette affaire, est-ce un suicide ? Ou un meurtre ? Comme l'indique votre premier rapport. Qui a tué Delongi ? Est-ce lié ? Qui est derrière tout cela ? Et surtout, retrouvez-moi ces vidéos disparues !
- Est-ce que nous pouvons enquêter dans l'environnement proche de Sergei Medvedine ? Demanda Rochat.
- Vous vous doutez bien qu'avec le contexte international du moment, je ne peux pas vous mandater pour une démarche de ce type. Ce n'est vraiment pas le moment d'insinuer que le fils du président de Petroprom est mêlé à une histoire de meurtre. Mais si vous pensez que les bandes peuvent être entre leurs mains, vous pouvez fouiller, officieusement, bien entendu. Si cela s'avérait exact, j'aviserais personnellement de la suite à donner.
- Je ne peux pas croire que Richard ait donné les bandes à une puissance étrangère pour me nuire. Il était incapable d'une telle trahison.

Ajouta la Présidente d'une voix douce tout en réajustant la tenue du bébé allongé au creux de son bras.

- C'est pourtant la piste la plus vraisemblable à ce jour. Insista Rochat.
- Pellicomo n'était qu'un petit aigrefin. Ajouta le Tigre.
- Je ne suis pas une femme qu'on trahit, commissaire, et Richard était un être plus profond que ce que vous croyez, monsieur le préfet.

La voix de la Présidente s'était faite plus ferme et péremptoire, Richard restait, pour elle, aussi un sujet sensible. Elle enchaîna.

- Il y a une chose que je vous demanderai. Quand vous retrouverez ces vidéos, je vous prie de ne pas les regarder. Ce qu'elles contiennent ne regarde que moi et mon mari. Est-ce que je peux compter sur vous ?
- Je me permets aussi d'insister sur ce point, c'est aussi important que la confidentialité autour de cette affaire. Souligna le Président.
- Vous pouvez compter sur notre discrétion. Le contenu de ces vidéos ne nous concerne pas. Nous respecterons votre intimité.
- Messieurs, si vous n'avez pas d'autres questions il va falloir que je me prépare. Je compte sur vous pour reprendre l'affaire à bras le corps et continuer à me tenir informé quotidiennement.

Puis marquant une pause, son visage se ferma. En les pointant du doigt, il conclut.

- N'oubliez pas de garder le plus grand secret, surtout.

Ceci n'appelait plus de réponse, sans autre forme d'au revoir le Président décrocha son téléphone et instantanément trois conseillers ouvrirent la porte du bureau, les bras chargés de dossiers.

Ils quittèrent le bureau, devant la porte une poignée d'autres conseillers semblaient attendre leur tour, ils les regardèrent partir avec des regards interrogatifs pour ces personnes reçues dans la confidentialité et hors agenda en entretien privé par le Président.

Un huissier les guida jusqu'à la sortie, et au vu de la pluie battante Boniperti proposa à Rochat de le déposer à sa voiture.

Confortablement installé dans les banquettes en cuir de la berline de fonction du Tigre, Rochat desserra sa cravate, laissa échapper un soupir et vida son sac au préfet. Le chauffeur les emmenait, au pas, vers la sortie du palais sous une pluie battante qui obligea le commissaire à se rapprocher du préfet tant elle tambourinait sur le toit pourtant capitonné de la Peugeot.

- Vous y croyez à cette histoire de sex-tape ?
- Pas impossible, c'est tristement dans l'air du temps ce déballage d'intimité.

- Ça me semble beaucoup pour quelques galipettes datant d'avant leur mariage. La présidente ne sort pas d'un pensionnat de jeunes filles, tout le monde le sait. Même dans ses films on peut la voir nue. Un ou deux procès pour les impudents qui diffuseraient les vidéos, ce qui me paraît improbable, au pire, un communiqué indiquant qu'il s'agit d'un trucage odieux et puis toutes les personnes raisonnables passeront à autre chose. Alors à quoi ça rime ?
- Je ne sais pas Rochat, mais notre ordre de mission est simple. On les retrouve, on les leur rend et on passe à autre chose.
- Mais s'ils nous mentent là-dessus comment leur faire confiance sur le reste ?
- Mon Dieu Rochat ! Qui vous parle de confiance ? Faites votre boulot.
- Mais il est difficile de le faire quand on nous cache l'essentiel.
- Rochat, je le sais aussi bien que vous. Le président connaît tous les noms issus du dossier par cœur, il connaît les faits et rédige lui-même des fiches manuscrites sur cette affaire. Il s'est donné la peine de nous organiser cette petite mise en scène avec l'arrivée de son fils.

Rochat enchaîna, pressé de soulager ce qui l'angoissait.

- En pleine crise géorgienne, il nous demande de l'informer tous les jours, il pioche dans des fonds privés pour arroser des témoins. Pour des vidéos qu'il lui serait assez simple d'annihiler en prévenant ses amis, et il n'en manque pas, à la tête des groupes de médias internationaux. À part sur quelques sites Internet crapoteux qu'il fera fermer, ces vidéos ne seront jamais exploitées. Il nous menace à mots à peine couverts. Tout ceci est disproportionné pour des vidéos de cul.
- Je sais commissaire, mais comme vous le mentionnez, le destin d'Alcibiade nous guette si nous dévions.

La berline s'était arrêtée à côté de la Lancia de Rochat. Le Tigre s'allumait un havane pendant que Rochat ouvrait la porte. Le Tigre fit un geste du menton vers la voiture de collection.

- Vous avez toujours votre joujou de gosse de riche commissaire.
- Un cadeau de mon frère. J'y tiens beaucoup.

- Continuez votre enquête Rochat. Je ne vais pas commencer à mon âge une carrière de traître à la patrie.
- Ne vous inquiétez pas Cardinal. Je me fais fort de vous ramener les ferrets de la reine.

Rochat descendit de la 607 noire. Salua le préfet.

Et décida de se renseigner un peu sur les casinos clandestins chinois du bord de Marne.

Chapitre 11

« L'âme d'un mort qui sait où se retirer ne vient pas tourmenter les vivants »

(Zuo Chuan)

Le commissaire retrouva Malic dans leur bureau à Levallois. Il lui fit un rapide compte rendu de cette étonnante matinée et lui demanda de trouver une confirmation de l'endroit où résidait en ce moment Sergei Medvedine. Discrètement, bien entendu.

Puis il se rendit chez un de ses vieux amis, un joueur de poker invétéré, irresponsable et lunatique qui habitait dans une péniche à l'amarrage dans les boucles de la Seine du côté de Suresnes.

À cette heure-là, il avait toutes les chances de le sortir du lit, s'il n'était pas en train de terminer une partie de cartes quelque part dans Paris auquel cas il l'attendrait sagement jusqu'à l'heure fatidique du déjeuner que Christophe Aubigny ne raterait pour rien au monde. Cette vieille canaille était un ami d'enfance de Rochat et de son frère, ils avaient grandi ensemble dans un petit village et n'avaient jamais vraiment perdu le contact depuis plus de trente ans. Christophe avait connu de grandes périodes noires, joueur de poker n'avait pas toujours été un choix de vie aisé. Il s'en sortait en donnant des cours de chant, l'autre de ses talents. Mais ces dernières années, l'engouement massif vers ce jeu lui assurait un train de vie fastueux. Paris regorgeait de pigeons à délester et la silhouette chétive et la crinière blonde du joueur aux lunettes de soleil noires étaient devenues incontournables aux tables les plus prisées de Paris. Si quelqu'un pouvait avoir ses entrées dans un tripot clandestin, c'était bien lui.

Sa voiture, une DS Chapron décapotable, était garée devant la péniche, l'oiseau était rentré au nid avec ou sans ses plumes.

Rochat monta sur la péniche, traversant la passerelle à grandes enjambées, et tambourina sur la porte du plat de la main en criant.

- Debout raclure ! C'est le syndicat des maris cocus qui vient te faire la peau !!

Son insistance rencontra un vague écho de l'autre côté de la porte, et passées quelques secondes le visage fripé et maugréant de son ami apparut dans l'ouverture de la porte.

- Paul, tu pourrais prévenir, ou passer à une heure décente, je vis la nuit moi !

- Désolé ma poule, mais j'ai besoin de tes services.

- Bon, entres, qu'est ce que tu fous en Paul Smith noir le matin, tu vas à des funérailles ?

- Si tu veux continuer à plumer des crétiens tranquillement, il vaut mieux que tu l'ignores. Sinon les prochaines seront les tiennes.

Rochat se dirigea vers la cuisine, lieu sacré de cette garçonnière, pour préparer un petit déjeuner à son ami qui, sinon, mettrait plusieurs heures à récupérer ses esprits.

Il préparait un café et attrapait des oranges pour les presser quand la porte de la chambre s'ouvrit et laissa apparaître une ravissante jeune blonde d'une vingtaine d'années, tout au plus, carrossée comme une couverture de magazine pour homme et intégralement nue. Les mains croisées derrière la tête elle essayait d'attacher ses cheveux en chignon et propulsait vers l'avant une poitrine naturellement arrogante.

- Je veux bien un café, moi aussi.

- Ah oui, Paul, je te présente Linda, ma nouvelle amie. Linda, Paul c'est l'ami flic dont je t'ai parlé. Tu peux t'habiller un peu ma chérie ? On ne peut pas déjeuner tranquillement en bandant.

- Enchanté Linda. Je maudis ce vieux bandit de vous avoir cachée si longtemps. Il vous a gagnée au jeu ?

- Non il me donne des cours de chant.

Susurra la délicate en enfilant une culotte rose et un tee-shirt à l'effigie de Mickey Mouse, taillé pour un enfant de 8 ans, qui ne cacha donc rien de ses atouts, bien au contraire.

Rochat déglutit et se dit qu'il n'avait jamais autant aimé Walt Disney.

- Quel grand pédagogue !

Ils déjeunèrent à l'avant de la péniche dans une véranda qui leur offrait une assez belle vue sur un Paris gris et toujours sous une pluie incessante. La ravissante les quitta pour aller faire acte de présence dans une école d'attaché de presse qui avait la chance de la compter parmi ses élèves.

- On dirait que tu as tiré le gros lot en amour. Malheureux au jeu ?
- Même pas, mais au jeu la chance ne compte pas tant que ça. Oui, elle me donne l'âme d'un Pygmalion cette petite.
- Garde les trois premières lettres et traduis-les en français.
- Non, Rochat, tu devrais essayer, c'est bon de vouloir un avenir avec une femme.
- Une gamine, t'es limite pédophile là. Enfin si elle a une sœur, je ne dis pas non...

Rochat sortit ses petits sachets de poudre blanche et en proposa à l'orfèvre des 52 cartes.

- Non, pas en ce moment, j'essaye d'y aller doucement Linda n'aime pas ça. Mais toi tu déconnes ça fait des années que tu avais arrêté, ça ne va pas très bien avec ton boulot ça Paul !!
- En ce moment j'en ai besoin, et si je veux une leçon de morale, je vais à l'Église pas dans ton lupanar, OK.
- Tranquille Superfly, je dis ça, c'est pour éviter d'avoir à ramasser les morceaux dans six mois.
- T'inquiètes. Je gère. Tu connais le Casino clandestin de la Chinagora ?
- Oui, mais je déteste.
- Pourquoi ?
- Plein de nouveaux riches chinois violents et sans éducation. Tu te demandes si tu dois vraiment gagner, ou si tu ne ferais pas mieux de les laisser te plumer pour éviter des ennuis... Tu vois le genre.
- Y'a pas que du Poker là bas non ?

- Non, mais le reste n'est pas de bon goût, des putes, de la came, des combats de pit-bull, de coq, et même des combats à mains nues, des paris sur tout et rien. Une ambiance malsaine, franchement je ne m'y suis jamais senti en sécurité.
- Tu sais comment y accéder.
- Oui, je dois avoir une invitation qui traîne quelque part.
- Tu peux me la filer.
- Ce n'est pas nominatif, mais, franchement, ne laisse personne deviner que tu es flic là-bas... Je te le dis, cet endroit est malsain.

Il se leva pour aller fouiller dans son capharnaüm, à la recherche du sésame vers la Chine interdite.

Il revint agitant fièrement le résultat de ses excavations.

- Le voilà, je savais bien que je l'avais conservé, c'est plaqué or ce truc, des nouveaux riches je te dis...

Il tendit à Rochat une plaque de dix centimètres de long pour quatre de large, couverte d'idéogrammes et intégralement plaquée or, où on pouvait voir, gravé sur le haut de la plaque, une petite réplique de la Chinagora. Christophe lui tendit aussi un post-it qui devait être collé dessus.

- Tu donnes la plaque à l'accueil de l'hôtel et tu leur dis « Seul un dragon est à l'abri chez les dragons et un tigre chez les tigres ». C'est marqué sur le bout de papier, et normalement, on t'y conduira. Il faut changer au minimum 5 000 € de jetons en liquide.
- Merci monsieur le guide. Mes soirées seraient tristes sans toi.
- Bon, il est bientôt midi. Je te flanque une raclée au billard pour nous mettre en appétit et on déjeune ensemble ?

Le rituel du déjeuner était primordial chez son vieil ami. Fin cuisinier, il pouvait passer des heures sur les marchés et dans sa cuisine, et rien ne lui faisait plus plaisir que de préparer un déjeuner pour un visiteur qu'il appréciait. Rochat se laissa facilement convaincre par une omelette aux cèpes et un Madiran avec qui ils passèrent une poignée d'heures agréables et arrosées.

En partant de chez Christophe, le commissaire resta quelques minutes dans sa voiture, l'Asson de Pellicomo dans les mains. Cet après-midi amical avait réveillé en lui un sens des valeurs un peu perturbé par les tressaillements de l'enquête de ses dernières heures.

Il irait en Haïti rendre cet objet à la famille de Richard, à son frère jumeau. Qui c'était sur, devait espérer que quelqu'un lui ramène cet objet insolite. Pourtant, une flamme au fond de lui demandait à ce que d'autres choses soient terminées avant, un sentiment de frustration et de colère qui dominait ce sentiment familial et réclamait justice.

Il repassa par Levallois où il retrouva Malic, il lui annonça qu'il partait ce soir pour la Chinagora dans une démarche officieuse et sans doute un peu risquée. Malic en profita pour lui confirmer que Medvedine était bien à Dubrovnik, la presse locale faisait état de sa présence en ville. Il était descendu dans un bel Hôtel du centre historique de l'ancienne Raguse. Il était par contre impossible de confirmer la présence à ses côtés de Soutine. Rochat le remercia et avant de partir pour la Chinagora, il lui demanda de se renseigner sur ce qu'était un Asson et sur les symboles qu'il pouvait voir sur l'objet. Il lui expliqua comment il était entré en possession de cette pièce et de la mission qui incombait à son porteur, ce type de vérifications étaient dans les cordes de Malic et il n'aurait pas le temps de s'en occuper tant les événements s'enchaînaient.

Il arriva à la pagode géante, verte et rouge, de la Chinagora à la tombée de la nuit. Il laissa sa Lancia sur un petit parking situé entre un portique décoré d'ornements chinois et l'entrée du centre commercial de la Chinagora. Le centre était vide. Au rez-de-chaussée un amoncellement incroyable de poteries chinoises était en soldes, envahissant tout l'étage au milieu duquel descendait un escalier roulant immobilisé, faute de trafic.

Les étages supérieurs comportaient de nombreuses boutiques d'antiquités et d'alimentation principalement utilisées par la diaspora chinoise pour y déposer des listes de mariage.

L'ensemble était désert, ce soir, comme presque toujours, et était un désastre commercial flagrant. On accédait à l'Hôtel en passant par un petit parc aménagé à la

pékinoise, où des couples de jeunes mariés venaient se faire photographier au-dessus des bassins, ou sous les pagodes de ce simulacre de Chine impériale.

L'Hôtel était spacieux et plutôt élégant, décoration moderne et occidentalisée pour un quatre étoiles standard. Rochat se rendit à l'accueil et s'adressa à un réceptionniste en posant la plaque dorée sur le comptoir.

- Seul un dragon est à l'abri chez les dragons et un tigre chez les tigres.
- Monsieur est le bienvenu. Si vous voulez bien me suivre.

Le réceptionniste contourna le comptoir en emportant le sésame. Il fit passer Rochat par un corridor discret situé à gauche de l'accueil. Le corridor menait à une petite salle rouge du sol au plafond où deux Chinois massifs et trapus attendaient, encadrant une porte d'ascenseur rouge décorée de dragons asiatiques peints en couleur dorée.

Les deux gardiens fouillèrent le commissaire qui avait laissé son artillerie dans la boîte à gants de la Lancia. Une fois le contrôle terminé, le réceptionniste introduisit la plaque dans une fente en dessous du bouton d'appel. Quelques secondes après, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur une cabine intégralement peinte couleur or, brillante comme une salle des trésors dans un conte de fées.

Le réceptionniste lui fit signe de monter. Il le laissa seul. Les portes se refermèrent, aucun bouton ne donnait le choix quant à l'étage. À la surprise de Rochat l'ascenseur ne descendit pas, mais, au contraire, monta, probablement jusqu'au dernier étage de l'Hôtel, grande battisse d'une dizaine d'étages qui jouxtait la pagode géante de la Chinagora, juste à l'endroit où la Marne se jette dans la Seine.

Les portes s'ouvrirent sur une immense baie vitrée d'où on avait une vue imprenable sur Paris, avec le ministère des Finances au premier plan, ironie subtile pour un tripot clandestin.

Devant la baie vitrée se tenaient deux hôtessees d'accueil chinoises plutôt grandes et souriantes qui vinrent vers le commissaire, et le guidèrent vers un petit guichet où il put changer les 5000 € en liquide, qu'il avait empruntés à Christophe, contre une grosse poignée de petits jetons multicolores supposés lui apporter les clés de la félicité. Puis, ils se dirigèrent vers deux grandes portes dorées scintillantes que les hôtessees lui ouvrirent en lui souhaitant une bonne soirée.

Il arriva dans une salle de Casino, assez grande, au luxe un peu tapageur. Il n'y avait pas foule, une dizaine de joueurs passaient mollement de table en table, uniquement des Chinois du personnel aux clients. Ils le regardèrent arriver sans trop de curiosité, les clients occidentaux ne devaient pas être si rares, même si les Chinois joueurs fanatiques devaient constituer l'essentiel de la clientèle du lieu.

D'ailleurs, au milieu des jeux de Casinos traditionnels, Rochat remarqua des tables consacrées à des jeux typiquement chinois que le commissaire eut bien été incapable de nommer. Il s'était muni de photos de Medvedine, de Soutine, de Pellicomo et de William Brandt/ Pierre Dragault. Il savait vaguement ce qu'il cherchait, une confirmation de la présence de ces personnes, toutes ou partie, dans ce lieu le jeudi après midi de la mort de Richard ; mais par contre, il ne savait absolument pas comment procéder pour y parvenir.

En plus du casino, il visita une salle adjacente consacrée aux paris, principalement hippiques, des écrans plasma permettaient de suivre des courses situées dans le Sud-est asiatique, sur les hippodromes de Shanghai ou de Hong-Kong. Il se laissa prendre au jeu et perdit quelques jetons sur des paris de dernière minute sur des courses organisées dans le sultanat de Brunei. À l'étage, on pouvait aussi aller se détendre dans un grand bar sombre et meublé de canapés rouges entourant une piste de danse centrale sur laquelle quand la nuit avançait devaient venir se trémousser quelques strip-teaseuses. À cette heure le bar était encore calme, une seule table était occupée par une poignée de jeunes caïds de banlieue au look tapageur, chaîne en or qui brille, qui fêtaient ostensiblement la sortie de prison d'un des leurs avec moult bouteilles de champagne. Ils étaient accompagnés d'une poignée d'entraîneuses qui gloussaient et dansaient autour de leur table, Rochat ne fit que passer dans le bar. Il se dit que ce serait sûrement avec une des entraîneuses qu'il lui serait le plus facile d'avoir une conversation discrète, mais là, les quelques filles déjà présentes étaient mobilisées par la bande d'apprentis Scarface.

Il passa directement dans un des autres salons de l'étage, celui-ci, proposait une ambiance plus typique beaucoup plus feutrée. À son entrée, d'anciennes affiches chinoises annonçaient « Une tranche d'élégance dans un endroit élégant ».

« Tranche d'élégance » était le surnom que l'on donnait dans les années trente à

l'opium. Le commissaire n'y passa que brièvement, le temps de voir une vingtaine de lits disposés dans de petites alcôves enfumées. De jeunes Asiatiques en tenue traditionnelle rouge et verte passaient d'une alcôve à l'autre pour veiller au bon approvisionnement des clients qui étaient déjà assez nombreux malgré l'heure peu avancée de la nuit.

Dans une dernière pièce, deux autres gardiens attendaient devant une grande double porte métallique grise. Rochat joua les curieux et alla les questionner sur ce qu'on trouvait derrière les grandes portes closes.

- Si vous ne le savez pas, c'est que vous n'y êtes pas invité.

Les portes étaient décorées d'idéogrammes chinois. Il demanda aux deux cerbères s'ils pouvaient au moins étancher sa curiosité sur la signification de ces signes.

- « Un héros verse son sang, pas ses larmes. » Proverbe chinois très ancien.

- On m'a parlé de combats qui seraient organisés par le casino, c'est là, c'est ça ?

- Ça peut arriver. Mais c'est un cercle privé.

- J'adore parier sur des combats de chiens, vous pourriez me dire comment je peux faire pour m'y faire inviter ?

- C'est pour les habitués. Si vous revenez régulièrement, vous serez invité.

- Il y a des combats aujourd'hui ?

- Dans quelques heures oui.

Rochat arrêta là, plus de curiosité aurait probablement paru suspecte.

Il retourna dans le bar s'installa au comptoir, s'octroya deux lignes de cocaïne sous le regard indifférent du barman, se commanda à boire et questionna l'impassible Chinois qui lui amenait ses consommations.

- Vous avez des filles russes ici ?

- Oui, pas encore revenues, mais nous avons des filles russes.

- J'adore les femmes qui parlent russe, vous pouvez m'en envoyer une quand elle arrivera ?

Il ponctua sa demande en donnant un jeton de 50 € au barman, un peu cher comme pourboire, mais il voulait être sûr de voir sa demande aboutir. Une Russe d'origine n'ayant que peu de chance de ne pas avoir remarqué le fils Medvedine, voire d'avoir passé une partie de la soirée avec lui. Il patienta en attendant l'arrivée

de sa Slave. Le bar s'était un peu animé, une danseuse commençait son numéro en allant et venant sur l'estrade habillée en cow-girl sur un titre de Madonna. Dans la salle quelques autres tables s'étaient garnies, le commissaire remarqua avec amusement que l'une d'elles était occupée par l'attaquant vedette du club de football de la capitale, actuellement blessé, qui semblait avoir trouvé une manière de meubler agréablement sa rééducation.

Quelques verres et quelques numéros d'effeuillage lascifs et vulgaires plus tard, une blonde, aux racines noires apparentes, vêtue d'un short à paillettes microscopique et d'un bustier rouge où l'on pouvait lire « Sexy Mama » vint s'asseoir à côté du commissaire.

- добрый вечер.
- Ah non désolé, mais je ne parle pas russe.
- Ah pardon, le barman m'a dit que vous chercher fille russe. Il a du se tromper de client.
- Non, non c'est bien moi. Je cherche une fille russe, mais je ne parle pas russe c'est pas tout à fait pareil.
- Pourquoi vous vouloir fille Russe ?
- J'aime les Slaves, ce sont les plus belles femmes, les meilleures amantes et j'adore entendre parler russe.

Il enchaîna quelques banalités, offrit un verre à la jeune femme, du champagne que le barman rallongeait d'eau pour que les filles puissent s'en faire offrir plus sans être ivres. Puis, passé une petite demi-heure de mondanités d'usage et quelques coupes supplémentaires, la jeune femme demanda à Rochat s'il ne souhaitait pas commander une bouteille de champagne et aller la boire dans un endroit plus intime. Proposition aux sous-entendus graveleux qui convenait parfaitement aux intentions moins sexuelles, mais tout aussi inavouables du commissaire.

Il acquiesça et la jeune femme demanda au barman de leur faire amener une bouteille dans un salon privatif. Il la suivit, la jeune femme se collant à lui en riant et lui promettant d'être à la hauteur de la réputation des femmes russes.

Le petit salon privé était une pièce un peu sordide, meublée d'un lit étroit, recouvert d'une couverture rouge, et d'une petite table basse. Le barman leur posa la

bouteille sur la table, l'ouvrit et les laissa seuls. La jeune femme se rapprocha de Roachat posa sa main sur sa jambe, manifestement disposée à passer au degré supérieur d'intimité entre eux deux.

Sans trop la repousser, il lui demanda d'un air de ne pas y toucher si elle était là les jeudis après-midi.

- Oui, je suis là tous les jours sauf dimanche et lundi je me repose.
- Si je te propose pas mal d'argent pour me donner quelques informations sur des gens qui étaient là jeudi après-midi dernier, tu serais d'accord ?
- Tu es flic, journaliste ou quelque chose comme ça ?
- Je suis détective privé, payé par la famille d'un disparu, tu n'auras aucun problème, personne ne saura jamais que tu m'as donné des infos.
- Tu donnes combien ?
- 500 €
- OK, donne. J'étais là jeudi après-midi, mais si je ne sais pas je garde.
- 100 € si tu ne sais rien.
- OK.

Roachat sortit les photos de sa poche, les posa sur la table basse. La jeune fille pointa Medvedine du doigt.

- Je dis rien sur lui. Trop dangereux, désolé pas possible.
- Je te donne 1000 € et je te jure que je ne dirai à personne que ça vient de toi. J'ai juste besoin d'une confirmation. Je n'ai aucune raison de vouloir t'attirer des ennuis.
- Non, je dis rien sur lui. Si toi insiste je m'en vais.

Elle s'alluma une cigarette, nerveusement, et regarda les autres photos.

- Par contre si tu donnes 1500 €, je peux dire des choses sur deux autres.

Roachat acquiesça sans difficulté, après tout son silence concernant Medvedine était déjà en lui-même assez éloquent. Elle le connaissait, et craignait de lui déplaire.

Forcément, c'est que le jeune Russe devait être un client plus ou moins régulier du lieu lors de ses séjours sur Paris.

Cette confirmation était déjà une information intéressante.

Il sortit les jetons correspondant à la somme demandée, les posa sur la table et lui fit signe qu'ils étaient à elle si elle parlait.

- Lui, il s'appelle Richard, il vient souvent ici, jouer Poker et parier. Il est gentil, mais un peu triste. Dommage son visage...
- Tu l'as vu jeudi ?
- Oui, il était là, je l'ai vu.
- Vers quelle heure ?
- Je suis arrivée à 15 h, je l'ai vu un peu après, vers 15 h 30.
- Il était avec qui ?

Elle lui montra la photo de Soutine.

- Ils étaient toujours ensemble depuis quelques mois.
- Tu l'as revu jeudi soir ?
- Oui, je l'ai vu, il est passé dans le bar pendant la soirée.
- Avec Richard ?
- Non seul et avec des autres amis à lui.
- Vers quelle heure ?
- Minuit, après je suis allée avec client je ne l'ai plus revu.
- Il y a des téléphones ici ?
- Non, pas de téléphone dans Casino. Mais il y en a dans salons privés.

Rochat regarda autour de lui, mais ne vit aucun téléphone dans la petite pièce sordide.

- Pas dans ces salons, dans salons VIP, autre partie du casino.
- Réservés aux bons clients.
- Oui, un peu cher aussi. Il faut les louer.
- Richard allait souvent dans ces salons ?
- Oui, c'était un bon client, ses amis aussi...
- On peut sortir depuis les salons privés sans repasser par le casino ?
- La salle pour combats est au niveau du fleuve, on descend par un autre ascenseur.
- Et on peut sortir de cette salle ?
- Oui, mais c'est gardé, interdit sauf pour le personnel.

- De cette sortie on peut aller discrètement au fleuve ?
- Il y a un petit bateau qui est au casino juste à la sortie.

Rochat lui pointa la photo de Dragault.

- Celui-là, tu l'as déjà vu ?
- Non, je connais pas, jamais vu, ou je ne me rappelle pas.
- Les amis de Richard qui étaient là avec lui jeudi, tu les connais ?
- Non.
- Tu m'as dit que c'était des bons clients.
- Je les avais déjà vu ici, mais je ne les connais pas.

Ca transpirait le mensonge à plein nez, les amis devaient eux aussi faire peur à l'entraîneuse.

- Toi tu as le droit de louer un des petits salons VIP ?
- Je ne vais pas avec vous. Pas envie d'avoir des ennuis.
- OK, mais est-ce que tu peux dire à ton patron que je voudrais en louer un pour y aller avec des filles ?
- Je peux, mais je ne veux plus parler à vous après.

Il lui donna ses jetons, lui tendit la main pour lui serrer la sienne avec un sourire.

- Adieu alors. Ce fut un plaisir mademoiselle.
- Adieu, vous faire attention, endroit dangereux pour gens trop curieux.

Ils retournèrent dans le bar. La jeune russe le laissa. Il commanda un autre verre qu'il prit seul accoudé au comptoir. La salle était maintenant copieusement remplie, la jeune star parvenue du ballon rond faisait admirer son déhanché debout sur sa table et trois danseuses exécutaient un numéro endiablé sur la petite scène.

Rochat était plutôt content de sa soirée, le scénario de la mort de l'Haïtien se mettait petit à petit en place. Il était là juste avant de mourir, avait passé un coup de fil à Delongi, appel qui avait probablement coûté sa vie à la jeune femme, et Soutine était encore là passée l'heure du décès. Il était donc fort probable que l'Haïtien soit mort dans un des salons et ait été transporté par le petit bateau du casino jusqu'à l'endroit où on l'avait retrouvé le lendemain. Il se dit que peut-être les lieux lui permettraient d'en savoir un peu plus sur le déroulement du drame. Quand il se retourna le barman était

en face de lui, la bouteille du whisky que buvait Rochat à la main, il lui souriait en lui resservant un verre.

- Vous nous avez demandé un salon privé ?
- Oui, j'aimerais bien prendre mes aises avec quelques filles.
- Bien sûr, vous savez quelles filles ?
- Non pas encore.
- Vous voulez qu'on vous les envoie directement dans le salon, vous choisirez sur place ?
- Volontiers.
- Vous voulez un salon avec vue sur les combats ?
- Ah oui, impérativement.
- Jacuzzi, hammam ?
- Jacuzzi.
- On vous y emmène dans cinq minutes, il sera prêt.
- Merci, vous êtes fort urbain.

Le commissaire sirota son verre en regardant une noire sculpturale qui parodiait Grace Jones dans un striptease étonnement artistique pour l'endroit. Il se dit en souriant qu'il se préparait une note de frais salée, « si les contribuables savaient comment la DCRI utilise leur argent ».

Loin de ces préoccupations, dans le dos de Rochat, à une petite table dans l'obscurité deux hommes très discrets en imperméable noir venaient de s'installer et ne le quittaient pas des yeux.

Un majordome en tenue traditionnelle chinoise vint le chercher et l'emmena vers les portes d'acier. Il sourit, un peu narquois, aux deux gardes qui l'avaient rembaré, ceux-ci ne relevèrent pas. Ils se contentèrent de fouiller de nouveau le commissaire avant de lui ouvrir les portes de fer.

Dans un grincement savamment entretenu, elles s'écartèrent laissant apparaître un grand couloir tapissé de rouge desservant une dizaine de portes capitonnées réparties des deux côtés du couloir.

Le majordome précéda Rochat dans le couloir.

Le commissaire se sentit soudainement un peu lourd. Comme s'il venait d'avoir une insolation, ses jambes lui semblaient faibles et molles, sa vue se brouillait. Il suivit, malgré son état proche de l'évanouissement, le majordome jusqu'au bout du couloir où une nouvelle porte d'ascenseur l'attendait.

Pendant la descente, il crut bien perdre connaissance. Il dut se mordre la lèvre jusqu'au sang pour conserver un peu de lucidité. Le Chinois le regardait, impassible et souriant. Son visage devenait de plus en plus flou pour le commissaire qui comprit qu'il avait dû être drogué.

Le majordome le mena jusqu'à son salon qui offrait grâce à de grandes vitres fumées une vue imprenable sur un petit ring en contrebas entouré de gradins en bois, actuellement vides. Le salon était assez confortablement meublé, un jacuzzi de grande taille occupant une petite estrade donnant elle aussi sur le ring.

Le majordome demanda à Rochat de s'installer le temps qu'il aille chercher les filles et le champagne.

Dès qu'il fut sorti, Rochat s'aspergea le visage d'eau pour recouvrer ses esprits et tenta de le suivre dans le couloir. Il ne put que constater que le majordome l'avait enfermé.

Il s'acharna un peu sur la poignée, en pure perte.

Il testa la solidité de la porte et constata qu'il n'en viendrait pas à bout.

Il fut pris de colère, furieux de s'être fait mener en bateau ainsi par la Russe qui avait manifestement tout raconté de leur conversation à ses employeurs.

Il saisit un fauteuil, le leva au dessus de sa tête, et le lança de toutes ses forces dans les vitres fumées. Elles se cassèrent partiellement.

Il termina de se frayer un chemin en cassant des pans de vitres avec ses pieds.

Il regarda en contrebas.

Les salons étaient situés trop haut par rapport au sol pour qu'il puisse sauter directement.

Il arracha un des rideaux séparant le jacuzzi du reste du salon, l'attacha sommairement aux montants de la fenêtre, l'agrippa et passa par-dessus le rebord.

Il descendit le long de sa corde de fortune, luttant contre l'engourdissement qui le gagnait inexorablement.

Il entendit la porte du salon s'ouvrir et deux hommes jurer, en ce qui lui sembla être du russe.

Il n'était plus qu'à deux mètres du sol. Il se laissa tomber et réussit tant bien que mal à amortir sa chute. Ses réflexes de parachutiste résistaient assez mal à son état narcoleptique.

Il se dirigea vers le ring désert, il avait vu, de l'autre côté de ce gymnase mortifère, une porte ouverte qui lui avait semblé donner sur les berges.

Avant qu'il n'arrive sur le ring, les lumières de la salle s'allumèrent, toutes, simultanément. Le ring fut arrosé par une rampe de spots blancs faisant de l'arène de sable brun un cercle éblouissant aux yeux du commissaire.

Il tituba jusqu'à son centre, leva la tête pour chercher l'issue. Il ne la voyait plus, aveuglé comme un phalène, englué au milieu des gradins.

Ses jambes le lâchèrent, il tomba à genou au milieu du ring, comme sonné par un adversaire invisible.

Le boxeur qu'il était entama son décompte, le temps de compter jusqu'à huit, il vit arriver deux silhouettes vêtues d'imperméables noirs.

Il n'eut pas la force de compter dix, et il perdit connaissance, au moment où les deux hommes arrivaient sur le ring.

Chapitre 12

« À l'entrée du royaume des sans-chapeaux »

Paris, jeudi 10 septembre

Quand il reprit ses esprits, Rochat était chez lui, nu, assis dans son canapé, les yeux rivés sur la moitié basse de son corps rougie et meurtrie par les cicatrices.

Il se sentait fatigué, vidé, au bout du rouleau.

Ses jambes lui faisaient horriblement mal, des millions de piqûres parcourraient ses tissus cicatriciels, une douleur qu'il n'avait plus ressentie depuis des années.

Péniblement il se leva et alla jusqu'à l'entrée de son appartement, il était seul, on avait dû le ramener et le laisser. Il ne savait pas pourquoi, mais tout cela lui semblait tellement vain qu'il n'avait plus envie de se poser la question.

Il ferma le verrou et mis la barre de sécurité, il n'avait pas envie d'être dérangé au fond de l'abîme où il se sentait sombrer.

Une musique lente et envoûtante résonnait dans l'appartement. Il s'allongea sur le canapé pris par une vague de douleur intolérable tant émotionnelle que physique. Les visages des proches qu'il avait perdus défilaient devant ses yeux lui faisant comprendre à quel point son existence était solitaire et vide de sens.

Il pleura, des larmes lui embuaient les yeux quand il vit, posé sur la table de salon, son Glock de service chargée et prêt à l'emploi.

Une voix, venue de nulle part, lui suggéra que c'était sûrement ça la solution à tous ses maux.

Après tout, il souffrait depuis suffisamment longtemps, une vie au service de son pays, de nombreuses blessures, des morts qui venaient le hanter, la douleur omniprésente, et tout cela, pour un pouvoir corrompu par les ambitions personnelles et le poids des lobbies.

Un pouvoir qui n'hésitait pas à envoyer des gens à la mort pour servir les intérêts économiques d'une minorité, un pouvoir qui semblait avoir perdu tout sens de l'intérêt général et de la République.

Alors, un vieux soldat désabusé et fatigué comme lui avait bien le droit de tirer sa révérence, d'abréger lui-même ses souffrances.

C'est ce que la voix lui répétait d'une manière lancinante. Sur l'écran de sa télévision, des formes aux couleurs violacées ondulaient lentement, comme portées par la musique aérienne qui continuait de remplir l'espace de son appartement.

Il regarda, fasciné, ces formes, elles semblaient toutes lui indiquer la possibilité d'un repos, d'un salut. Elles lui faisaient la plus douce des promesses, celle de ne plus avoir à se battre, de ne plus avoir à souffrir, de faire corps avec l'univers dans l'harmonie la plus parfaite.

C'est ce que la voix lui répéta.

« Tout pourrait être si simple ».

Il tendit la main et saisit son arme de service.

Le contact froid et inquiétant de l'arme le fit reculer un peu.

Il ne pouvait pas céder à un coup de déprime passager. Ça lui était déjà arrivé et il avait su faire face à de nombreuses reprises, et il pouvait recommencer aujourd'hui.

Mais il ne put pas faire le chemin vers la surface.

Une vague de douleur aussi soudaine que violente le transperça, ses jambes étaient comme en feu, une douleur pire que celle qu'il avait endurée dans le centre de soins pour grands brûlés quand ses nerfs se mirent à lui remonter de nouveau les sensations transmises par son corps.

Il ne pouvait plus s'infliger ça, la voix lui redonna le chemin, tout était si simple.

Pour une fois.

Il affermit sa prise autour de la crosse de son arme, sa main était ferme, il n'avait plus de doutes, la voix le guidait calmement, ses gestes étaient résolus et précis, dans quelques secondes cet enfer serait derrière lui.

Après tout au retour du Liban, il avait passé plusieurs mois en étant persuadé que ce qu'il vivait n'était pas la réalité, qu'il était mort, et que tout ceci n'était que la matérialisation du purgatoire. À force de dialogue les psychiatres avaient fini par le ramener dans la réalité.

Mais si ce n'était pas vrai ?

S'il était mort depuis des années et qu'on l'attendait dans l'au-delà, ça expliquerait ses souffrances permanentes, cette agitation, cette colère qui l'habitait depuis son retour.

La voix l'encourageait, tout irait mieux après.

Il mit le canon de son arme dans sa bouche, c'était un gros calibre, il n'avait aucune chance de se rater ou de souffrir. Alors que ses jambes continuaient à lui faire endurer de violentes poussées de douleur.

Le goût du métal sur sa langue ne le fit pas douter, au contraire cette saveur était presque réconfortante, la voix l'encourageait dans ce sens. Il posa son doigt sur la détente.

Tout allait bientôt se terminer.

Dans le calme enfin obtenu en récompense de ses années de souffrance.

Son doigt commençait d'appuyer doucement.

La fin était toute proche.

À un battement de cil.

À une fraction de seconde de la déflagration, une force saisit son bras et le tira violemment loin de lui.

La douleur qui le déchirait fut supplantée par une rage folle, une colère que rien ne laissait présager. Sa mission n'était pas terminée et il était hors de question qu'on le détourne de son but.

Tout lui apparut clairement. Il eut la vision d'un vieil homme noir habillé en blanc, maigre comme un chien errant et tenant une canne faite d'une branche noueuse lui montrant avec fermeté le chemin de la réalité et les artefacts qui le manipulaient.

Il le nomma Papa Legba, comme s'il le connaissait depuis toujours, le remercia, reposa son arme et alla interrompre la lecture de son lecteur DVD de salon. Ce qui interrompit le long monologue de la voix qui continuait à l'exhorter d'appuyer sur la détente et fit aussi disparaître de l'écran les formes violacées qui lui promettaient tant d'apaisement.

Puis il se précipita dans sa chambre pour vérifier si l'Asson était toujours rangé dans le tiroir de la commode où il l'avait caché. Il n'avait pas bougé, il en fut soulagé, il sentait inconsciemment que l'objet n'était pas étranger à la vision qui l'avait empêché de commettre l'irréparable.

Il s'assit quelques minutes pour reprendre ses esprits. La colère disparut, aussi rapidement qu'elle l'avait pris, et il put déterminer la conduite à tenir.

Il regarda l'heure. Il était presque quatre heures du matin. Il avait dû rester inconscient trois bonnes heures. Le temps pour ses assassins de mettre en place ce petit scénario.

La mort de Delongi devenait plus simple à comprendre, il sortit le DVD du lecteur en espérant que son contenu ne s'efface pas avant d'avoir été complètement lu.

La tête lui tournait, il devait encore être sous l'emprise des drogues hypnotiques qu'on lui avait administrées.

Pourtant, son plan devait être mis en œuvre immédiatement, il n'avait pas le temps d'attendre que les effets se dissipent complètement. Il allait donc avoir besoin d'une aide rapide.

Il prit son téléphone et appela Malic. Il dut insister à plusieurs reprises pour extraire son adjoint du sommeil où il était légitimement plongé.

- Malic, j'ai une bonne nouvelle pour toi, dans cinq minutes je serai mort, tu vas enfin avoir de la promotion !
- Un peu tard pour me faire un canular téléphonique commissaire...

Il lui expliqua ce qu'il lui était arrivé et ce qu'il comptait faire. À la fin de ses explications Malic était complètement réveillé et même survolté, ça tombait bien il allait falloir qu'il agisse très vite.

La tentative de meurtre dont il venait de faire l'objet n'était pas l'œuvre de la mafia russe ou chinoise, cette méthode très élaborée, efficace et discrète émanait d'un service de renseignement. Après tout, les Russes s'étaient faits les spécialistes de l'usage du poison sous toutes ses formes ces dernières années. Difficile de ne pas voir dans ceci la griffe du SVR et, donc, un lien avec Medvedine. Son père était un des directeurs du KGB avant de prendre le contrôle de Petroprom.

Il attendit quelques minutes, le temps de laisser Malic s'organiser et sauter dans sa voiture.

Puis, il prit son arme et tira dans le mur de son salon. Le bruit fit résonner les murs de son vieil immeuble, les anciennes écuries d'Henri IV n'étaient pas conçues pour essuyer des coups de feu.

Une plaque de plâtre se détacha du mur et se fracassa au sol dans un nuage de poudre blanche. Pas de doute, les voisins allaient l'avoir entendu, et ses amis russes aussi.

Malic arriva, gyrophares allumés, avec une voiture de Police empruntée au commissariat du second arrondissement. Il les avait prévenus du coup de feu qui allait être tiré et de l'opération un peu spéciale qui allait se dérouler Rue Greneta.

Ils avaient obtempéré, convaincu par l'urgence qui habitait Malic et lui laissèrent un véhicule de service dans un délai très court. Ils s'occupèrent aussi de rassurer les voisins qui appelèrent pour signaler le coup de feu.

Il rentra dans l'immeuble pendant que Deruquère, arrivé peu de temps avant, et garé dans une rue adjacente parcourait lentement la rue sous le couvert de son parapluie ouvert dans le déluge, son chien Spinoza en laisse, et regardait attentivement les voitures stationnées. Il ne tarda pas à identifier dans la petite rue noire, calme et déserte à cette heure de la nuit, deux hommes qui attendaient dans un 4x4 Jeep Cherokee, garé non loin de l'entrée de l'immeuble de Rochat.

Deruquère retourna à sa voiture et vint se garer lumières éteintes sous un porche, une cinquantaine de mètres derrière les deux hommes.

Rochat s'était rhabillé et accueillit Malic avec un café fumant. Ils firent un petit point sur la situation avec Deruquère.

Manifestement les deux Russes attendaient de voir arriver les secours pour s'assurer de la mort de Rochat. C'est ce qu'ils avaient prévu, d'où leur petit stratagème

- Quand je pense que ces deux ordures qui ont essayé de te tuer attendent tranquillement dans leur voiture à cinquante mètres de nous, j'ai un peu de mal à me contenir commissaire.

Malic maugréait en allant et venant dans le salon en ruines de Rochat, qui, quant à lui, continuait de reprendre ses esprits en buvant son café à petites, mais fréquentes gorgées.

- Calme-toi, ça ne servirait à rien d'aller jouer les cow-boys. Je ne pense pas qu'ils se laissent interpeller et l'on ne peut pas lancer une grosse opération de Police. On doit rester discrets dans cette affaire.
- On est trois, avec l'effet de surprise on peut y arriver ! Ils ont déjà le meurtre de Delongi à leur actif ces deux barbouzes.
- Ne sois pas idiot. Deruquère et toi n'êtes pas franchement des hommes d'action. Les deux types sont sûrement des professionnels surentraînés. Et puis ce ne sont que des bras dans cette affaire, les ordres viennent d'ailleurs.
- Mais c'est notre seul moyen d'impliquer Medvedine, de prouver qu'il est mouillé dans cette affaire.
- On ne l'impliquera jamais dans une procédure judiciaire, ne fantasme pas. Cette enquête doit continuer en dehors des procédures habituelles. En me faisant passer pour mort, je vais pouvoir aller et venir librement et reprendre un coup d'avance.
- Qu'est ce que vous voulez faire ?
- Je viens juste d'acheter sur Internet un billet d'avion pour Dubrovnik. Je pars en début d'après-midi.
- Et une fois là-bas ?

- Je vais mettre la main sur Soutine. D'une manière ou d'une autre savoir ce qu'on nous cache dans cette histoire, et surtout apprendre où se trouvent les enregistrements.

Une petite heure passa, Malic en profita pour sonder un peu son commissaire sur son état de santé n'obtenant que des grognements comme réponse.

Rochat restait avachi dans son canapé à essayer de surmonter les effets des drogues hypnotiques qu'on lui avait fait ingérer.

Il en profita donc pour examiner et photographier l'Asson de Pellicomo sous toutes ses coutures

- Vous êtes sûr que les vidéos ne sont pas là-dedans tout simplement ?
- Je ne suis pas idiot Malic, je l'ai regardé en détail, à la loupe même, il n'y a aucune ouverture, ce truc est homogène, pas moyen d'y cacher quoi que ce soit.
- Il faudrait le passer aux rayons X, voir ce qu'il a dans le ventre.
- Je doute que Pellicomo ait fondu un globe d'argent autour de ses vidéos, mais on doit avoir l'équipement à la DCRI pour vérifier ça. Prends-le, mais jure-moi d'y faire aussi attention qu'à tes mômes.
- Je m'en porte garant Paul. Je te le rendrai intact. Je vais faire parler cet objet.

Il le fit sans avoir à se forcer tant il brûlait d'en savoir plus sur ce qui arrivait à son patron.

Au lever du jour, ils furent rejoints par quatre agents de la DCRI, deux en civil et deux portants des mallettes et l'équipement réglementaire des médecins de l'institut médico-légal. Ils les remercièrent de leur collaboration à cette petite mise en scène en s'excusant de ne pas pouvoir leur donner plus de détails sur l'affaire pour laquelle on les sollicitait.

Par souci de vraisemblance ils attendirent une ambulance pendant encore une petite demi-heure.

Deruquère leur confirma que les deux Russes guettaient toujours la sortie de l'immeuble. Ils allèrent donc au bout de leur mise en scène.

Rochat descendit sur un brancard, recouvert d'un drap pour être embarqué dans l'ambulance stationnée à l'entrée de l'immeuble.

Le commissaire poussa le souci de vraisemblance jusqu'à retenir sa respiration le temps que le brancard passe du porche de l'immeuble à l'arrière aux vitres teintées de la Peugeot blanche.

Les deux Russes n'avaient pas perdu une miette de cette sortie. Un des deux la photographiant même à de nombreuses reprises. Ils laissèrent partir l'ambulance et démarrèrent quelques secondes plus tard, suivis comme leur ombre par Deruquère et sa Clio grise.

Dans l'ambulance, Rochat se releva, et après avoir demandé à l'agent qui l'accompagnait s'il n'avait pas trop mauvaise mine pour un mort, il appela Malic qui les suivait toujours dans la voiture empruntée au commissariat.

- Ils nous suivent ?
- Non, ils sont partis vers les quais, Deruquère ne les lâchera pas.
- Tu as pris le DVD.
- Oui, je le ramène à la DCRI.
- J'en profite d'être dans l'ambulance pour faire une prise de sang, qu'on en sache plus sur la saloperie qu'ils m'ont faite prendre.
- Sûrement le même dérivé de Benzodiazépine que celui retrouvé dans le sang de Delongi.
- Tu as vérifié qu'on ne retrouvait pas cette substance dans l'autopsie de Pellicomo ?
- Oui, j'ai même demandé au légiste de revérifier avant de rendre le corps, il n'en avait pas dans le sang. C'est sur, il n'y a aucune trace d'une substance semblable chez Pellicomo.
- Autres assassins, ou autre mode opératoire. Je vais essayer de le savoir en Dalmatie. Je me fais lâcher à une station de taxis, je pars directement pour Roissy. Il vaut mieux que j'évite d'être vu dans Paris aujourd'hui.
- Vous prévenez Boniperti tout de même ?
- Oui je l'appelle, mais de toute façon, ce sera une démarche personnelle, la DCRI n'aura rien à voir là-dedans.
- Faites pas le con commissaire. Ca n'est pas passé très loin cette nuit, leur méthode à l'air bien au point. C'est un petit miracle si vous êtes encore là.

- Oui, un miracle, effectivement. Il y a beaucoup de ça.
- Auriez-vous trouvé la foi commissaire ?
- Je pense plutôt que c'est elle qui m'a trouvé. Mais t'inquiètes, je serai prudent, et puis je reprends l'initiative maintenant. Je serai là où ils ne m'attendent pas.

À peine raccroché avec son adjoint, il appela Boniperti qui attendait impatiemment son appel pour pouvoir faire son rapport quotidien au maître de l'Élysée. Il lui narra sa nuit, ce qu'il avait appris et ce qu'il comptait faire.

À son assez grande surprise, le Tigre ne désapprouva pas cette prise de risque. L'enquête était trop inhabituelle pour essayer de la mener selon des normes établies. Rochat avait toujours eu une personnalité de franc tireur, c'était parfois gênant, mais, en l'occurrence, c'était adapté.

Le préfet alla jusqu'à insister pour lui fournir une assistance technique en Croatie. Il allait s'arranger pour que le consulat de France lui mette à disposition des armes, des faux papiers, du matériel de surveillance, de l'argent liquide et un téléphone indétectable. Le préfet avait suffisamment de relations et de crédit pour pouvoir lui obtenir sans avoir à donner d'explications très précises.

Il lui demanda juste de faire le maximum pour épargner à la France une affaire embarrassante et de ne pas perdre de vue que le but de leur enquête était de remettre la main sur les enregistrements. Et pas de faire payer ses crimes à Medvedine qui en avait bien d'autres à son actif.

Arrivé à Roissy, il fit quelques courses avec l'argent liquide qui avait survécu à cette nuit mouvementée, maillot de bain, lunettes de soleil, quelques chemises et affaires de plaisancier.

Il se réserva une chambre dans un Hôtel du centre historique de Dubrovnik pas très éloigné du Palace où étaient descendus Medvedine et sa suite.

Malic le rappela quelques minutes avant l'embarquement, Deruquère avait filé les deux Russes jusqu'à leur Hôtel, « Le Meurice » rue de Rivoli. Ils avaient pu les identifier grâce au fichier des Hôtels. Les deux assassins étaient enregistrés avec des passeports diplomatiques russes. Officiellement ils étaient en visite sur Paris pour finaliser les derniers détails du transfert d'œuvres du musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg qui devaient être exposées à Paris dans le cadre d'une exposition sur

Picasso au Grand Palais. Ils étaient arrivés samedi matin, après la mort de Pellicomo, quelques heures avant celle de Delongi, ce qui accreditait l'hypothèse d'une équipe de nettoyage envoyée par Moscou.

Ces dernières années, les services secrets russes s'étaient, de nouveau, fait une spécialité du nettoyage violent. Ils faisaient passer des messages très clairs avec un cynisme ahurissant. Un journaliste tué, c'est des centaines qu'on musèle par la terreur. Alors, ils s'arrangeaient pour être soupçonnés, le message passant aux opposants plus clairement de cette façon. Dans ce cas précis, ils s'arrangeraient pour ne laisser aucune trace de leur passage, pour que leur intervention reste impossible à prouver, ils seraient prêts à tout.

Des adversaires très coriaces et sans scrupules.

LIVRE II

« Le livre des sacrifices ».

Chapitre 13

« Plein soleil »

Dubrovnik, jeudi 10 septembre

Rochat prit sa chambre au « Pucic Palace », charmant Hôtel à la façade XVIIIe et au luxe non ostentatoire situé à deux rues du port de Dubrovnik. L'établissement donnait sur une place animée où de nombreuses terrasses regorgeaient de touristes faisant une pause à l'ombre. Ils échappaient ainsi quelques instants à la fournaise des rues pavées du centre de la vieille ville.

Medvedine était descendu quelques centaines de mètres plus loin, de l'autre côté du port, dans un Palace plus récent donnant sur l'Adriatique.

Il était en sueur, même en fin de journée la différence de climat entre la merveille de la côte dalmate et Paris était énorme. Ici, l'été semblait battre son plein, alors que Paris se débattait déjà dans une grisaille automnale et des précipitations incessantes.

Après une douche salvatrice, il sortit faire une petite promenade dans les rues piétonnes de la ville. Il en fit le tour par les remparts, souvenirs de la cité médiévale de Raguse, qui depuis avait connu bien des guerres et avait été rebâtie à de nombreuses reprises.

Mais, sous le soleil, son architecture baroque et ses toits de tuiles ocre justifiaient bien cette petite pause dans la course du commissaire.

Rasséréné par cette vue sur la vieille ville, ses clochers, ses ruelles escarpées et ses palais bordés de l'azur impeccable du ciel d'été et de son soleil éblouissant, il laissa

passer une petite heure, puis il regagna son Hôtel Place Gundilic et se vit signifier par le réceptionniste qu'un visiteur l'attendait.

Confortablement installé dans un des fauteuils club du bar de l'Hôtel, Pierre Desjardins regardait entrer Rochat avec un sourire amusé. Desjardins était un solide connaisseur de cette région. Depuis près de vingt ans, il avait été, tour à tour, agent de renseignements de la DGSE dans la Croatie en guerre pendant les années quatre-vingt-dix, puis il s'était consacré à la constitution des dossiers d'inculpation des criminels de guerre serbes pour le tribunal de La Haye. Et depuis cinq ans, il était l'attaché culturel de l'Ambassade de France à Zagreb. Ce n'était pas une couverture. Les horreurs et les compromissions de ces années de conflit lui avaient donné une réelle envie de consacrer sa vie à des actions moins pesantes.

Depuis la fin du conflit, ce fin lettré s'évertuait donc à entretenir une vague francophilie dans la toute nouvelle Croatie. L'appel de Boniperti l'avait donc ramené à de très anciens réflexes, avec un certain succès.

Il ne pouvait rien refuser à un vieux compagnon de terrain comme le préfet Boniperti.

En un temps record, il avait réactivé ses réseaux. Dans ce territoire aux frontières encore un peu incertaines, il était assez facile de se procurer du matériel militaire. Pour peu qu'on ait l'argent et les contacts. Ce qu'il avait.

En quelques heures, il s'était procuré tout ce que son vieil ami lui avait demandé et s'était propulsé à des vitesses déraisonnables dans sa BMW sur les autoroutes flambant neuves reliant Zagreb aux côtes dalmates.

Buvant calmement un jus de grenadines pressées, il regardait arriver la masse de muscle et de nerfs à vif à qui on lui avait demandé de porter assistance.

Celui-ci fondait vers lui sans même un regard pour les jeunes Allemandes aux fessiers somptueux qui étaient assises au bar et minaudaient autour de glaces pantagruéliques.

« Cet homme est pressé et dangereux » se dit-il pour lui-même, qui, malgré l'excitation que cette mission énigmatique faisait remonter en lui, n'avait pu détacher son regard de ces croupes moulées dans des shorts indécents.

Le vieux diplomate fit un signe de la main au commissaire, lui suggérant de s'asseoir près de lui.

- Bonjour commissaire. Asseyez-vous, je vous prie.
- Bonjour, à qui ai-je l'honneur ?
- Pierre Desjardins, un ami de votre patron, à qui je rends en ce moment un service. Nettement en dehors des sentiers battus.

Rochat sembla soulagé par cette précision, puis regardant autour de lui dans le bar assez fréquenté de l'hôtel.

- Difficile de parler ici, suivez-moi dans ma chambre.
- Oh, ne craignez rien commissaire. Je suis bien placé pour vous dire que hélas ! autour de nous personne ne comprend le français. Il faut bien que cela serve parfois. Voulez-vous boire quelque chose ? Je vous recommande le jus de grenadines pressées, si vous ne connaissez pas, cela vous fera changer d'opinion sur ce breuvage de votre enfance.

Le vieux diplomate jubilait, content de se retrouver de nouveau dans une situation « d'active ». Il examinait Rochat d'un regard malicieux par-dessus le bord de ses lunettes en lissant machinalement du plat de la main son pantalon blanc un peu fripé par le voyage depuis Zagreb.

- Je veux garder intacts mes souvenirs d'enfance. Une bière me conviendra à merveille.
- Préservez votre innocence, les gens sur lesquels vous enquêtez ne vous le permettront peut-être plus très longtemps.
- Qu'en savez-vous exactement ?
- Peu sur l'objet exact de votre mission. Concernant Medvedine, j'ai eu le temps de poser quelques questions à mes amis de l'Alliance française de Dubrovnik.
- Que vous ont-ils appris ?
- Que le beau Sergei passe ses journées sur un voilier à naviguer entre Dubrovnik et Korcula, le Saint-Tropez croate. Il faut reconnaître à ce petit monstre un certain goût en matière de nautisme. Son Alloy Kokomo est une petite merveille. Loin du luxe vulgaire des énormes yachts à moteur de ses amis oligarques empétrolés.

- Il est au port en ce moment ?
- Il semblerait que oui. Ce magnifique bateau s'appelle sobrement « инструмент Бора », « Instrument de Dieu ». Le peuple russe pour Dostoïevski si vous m'autorisez une digression littéraire. Vous le trouverez sans peine. Les voiliers de plus de cinquante mètres ne sont pas si nombreux à Dubrovnik.
- Vous savez ce qu'il fait ici, à part se promener avec son voilier ?
- Il aurait beaucoup d'amis nationalistes serbes en vacances dans la région. Il est probable qu'ils se retrouvent en mer ou sur une des nombreuses petites îles entre Mljet et Korcula.
- Qu'est-ce qu'ils y font ?
- C'est une lettre bien cachetée, la grande Russie, la grande Serbie, l'intégrisme orthodoxe, l'Orthodoxisme, ou d'autres illuminations. Que sais-je ? Ou tout simplement du ski nautique. Il ne faut pas voir le mal partout.
- Dans sa petite cour, avez-vous eu des informations sur la présence d'un jeune artiste français ?
- Non, mais l'Alliance n'a pas pour fonction de surveiller. Ils ne savent que ce qui est dans la presse locale, ou au moins de notoriété publique. Il a un étage loué à l'Excelsior et une cour d'une dizaine de personnes. Je n'en ai malheureusement pas le détail.
- Vous, qu'en pensez-vous de Medvedine ?
- Qu'il est dangereux. Son père et le pouvoir russe l'utilisent comme électron libre pour garder des contacts étroits avec les factions les plus nationalistes et les plus intégristes de la population russe. Il peut tout se permettre, quand ça plait son père en prend le crédit, quand ça ne plait pas il désapprouve mollement et reste blanc. C'est une marionnette, son père l'a étouffé toute sa jeunesse, les seules choses qui viennent vraiment de lui sont, à mon avis, son vice et sa cruauté.
- Charmant jeune homme.
- Et encore, je ne vous dis pas tout... Violent, drogué, mais suffisamment beau, charismatique et cultivé pour entraîner avec lui une petite cour de jeunes fils de milliardaires désœuvrés. Ils sont utilisés et contrôlés par le SRV, une sorte

d'Ambassade non officielle de l'État russe vers les mafias et les extrémistes de tous bords.

- Dangereux?
- Oui, extrêmement. Il ne recule devant rien si cela sert sa cause et reste sans preuves. Et encore, les Russes savent nier les évidences. Soyez très prudents, si vous êtes une gêne pour eux, ils n'hésiteront pas un instant à vous faire disparaître.
- Je n'ai nulle envie de leur en donner de nouveau l'opportunité. Excusez-moi de ne pas pouvoir vous en dire plus sur ce qui m'amène ici. Mais c'est sincèrement dans votre intérêt.
- Je l'ai bien compris. Boniperti a toute ma confiance. Terminons nos verres et je vous mène à ma voiture. J'y ai une valise pleine de matériel pour vous.

Ils amenèrent la valise dans la chambre du commissaire. L'équipement était abondant et de qualité. Téléphone sécurisé, balises et traceur GPS, jumelles électroniques à vision nocturne, appareil photo numérique miniature, deux armes de poing, faux papiers, argent liquide, Taser.

Rochat se familiarisa sommairement au fonctionnement de ses nouveaux jouets avec l'aide avisée du vieux diplomate qui semblait connaître tout cela sur le bout des doigts.

- Vous vous défendez en agent Q, vous êtes sûr de ne vous occuper que des affaires culturelles ?
- Oui, mais je reste curieux, et il m'arrive de dépanner encore de temps en temps, mais la Croatie est un territoire apaisé aujourd'hui.
- Merci de votre aide. J'essayerai de m'en montrer digne.
- Je n'en doute pas. En m'invitant à dîner, ce serait un bon commencement.

Rochat se rendit compte qu'il n'avait rien avalé depuis la veille, et qu'il frôlait l'inanition. De plus, la compagnie de ce vieux sage était tout sauf déplaisante et elle lui épargnerait d'avoir à dîner seul avec ses démons.

- Je suis votre homme. Avec plaisir.

- Allons chez « Gil's ». C'est juste à côté, dans les remparts, et nous aurons une vue imprenable sur le port vous pourrez commencer à observer « Instrument de Dieu ».

Ils se mêlèrent au flux des touristes noctambules qui profitaient nonchalamment du charme des rues piétonnes dans une ville à la température enfin apaisée.

Ils traversèrent la place de la Loggia, encore très animée autour de la Colonne de Rolland et sa Durandal noire, et regagnèrent le port. Le restaurant magnifiquement décoré occupait la tour orientale de l'entrée du vieux port de Dubrovnik. Ils prirent une table donnant sur celui-ci et Rochat put, comme prévu, commencer à observer le bateau qui faisait partie des quelques bâtiments de grande taille autorisés à amarrer dans le vieux port.

Il était somptueux, flancs noirs et voiles blanches, rutilant et aménagé avec goût, des hommes d'équipage vaquaient à son entretien. Mais il ne put voir ni Medvedine ni Soutine qui devaient avoir regagné leur Hôtel qu'il pouvait aussi apercevoir, en bord de mer, un peu plus loin passée la Porte Ploce.

Ils ne revinrent pas sur l'affaire pendant le dîner. Rochat se jeta sur des pattes aux truffes aux vertus roboratives et ils discutèrent de la France et de jazz pendant deux agréables heures.

Puis le vieux diplomate regagna sa berline allemande. Rochat, trop exténué pour poursuivre ses recherches dans la nuit dalmate, monta dans sa chambre.

Il se coucha après avoir fait un bref rapport à Boniperti.

Il fut réveillé le lendemain matin, par le Soleil émergeant au-dessus des Alpes dinariques. Pourtant pour une fois sans rêves, la nuit ne l'avait pas rétabli. Il se sentait plus fatigué qu'en allant se coucher

. À sa très grande surprise, il se réveilla habillé, alors qu'il était sûr de s'être dévêtu la veille au soir. Encore plus étonnant son haleine sentait l'alcool et ses vêtements empestaient le tabac. Comme s'il avait passé la nuit dehors, ce que semblait corroborer le solide mal de crâne qui envahissait son cortex.

Il se leva, fouilla dans ses poches, y retrouva de la petite monnaie croate qu'il n'avait pas la veille et un ticket de vestiaire sans inscription.

Il se regarda dans la glace et constata qu'il avait les traits de quelqu'un qui avait fait tous les abus imaginables la veille au soir.

Il n'avait pas dû dormir plus d'une heure.

Sur la table de nuit, il eut la surprise de trouver deux sachets de cocaïne entamés. Manifestement il n'était pas rentré les mains vides de son escapade nocturne.

Il s'assit sur le lit, interloqué.

Il conclut qu'il devait subir les séquelles de l'absorption de la Benzodiazépine, qui avait pour caractéristique première d'annihiler la volonté et d'effacer la mémoire des gens qui en consomment.

Il avait dû se lever hier soir, tirillé par l'envie de se plonger dans la nuit croate et il n'en avait juste pas le souvenir à cause de cette saleté de drogue.

Il en parlerait à Malic, mais plus tard. Celui-ci risquerait de s'inquiéter pour la suite des opérations et ce n'était pas le moment de douter, mais bien celui d'agir.

Après une douche, une aspirine, un solide petit déjeuner en chambre, et deux lignes de cocaïne, il se sentit d'attaque pour aller commencer la surveillance de l'Hôtel et traquer les faits et gestes de Medvedine et de sa cour.

Il se rendit à la sortie du Palace, trouva un banc, au pied d'une fontaine renaissance magnifique, lui permettant de voir les allées et venues sous le portique de l'Excelsior. Puis, en faisant de son mieux pour avoir l'air d'un touriste captivé par l'Adriatique et son magnifique bleu turquoise, il utilisa ses jumelles digitales pour ne rien perdre de l'activité de l'Hôtel.

Il fut récompensé au bout d'une petite heure quand deux grosses limousines blanches vinrent se garer devant les grandes portes à tourniquet. Des gardes du corps se disposèrent des deux côtés, encadrant une petite troupe qui sortait de l'Hôtel.

Cette sortie de rock star ne se justifiait pas vraiment par des raisons de sécurité, personne ne les attendait à la sortie et la rue était très calme.

Rochat vit enfin Medvedine, celui-ci avait une petite trentaine un port arrogant, le crâne rasé et des lunettes de soleil noires, son allure était très sportive, son teint bronzé et sa mâchoire carrée. L'oligarque était assez élégamment vêtu en sportswears Armani blancs et gardait les yeux rivés sur son écran de téléphone portable.

Dans la petite cour, serré de près par un garde du corps imposant, il vit aussi sortir Soutine, pâle, les yeux hagards, à peine coiffé, manifestement hébété et tenu au bras par son garde-chiourme.

Le jeune peintre avait tout du kidnappé, rien du fugueur épanoui en pleine création artistique.

Le reste de la troupe était composé de deux hommes plus âgés et vêtus avec une rigueur qui n'aurait pas convenu à des vacanciers, mais plus à des avocats. De deux jeunes hommes qui ressemblaient à des militaires en permission, crânes rasés et tenues camouflages. Et de quatre jeunes femmes provocantes et sans grâce qui prenaient des poses dignes de la montée des marches de Cannes, alors qu'à part Rochat personne ne semblait s'intéresser à leur manège. Ils ne prenaient pas de valises, ce n'était donc pas le grand départ et Rochat fit le pari qu'ils allaient se rendre au port.

Il se leva et les précéda en pressant le pas. Le vieux port n'était qu'à deux-cents mètres, et à pied, il pouvait arriver avant eux au bateau assez facilement.

Il avait vu juste et put arriver avant les deux limousines. Le personnel du voilier était installé en rang d'honneur, en attente du jeune oligarque. Il profita de la relative inattention des hommes d'équipage pour lancer discrètement une de ses petites balises GPS sur le pont du bateau. La petite plaque de plastique tomba entre deux lattes de teck du pont arrière.

Puis il reprit ses distances pour observer l'embarquement de la petite troupe clinquante.

Soutine fut directement emmené dans la cabine. Rochat ne resta pas à traîner autour du ponton pour ne pas se faire remarquer et monta sur les remparts pour observer le voilier depuis la tour où il avait dîné la veille.

Soutine ne réapparut pas, et passée une petite demi-heure de préparatifs, Medvedine s'installa à la barre et guida le voilier au moteur jusqu'à la sortie du port. Il longea le « Mur de la mer », rempart septentrional de la ville, où « Instrument de Dieu » déploya sa voile et vogua vers l'ouest, en direction de l'île de Korkula.

Rochat conclut qu'il serait définitivement difficile d'approcher Soutine en tête à tête. Ses ravisseurs n'allaient pas le lâcher d'un pouce dans les endroits où il pourrait s'adresser à une personne ne faisant pas partie de la petite cour. La surveillance se

relâchait peut-être sur l'île où ils accostaient. Sous réserve qu'ils s'y croient seuls. Rochat décida de jouer cette carte et se mit à la recherche d'un magasin de plongée.

Le réceptionniste de l'Hôtel lui indiqua le plus grand magasin de sport nautique de la région situé en dehors de la vieille ville dans la périphérie de la nouvelle Dubrovnik.

Il lui en coûta une demi-heure de taxi, passée pour majeure partie dans des rues encombrées par d'interminables travaux. Quinze ans après la fin des conflits, la partie la moins touristique de la ville pensait encore ses plaies et soulevait des nuages de poussière rendus étouffants par la chaleur de cette fin de saison estivale.

Il regardait la croisière du voilier sur son écran GPS, le bateau longeait la côte en direction d'un petit chapelet d'îlots au large du parc naturel de l'île de Mljet.

Il fit l'acquisition de deux bouteilles de plongée grande contenance qu'il fit immédiatement remplir par la boutique, de deux ventouses surpuissantes pour usage sous-marin et d'un équipement de plongée complet aussi proche des standards de l'exigeant plongeur de combat qu'il avait été pendant ses années dans la légion.

Pendant qu'il était dans la boutique, attendant que le vendeur termine de remplir ses bouteilles avec le compresseur du magasin, il constata que le bateau s'était immobilisé sur l'écran GPS au niveau d'un des petits îlots. Le trajet n'avait pas duré plus d'une heure, la contenance de ses bouteilles lui permettrait amplement de faire le passager clandestin pendant la croisière quotidienne d'« Instrument de Dieu ».

L'énorme base de données à laquelle était relié le petit GPS ne contenait pas beaucoup d'informations sur l'île, trop petite pour comporter des routes où avoir un nom enregistré. On pouvait savoir qu'il s'agissait d'une propriété privée et que sur les vues satellites une grande villa y était construite avec un ponton et un hangar à bateau. L'îlot se trouvait à trois kilomètres au large du petit port de Pomena, au nord de l'île de Mljet.

Le vendeur lui rapporta ses deux bouteilles. Il fit semblant de s'intéresser à ses conseils sur les « spots » incontournables pour les amoureux de plongée aux alentours de Dubrovnik. Puis, il lui emprunta un chariot pour aller charger à ras bord le coffre de l'antique Nissan du taxi qui l'attendait devant la boutique.

Une fois regagnée la vieille ville fortifiée, il alla faire un petit repérage sur les plages qui bordaient le mur de la mer à l'extérieur sud de la ville.

Il choisit un groupe de rochers à partir duquel il avait une bonne vue sur la sortie du vieux port et assez facile d'accès pour y emmener tout son matériel. Il s'entraîna sur les rochers à s'équiper le plus rapidement possible et se familiarisa avec son nouveau matériel en faisant quelques allers-retours dans l'eau limpide de l'Adriatique.

L'eau était tellement claire qu'il lui faudrait approcher le voilier par plus de dix mètres de fond et remonter assez rapidement, à la limite des paliers nécessaires, pour ne pas risquer d'être repéré par les occupants du bateau qui regarderaient par-dessus bord à ce moment-là.

Après avoir déposé son matériel à l'Hôtel, où le réceptionniste effaré lui offrit de ranger son matériel dans le sous-sol de l'établissement, il regagna son poste d'observation à la terrasse du bar du Gil's. Il accompagna sa veille d'une bouteille de vin blanc italien de Montepulciano.

Pendant l'attente, il appela en Corse pour prendre des nouvelles de Martine et de son acclimatation au rude mode de vie des montagnes de cette île.

Il fut totalement rassuré, Martine était radieuse et semblait absolument ravie de son petit séjour, Pascal était adorable avec eux, le site magnifique et son bout de chou aux anges de voir ses vacances d'été se prolonger un peu. Il la rassura sur les risques encourus, peut-être moins importants qu'il l'avait estimé dans un premier temps, mais il en saurait plus dans un jour ou deux.

Martine déplora de ne pas pouvoir se rendre aux funérailles de Richard, prévues le soir même du côté de Rungis. Roachat s'étonna du lieu, et Martine lui avoua que Malasuerte avait souhaité lui organiser des obsèques dans la tradition vaudou dans une de ses boîtes de nuit, la plus grande en l'occurrence. C'était l'usage pour les grandes occasions, depuis le retour vers la pratique des rites Dahoméens chez les Africains de l'ouest et les Antillais de la capitale. Il lui demanda s'il pouvait demander à un de ses amis d'y assister pour lui et de participer aux frais de la cérémonie, mais Martine lui fit comprendre que ces cérémonies n'étaient pas ouvertes du tout aux non-initiés et que Bonaventure aurait sans doute souhaité qu'elle ne lui dise rien. Il s'engagea à rester

discret sur ce point, et en lui promettant de lui donner rapidement des nouvelles, il lui souhaita une bonne soirée.

Il appela ensuite Malic, qui écouta son compte rendu d'une oreille distraite. Puis le lieutenant se mit à le harceler de questions sur ce qu'il avait ressenti lors de ses premiers cauchemars consécutifs à la mort de Pellicomo. Sur ce que Martine lui avait dit à propos de l'Asson. Sur les mots créoles qu'il l'avait entendu prononcer. Il lui répondit aussi évasivement que la détermination presque obsessionnelle de Malic le lui permit.

Pour détourner de son cas les questions de son adjoint et surtout éviter de lui parler de sa perte de mémoire de la nuit précédente, il lui parla des obsèques de Pellicomo.

Ce sujet sembla littéralement fasciner Malic qui semblait oublier que les risques qu'encourrait le commissaire n'avaient, pour le moment, absolument rien de surnaturel. Mais son adjoint était à cran ces derniers temps quand il s'agissait de religion. La venue imminente du Pape en visite à Paris l'électrisait sans doute un peu trop. Il lui dit donc ce que Martine lui avait confié, la cérémonie aurait lieu avant l'ouverture au public de la boîte de nuit « Eropolis » du côté de Rungis.

Une fois raccroché, il appela le Tigre pour le remercier de son aide efficace et l'avertir des risques insensés qu'il s'apprêtait à prendre le lendemain.

Le Tigre sembla un peu inquiet, il est vrai que l'opération devenait plus que non conventionnelle et son improvisation pouvait inquiéter le vieux soldat. Mais ils avaient une telle obligation de résultat qu'il ne s'opposa pas au plan du commissaire.

Il eut le temps de finir sa bouteille de vin, et, sur le coup des vingt heures, le voilier fit son retour dans le port. Manœuvré assez habilement par Medvedine, il apponta, et la petite troupe descendit du bord. Soutine en dernier, toujours apathique et collé de près par sa nounou taille patron.

Le commissaire fît comme le matin et rejoignit rapidement leur hôtel pour s'assurer qu'ils restaient bien à Dubrovnik. Ce qui était le cas, et il abandonna là sa surveillance.

Son plan était défini, et même si une petite partie de la troupe sortait ce soir il n'aurait rien à gagner à tenter une approche, bien au contraire. Il décida donc d'essayer

de se reposer, car la journée du lendemain s'annonçait exigeante physiquement pour lui.

Il prépara son équipement, glissant le téléphone, son GPS et une arme dans un sac étanche qui s'accrochait à son gilet de plongée. Il y glissa aussi un sachet de cocaïne et deux gélules blanches qu'il avait amenées de France, deux souvenirs de ses années passées dans les commandos de la légion, deux petites gélules de cyanure, qu'on leur donnait plus pour les gonfler à bloc que pour leur usage éventuel.

Il n'avait pas l'intention de mourir pour protéger les petits secrets de la présidence, mais il n'avait pu résister à une pulsion instinctive quand il avait décidé de partir pour Dubrovnik. Après tout, il était ainsi prêt à toutes les éventualités.

Il n'eut pas en se réveillant la désagréable surprise de s'être vu voler le souvenir de sa nuit. Il était reposé. Il fit un peu d'exercice pour se préparer physiquement à sa difficile journée, et après un généreux petit déjeuner, alla prendre position sur les rochers, son équipement prêt à être enfilé.

Il attendit une petite heure en alternant avec ses jumelles l'observation du vieux port et de l'archipel verdoyant des Elaphites qui se trouvait au large de Dubrovnik.

Le bateau fit son apparition à la sortie du vieux port. Rochat enfila son équipement aussi rapidement que possible. Il fit une petite pause pour estimer au mieux la trajectoire du bateau et son point de passage le plus proche du rocher, puis il sauta et entama sa descente en longeant le fond à un rythme soutenu.

De brefs coups d'œil à sa boussole lui permirent de garder un cap bien dans la trajectoire qu'il avait estimée nécessaire pour croiser celle du voilier. Une fois à ce point, Rochat était à une profondeur de douze mètres. Il ne devait pas être visible depuis la surface. Il redressa la tête et vit à une cinquantaine de mètres le fond du grand voilier qui s'avancait vers lui sans un bruit. Les moteurs étaient éteints, mais la voile lui donnait déjà une assez belle vitesse. Rochat dut entamer sa remontée plus rapidement qu'un plongeur prudent ne l'aurait fait, mais il n'avait pas le choix.

À mi-chemin vers la surface ses tympan lui faisaient tellement mal qu'il dut faire un petit arrêt avant de se faire blesser sérieusement par la décompression trop brutale. Le bateau passait au-dessus de lui, il poussa de toutes ses forces sur ses palmes, nageant aussi vite qu'il le pouvait. Il avait du mal à regagner du terrain sur le voilier.

La course poursuite dura quelques centaines de mètres, ses cuisses le brulaient, son souffle haletant expulsait de trop grandes quantités d'air dans son détendeur.

Il surconsommait énormément d'air, mais au prix d'un intense effort il parvint à mettre la main sous la coque du voilier.

Celui-ci prenait encore de la vitesse et l'onde de l'eau passant sous sa coque était forte. Rochat dut encore faire un important effort pour coller sa ventouse sur le fond du voilier. Il voyait à quelques centaines de mètres, à tribord, la houle blanche générée par un gros ferry passant dans le sens inverse du voilier.

La houle générée allait lui faire perdre le contact avec le bateau s'il ne parvenait pas à s'y accrocher avec ses deux ventouses.

Son corps commençait à onduler fortement, ses bouteilles cognaient le fond du voilier, il allait se faire repérer s'il ne stabilisait pas rapidement sa position.

Il avait beau être un plongeur de combat breveté, sa pratique intensive de la plongée remontait maintenant à de nombreuses années et sa condition physique n'était plus tout à fait la même.

Il se demanda s'il n'avait pas un peu sur estimé ses forces, sa main agrippée à la ventouse déjà accrochée menaçait de lâcher prise sous les coups de boutoir de la houle. Comme souvent ce fut sa rage qui le sauva, dans un geste presque désespéré sa main gauche colla la deuxième ventouse sur la coque d'« Instrument de Dieu ». Il se retourna dans un mouvement compulsif et colla son ventre sous le bateau.

Le dernier mouvement lui avait fait naître une forte douleur dans les reins, il s'était sûrement fait une déchirure.

Il resta collé au bateau qui tanguait assez fortement au plus gros de la houle générée par le ferry.

Mais Rochat ne lâcha pas prise, il suivrait son Moby Dick jusqu'aux fonds des mers s'il le fallait.

Il reprit difficilement son souffle. Le voilier voguait maintenant à pleine allure au sud de l'île de Lopud.

Il regarda la pression dans ses bouteilles, ce serait finalement assez juste pour tenir la traversée. Il avait énormément consommé pour réussir à atteindre le voilier et il lui

faudrait maintenant faire très attention à sa consommation d'oxygène s'il ne voulait pas entamer la deuxième bouteille prévue pour le voyage retour.

Il se laissa plaquer par l'onde le long de la coque, le visage collé au voilier et il se concentra sur sa respiration, les mains crispées sur les poignées de ses ventouses, qui fort heureusement pour lui tenaient bon.

Il parvint à réguler sa respiration, inspirant lentement, expirant par petites saccades, et le voyage se déroula sans nouveaux heurts. La mer était très calme, et le voilier glissait paisiblement.

Heureusement pour Roachat ils ne croisèrent pas d'autres Ferries une fois passée l'île de Lopud.

Chapitre 14

« *L'impossibilité d'une île* »

Mer Adriatique, au large de Mljet, samedi 12 septembre.

Une petite heure s'écoula, et le voilier s'arrêta, sans avoir pour autant atteint le rivage.

Rochat vit arriver le fond plat d'un bateau rapide long d'une dizaine de mètres qui s'arrêta au bord du voilier. Pour ne pas perdre la trace de son gibier, le commissaire longea le fond du bateau jusqu'à sa proue et sortit la tête de l'eau sous le couvert de l'avancée du pont avant.

Le hors-bord était occupé par trois hommes armés en tenues paramilitaires, ils discutaient de manière assez conviviale avec les occupants du bateau. Le commissaire regarda un peu l'environnement du lieu. Au gré du ressac, il pouvait apercevoir la petite île, destination finale de leur traversée à quelques centaines de mètres du voilier, et de l'autre côté, au loin, plus au sud, les montagnes de Mljet, verdoyantes et majestueuses.

Ce n'était qu'un petit contrôle de la part des gardes de l'île. L'objet de ses préoccupations ne quitterait pas le bateau. Il récupéra ses deux ventouses et partit en palmant énergiquement vers la petite île privée.

Il repéra quelques rochers isolés, masqués du reste de l'île et du voilier par un bosquet de pins parasols centenaires et il y accosta.

Il mit son équipement de plongée dans un sac qu'il lesta et bloqua avec des rocs à quelques mètres de la côte. Il garda la combinaison et le gilet sur lui. Il espérait que non, car le rapport de forces ne risquait pas d'être en sa faveur, mais il aurait peut-être besoin d'une arme.

Au large, le hors-bord s'était finalement éloigné du voilier. Celui-ci reprenait sa course paisible vers le ponton en bois d'une dizaine de mètres qui prolongeait l'anse d'une petite crique de sable, seule trouée blanche dans les rivages rocaillieux de la petite île.

Surplombant ce décor idyllique Rochat pouvait apercevoir une villa, entre de magnifiques pins parasols séculaires, typiques de cette partie de la côte dalmate. Elle s'étendait d'un seul niveau sur une cinquantaine de mètres au point culminant de la petite île. Discrète, ses murs de pierres grises se fondaient dans le paysage et s'intégraient harmonieusement au décor naturel et rustique du site.

Il n'y avait pas beaucoup d'activité, seuls trois hommes en marinières attendaient le voilier debout sur le ponton.

La villa était calme, personne sur la terrasse ni dans la véranda. Rochat attendit, caché entre deux rochers. Il récupérait lentement de cette éprouvante traversée, son dos lui faisait un peu mal, il sentait comme une pointe enfoncée juste sous ses côtes, ça ne l'aidait pas à reprendre son souffle, mais il n'était pas trop handicapé s'il ne forçait pas ses mouvements.

Le voilier s'était arrimé au bout du petit ponton. La troupe bigarrée et bruyante en descendait en riant, les mêmes que la veille. Les deux avocats encadrant Medvedine qui gardait l'oreille vissée à son téléphone portable.

Plus haut les portes de la villa venaient de s'ouvrir et un homme de grande stature d'une soixantaine d'années, mais se tenant très droit et arborant une magnifique crinière blanche vint à leur rencontre. Il prit Medvedine dans ses bras, effusion démonstrative et quelque peu outrancière, qui permit à Rochat de photographier l'inconnu et d'envoyer la photo à Malic avec son téléphone pour qu'il l'identifie.

Rochat était fasciné par Medvedine. Le jeune russe avait un regard couleur or, une teinte de peau dorée et des cheveux blond foncé coupés courts pour minorer une

calvitie précoce prononcée. L'oligarque paraissait être un personnage de légende, un Midas moderne, lui-même tellement empli de l'or qui avait coulé dans son berceau qu'il en avait pris la teinte. « L'or des fous » pensa le commissaire en prenant quelques clichés du jeune russe.

Après l'accolade, la troupe regagna la villa et disparut à l'intérieur. L'île retrouvait son calme, le silence à peine troublé par le bruit des vagues sur ses côtes. Les trois hommes de main débarquaient des caisses et faisaient des allers-retours jusqu'à l'office.

Rochat resta au couvert du petit bosquet, l'île étant très surveillée, il y avait fort à parier qu'elle fut dotée de systèmes de sécurité électronique. Il était plus prudent d'y rester les pieds dans l'eau sauf cas de force majeure.

Les premiers signes d'animation en provenance de la villa furent l'œuvre des quatre jeunes femmes qui sortirent en maillot de bain et regagnèrent la petite plage. Les abeilles ne tardèrent pas à les suivre, les deux jeunes militaires, Soutine et son garde sortirent à leur tour pour profiter du soleil éclatant de cet après-midi dalmate.

Ils se répartirent tous sur la petite bande de sable blanc, Soutine se tenant à l'écart de la troupe assis sur un rocher, les yeux perdus dans la mer. Son surveillant restait à une distance raisonnable d'une vingtaine de mètres, sur la plage, et le regardait distraitement, car son regard était régulièrement retenu par les courbes des jeunes femmes qui avaient abandonné leurs maillots de bain pour offrir l'ensemble de leur plastique aux rayons du soleil.

Une telle occasion de parler au jeune russe ne se représenterait sans doute pas de si tôt.

Le commissaire décida d'en profiter. Seulement Soutine s'était assis sur le bord opposé de la plage. Il ne pouvait pas le rejoindre sans avoir à traverser l'eau devant l'intégralité de la petite bande, ce qui était, même sous l'eau, trop risqué. Il décida donc de faire le tour de l'île pour rejoindre Soutine par le côté opposé. La distance n'était pas si grande, il en aurait pour une demi-heure, en restant prudent. Il n'avait plus qu'à espérer que le jeune peintre ne quitte pas son rocher pendant ce laps de temps.

Les Dieux de l'Adriatique lui sourirent plus qu'à Ulysse. Soutine n'avait pas bougé d'un pouce quand il termina son périple. Il avait pu constater en passant de l'autre côté de la villa que des tentes et des tables étaient installées sur la terrasse opposée du bâtiment. Une réception pour une cinquantaine de personnes semblait en cours de préparation. C'est là que les caisses étaient amenées et Medvedine y discutait à une table avec son hôte et ses deux avocats.

Il s'approcha discrètement du rocher du jeune Russe. Son garde du corps était extrêmement occupé à enduire les naïades de crème solaire. Vu la tournure des événements, l'attentat à la pudeur n'était pas loin, mais, pour le coup, la surveillance s'était relâchée.

De toute façon, sauf à partir à la nage, Soutine ne pouvait pas aller bien loin.

Rochat pria intérieurement que son calcul fût le bon et que le jeune Russe était bien retenu contre sa volonté, tout semblait l'indiquer. Mais s'il se trompait et que celui-ci signalait sa présence, la vie du commissaire ne tiendrait plus qu'à un fil très fragile. Il n'aurait plus qu'à tenter de regagner son matériel de plongée, s'équiper et essayer de rejoindre Pomena en nageant, ce qui semblait lui offrir des chances de survie très hypothétiques.

Mais l'ensemble de cette expédition étant insensé depuis son origine, il fallait bien aller au bout de sa logique. Il sortit la tête de l'eau et murmura le nom du jeune peintre.

- Charles !

Le jeune homme sursauta et tourna son regard vers le bas du rocher où se tenait agrippé le commissaire. Il était à peine hâlé, et ses grands yeux bleus étaient cernés de noir. Vu de près sa maigreur était effrayante, ses bras donnaient l'impression de pouvoir se casser au moindre choc, sous sa peau son réseau de veines était tellement apparent qu'il semblait être l'armature de ce corps chétif. Son visage émacié était illuminé par son regard bleu clair, ses deux grands yeux lui prenant la plus grande partie du visage, comme un personnage de dessin animé japonais.

- Ne regarde pas vers moi. Je suis un flic français venu pour t'aider, ne me parle pas directement et mets la main devant ta bouche pour me répondre. Ton garde a l'air occupé.

Il n'allait pas tarder à savoir s'il avait bien analysé la situation.

À son grand soulagement, le jeune homme redirigea son regard vers la ligne d'horizon et mit sa main devant sa bouche, faisant mine d'appuyer son menton sur ses avant-bras.

- Je ne pensais plus que vous arriveriez à temps. Ils vont me tuer bientôt !
- Pourquoi en veulent-ils à ta vie ?
- J'en sais trop sur leurs crimes. Je les ai vus faire des choses complètement insensées. Je vous dis tout si vous me sortez d'ici !
- On va essayer. J'ai quelques questions à te poser avant. Raconte-moi ce qui t'a mis dans cette situation.
- Pas avant que vous ne m'ayez éloigné de là !
- Avant de lancer une opération militaire en territoire étranger qui pourrait menacer la vie du fils d'un proche du chef de l'État d'un pays siégeant au conseil de sécurité de l'ONU, il va nous falloir un peu plus d'informations. Je veux bien t'aider, mais il va falloir que tu m'aides à le faire. OK ?

Le jeune peintre sembla réfléchir quelques instants, puis il lâcha dans un soupir.

- Bon, je pense que je n'ai pas trop le choix. Qu'est-ce vous voulez savoir ?
- Qu'est-ce qui est arrivé à Richard Pellicomo ?
- Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? C'était un zonard, une épave, il est mort, tant mieux pour nous tous, non ?
- Ça ne marche pas comme cela. Une vie en vaut une autre, il y a une enquête d'ouverte.
- Merde ! J'ai vu de mes yeux Medvedine organiser les incidents qui ont permis à la Russie d'envahir la Georgie. Je le vois tous les jours participer à des trafics mafieux et vous, vous vous intéressez à ce pauvre type de Richard ! Là je ne comprends pas !

Soutine s'emportait un peu et parlait trop fort. Roachat prit peur, mais sur la plage l'attentat à la pudeur battait maintenant son plein, le garde avait bien d'autres préoccupations que la surveillance du jeune peintre. Leurs propres gémissements couvraient amplement les éclats de voix du jeune peintre.

- Calme-toi, je me disais juste que tu ne serais pas assez idiot pour me lâcher des infos sur ces sujets sans contrepartie. Garde ta monnaie d'échange, mais dis-moi tout sur l'Haïtien en gage de bonne volonté.
- Il a voulu jouer et il a perdu, c'est tout simple.
- Sois un peu plus précis, s'il te plait.
- Ça a commencé il y a trois mois. Medvedine est venu à la galerie, conseillé par un ami russe qui aime beaucoup mon œuvre. Medvedine a adoré mon style et mon univers. Il m'a demandé de faire des peintures pour lui, de peindre ses exploits. Je n'étais pas le premier à le faire, il a une jolie collection à Moscou, impossible à exposer, mais il y a de très belles œuvres. Il s'est fait de plus en plus pressant pour que je l'accompagne partout. Que je fasse une peinture lors de ses passages à Paris ne lui suffisait pas. C'est quelqu'un de très exigeant et autoritaire, il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste.
- La belle affaire, deux ou trois mois de vacances sur un yacht ça ne se refuse pas non ?
- Sauf que je me suis renseigné un peu, tous les peintres de sa collection privée sont morts dans des circonstances suspectes... Ce qui a pour double effet de faire monter leur cote et de faire disparaître le risque qu'ils aillent répéter à quelqu'un ce qu'ils auront obligatoirement vu en trois mois avec ce dingue. Je n'aurais pas vécu longtemps, une fois la peinture terminée.
- Quel lien avec Richard ?
- C'est lui qui l'a proposé, il a voulu que j'offre à Medvedine une œuvre bien plus forte qu'une simple peinture. Un happening d'art extrême. On lui a proposé de jouer pour lui à la roulette russe. Chaque fois que Richard aurait appuyé sur la détente, il aurait gagné un million de dollars.
- Quand même !
- Medvedine s'en moque, il est immensément riche, il ne sait même pas à quel point, et surtout il adore ce genre de spectacle. C'est un vrai malade. Il a accepté sans hésiter, que Richard fasse ça par amour pour moi semblait l'exciter follement. On a mis en scène le jeu, j'ai créé un décor exceptionnel dans un salon du tripot des Chinois et on a filmé la partie.

- C'est d'une lâcheté rare, sacrifier Richard pour ce dingue !
- Richard était une loque sans avenir, je suis un peintre au talent essentiel, je ne pouvais pas mourir, ce minable ne manquera à personne !
- Laisse la postérité en juger... et votre jeu a mal tourné ?
- Oui, dès la première pression, Richard souriait, comme s'il le savait, et il est mort foudroyé instantanément. Il le savait, il avait choisi de mourir là, à cet instant. C'est un putain de suicide, c'est tout.
- Et pourquoi es-tu là alors ? Votre accord était clair.
- Medvedine n'a pas de parole. Ses gardes ont averti son père de l'incident, ils ont paniqué, ce n'était pas vraiment le moment d'avoir à demander un gros service aux Occidentaux. Il s'est fait durement sermonner par papa. Ses hommes se sont débarrassés du corps de Richard en urgence, une équipe est arrivée de Moscou le samedi pour gérer la situation. Et nous, on est partis. Medvedine était furieux, il m'a dit que tout ça était de ma faute et qu'en dédommagement je lui ferai son portrait gratuitement, que j'allais le suivre jusqu'à ce qu'il soit terminé, et sans le dire à personne.
- Et il en est où le portrait ?
- À peine commencé, je fais trainer. J'ai peur de mourir juste après.
- C'est effectivement probable, un suicide, je te le prédis. Tu les as entendu parler de Delongi ?
- C'est moi qui leur en ai parlé, ils voulaient savoir à qui Richard pouvait avoir parlé, pour s'assurer qu'il n'y ait pas de fuite.
- Bravo, tu sais qu'ils l'ont tuée ?
- Ce n'était pas prévu, ils ont flippé parce que les services secrets français s'intéressaient à elle, sinon ils se seraient contentés d'acheter son silence, mais ce crétin de Richard avait appelé cette pute juste avant, c'était trop risqué... je n'y peux rien moi, je n'ai jamais pu supporter cette pétasse de toute manière. Bon débarras.

Rochat resta songeur quelques secondes. La visite qu'il lui avait rendue avait entraîné la mort de la jeune femme, ce sac de nœuds sordide le laissait pantelant. Il

commençait à haïr franchement le jeune Russe, crétin imbu de lui-même, si quelqu'un méritait bien ce qui lui arrivait c'était lui.

- Et tu leur as parlé d'autres personnes ?
- De qui aurais je pu parler ? À part Delongi, moi et la pute rousse de la galerie Richard n'avait pas d'amis, que de vagues connaissances du monde de la nuit à qui il ne parlait plus depuis des mois...

La galeriste, Rochat sentit son pouls s'accélérer, Claire était sûrement en danger, comment avait-il pu ne pas y penser.

- Tu les as entendu parler de Claire, ils veulent la tuer ?
- Je ne sais pas ils ne me parlent plus trop depuis que je leur ai dit ce qu'ils voulaient. Et je m'en fiche, qu'ils la tuent cette salope, je ne la regretterais pas, elle ne comprend rien à l'art.

Rochat fit un effort pour rester calme. Son sang bouillonnait dans ses tempes, s'il réussissait à extraire Soutine de cette souricière, ce serait pour le corriger de ses propres mains et lui faire regretter sa prison dorée. Mais sur la petite plage, la partie fine touchait à sa fin, il lui fallait en arriver à l'essentiel, et rapidement.

- Je vais te demander quelque chose de capital pour obtenir un accord pour l'opération d'évasion. Il faut que tu réfléchisses bien et que tu me dises tout ce que tu pourrais savoir.
- Allez-y ! Des infos énormes j'en ai plein. Si vous saviez ce que je vois au quotidien avec ces malades.
- Si Richard cachait des documents, des vidéos, où les aurait-il mises ?
- Qu'est ce que c'est que ce truc ? Richard cacher quelque chose ? À part sa coke, je ne vois pas, sa coke il la planquait dans son appart, et à l'époque où il dealait il avait une cache dans les toilettes d'un café rue Oberkampf, mais ça date, il n'a plus rien là bas.
- Dis toujours.
- Le bistrot s'appelle « L'assommoir », sa planque était, si ma mémoire est bonne, derrière le ballon d'eau des toilettes des hommes. Il y avait un carreau de descellé et un petit creux derrière. Il y glissait ses sachets de coke.
- Aucune autre idée ?

- Non vraiment, à part dans son studio. Mais ça, je pense que vous avez du y penser.
- Toujours sur Richard, après on se préoccupera des trafics de la présidence russe, tu ne lui connaissais pas de liaison avec une personne célèbre et influente ?
- Vous avez fini de déconner. Richard était un camé, défiguré et ignare, à part moi il n'avait rien, c'était mon animal de compagnie, c'est tout.

Le calme revenait sur la plage, il allait devenir risqué de continuer leur conversation.

- Bon, je vais devoir te laisser, vous rentrez à Dubrovnik ce soir ?
- Non, on ne repart pas avant quelques jours, il y a des gens qui arrivent ce soir, une sorte de réunion amicale des truands de la région si j'ai bien compris.
- Alors, on se retrouve ici demain, quand vous viendrez vous baigner. On parlera un peu de crime organisé et de ton évasion, tu patienteras jusqu'à demain ?
- OK, mais je ne peux pas moisir ici, bougez-vous !

Rochat prit une grande inspiration, et s'éloigna sous l'eau du rocher. Il lui fallait appeler Paris rapidement.

Il avait peur pour la belle rousse.

Et cette cache dans les toilettes devait être vérifiée sans attendre. Pour le reste, l'histoire du jeune Russe collait bien à ce qu'il avait pu constater.

Pellicomo s'était suicidé. On ne pouvait pas exclure non plus qu'il ait détruit les vidéos après avoir décidé de mettre fin à ses jours, dans ce cas leurs recherches ne risquaient pas d'aboutir.

Le temps pour le commissaire de regagner son abri derrière le bosquet de pins parasols, deux yachts étaient en approche de l'île. Le hors-bord des gardes était déjà arrimé à l'un d'eux.

Ils allaient effectivement avoir de la visite.

Sur la petite plage, la joyeuse bande avait recouvert un peu de décence. Soutine avait quitté son rocher et s'était assis à leur côté.

Rochat appela Boniperti et lui fit un petit point sur ce qu'il venait d'apprendre.

Celui-ci avait malheureusement, lui aussi, de mauvaises nouvelles à lui apporter.

- Il est trop tard pour Claire Dessambre. Je viens d'être informé de son décès.

Le commissaire accusa le coup. Il fut brutalement assailli par des images de la jeune femme. Claire riant, se passant la main dans sa chevelure ardente, lui dévoilant sa poitrine blanche et abondante... Les Russes allaient devoir payer, d'une manière ou d'une autre.

- Elle s'est suicidée, des voisins de la galerie l'ont vue ouvrir les fenêtres de l'appartement des propriétaires dont elle avait les clés, monter nue sur le rebord de la fenêtre et se jeter sur la verrière de la galerie. Elle est morte sur le coup. Elle a laissé une lettre d'adieux sans équivoque dans l'appartement.
- Quand est-ce que ça a eu lieu ?
- Jeudi après-midi. Les deux Russes sont repartis samedi pour Moscou, on ne m'a communiqué ces informations que ce matin. Voilà tout le problème de n'être pas officiellement en charge du dossier.
- Encore un suicide bidon, faites-lui des analyses de sang !
- On ne peut pas intervenir dans l'enquête, elle va être classée, comme celle de Delongi et de Pellicomo. Les suites ne pourront pas être judiciaires, vous le savez bien.
- On ne va pas laisser ces crimes impunis !
- Restez sur place cette nuit si vous le pouvez, j'en parle au président et je vous dis demain matin ce qu'on peut envisager de faire. Je doute vraiment qu'il souhaite bouger le doigt pour Soutine. Pour le reste, c'est une impasse pour nous, ça ne pourra que se répercuter par la voie diplomatique, nous sommes impuissants.

Rochat acquiesça, il avait déjà en tête ce que, lui, il pourrait envisager de faire, quand on ne peut avoir la justice il reste la vengeance.

- J'envoie Deruquère vérifier la planque dans le bistrot. De la Malicorne n'est pas disponible. Concernant votre photo, c'est celle de Branko Milatic un criminel de guerre serbe, recherché par le Tribunal Pénal International pour l'ex-Yougoslavie. Un mafieux influent dans les Balkan, insaisissable jusqu'à aujourd'hui. Cette localisation peut être utile, je l'ai communiquée à la DGSE.

- Merci monsieur le préfet, je vous rappelle demain matin.
- Je n'aime pas trop quand vous semblez résigné Rochat. Ne faites pas de conneries je vous en supplie, ajouter votre nom sur cette liste macabre n'arrangerait rien.
- Je serai prudent.
- J'espère.

Il resta quelques minutes les yeux dans le vide, dirigés machinalement vers les énormes yachts en approche autour de l'îlot. Des larmes inondaient le bord de ses yeux, il souffrait de la mort de la jeune galeriste bien plus que la simple compassion ne l'aurait causé, cette jeune femme débordante de vie et de sensualité ne méritait pas une telle fin.

Il observa les allées et venues sur le ponton. Une vedette Riva fort élégante faisait des allers-retours entre l'île et les yachts et débarquait petit à petit leurs occupants. Rochat les prit en photos, un par un, méticuleusement.

Puis il observa discrètement la bacchanale qui les rassemblait. Une cinquantaine de personnes dinaient sur la terrasse au son d'un orchestre slave festif et à la joie communicative. Medvedine et Milatic remplissaient leur rôle de maitres de cérémonie avec entrain, passant de table en table, aux petits soins pour leurs invités.

À la fin du dîner, un feu d'artifice fut tiré, pendant que des bouchons de champagne sautaient à un rythme soutenu, Rochat n'avait pas vu Soutine ni son garde du corps il ne devait pas être le bienvenu aux fêtes de Medvedine.

Il profita de l'accalmie de la nuit, une fois que les fêtards eurent regagné leurs yachts pour récupérer son équipement de plongée et le transférer de l'autre côté de l'île à une petite centaine de mètres de là où il retrouverait Soutine. Il les rangea de manière à pouvoir s'enfuir le plus rapidement possible si sa deuxième entrevue avec le jeune Russe se terminait mal.

Puis, il trouva une petite anse éloignée de la villa où il put s'allonger et dormir quelques heures.

Son sommeil fut de nouveau agité. Il fit un rêve étrange. Il voyait Pellicomo sur un bucher, entouré de prêtres en tenues d'apparat. Il faisait nuit et l'Haïtien lui montrait le

ciel du menton, dans le ciel éclataient des feux d'artifice similaires à ceux tirés par les Russes la veille. Pellicomo souriait à Rochat en lui disant :

- Chez moi, quand les comètes sont dans le ciel c'est signe que les loups-garous vont sortir.

Cette phrase faisait paniquer Rochat qui courrait désespérément vers la galerie « Art tendre », où il arrivait à temps pour voir Claire traverser la verrière, s'écraser sur le sol et lui sourire dans un dernier soupir. Il se réveilla en sueur à ce moment du rêve. Il ne put retrouver le sommeil, et passa le reste de sa nuit à méditer sur ses envies de vengeance.

Le lendemain matin, les yachts larguèrent leurs amarres et partirent en saluant les occupants de la petite île de sonores coups de corne de brume. Medvedine et Milatic vinrent sur le ponton les saluer, puis la villa retrouva son calme, à peine troublé par les quelques employés de maison qui s'occupaient de ranger la terrasse.

Rochat ingurgita les quelques barres énergétiques qu'il avait eu la bonne idée de glisser dans son équipement et sur le coup des onze heures, il rappela Boniperti.

- Il n'y avait rien du tout dans la planque rue Oberkampf, Deruquère a bien trouvé la cache, mais elle est vide.
- Je me demande si on les retrouvera un jour ces vidéos.
- J'ai eu le président ce matin. Il veut que nous continuions à chercher, même si nous pouvons reprendre d'autres affaires en cour, mais nous devons continuer à lui rendre des comptes.
- Ça frôle l'obsession.
- J'en ai bien peur, il ne lâchera pas.
- Je n'ai plus qu'une piste.
- Laquelle ?
- La famille de Richard en Haïti, il leur a peut-être envoyé les bandes.
- On en parle à votre retour, difficile de vous envoyer là-bas en ce moment.

Rochat savait bien que ce qui avait motivé cette réflexion de sa part n'était pas réellement le désir de faire avancer l'enquête, mais bien son besoin de respecter la parole donnée à Martine et indirectement, à Richard.

- Et concernant Soutine, que dois-je faire ?

- Absolument rien, vous quittez les lieux au plus vite. Son cas sera abordé de manière diplomatique lors des prochaines rencontres entre chefs d'État. De même que toutes les photos que vous venez de nous envoyer, Medvedine fils en compagnie des truands les plus importants du bassin Méditerranéen et des Balkans. Ça vaut de l'or, mais pas pour nous.
- Il aurait des infos sur l'incident monté de toutes pièces par les Russes qui leur a servi de prétexte pour envahir la Géorgie.
- La belle affaire, vous croyez qu'on a besoin de lui pour savoir ça ? On est dans la diplomatie internationale Rochat, ce n'est plus de notre ressort. Si l'Élysée au nom de la raison d'État décide de laisser Soutine là où il est, ça nous conviendra très bien. Allez Rochat décrochez et rentrez sur Paris au plus vite. Je suis bien clair.
- Oui monsieur le préfet, je décroche.

Il ne s'attendait pas à une autre consigne, de toute façon il aurait été bien incapable d'extraire Soutine, l'île était bien protégée, pour un homme seul, le coup de force était plus que risqué, impossible.

Par contre, il n'était pas question pour lui de décrocher avant d'avoir eu un dernier petit entretien avec le jeune peintre.

Il le retrouva donc, comme convenu, en début d'après-midi. Sous un soleil de plomb, la même troupe que la veille rejoignit la petite plage. Soutine vint s'asseoir sur le rocher sous le regard toujours très distrait de son garde du corps qui était loin de s'imaginer que Rochat l'attendait là.

Tendu sur l'issue de cet entretien, le commissaire avait sorti une de ses deux armes de poing et l'avait posée sur un rocher à portée de main, mais dans le dos de Soutine.

- Alors, vous allez m'emmener comment ?
- Je n'ai pas de bonnes nouvelles pour toi Charles.
- Quoi ? Vous ne pouvez pas m'emmener aujourd'hui ?
- Je ne t'emmènerai pas du tout. Ça doit se régler de manière diplomatique.
- Vous déconnez, ils me tueront plutôt que de me rendre, un accident, un suicide et on n'en parle plus.

- Je sais, je suis désolé, je n'ai rien pu faire, je suis écœuré, un peintre de ton talent, on ne peut pas le laisser crever comme ça. C'est honteux !
- Qu'est-ce que vous comptez faire ! Ils vont me tuer !
- Je sais.
- Mais je n'ai pas fini mon œuvre, elle commence à peine.
- Et elle est déjà très riche, mais si tu te préoccupes de ta postérité, tu sais de belles légendes naissent dans ces morts prématurées, James Dean, Rimbaud, Saint-Exupéry... Tu peux devenir leur égal.
- Non, ma mort sera trop discrète, ils vont me suicider où causer un accident qui n'aura rien de mythique, leur but n'est pas de faire dans le spectaculaire. Mon œuvre sera oubliée.
- Reprends la main. Fais-toi le destin d'un immortel !
- Comment putain, je suis paumé sur ce caillou de merde !
- Je ne devrais pas t'aider, mais tous les risques que j'ai pris c'est parce que j'adore ta peinture, « Crucirquefiction » et la série des « Sadotopraits », ce sont des merveilles, il faut que tu passes à la postérité. Et tu peux le faire en te vengeant de Medvedine.
- Comment ça ?

Le regard cerné de noir du jeune peintre devenait fiévreux, Roachat réussissait son coup au-delà de ses espérances. Il lui tendit ses deux capsules de cyanure.

- Une pour toi et une pour Medvedine. Mort instantanée et sans douleur. Avec ça tu rentres dans la légende, tu seras une idole pour avoir débarrassé le monde de cette ordure. Tu seras mythique Charles !

Le jeune peintre regardait les deux capsules dans sa main, avec un sourire noir il demanda à Roachat.

- C'est sans douleur, vous êtes sur ?
- Certain, c'est instantané, du cyanure.
- Oh oui, c'est bon ça, je termine son portrait et je l'empoisonne juste à la fin. C'est génial !
- Mythique.
- Oui, mais ce qui est moins bon, c'est que l'idée vienne de vous, c'est dommage.

- Je ne le dirai jamais, ce serait mauvais pour ma carrière.

Soutine marqua un temps d'arrêt en regardant le commissaire.

- Oui, c'est sur, vous n'en parlerez jamais.

Le jeune peintre se leva sur le rocher un sourire narquois illuminait son visage. Il pointa le commissaire du doigt et hurla en russe en appelant son garde du corps.

« Le sale petit con ». Pesta Rochat en tendant le bras vers son arme.

Il l'avait prise en main quand il vit apparaître au-dessus du rocher la tête du garde du corps se précipitant imprudemment pour voir la raison des cris de Soutine, il allait avoir un après-midi moins plaisant que la veille. Le commissaire lui logea une balle en plein front, l'arrière de sa tête explosa en un nuage de sang, de cervelle et d'os et il bascula en arrière, la bouche ouverte, surpris de mourir ainsi en plein soleil.

Sous les hurlements hystériques des jeunes femmes horrifiées, il plongea dans l'Adriatique et nagea de toutes ses forces vers son équipement de plongée.

Il l'atteignit en un temps record pour lui.

Il enfila son gilet de plongée, puis s'enfonça sous l'eau alors que des gardes arrivaient de la villa en courant et qu'un bateau apparaissait à quelques centaines de mètres et fonçait vers lui à pleins gaz pour le prendre en tenaille.

Il se déporta sous la surface de quelques mètres pour qu'ils perdent leur cible, et il mit son masque, ses palmes, le détendeur et partit droit devant lui pour atteindre les profondeurs.

On commençait à lui tirer dessus depuis la rive.

Des colonnes blanches zébraient l'eau autour de lui, assez loin fort heureusement, mais se rapprochant assez rapidement.

Il longea le fond, en nageant aussi vite qu'il le pouvait, il atteignit en quelques instants une profondeur suffisante pour être hors de portée des colonnes blanches létales qui commençaient à le frôler.

Il passa sous la coque du hors-bord des gardes dont le bourdonnement menaçant hantait les fonds tout autour de l'îlot. En jetant un regard inquiet à intervalles réguliers vers cette menace assourdissante, il s'en éloigna.

Il n'était pas sorti d'affaire pour autant, perdu dans le fond de l'Adriatique avec son équipement de plongée. Les côtes de Mljet étaient à plusieurs kilomètres, il n'y arriverait probablement pas en nageant.

Il n'avait plus qu'à espérer que, une fois assez loin, en remontant à la surface, le premier bateau qu'il croiserait ne serait pas un bateau envoyé à sa recherche par les Russes.

Misant tout sur cette espérance, il orienta sa nage avec sa boussole vers le sud et le port de Pomena, contourna la petite île en allant assez profondément sous l'eau pour ne pas risquer d'être vu, puis prit sa vitesse de croisière par trois mètres de fond en direction de l'île de Mljet. Au-dessus de lui, il vit à plusieurs reprises les fonds plats des hors-bords des Russes, mais il se trouvait suffisamment loin d'eux pour ne pas risquer d'être repéré.

Il nagea ainsi pendant trois quarts d'heure, parcourant près de deux kilomètres sous l'eau, puis quand ses réserves d'oxygène ne lui permirent plus d'autre issue que de gonfler son gilet et de remonter à la surface, il le fit en espérant que la chance lui sourie.

Il voyait la côte de Mljet de loin en loin. Il s'en trouvait encore à plusieurs kilomètres, les courants l'avaient déporté au fil de sa traversée. Il n'aurait plus la force d'atteindre les côtes, mais cette partie de l'Adriatique était très fréquentée, il espérait pouvoir intercepter un bateau.

Restait à souhaiter que les hors-bords ne le trouvent pas avant.

Son attente fut assez longue et pénible, il était régulièrement submergé par les vagues et recrachait de pleines gorgées d'eau salée, son gilet se dégonflait lentement et il utilisait le peu d'air qui lui restait pour le remplir et rester en flottaison.

Malgré tout, après quelques hésitations en voyant passer de loin des bateaux dont il ne pouvait pas être sûrs que les occupants ne soient pas hostiles, il vit une petite barque de pêche bleue avançant lentement au gré d'une petite voile blanche.

Il l'appela de tous ses poumons, utilisant toutes les langues dont il avait un soupçon d'usage, faisant de grands signes de bras et nageant en direction de la petite embarcation.

Le vieux pêcheur édenté au cuir tanné fut assez sensible aux arguments de Rochat. Deux ou trois billets de cent kunas le convainquirent aisément d'emmener le commissaire jusqu'au port de Pomena, et de lui donner, moyennant un billet supplémentaire, une de ses salopettes de pêcheur fétide qu'il gardait dans le fond du bateau.

Par précaution Rochat jeta son équipement de plongée par-dessus bord, si les Russes cherchaient un plongeur, inutile de leur faciliter la tâche. Il était gelé par son séjour dans l'eau, et par le souvenir du visage du garde du corps stupéfait. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas tué, la sensation était toujours aussi glaciale, légitime défense ou non.

Le vieux boucanier se rendit compte de l'état du commissaire, qui claquait frénétiquement des dents, pelotonné contre le bord de la barque, et il lui tendit une bouteille d'alcool de prune qui ralluma suffisamment la chaudière de l'officier transi.

Ainsi ramené à la vie par la brulure sucrée de la liqueur artisanale, le commissaire put à loisir se demander pendant la fin de son périple si la petite graine qu'il avait plantée dans le cerveau de Soutine allait germer.

La justice empruntait parfois des chemins détournés. Mais tôt ou tard, Claire serait vengée, il lui en fit, silencieusement, le serment.

Les deux hommes de main en marinières jetèrent Soutine sur le sol du bureau. Il s'étala de tout son long sur le plancher en merisier de cette pièce voutée à l'extrémité ouest du bâtiment. Le bureau était décoré d'antiquités vénitiennes retrouvées dans les vestiges d'une fortification lors de la construction de la villa et était le vrai cœur de l'empire de Sergei Medvedine.

L'oligarque par héritage allait et venait nerveusement dans le bureau, il se jeta sur Soutine comme un lion sur sa proie. Il lui posa le pied sur la nuque et appuya jusqu'à entendre un long gémissement de douleur du jeune peintre.

- Te voilà petite merde. Pas trop déçu de ne pas être parti avec ton ami ?

- Mais de qui tu parles Sergei ? Je ne connais pas ce type !
- Et il est venu ici pour profiter de la plage ! Tu me prends pour un con petite merde !
- Je n'en sais rien, mais c'est moi qui ai signalé sa présence.
- Justement, tu dois savoir qui c'est. Sinon tu ne l'aurais jamais dénoncé par espoir qu'il soit venu te libérer.
- Non, je te jure. J'ai eu peur. Putain, j'ai pas envie que tu me tues c'est tout !
- Me mens pas petite merde. Si on le retrouve et que tu le connaissais, je te jure que tu vas mettre très longtemps à crever.
- Je ne le connais pas.

Soutine sanglota sa dernière réponse. Medvedine sembla s'en contenter. Il leva son pied de la nuque du jeune homme. Celui-ci respira plus librement, soulagé de voir sa vie prolongée. Il retournait la tête quand il fut arrosé par le jet d'urine de Medvedine, qui riait en soulageant sa vessie sur lui.

- Voilà comment je traite les petites merdes comme toi. Allez emmenez-moi ce déchet. On se voit demain pour la toile. Petite merde.

Charles fut emporté par les deux mercenaires. Il pleurait de rage, de peur et d'humiliation. Dans sa poche droite, sa main était crispée sur les deux dragées que lui avait données le flic. Sa résolution était prise.

Dans le bureau, Medvedine attrapa son portable et appela son contact au SRV qui, sous les ordres de son père, avait été chargé d'effacer les traces de l'incident survenu à Paris.

- Tes deux hommes sont revenus en Russie ?
-
- Parfait, s'ils ont terminé le ménage, il ne vaut mieux pas qu'ils traînent à Paris.
-
- Le flic trop curieux et les deux salopes sont morts, on n'a plus rien à craindre. Même s'ils ont des soupçons les Français n'auront rien pour nous gêner. L'affaire sera terminée quand j'aurai liquidé le peintre.
-

- Très bientôt. Je ne peux plus le voir, il termine ma toile et je le liquide. Je fais un compte rendu à mon père, ne t'inquiète pas.

Il raccrocha nerveusement, agacé d'avoir à rendre des comptes à un bureaucrate minable du SRV. Il lui ferait payer cette humiliation.

Quelques heures plus tard dans le hall d'embarquement de l'aéroport de Dubrovnik, Rochat recevait un appel inquiétant d'un de ses collègues de la DCRI.

Son retour s'annonçait mouvementé.

L'appel fut suivi d'un texto comportant un message dont dépendait la vie de Malic.

Ce message n'avait pas de sens apparent :

« 4578MLT »

Il le relut anxieusement une dernière fois avant de s'engouffrer dans l'avion. Deux heures de vol ne seraient pas de trop pour essayer de comprendre ce que voulait dire ce message et en quoi il pouvait sauver Malic.

Il avait eu une dose suffisante de plaisirs balnéaires, la pluie lui manquait.

Chapitre 15

« *La confrérie des Makandal* »

Levallois-Perret, jeudi 10 septembre.

Malic n'avait nulle l'intention d'interrompre sa partie de l'enquête pendant que Rochat s'envolait pour Dubrovnik. Il avait la conviction qu'un aspect des événements restait toujours à éclaircir.

Le comportement de Rochat n'était pas la seule chose qui l'amenait à considérer une implication religieuse dans cette enquête. Ses délires en langue créole, ses poussées de rage et son appétit renouvelé pour les substances illicites auraient suffi à intriguer le lieutenant.

L'objet mystérieux légué par l'Haïtien au commissaire et les prêches enflammés de Malasuerte avaient fini de le convaincre qu'une partie de la solution se trouvait peut-être dans les relations de ces hommes avec la religion vaudou.

Ce n'était pas le type d'intuition dont il pouvait faire état. Tout au plus aurait-il pu en parler avec Deruquère. Il décida d'utiliser le prétexte des investigations préparatoires autour de la venue du Pape pour justifier sa requête auprès de l'officier qui avait mené une enquête sur l'essor des groupes extrémistes dahoméens.

Il laissa à Deruquère la mission de surveiller les deux Russes dans leur palace de la rue de Rivoli et il sollicita une entrevue avec le lieutenant Faustin Vircus, son collègue de la DCRI qui avait répondu favorablement à sa demande d'information.

Après avoir déposé le DVD suspect aux services techniques en prenant soin de leur ordonner de ne pas le visionner seuls, mais au contraire entourés de collègues, il

récupéra et transmit l'échantillon de sang de Rochat au laboratoire, il enferma l'Asson dans le coffre de leur bureau et se rendit à son rendez-vous avec le lieutenant.

Il le trouva à son bureau. Le grand Antillais pliait avec peine son immense carcasse qui atteignait facilement le double mètre derrière son minuscule bureau. À quelques mètres de celui de Malic au troisième étage du bâtiment de Levallois, sous les ordres du Commissaire divisionnaire Leterrier, il était plus particulièrement chargé des missions qui relevaient de la surveillance de la communauté antillaise et assez fréquemment de celle des Africains de l'ouest surtout sur des problématiques de lutte contre l'immigration clandestine.

Cruellement, les agents de la DCRI l'appelaient dans son dos le « Commandeur », du nom que portaient les contremaitres noirs des plantations qui surveillaient le peuple des esclaves dont ils étaient issus. Cela faisait sourire le grand policier qui pensait, lui, qu'en se chargeant de ces missions il leur épargnait au moins les préjugés et les attitudes racistes, loin de se penser comme un traître il pensait servir sa communauté au mieux, éliminer les profiteurs et favoriser son intégration au tissu social de la métropole.

Son enquête sur la montée d'une forme d'intégrisme vaudou en région parisienne n'avait pas pu être très approfondie. Leterrier l'avait accueillie avec dédain et lui avait demandé de se centrer sur ses veilles consacrées à des personnalités de la communauté qui défrayaient la chronique ou affichaient des opinions indépendantistes. Pas plus que les sectes messianiques protestantes qui pullulaient dans le nord de Paris, la pratique renforcée d'un Vaudou revendicatif n'avait donc entraîné le moindre intérêt de la part de sa hiérarchie. Leterrier ne s'intéressait qu'aux thèmes porteurs dans les dîners parisiens et ne faisait des rapports que sur les sujets sur lesquels il anticipait une demande du pouvoir.

Viricus était donc ravi de voir de la Malicorne prêter de l'attention à ce phénomène que, lui, s'obstinait à trouver inquiétant.

- Il y a toujours eu une activité liée au Vaudou en métropole, du moins depuis aussi longtemps que la communauté noire s'y est installée. Mais rien de vraiment structuré, des sorciers, des prêtres sans Temples, des Bôkos comme on les nomme en créole, distribuant des tracts dans les quartiers populaires et

pratiquant de la sorcellerie de cuisine pour gogos en recherche de certitudes, de sensations ou de tradition. Mais rien qui ressemblait vraiment à une pratique religieuse ou sectaire.

- Un terrain fertile.
- Oui, avec un peu de moyens et de volonté il a été assez facile de construire quelque chose sur ces populations déracinées en manque de valeurs et de repères.
- Qu'est-ce qui s'est construit ?
- Deux confréries, une officielle, qui milite pour la reconnaissance des cultes dahoméens, sans grand succès, basée en Haute-Normandie dans un Temple qui s'appelle l'Houmfo de la Mandragore. Quelques centaines de fidèles, je les surveille de loin en loin pour contrôler toute dérive sectaire, mais ils sont plutôt sincères et inoffensifs.
- Et l'autre ?
- Beaucoup plus complexe et inquiétante. À la suite du courrier d'Alfred Meteroo, un universitaire d'origine gabonaise, j'ai fait une enquête dans la communauté et j'y ai recueilli quelques témoignages effrayants.
- Tu m'intéresses.
- Il semblerait que depuis quelques années une organisation tente et réussisse à mettre sous contrôle toute la petite diaspora de sorciers pratiquant la magie vaudou qu'ils soient ouest-africains, caribéens ou antillais. Une forme de pratique mafieuse, basée sur les éternels principes de racket, protection, loi du silence et respect de la hiérarchie, avec des méthodes brutales qui tiennent plus de la mafia russe que du clergé. Quoi qu'il en soit, il semblerait qu'au prix de quelques passages à tabac, envoutements supposés et quelques disparitions mystérieuses, auxquelles la police n'a pas prêté attention, les disparitions de sans-papiers ce n'est pas leur préoccupation première, la communauté colorée des sorciers vaudou français se soit rangée sous la bannière d'une seule organisation : « La Confrérie des Makandal ».
- Que veut dire ce nom ?

- François Makandal est une figure essentielle de l'histoire d'Haïti et de la religion vaudou. Il a semé la terreur chez les colons pendant une bonne dizaine d'années au 18e siècle. La légende lui prête des pouvoirs de sorciers extraordinaires, l'Histoire lui prêterait plutôt des talents d'empoisonneurs égaux de ceux des Borgia et une force de conviction digne de celle de Raspoutine. Il a tué des centaines de colons blancs et a pris la tête d'une petite armée d'esclaves évadés, des marrons, avec laquelle il a mis Saint-Domingue à feu et à sang jusqu'à son arrestation en 1758. Pour la légende, on dit qu'il aurait continué à vivre alors que son corps était la proie des flammes et qu'il se serait enfui du bucher pour se jeter sur les colons et continuer à semer la mort dans leurs rangs.
- On utilise son nom pourquoi ?
- Il est devenu un symbole de la lutte pour la libération des esclaves et son nom est toujours utilisé aujourd'hui pour nommer les poisons et les talismans qui proviennent de l'île de Saint-Domingue.
- Et elle compterait combien de fidèles cette organisation ?
- Elle tient sous sa coupe au moins un millier de sorciers, en région parisienne principalement, et les fidèles sont, selon moi, au moins une dizaine de milliers, voire plus. Peut-être beaucoup plus. L'insatisfaction et l'humiliation de la communauté noire en France sont suffisamment fortes pour alimenter un mouvement important. Après il y a les sympathisants et la frange la plus extrême, qui, elle, devrait nous inquiéter, et qui ne doit compter que quelques centaines de membres organisés comme une mafia.
- C'est assez énorme comme assemblée, ils se réunissent où et quand ? On les aurait remarqués.
- Ils sont remarquablement organisés et ont le culte du secret. Il semblerait qu'ils se réunissent dans des boîtes de nuit la journée, ou en début de soirée, avant l'ouverture au public. Je n'ai pu surprendre aucune cérémonie, mais en faisant le tour des boîtes de nuit de la région parisienne j'ai remarqué pas mal de choses étonnantes.
- Le Baron Samedi ?

- C'est le plus flagrant, et dans ce cas c'est assumé, mais vraiment beaucoup d'autres peuvent, elles aussi, être rattachées à la religion vaudou, dans leur nom rarement, mais dans leur architecture et leur décoration c'est très présent. Comme si le double usage avait été prévu dès l'origine, alors que certaines de ces boîtes sont très anciennes.
- Elles appartiennent à Bonaventure Malasuerte ?
- Pas toutes non, mais il en possède une dizaine, la plus grande notamment, l'« Eropolis », qui doit brasser entre quatre et cinq mille visiteurs tous les week-ends.
- Qu'est ce qu'elle a de vaudou cette boîte ?
- Tout. À commencer par son enseigne, deux serpents entourant un cœur transpercé d'un poignard, symboles de Dambala et Wedo les mystères serpents, et le cœur symbole d'Erzulie Dantor, la mystère de l'amour destructeur.
- Mystère, Mystère, vous avez dit Mystère ? Tiens comme c'est mystérieux.
Le grand flic sourit autant de la plaisanterie que de l'ignorance de son collègue, pourtant spécialiste des questions religieuses à la DCRI.
- Vous auriez besoin d'un cours de rattrapage sur la religion vaudou. Vous voulez qu'on essaye d'aller voir Alfred Meteroo, il serait plus qualifié que moi pour répondre à toutes vos questions, s'il s'agit de pratiques rituelles ou de panthéon vaudou.
- Pourquoi essayer ?
- Parce qu'il a refusé de me recevoir, je pense qu'il a un peu peur des Makandal et qu'il est agacé du manque de considération que nous avons pour ces questions. Excusez-moi, mais votre ignorance en est la preuve. Les Mystères sont le lien entre Dieu et les hommes dans la religion vaudou, vous pouvez les appeler Mystères, Loas, Zanjs ou Diabs, ils sont à la fois les saints du Panthéon vaudou et des esprits élémentaires plus proches des religions animistes africaines.
- Oui, je confesse mon ignorance, je veux aller le voir.
- Quand vous voulez, il faudra se passer des convenances, il ne voudra pas nous recevoir si nous le lui demandons.

- On agira « à la Rochat », les politesses ce n'est pas son fort, et à force j'ai appris à faire la même chose.

Faustin sourit de son immense bouche qui semblait comporter deux fois plus de dents, à la blancheur éclatante, que celle d'un être humain normal.

- Enfin, un peu d'action, et vous voulez y aller quand ?
- Maintenant, si vous n'avez rien de prévu.

Pour toute réponse, le grand flic déploya son interminable carcasse. Il dépassait Malic de deux têtes, sans pour autant devoir peser beaucoup plus, tant le grand échalas était d'une maigreur improbable. Pour ne rien arranger son crâne était prolongé d'une énorme crinière touffue et frisée, intégralement blanche malgré son jeune âge, qu'il cachait presque toujours sous une casquette de cuir noir coordonnée à son manteau et à ses bottes de la même matière et couleur. Cette particularité lui valait un autre surnom, celui de « Coton tige » dont Rochat devait être à l'origine.

Le trajet ne leur prit que quelques minutes en métro. L'universitaire était aussi dirigeant d'une petite société de conseil en import-export, qui devait principalement œuvrer comme réseau de lobbying pour les sociétés pétrolières au Gabon. Ses bureaux étaient situés sur les Champs Élysée, au-dessus des locaux d'une grande banque, sur la partie non ensoleillée des Champs, celle qui n'ouvre pas le dimanche.

Les bureaux étaient résolument high-tech, blancs et dépouillés. Une assistante au tailleur strict impeccable fut bien obligée, après inspection de leurs cartes, de leur accorder d'attendre dans l'antichambre du bureau d'Alfred Meteroo.

Assis dans des fauteuils blanc spartiates jetant un coup d'œil blasé à des périodiques économiques abscons, les deux officiers patientèrent une petite demie heure avant que du bureau de l'universitaire ne sortent deux hommes aux costumes stricts de financiers que Meteroo salua assez chaleureusement.

L'assistante vint dire quelques mots à son oreille.

Meteroo, très bel homme d'une quarantaine d'années à la carrure athlétique cintrée dans un costume sur mesure, au visage carré, portant des moustaches et des favoris soigneusement entretenus, vint vers eux le visage se fermant instantanément, et d'une voix sèche et autoritaire, il s'enquit des raisons de leur visite.

- Nous sommes de la DCRI, nous venons vous interroger dans le cadre d'une enquête sur le décès de Richard Pellicomo. Nous avons des raisons de penser que ce décès pourrait être lié à la confrérie des Makandal.

Faustin regarda Malic avec surprise, il n'avait jamais entendu parler de ce Pellicomo, manifestement on ne lui avait pas tout dit.

- Vous devriez vous dépêcher d'aller enquêter sur cette confrérie alors. Au lieu de venir m'interroger moi, qui n'ai rien à voir avec eux.
- Vous nous avez adressé un courrier qui nous a permis de découvrir leur existence. Vous êtes notre meilleure source d'information sur eux à ce jour.

Insista Malic, alors que l'universitaire semblait vouloir leur indiquer le chemin de la sortie de manière assez cavalière.

- Écoutez, je suis un homme libre encore. Non ? Je n'ai nulle envie de perdre mon temps, celui-ci est un bien précieux que je facture près de deux mille euros de l'heure dans le cadre de mes activités de conseil. Donc à moins que vous ne me placiez en garde à vue, auquel cas vous auriez intérêt à trouver une bonne raison, je vais vous demander de quitter mes bureaux.
- Pourquoi avoir envoyé ce courrier à l'époque si vous ne voulez pas collaborer avec nous ?
- À l'époque, je pensais à tort que vous prendriez cette affaire au sérieux, vous n'avez absolument rien fait, et vous ne ferez rien aujourd'hui non plus.
- Je vous assure que je prends cette affaire très au sérieux, votre nom ne sera cité dans aucune enquête officielle, personne ne sait que nous sommes là, vous ne risquez rien.
- Ai-je l'air d'un trouillard !

L'universitaire toisait les deux officiers, avec dédain. Il continua sur le même ton.

- Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Vous allez me poser des questions sans intérêt et cette affaire ne débouchera sur rien concernant les Makandal. Prouvez-moi que vous avez quelque chose d'intéressant à me demander, quelque chose qui me permette de penser que je ne vais pas perdre mon temps en vous recevant et vous pourrez me poser toutes les questions que vous voudrez.

Malic sut que s'il ne dévoilait pas quelques-unes des cartes de son jeu, il laisserait passer l'occasion de percer un peu le brouillard qui entourait le commissaire depuis le début de cette affaire. Instinctivement, il sortit de sa poche intérieure les photos de l'objet étrange dont Rochat s'était retrouvé propriétaire. Il les tendit à Meteroo en jetant un regard gêné à Vircus à qui il devrait quelques explications une fois cette entrevue terminée.

- Regardez cet objet, dites-moi s'il vous évoque quelque chose.

Meteroo regarda l'objet avec intensité, il garda les photos dans sa main, se dirigea vers son bureau en faisant signe aux deux enquêteurs de le suivre. Il s'installa dans un fauteuil entourant une petite table basse dans une partie salon de son bureau aux murs recouverts d'une immense bibliothèque aux étagères lourdement chargées, rappelant le statut d'universitaire émérite de leur hôte. Il leur fit signe de s'asseoir en face de lui sans quitter les photos des yeux.

- Que voulez-vous savoir ?
- Ce que vous savez de cet objet pour commencer.
- C'est plus qu'un objet, c'est un mythe fondateur.
- C'est-à-dire ?
- C'est l'Asson de Vilokan. Une relique majeure de la mythologie du Vaudou pétro. Comment l'avez-vous obtenu ?
- Il était en possession d'un jeune Haïtien décédé, sur lequel nous enquêtons.

Il marqua un temps d'arrêt, manifestement surpris et regardant l'objet avec minutie.

- Je ne savais pas s'il existait vraiment. Il y a bien de nombreux témoignages concordants au travers de l'histoire d'Haïti, mais plus aucun depuis des décennies. Je finissais par penser que ce n'était qu'une légende. Il semblerait que ce soit réel, ou alors c'est un faux très habile.
- Je ne comprends absolument rien. Ça a un lien avec les Makandal ?
- Ça a un lien avec la religion vaudou dans son ensemble. Les Marassas, les jumeaux divins sont les divinités les plus vénérées de la religion vaudou, on les invoque en premier dans toute cérémonie, juste après Papa Legba qui, lui, est celui qui ouvre les portes vers l'au-delà.

- Je croyais que le Vaudou était monothéiste ?
- Il l'est, mais gnostique, le Dieu du Vaudou, Man-whu, est juste le principe moteur de l'univers, à la fois homme et femme, il est à l'origine des choses et est bienveillant, mais il ne s'intéresse ni au destin des hommes ni à la Terre. Ce sont les mystères qui sont son émanation dans notre monde. Et, au dessus d'eux, les Marassas, qui par leur dualité sont les plus proches de Man-whu et de ses deux facettes, homme et femme. Ils ont aussi la caractéristique de s'incarner dans tous les vrais jumeaux qui naissent sur terre, alors que les mystères ne s'incarnent que temporairement dans un corps humain. Ce qu'on appelle la possession.
- Et cet objet que représente-t-il ?
- L'Asson est l'objet rituel avec lequel le prêtre vaudou l'Houngan, ou la mambo, si c'est une femme, officie. C'est cet objet qui appelle les esprits et permet la communication avec eux, c'est le symbole du pouvoir de l'Houngan. Après, on entre dans la légende, l'Asson de Vilokan aurait appartenu à deux jumeaux qui étaient deux puissants Houngans officiant des deux mains au dix-huitième siècle.
- Officiant des deux mains ?
- Pratiquant à la fois le culte traditionnel de la religion vaudou et aussi la sorcellerie, ce qu'un prêtre respectable ne doit pas faire même dans le culte pétro.

Le regard interloqué de Malic fut une interrogation suffisante pour l'universitaire qui semblait en plein amphithéâtre.

- Décidément, vous ne savez pas grand-chose de cette religion. Don Pedro est une figure historique de la religion vaudou, un colon espagnol converti au Vaudou à l'époque où Saint-Domingue s'appelait Hispaniola et était aux mains des Espagnols. Il n'y avait que peu d'esclaves noirs dahoméens sur l'île à l'époque, mais ils ont tous véhiculé l'histoire de Don Pedro, son habileté dans les choses de la magie, son goût immodéré pour la poudre, les explosions et sa violence inouïe. Il est rentré dans l'histoire du Vaudou, c'est un personnage réel, un noble espagnol qui aurait des descendants connus, mais c'est aussi

devenu une divinité vaudou, un mystère parmi les mystères, on le dit présent dans toutes les explosions, c'est sa colère qui s'y exprimerait. Plus important encore son gout pour la sorcellerie et la violence a entraîné un schisme dans le Vaudou, on parle aujourd'hui encore de Vaudou pétro pour qualifier le Vaudou Haïtien, plus sombre et violent, et de Vaudou Rada pour qualifier celui qui est resté plus proche de ses racines animistes et bienveillantes africaines.

- Cet objet aurait des pouvoirs particuliers ?
- C'est un symbole, une marque de pouvoir. Les jumeaux qui détiennent cet Asson ont une grande légitimité, on les suppose présents dans toutes les grandes pages de l'histoire d'Haïti, de bois maudit au départ des Américains de l'île. L'Asson de Vilokan était très craint par les Duvalier père et fils, ces deux dictateurs basaient leur légitimité sur le Vaudou, l'apparition de l'Asson aurait pu remettre en cause les fondements mêmes de leur régime. Ils étaient très vigilants et à l'écoute de toutes les légendes ou rumeurs s'y rapportant. J'ai beaucoup de collègues ethnologues qui ont travaillé sur ces légendes pour les Duvalier, Papa Doc ne regardait pas à la dépense sur ce sujet.
- Il est toujours recherché ?
- Un peu, les Duvalier étaient très superstitieux, mais aujourd'hui en Haïti plus personne ne s'en soucie vraiment, le pays a d'autres soucis. Mais si l'objet est authentique, il a quand même une valeur marchande très importante, le marché de l'art est friand de ce genre d'histoires, mais je pense que sa place serait dans un musée en Haïti.
- Vous pensez qu'il y a un lien entre cet objet et la confrérie des Makandal ?
- Aucun, les Makandal sont une organisation mafieuse. Je doute qu'un seul des dirigeants de cette organisation ne connaisse en détail la légende de l'Asson de Vilokan.
- Quel est le but de ces Makandal ?
- Le pouvoir et l'argent, ils utilisent le discours sur la reconnaissance et l'émancipation religieuse de la race noire et de l'Afrique pour servir de socle identitaire à leur organisation mafieuse. Ça donne un lien, une unité familiale à

leur fonctionnement pyramidal autoritaire classique. Mais c'est une mafia, des racketteurs, sans foi.

- Vous les croyez capables d'une tentative d'assassinat lors de la visite du pape à Paris ?
- Non, que quelques sociopathes en caressent le projet, on ne peut pas l'exclure, vous êtes bien placés pour savoir que dans tous les groupes extrémistes on trouve des paumés qui sont capables de ce genre de fantasmes. Mais vous savez aussi qu'il faut une organisation et des renseignements précis pour envisager de tromper la sécurité de haut niveau qui entoure cette visite. Il faudrait que ce soit un vrai projet de toute la confrérie, et ça je n'y crois pas du tout, ce serait une bien mauvaise chose pour leurs affaires, la fin de leur petite entreprise. C'est pour moi impensable, ce sont des gens très pragmatiques, pas des illuminés.

Faustin était resté silencieux depuis le début de l'entrevue, il écoutait avec soin les échanges, le fait qu'on lui ait caché la vraie raison de la visite ne lui facilitait pas la tâche. Alors, il écoutait Malic interroger l'universitaire et laissait son regard se promener sur les titres des livres innombrables qui garnissaient les étagères de la pompeuse bibliothèque. Il sentait que Malic avait une question qui lui brûlait les lèvres, mais qu'il n'osait pas encore formuler, le lieutenant était tendu et impatient. Les réponses ne le satisfaisaient pas, ça se voyait aisément à ses mouvements de bras convulsifs et à ses balancements du tronc continus.

Il posa tout de même la question qui, lui, le taraudait.

- Vous ne sauriez pas comment infiltrer cette communauté ? Où se réunissent-ils et comment on en devient membre ?
- Ils fonctionnent par cooptation, vous devez être introduit par quatre membres anciens de plus de deux ans dans la communauté, et rencontrer un des Houngans pour vérifier votre parcours spirituel.
- Comment peuvent-ils être si nombreux avec un fonctionnement aussi fermé ?
- Ils étaient plus souples au début, leur confrérie s'est constituée naturellement dans la communauté. Depuis ils ont imposé une discipline de fer, je ne pense pas qu'un seul de leurs adeptes prenne le risque de faire pénétrer un policier dans la confrérie.

- Vous pourriez nous communiquer quelques noms de leurs adeptes ?
- Je ne trahirai pas ceux qui se sont confiés à moi, vous risquez vraiment de leur amener des ennuis très sérieux, je ne peux pas leur faire ça. Désolé. Mais si vous savez que la plupart des sorciers se réclamant du Vaudou en région parisienne sont sous leur coupe, vous en savez assez pour remonter leur piste non ?
- Oui, mais pour accélérer nos recherches, vous ne connaissiez pas le lieu et l'heure d'une cérémonie ?
- Regardez le calendrier catholique, les services vaudou sont calqués sur le même rythme, la nuit des bains de chance se déroule pendant la nuit des Rois, le 6 janvier. À la Toussaint, le premier novembre on célèbre les Guédés, les mystères des morts, et cetera...
- Vous savez qui dirige cette confrérie ?
- Sa véritable identité est un secret, mais il se fait appeler le Roi Blanc, je ne l'ai jamais vu. Il inspire une grande peur à tous les hounsis, les fidèles, et je n'ai jamais pu obtenir d'information fiable.

Malic sentait que le moment d'aborder le sujet qui lui tenait véritablement à cœur était venu. Il fit un signe de la main à Vircus pour qu'il le laisse reprendre les choses en main et en se demandant ce qui pouvait l'amener à poser des questions aussi incroyables, laissa s'exprimer ses véritables angoisses.

- Vous croyez que la pratique du Vaudou peut permettre la possession d'un individu ?

L'universitaire sourit, de manière un peu énigmatique, amusé mais malgré tout gêné d'avoir à répondre sur ce thème.

- Il n'y a pas une cérémonie vaudou qui ne comporte pas de scène de possession, les hounsis viennent pour cela, servir de « chevaux » aux mystères. Les laisser parler par leur bouche et agir par leur corps.
- C'est du folklore !
- Oui, pour l'essentiel, les possessions sont simulées, cela permet de laisser libre cour à ses envies, ses fantasmes, ses folies. En se cachant derrière la possession

par un mystère, on peut se permettre d'être vulgaire, gourmand, violent, lascif... Sans conséquence sociale. Tentant non ?

- Vous dites pour l'essentiel. Ce n'est donc pas toujours le cas ?
- Non, il y a des cas non volontaires assez nombreux. On peut y trouver des explications cartésiennes, psychoses, autopersuasion, épilepsie, psychologie de groupe. Mais il y a toujours des zones d'ombre.
- Lesquelles ?
- Il y a un cas assez célèbre, Clavius Narcisse officiellement enterré en 1962, avec certificat de décès dans les règles et cérémonie devant toute sa famille. Il a refait surface dans les rues de Port-au-Prince en 1980 après avoir travaillé pendant dix-huit ans dans une plantation... Il a été identifié par un psychiatre en 1981, il était capable de décrire sa propre cérémonie d'enterrement dans les moindres détails. D'après lui, il aurait été envouté par son propre frère pour des histoires d'héritage, et aurait été un zombi pendant ces dix-huit années.
- Une légende urbaine.
- Non, ce cas est réel, et très documenté par l'université d'Harvard, mais comme toujours cela dépend de ce que vous choisissez de croire.
- Vous, vous y croyez ?
- Je suis un universitaire, mais s'il y a une chose que j'ai apprise c'est que ces questions sont affaire de foi, de conscience individuelle, je n'ai pas de dogme à imposer sur ce sujet. La raison peut tout détruire, certains scientifiques ont prétendu que Clavius Narcisse avait été victime d'un empoisonnement à la tetrodoxine, la substance du poisson fugu si prisé au Japon, qui peut, si elle est dosée avec minutie, provoquer un état proche de celui du zombi. Comment se procurer cette substance dans les montagnes d'Haïti ? Ça, ils ne l'ont pas encore expliqué. Mais la raison est, elle aussi, un poison corrosif, à doser avec précision et à n'utiliser qu'à bon escient si vous tenez à votre âme.
- Tout de même, vous avez bien assisté à des événements qui ont pu forger votre conviction.
- Oui, mais peu vous importe. Je vous répèterai juste de vous méfier de vos jugements, ce ne sont que des vérités relatives.

- Si je connais quelqu'un que je crois victime d'un envoutement, ou d'une possession que me conseillerez-vous de faire ?
- L'emmener consulter un psychiatre. Si cela ne fonctionne pas, je vous communiquerai volontiers des coordonnées de Bôkos officiant sur Paris. Je vous déconseille de le laisser au contact de l'Asson, cela ne peut qu'entretenir sa psychose. Pourriez vous m'amener cet objet que je l'examine ? S'il est authentique, je connais des personnes à contacter à Haïti pour le rendre à un musée national.
- J'ai bien peur qu'il ne soit pas assez coopératif pour qu'un psychiatre puisse lui être d'aucune aide. Vous pouvez me communiquer l'adresse d'un sorcier que vous estimez compétent dans son domaine ?
- Ramenez-moi l'Asson, il faudra savoir s'il est vrai avant de tenter un désenvoutement. Je vais me renseigner pour trouver un Bôko compétent d'ici demain.
- Je vais réfléchir, je vous appelle si je peux vous apporter l'Asson.
- C'est vital pour votre ami.

Sur ces paroles, ils prirent congé de l'universitaire. Dès que la porte du bureau fut passée, Vircus demanda vivement des explications à Malic, qui les lui donna, omettant prudemment le lien de cette affaire avec la présidence et lui faisant jurer qu'il garderait le silence sur tous les éléments de cette enquête.

- J'aime bien Rochat, je ne vais pas aller claironner qu'il est cinglé sans avoir essayé de l'aider. Je connais un sorcier réputé dans le ghetto qui reçoit au-dessus de Barbès, on pourrait y aller demain si tu veux ?
- Oui. Je ne crois pas vraiment à ces histoires, mais si ce sont elles qui nourrissent la psychose de Rochat il faut les connaître un peu pour l'aider à s'en débarrasser.

Pendant ce temps dans son bureau à nouveau désert, Alfred Meteroo appelait avec anxiété la personne qu'il craignait le plus pour l'informer de ces nouveaux développements.

- Oui, ça y est, la DCRI s'intéresse à nous, et comme vous aviez prévu ils ont commencé par venir m'interroger.
- ...
- Mais j'ai aussi une bonne nouvelle qui compense largement le fait que nous allons devoir suspendre nos activités temporairement après la cérémonie de demain. Ils ne sont pas venus les mains vides. On a retrouvé l'Asson de Vilokan
- ...
- C'est incroyable, mais je pense que c'est Pellicomo qui l'avait. Il était sous notre nez depuis des années.
- ...
- Probablement Martine en effet. Elle paiera.
- ...
- Oui, cette heure viendra, il est en ce pour l'instant dans les mains d'un flic de leur division. J'ai essayé de les convaincre de me le donner, mais je n'ai pas beaucoup d'espoir d'y parvenir.
- ...
- Rochat, non il ne faisait pas partie des visiteurs, mais ils étaient inquiets pour un de leurs collègues, probablement lui.
- ...
- Oui, il va falloir faire très vite pour le récupérer. Si l'on y arrive, les potentialités sont inouïes.

Chapitre 16

« Dan soleil noir »

Malic ne souffla pas un mot de ces entrevues à Roachat lorsque celui-ci l'appela en fin de soirée pour l'informer de ses avancées en territoire croate. Ce n'aurait pas été bienvenu de le troubler pendant cette partie difficile alors que rien de concret ne s'était réellement produit.

Il réussit ensuite à presque faire bonne figure devant sa famille, à ne pas apparaître exagérément préoccupé, et après tout, la visite du Pape commençait dans quatre jours ce qui pour sa famille était une très bonne raison d'être soucieux. Il fit patiemment semblant de s'intéresser aux préparatifs des événements organisés par le diocèse de Versailles pour relayer cette visite.

Après une courte nuit de repos, il partit à cinq heures du matin pour remplacer Deruquère dans l'observation des deux Russes. Il trouva son vieil ami épuisé, somnolant dans le hall du Meurice sous le regard désapprobateur du personnel d'accueil.

Le regard exsangue du vieux flic se posa sur Malic avec un soupçon de soulagement. Livide et les cheveux en bataille, il était temps pour lui que la relève arrive.

- Ils n'ont pas quitté leur chambre depuis hier matin, ils se sont fait monter un plateau hier soir. J'ai vérifié, ils sont bien toujours là-haut. Il était temps que vous arriviez. Je n'en peux plus de ce hall et des regards hautains de toute la faune qui y défile.

- Je sais Michel, mais que veux tu, on ne peut pas impliquer d'autres personnes dans cette enquête.
- Même pas de musique, et les fauteuils sont trop mous, j'ai les reins en bouillie. Je reviens à 14 h s'il n'y a pas de mouvement entre-temps.
- Oui ça ira, je veillerai d'ici là.

La matinée s'écoula mollement dans le hall feutré du grand hôtel, Malic se plongeait dans la lecture de livres de vulgarisation sur le Vaudou, piochés dans l'inépuisable bibliothèque théologique de son beau-père, pour préparer le rendez-vous prévu dans l'après-midi avec Vircus. Rien de notable ne vint interrompre sa lecture.

Au cinquième étage de l'établissement, la porte de la suite des époux Van Helgen s'ouvrait. Gloria, les épaules ceintes en urgence dans une serviette de toilette regarda avec étonnement les deux hommes en costume gris qui se tenaient devant elle. Le plus grand des deux lui parla dans un anglais au fort accent slave.

- Bonjour Madame, excusez-nous de vous déranger, mais nous devons vérifier votre climatisation. Nous n'en avons que pour quelques secondes.

Surprise, mais rassurée par l'apparence austère des deux hommes, Gloria les laissa entrer dans sa suite.

Dans le hall, jusqu'à midi tout était resté très calme, des touristes fortunés faisaient concours d'élégance, souvent clinquante, sur le petit trajet allant de l'ascenseur aux portes de sortie de l'établissement.

Puis, sur le coup des douze heures, survint un évènement plutôt hors du commun pour un hôtel de cette catégorie.

Une femme d'une cinquantaine d'années, brune et corpulente déboula dans le hall en chemise de nuit, plutôt courte et transparente, ce qui dévoilait l'anatomie, en rien exceptionnelle, de la dame.

Elle traversa le hall d'un pas lent sous les regards ahuris du personnel qui tenta assez rapidement et courtoisement d'interrompre ses déambulations. Rien n'y fit, et la dame se rendit jusqu'aux portes du bar, suivie par deux maitres d'hôtel embarrassés et se demandant comment gérer diplomatiquement une telle situation. La dame ne

prononçait pas un mot, elle disparut dans le bar suivie par sa cour et par les regards interloqués des clients présents dans le hall.

Quelques secondes plus tard, un hurlement terrible sortit du bar, un cri de femme désespérée et horrifiée, Malic bondit de son fauteuil, empoigna son arme de service, et se rua vers le bar.

Il déboula au milieu d'un attroupement d'une dizaine de personnes encerclant la dame allongée et inconsciente sur le sol en plein centre du petit bar très chic à l'ambiance ouatée.

Malic rangea son arme sous les regards surpris de la petite assemblée, sortit sa carte pour les rassurer et s'agenouilla auprès de la brune en nuisette. Elle respirait, calmement. Malic demanda ce qui s'était passé, les maitres d'Hôtel lui assurèrent qu'ils ne l'avaient pas touchée, qu'elle s'était mise à hurler au milieu du bar et qu'elle s'était évanouie. Malic tapota les joues de l'évanouie qui reprenait un peu connaissance, le barman vint avec un verre d'eau, Malic le lui fit boire à petite gorgée.

Elle le regarda avec stupéfaction et marmonna en anglais sa surprise de se trouver ici, elle ne se rappelait pas avoir quitté sa chambre, la dernière chose dont elle se rappelait c'est d'être allée ouvrir la porte, car quelqu'un frappait. Elle demanda à ce qu'on la remonte dans sa suite. Les maitres d'Hôtel s'en chargèrent.

Quand ils lui demandèrent le numéro de sa suite, Malic eut une horrible impression, la chambre de l'évanouie était voisine de celle des deux espions.

Désagréable sensation de s'être fait avoir, et dans les grandes largeurs.

Il courut jusqu'aux portes de l'Hôtel et demanda au portier s'il avait vu partir deux hommes russes.

- Oui, ils ont récupéré leur Cherokee il y a deux minutes. Ils avaient l'air pressé.

Malic jeta un regard inquisiteur sur la circulation dans la rue de Rivoli. Malheureusement, celui-ci était assez fluide, les voitures défilaient devant le Louvre jusqu'à la concorde sans marquer d'arrêt. La Cherokee pouvait être assez loin maintenant, ils avaient réussi leur coup.

Par acquit de conscience, il alla vérifier l'identité de la brune replète auprès des réceptionnistes. Gloria Van Helgen, Américaine de cinquante-quatre ans, en visite sur Paris avec son mari et ses enfants, pas une complice, mais une victime de la benzodiazépine.

Il s'assura que les deux Russes n'avaient pas libéré leur chambre, ce n'était pas le cas, ils n'en avaient sans doute pas eu le temps. Il était convaincu que les deux espions avaient été prévenus par un des employés de l'hôtel. Ça le rendit furieux et il rabâcha sèchement aux deux réceptionnistes qu'il comptait sur eux pour l'appeler à l'instant où les deux Russes repasseraient.

Il n'avait pas le loisir de questionner le personnel pour trouver le responsable de la fuite. Mais il laissa un message dans ce sens sur la boîte vocale de Deruquère. Et il partit pour la DCRI.

À quelques centaines de mètres de là, les portes de la galerie « Art tendre » s'ouvraient et Claire Dessambre souriait à deux acheteurs potentiels au fort accent russe.

Les quelques éléments en cours à Levallois n'apportèrent guère plus de satisfaction au lieutenant.

Le DVD était redevenu vierge, le contenu s'effaçait au fur et à mesure de la lecture et intégralement si on interrompait son visionnage. Le laboratoire ne parvint pas à en tirer quelque chose.

Les analyses de sang de Rochat révélaient une assez forte dose de Benzodiazépine, mais aussi, sans surprise, de cocaïne et d'alcool. Malic rangea soigneusement le résultat dans une poubelle après l'avoir déchiqueté, de sérieux ennuis pour le commissaire étant la seule chose que ces résultats auraient pu provoquer.

Dernier espoir à s'anéantir, l'Asson passé aux rayons X ne révélait rien d'intéressant, ce qui grésillait dans ses entrailles, en faisant un bruit de pluie sur un toit de bambou, semblant être des vertèbres de serpent, répugnant, mais peu utile pour leur enquête. Il remisa l'étonnant objet dans son coffre, où le trésor national haïtien reprit son paisible sommeil.

Il retrouva Faustin dans son bureau embrumé par des fumées très odorantes d'encens. Le géant pianotait sur son ordinateur en écoutant un blues de Muddy Waters.

- Salut Malic. Tu es prêt pour ta visite du cœur noir de Paris ?
- Oui, il faut que je bouge, trop eu d'échecs pour une matinée. À quelle heure on a rendez-vous ?

Faustin éclata de rire en écartant les bras, paumes tournées vers le ciel.

- Tu n'es pas chez ton généraliste à Versailles, les marabouts reçoivent ceux qui se présentent. Il faudra être patient. Bienvenue en Afrique !
- Je prends l'Asson ?
- Non ils sont trop cupides pour que tu y emmènes un objet d'une telle valeur, j'aimerais autant qu'on en revienne entiers. Prends par contre des objets appartenant à Rochat, si tu as des cheveux ou des trucs comme ça, ils en sont friands pour faire leurs wangas, ou leurs poupées pour les gogos amateurs de folklore.
- On va repasser chez lui en y allant, j'ai ses clefs.
- En route alors.

L'appartement du commissaire leur réservait quelques surprises.

Ses portes avaient été forcées, les scellés fictifs qu'ils avaient laissés après l'évacuation de Rochat reposaient sur le sol devant le pas de la porte. Tout à l'intérieur avait été soigneusement visité, ouvert, éventré. Le matériel hifi et informatique de Rochat avait disparu, l'appartement était un vrai champ de bataille, les vêtements, papiers et disques jonchaient le sol. Les tableaux et les photos étaient endommagés et jetés épars sur le sol du salon. Les coussins du canapé, éventrés avaient laissé leur contenu de coton et de mousse s'éparpiller sur toute la surface.

Le retour à la maison du commissaire ne se présentait pas sous les meilleurs auspices.

Dans le fatras environnant, Malic remarqua les clés des voitures de Rochat, sa garde-robe n'avait pas disparu non plus. Chez son collègue c'était, de loin, ce qui avait le plus de valeur, ce qui écartait l'hypothèse du vol, qu'il n'aurait pas jugée plausible de toute façon.

Viricus sifflait entre ses dents en constatant l'ampleur des dégâts.

- Merde, il a été visité par un troupeau d'éléphants cet appart, c'est plus des voleurs, mais des vandales.
- C'est pas un vol Faustin, ils cherchaient quelque chose.
- L'Asson ?
- Possible, ou les Russes sont venus vérifier qu'ils ne laissaient pas de traces derrière eux.

Ou Dragault qui serait venu s'assurer que Rochat ne dissimulait pas les vidéos.

Après tout, on les menait en bateau depuis le début. Mais ça, il ne pouvait pas le dire à Viricus.

- On appelle le commissariat du deuxième ?
- Oui, appelle-les, qu'ils viennent relever les empreintes et prendre les témoignages des voisins. Qu'ils nous les transmettent, nous on continue. Je repasserai samedi faire du rangement. Il ne faut pas que Rochat retrouve son appart comme ça.

Il prit quelques cheveux sur une brosse trouvée sur le sol de la salle de bains, un tee-shirt de sport dans la poubelle à linge sale renversée sur le lit, deux photos de Rochat avec son frère et ses parents sur le sol devant le bureau.

Viricus avait eu le commissariat, ils partirent sans attendre vers le nord de Paris en remontant le boulevard Sébastopol.

Ils arrêterent leur voiture devant l'entrée d'un immeuble de cinq étages délabré qui attendait la démolition au bout de la rue du Montcenis. Faustin s'amusait de son rôle de guide.

- Un des derniers vrais squats parisiens. Il faudrait demander à la faire classer aux monuments historiques. Bientôt, on n'en trouvera plus qu'en périphérie.
- Il y en a plein dans le quartier de la bourse... Ça se déplace, c'est tout.
- Ah non, rien à voir, ceux de la bourse sont organisés et politisés, ici c'est du vrai squat sauvage, pas de la propagande gauchiste.
- Tu les reconnais comment les vrais des faux squats ?
- Facile, ici tu seras le seul blanc.

Le grand Bôko « Dan Soleil noir », « Le Marabouteur des Rois et des célébrités » comme l'annonçaient ses prospectus recevait au dernier étage de l'immeuble.

Le plus délabré et vétuste du bâtiment était bien sa façade, l'intérieur était plutôt normalement entretenu. Les étages traversés ne se distinguaient que par l'ambiance de bonhomie, les rires, les discussions et les odeurs de cuisine qui traduisaient le débordement de vie de cet endroit qui devait somme toute être très plaisant à vivre. Faustin regardait Malic du coin de l'œil en souriant.

- Ça te change des rallyes de Versailles ?
- Un peu oui, mais j'aime bien.
- Tu vas adorer la suite.

La suite c'était l'arrivée au cinquième étage, l'ancre de « Dan Soleil noir », on y débouchait depuis les escaliers sur un long couloir qui scintillait de mille feux. Tout le long des dix mètres de ce corridor les murs étaient recouverts d'une quantité incroyable d'objets, de miroirs, de photos, de statues, de peintures, de fétiches, de wangas, d'amulettes et de poupées. Impossible même de deviner la couleur originelle des cloisons, l'ensemble brillait intensément, beaucoup des objets étaient peints d'une couleur or vive et étaient soigneusement entretenus. Malic avait vraiment l'impression de traverser une version bigarrée de la galerie des Glaces, c'était sûrement l'effet recherché par le marabout.

Le couloir se terminait sur une grande porte noire laquée, au-dessus de laquelle une statue ressemblant à la Vierge Marie, mais noire de peau et arborant autour du cou un collier dont le pendentif était un cœur noir transpercé d'un poignard, regardait les arrivants d'un regard sombre et froid.

Ils sonnèrent, et la porte s'ouvrit d'elle-même sur un vaste salon organisé autour d'un grand poteau central au pied duquel étaient déposées de nombreuses offrandes, fruits, poissons, viandes et boissons. Une petite dizaine de personnes attendaient déjà quand les deux policiers entrèrent, Malic pesta intérieurement, il n'avait pas assez de temps pour perdre une demi-journée à attendre.

Pendant que Malic regardait dans le salon pour essayer d'estimer le délai qui le séparait de son entrevue avec Dan, Viricus s'était agenouillé devant le poteau et y

déposait quelques barres chocolatées qu'il gardait dans sa poche. Malic le regarda avec surprise.

- Si tu veux leur demander de passer avant eux, il faut commencer par respecter les usages du lieu.

Il tendit deux barres chocolatées à Malic en lui faisant signe de faire comme lui. Il obtempéra et pendant qu'il faisait mine de se recueillir devant le poteau, il vit Vircus faire le tour de la salle et parler un à un à toutes les personnes qui attendaient. Il semblait que les conversations se soldaient par un accord, un hochement de tête ponctuant les échanges à intervalles réguliers.

Une fois leur accord donné les patients se mirent à regarder Malic avec commisération, ce qui provoqua une assez grande gêne chez le lieutenant.

- Qu'est-ce que tu leur as raconté ?
- Que ta femme vient de partir avec tes enfants retrouver son amant, et que tu as besoin de l'aide urgente du Marabout pour les empêcher de s'enfuir.
- Merci pour l'humiliation, et ça les convainc de me laisser passer ?
- Non, je leur ai aussi promis cinquante euros chacun, j'irai les chercher quand tu seras en consultation.
- Humilié et ruiné, je te remercie.

L'attente s'en trouva fortement réduite, une petite demi-heure plus tard, la porte séparant la salle de consultation du salon s'ouvrit. Une femme en sortit en remerciant Dan avec effusion et Malic put se lever pour aller le rejoindre.

« Dan Soleil noir », un jeune Africain d'une petite trentaine d'années très clair de peau et habillé d'une ample chemise de soie turquoise éclatante accueillit Malic avec une poignée de main franche et souriante. Il regarda les autres personnes qui attendaient dans le salon et questionna le lieutenant.

- Vous êtes un homme pressé et persuasif il semblerait.
- J'ai un ami qui l'est pour moi.
- Vous entrez seul, je ne reçois pas en groupe.

Il entraîna Malic vers une petite pièce sombre, un bureau, qui donnait sur une salle un peu plus grande de laquelle émanait un bruit d'écoulement d'eau régulier et doux.

Au-dessus du bureau de Dan trônait un globe noir d'ébène d'un demi-mètre de diamètre suspendu au plafond hors du champ de vision des personnes assises mais dont la présence irradiait dans toute la petite pièce. Sur un mur du bureau s'exposaient des photos de Dan avec tout un aréopage de célébrités, du show-business principalement, mais aussi quelques politiques. Ça n'étonna pas outre mesure le lieutenant qui était bien placé pour connaître le penchant naturel des hommes de pouvoir vers ces pratiques qui leur permettent d'avoir l'impression de tout contrôler jusqu'aux ombres elles-mêmes. D'étonnantes statuettes de bois, d'une vingtaine de centimètres de haut, représentant des petits personnages serrant des fioles colorées dans leurs bras étaient disposées sur une grande étagère posée le long du mur faisant face à Malic. Dan remarqua le regard interrogateur du jeune flic et répondit à la question muette.

- Les véritables poupées Vaudou, les Bochios, les poupées de chiffons ne sont apparues dans les colonies que parce que les esclaves pouvaient les dissimuler plus facilement.
- Les fioles contiennent quoi ?
- Ce que vous voulez y mettre. Les véritables poupées vaudou sont à l'effigie de leur propriétaire, dans la fiole il décide de mettre des pensées qui le tourmentent et dont il souhaite se débarrasser, il ferme la fiole et la confie à son double de bois qui la conserve fermée. Une forme ancestrale et efficace de psychanalyse.

Dan souriait en expliquant ces rituels, il devait avoir l'habitude de recevoir des Occidentaux ignorants des pratiques en cours dans ce lieu. Manifestement, il gardait pour eux leurs doubles gardiens pour éviter les questions de leurs entourages.

- Qu'est-ce qui vous amène ? Vous ne venez pas pour une affaire de cœur.
- Non, effectivement, vous êtes aussi devin ?
- Pas besoin, vous avez l'air soucieux, mais pas malheureux.
- Je ne suis pas là pour moi, mais pour un ami qui subit de mauvaises influences.
- Il s'éloigne de vous ?
- Non, nous n'avons jamais été réellement proches, mais il a un comportement étonnant, inquiétant et inexplicable.
- Vous avez des raisons de penser qu'il est victime d'un envoutement ?

- Oui, il est lié au décès d'un Haïtien très versé dans la pratique du Vaudou.
- Vous m'avez apporté des affaires lui appartenant ?

Malic sortit de son sac les affaires et les cheveux qu'il avait récupérés chez Rochat et les posa sur le bureau. Dan inspecta le tout, et pointant la photo du doigt il indiqua Rochat en demandant si c'était bien lui l'envouté. Décidément s'il n'était pas devin il avait de la chance.

- N'allez pas imaginer que les esprits me soufflent ce genre d'informations, ils ont autre chose à faire.
- Tout de même, ils sont quatre sur cette photo, lui ses parents et son frère.
- Les parents sont trop âgés pour être vos amis et le frère n'a pas la carrure pour porter ce tee-shirt. Il suffit d'être observateur, je ne suis pas un charlatan lieutenant.

Ne cherchez pas, j'ai vu le holster sous votre blouson.

Dan marquait beaucoup de points, Malic comprenait sans peine comment il avait bâti sa réputation et sa clientèle. Il transpirait l'intelligence

- Donc un Haïtien a été tué et vous pensez que son esprit possède le corps de votre collègue chargé de l'enquête.
- En quelque sorte oui.
- Avec ce type de préjugés, vous faites la police de manière assez grossière.

Malic se sentit obligé de lui faire une dénégation embarrassée, et d'expliquer plus qu'il ne le voulait dans un premier temps ce qui l'inquiétait chez son collègue.

- Alors, il faut d'abord que vous sachiez que les esprits des morts ne possèdent pas les vivants. Au contraire, les vivants peuvent asservir l'esprit d'un mort et en faire un zombi astral, c'est une pratique courante du Vaudou pétro que je condamne. Les seules possessions sont celles des mystères qui utilisent la possession d'un corps pour communiquer avec nous.
- Je ne vois pas du tout ce qu'ils veulent nous dire en rendant fou mon ami !
- Folie relative, ils attendent de vous quelque chose de précis. Et ils le harcèleront jusqu'à ce qu'ils l'aient obtenu.
- Quoi ?

- Laissez-moi leur parler quelques instants avec les objets de votre ami. Je vais voir ce que je peux apprendre d'eux.

Dan poussa sur un modulateur de lumière halogène et plongea la pièce dans un noir absolu.

Malic l'entendit bouger et psalmodier en dialecte fan, une lueur émana de la pièce voisine qui se refléta sur le globe qui tournoyait lentement au dessus du bureau. Dan se leva et fit signe au lieutenant de le suivre. Ils rejoignirent la pièce d'où provenait le bruit d'eau. Malic comprit pourquoi en entrant avec un grand frisson de peur et de dégoût. La petite pièce carrelée dans des couleurs ocres était en fait un vivarium dans lequel se prélassaient une dizaine de serpents de la même espèce mesurant plusieurs mètres de long chacun. Malic resta tétanisé sur le pas de la porte pendant que Dan entra tranquillement dans la pièce et allait s'asseoir en tailleur au milieu des serpents qui remuaient mollement en réaction à leur intrusion. Le Bôko remarqua la peur du policier et tenta de le rassurer.

- Ne craignez rien, ce sont des pythons royaux, ils sont inoffensifs, seul le Seba est venimeux. Ils viennent de la cathédrale des serpents à Ouidah au Bénin. Ce sont les émissaires de Dambala le Dieu serpent guérisseur.

Malic prit sur lui et vint s'asseoir en face de Dan tout en gardant un œil inquiet sur les énormes reptiles pour lesquels des filets d'eau coulaient le long des murs de la petite pièce. La température et l'humidité étaient très élevées, il fut rapidement en sueur. Sur la paroi derrière Dan et semblant lui jaillir des tempes, une fresque représentant deux serpents entrelacés montrait la nature de la divinité vénérée en ces lieux.

- Dambala et Wedo, male et femelle, les dépositaires de la sagesse vaudou.

Lui indiqua Dan en installant devant lui les objets de Rochat ainsi qu'une douzaine de petits coquillages, qu'il serrait dans ses mains et laissait retomber en psalmodiant. Cette gestuelle était presque hypnotique, et autant par peur de regarder les serpents que par fascination Malic ne pouvait en détourner son regard.

Il avait l'impression que les pythons passaient dans la petite pièce et tournaient autour d'eux sans un bruit. Leur puanteur commençait à incommoder le lieutenant qui aurait eu la nausée si la fascination qu'il ressentait n'était pas si ardente.

Après quelques minutes Dan finit par s'interrompre au grand soulagement de Malic qui commençait à suffoquer.

Il fixa Malic avec un regard anxieux.

- Vous avez raison, votre ami est en danger.
- Je le sais, c'est souvent même son métier que d'être en danger.
- Il n'y a pas que lui à être en danger, un mystère attend quelque chose de lui. S'il ne le fait pas vite, la mort frappera.
- Qui ? Quoi ? Je ne comprends rien.
- Il doit accomplir une mission, s'il ne le fait pas le mystère se vengera. Il mourra, et peut-être pas uniquement lui.
- Quel mystère le possède ? Ça m'aiderait de le savoir.
- Je ne parle qu'avec Papa Legba, le gardien des portes, mais ils sont nombreux à s'intéresser à votre ami. Les Marassas, Ogon Feray et Erzulie Dantor, tous rodent autour de lui. Je ne sais pas ce qu'a fait votre ami, mais je n'ai jamais vu ça. Il est au cœur d'un drame, un Bôko très puissant l'y a placé
- Que feriez-vous à ma place ?
- Je ferai ce qu'ils attendent de lui. Ce n'est pas un envoutement que je peux rompre.

Il repoussa vers le lieutenant les effets de Rochat, se leva et accompagna Malic vers le bureau pendant que celui-ci essayait d'éviter de poser son regard sur les divinités malodorantes.

- Faites, vite si vous tenez à votre ami
- Je vais essayer, je pense savoir ce qu'ils veulent.

Il régla la consultation, trois cent euros tout de même, décidément Dan avait, en plus, le sens des affaires. Et il prit congé du jeune Bôko pour aller retrouver Vircus dans le salon.

Il ne parla pas jusqu'à leur retour dans la voiture où la curiosité de Vircus se fit plus pressante. Il lui lâcha pour faire chuter sa tension.

- Il est fort ce Dan.
- Ah oui, il a la côte en ce moment, des gens viennent du monde entier pour le voir.

- Il est à la solde du Roi Blanc ?
- Il doit payer comme les autres, il est trop malin pour faire la guerre à plus fort que lui.
- Il est perspicace c'est sur.
- Il t'a dit quoi ?
- Qu'il fallait se dépêcher d'aller ramener l'Asson en Haïti.
- C'est ce que vous allez faire ?
- On a une enquête sur les bras, et une visite du pape. Quand ça sera terminé, on verra.
- Mais s'il est en danger.
- Il ne faut pas exagérer, tout ça, c'est quand même du folklore pour gogos. Je pense que le problème vient de ce que Rochat lui-même y croie un peu trop.
- Une psychose ?
- Oui, sauf à ce qu'on me prouve l'existence des Zanjs, des Diabs ou d'autres mystères.
- Je te pensais très croyant ?
- Je ne suis pas crédule non plus, déjà qu'avec le dogme catholique j'ai du mal en ce moment, ce n'est pas pour me mettre à gober toutes les sornettes de l'Afrique.

Malic se voulait rassurant et pragmatique, mais le doute le rongait, une psychose ne faisait pas apprendre à parler créole.

Ils regagnèrent Levallois, il regarda dans le dossier de Rochat les coordonnées du psychiatre qui l'avait traité à son retour du Liban et il l'appela. Il avait besoin d'un son de cloche plus rationnel.

Le docteur Gudjonssen retraité depuis quelques années se souvenait parfaitement du cas de Paul Rochat. Il l'avait récupéré à la cellule de soins pour grands brûlés de Lamalou les bains où le légionnaire mutilé avait été admis. Il se remémora parfaitement les heures passées à l'écouter étirer le fil de son délire, la douleur l'avait forcé à se construire une psychose assez complexe.

Il se croyait mort, en attente, persuadé que le monde qui l'entourait n'était qu'un purgatoire. Le cheminement vers la réalité avait été long et très progressif, marqué de nombreuses rechutes, le risque principal était que le malade se laisse mourir, convaincu à l'extrême de l'inutilité des gestes les plus élémentaires du quotidien et des soins qu'on essayait de lui prodiguer.

Mais en six mois, la convalescence physique et mentale avait été complète. Le praticien avait donné sans hésitation son feu vert pour une reprise d'activité et avait considéré l'état mental de Paul Rochat comme totalement revenu à la normale, pour autant que ce terme ait une signification en matière de psychiatrie.

Il l'avait revu une dizaine de fois les cinq premières années, ils avaient convenu ensuite de cesser de se voir, le praticien prenant sa retraite, mais il lui avait donné les coordonnées d'un collègue en cas de besoin. Sans aucun caractère obligatoire, Rochat était guéri.

Par respect du secret professionnel et de la vie privée du commissaire, le praticien refusa de donner plus de précisions sur le dossier de son ex-patient. De la Malicorne le questionna sur les symptômes qu'il avait remarqués chez son confrère et lui demanda s'ils pouvaient être assimilés à une rechute. Assez logiquement, le praticien refusa de se prononcer sur une base aussi peu solide, mais, oui, ces symptômes pouvaient relever de la psychose, de la construction mentale d'une personne souffrant de séquelles post-traumatiques.

Quant à l'issue d'une telle construction, soit il fallait interner la personne si elle représentait un danger évident pour elle ou pour autrui, soit il fallait le laisser aller au bout de son délire en espérant que cette catharsis le débarrasse de cette irrationalité, abaisse les murailles de son labyrinthe mental et le rende à un état psychique normal.

Cet acharnement collectif paraissait organisé par l'office du tourisme d'Haïti, Malic remercia le psychiatre retraité et prit des nouvelles de Deruquère, l'enquête à l'hôtel n'avait rien donné, le vieux flic prenait le chemin de Levallois.

C'est à ce moment que Rochat appela.

Malic eut toutes les peines du monde à cacher son angoisse et ne put s'empêcher de poser pléthore de questions au commissaire qui sembla peu enclin à lui lâcher la moindre information sur son état mental. Par contre, il lui donna une information d'un intérêt plus que certain.

La messe funéraire de Richard Pellicomo, il y avait le lendemain une cérémonie importante des Makandal à « l'Eropolis », Vircus allait être aux anges.

Il ne leur restait, par contre, qu'une journée pour organiser leur infiltration dans cette cérémonie, ils n'avaient pas de temps à perdre.

Chapitre 17

« *Le Roi Blanc fait couler le sang.* »

Thiais, samedi 12 septembre

Sur la bretelle de sortie de l'autoroute A86 au niveau de Thiais le lendemain en début de soirée, Malic regardait ses partenaires harnachés d'une manière plutôt exotique pour eux.

Deruquère flottait littéralement dans un ciré blanc à bandes jaunes fluorescentes trop large pour lui et passait son temps à remonter sa casquette noire de policier qui s'obstinait à lui cacher les yeux. Vircus lui n'était présentable que de loin, toute sa tenue identique à celle de Deruquère laissait apparaître de sérieux feux de plancher au niveau de ses mollets et ses avant-bras se découvraient exagérément dès qu'il tendait le bras. Seul Malic était vêtu à sa taille. Leurs déguisements de policiers des autoroutes empruntés en urgence, la 308 et la fourgonnette Peugeot faisaient pourtant leur effet. Dans la nuit et sous la pluie battante, ils étaient crédibles.

Le trafic peu dense de ce début de soirée leur facilitait la tâche, ils regardaient passer les quelques voitures empruntant la sortie desservant le complexe Eropolis et une zone industrielle quasi déserte à cette heure. De là où ils étaient, on pouvait voir les enseignes lumineuses de cette immense boîte de nuit qui sur plus de 15 000 m accueillait chaque week-end des milliers de jeunes franciliens en mal de musiques électroniques et de boissons bon marché.

Malic contemplait pensivement les deux serpents entourant le cœur rouge vif traversé d'une lame sanguinolente qui brillaient intensément sous la pluie battante. Il

voyait même une légère fumée se dégager des enseignes, due, sans doute, à l'évaporation de l'eau de pluie causée par la chaleur électrique de ces néons.

Malic connaissait maintenant suffisamment la religion vaudou pour reconnaître les symboles de Dambala et d'Erzulie Dantor, la relative ignorance des gens pour le Vaudou et le pillage des symboles de cette religion par la culture populaire rendait cette constatation impossible à un non-initié.

Malic admirait l'audace du Roi blanc, quand il entendit Vircus appeler.

- Ceux-là, ça doit être bon !

Il désignait du menton une Golf grise occupée par deux couples de jeunes noirs qui venait de s'engager sur la bretelle de sortie. Malic se rapprocha du bord de la route et leur fit signe de se garer sur le bas côté à grands moulinets de bâton jaune lumineux. Vircus retourna dans la voiture pendant que Deruquère et Malic interceptaient les jeunes couples. Malic se pencha vers leur fenêtre.

- Contrôle de Police. Vous avez les papiers du véhicule ?

Le conducteur leur tendit ses papiers, Malic fit semblant de s'y intéresser. Et leur annonça.

- Il y a eu un braquage de station-service à 5 km d'ici, votre voiture correspond au signalement, pouvez-vous sortir du véhicule, nous devons tout fouiller.

Sous les protestations blasées des deux jeunes couples, Deruquère et Malic les fouillèrent méticuleusement, ils n'avaient rien sur eux de particulier, par contre ils remarquèrent qu'ils avaient tous des tatouages au henné sur les avant-bras représentant ce que Malic identifia comme des vévés, enchevêtrement de lignes et des symboles formant la signature des mystères.

Ceci confirmait qu'après deux tentatives infructueuses ils avaient réussi à mettre la main sur de fidèles hounsis se rendant à la cérémonie. La fouille de la voiture leur amena une autre prise intéressante, dans la boîte à gant une petite boîte de bois contenait des pièces d'échec, mais, assez étonnement, que des rois blancs, quatre, soigneusement rangés dans la feutrine rouge de la boîte.

Malic en prit un et le glissa dans la poche de son ciré blanc puis il remit la boîte à sa place.

- Merci, votre voiture est OK, rien à signaler, mais il va falloir que nous vous demandions d'attendre quelques instants dans la fourgonnette le temps que nous procédions à une vérification de vos papiers.
- Ça ne sera pas trop long ?
- Non ça devrait être réglé en une vingtaine de minutes.

Les quatre passagers de la Golf suivirent Deruquère vers la Peugeot. Il les fit monter à l'arrière et s'installa sur un des fauteuils avant. Malic, lui fila rejoindre Vircus dans la 308.

- Tiens regardes ce que j'ai trouvé dans leur boîte à gant, ils en avaient quatre, je pense que ça doit être leur sésame.
- Original
- Oui, et ils avaient tous des tatouages de vévés sur les avant-bras.
- Quel vuvé ?
- Je vais regarder ça.

Malic ouvrit un livre qu'il avait récupéré sur la symbolique vaudou et feuilleta rapidement les pages où étaient représentés les différents vévés des mystères. Il s'arrêta sur un des symboles et le montra à Vircus.

- Celui-là, pas de doute.
- Ogon Feray, le guerrier à la machette sanglante. Tout un programme.
- On n'a pas beaucoup de temps pour te le faire, on ne pourra pas les retenir beaucoup plus d'une demie heure il faut se dépêcher. Tu as de la chance je suis fort en dessin.

Faute de Henné, Malic entreprit de reproduire le vuvé d'Ogon Feray sur le bras de Vircus à l'aide d'un feutre noir. En une dizaine de minutes, il obtint un résultat fragile, mais présentable.

- Attention n'y touche pas et laisse-le sécher à l'air libre le temps qu'on soit là-bas. Je ne te garantis pas que ça tienne toute la soirée.
- Tant que ça me permet de passer les portes.
- Si Dieu veut.

Ils partirent, laissant Deruquère garder les quatre hounsis le temps que Vircus soit entré dans la discothèque.

Malic conduisait, Vircus qui était resté hors du champ de vision des interpellés retira l'équipement de police qu'il avait enfilé et souffla patiemment sur son fragile tatouage. Il gara la 308 à côté de sa voiture qu'il avait laissée un peu plus loin et ils changèrent de véhicule pour terminer le chemin les séparant de l'Eropolis dans une voiture plus discrète.

Il passa le volant à Vircus, se cacha sur la banquette arrière et se contorsionna pour changer de tenue pendant le bref trajet.

Arrivés sur le parking ils évitèrent de passer à proximité des portes et des nombreuses voitures présentes sur le parking, et ils s'arrêtèrent à une petite centaine de mètres de l'entrée éclairée du club.

- Bon. J'y vais. Si je trouve un moyen de te faire rentrer discrètement je t'appelle, comme convenu.
- Si tu as un problème aussi, on débarque avec Deruquère et on appelle la cavalerie.
- Ça va bien se passer, ne flippe pas. C'est pas une secte de cannibales.
- Pas des enfants de chœur non plus. Sois prudent.

Vircus descendit de la voiture, Malic ne se releva pas et ne put donc pas le voir s'approcher nonchalamment des portes de la discothèque surplombée des symboles éclatants de lumière des mystères vaudou.

Une autre voiture venait de se garer. Vircus ralentit volontairement le pas pour laisser les nouveaux arrivants passer les portes avant lui. Un petit avant-gout des procédures d'entrée lui paraissait utile. Les nouveaux arrivants, trois personnes d'âge mûr vêtues de rouge de la tête aux pieds atteignirent les portes alors qu'il se tenait à une distance d'observation correcte, grâce à un opportun arrêt cigarette un peu perturbé par la pluie battante.

Les trois hounsis rouges se présentèrent devant les portes, sonnèrent, et furent accueillis par deux vigiles en costume noir, au physique imposant le respect. Ils présentèrent leurs pièces d'échec, les gardes y jetèrent un coup d'œil rapide et les laissèrent entrer. « Ca a l'air assez simple, je ne suis pas en rouge, mais les couples qu'on a arrêtés non plus, ça ne doit pas être obligatoire. » Se répéta Vircus comme pour fortifier sa volonté.

Une fois celle-ci suffisamment ferme, il se dirigea vers les portes de l'Eropolis. Dans sa poche, sa main gauche triturait machinalement sa pièce d'échec, son précieux sésame, gadget qui semblait un peu ridicule, mais toutes les communautés religieuses se bâtissent sur des symboles, des codes et des rites propres, aucune raison que celle-ci fasse exception.

Il sonna. Quelques secondes s'écoulèrent et les portes s'ouvrirent sur les deux colosses qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour paraître avenants, sans parvenir à effacer de leur attitude une sourde menace physique. Il leur rendit leur sourire en sortant la pièce de sa poche et la leur présentant dans sa paume ouverte.

- Vous n'êtes pas en rouge ?

Il déglutit.

Il avait fait une erreur, peut être que les jeunes Hounsis qu'ils avaient interceptés avaient des tenues de rechange dans le coffre de leur voiture.

Il réfléchit à toute vitesse sur l'explication à fournir, il lui sembla que plaider l'empêchement était celle qui comportait moins d'implication sur son appartenance à la communauté.

- Non, je n'ai pas pu, j'ai égaré mon sac avec mes affaires pour ce soir.

- Pour les funérailles, il faut quelque chose de rouge sur vous, on va vous prêter un foulard.

- Merci

Il sourit. « Une entrée de boîte assez normale, finalement ». Les deux vigiles lui donnèrent un petit foulard rouge qu'il se noua autour du cou. Il nota le regard des deux cerbères sur ses vèvés qui, heureusement, étaient encore présentables. Ils finirent par le laisser entrer. Il passa les portes de la boîte de nuit qui consistaient en la reproduction d'une gueule de serpent géante grande ouverte dont les yeux rouges étaient des projecteurs baignant l'entrée dans une lueur teinte hémoglobine.

Une fois dedans, il put constater que la salle principale de la boîte de nuit, conçue comme un cirque avec neuf marches circulaires larges d'une dizaine de mètres autour d'une piste de danse centrale, était déjà garnie d'une assemblée de quelques centaines de hounsis.

Ils étaient vêtus de rouge pour la très large majorité. Une petite poignée d'entre eux seulement portaient comme lui un foulard ou une veste rouge sur des vêtements de ville classique. Ceci ajouté à sa grande taille et sa coupe de cheveux faisait de Vircus un participant bien trop voyant à son goût. Il se vouta pour paraître d'une taille plus usuelle, enfonça sa casquette sur sa tête pour dissimuler sa crinière blanche et se mit à la recherche d'une entrée discrète pour Malic.

Dans la voiture Malic trouvait le temps passablement long. Il ne tenait pas allongé et regardait nerveusement à intervalles réguliers par la fenêtre. Il vit le parking se remplir progressivement. Pour ce que lui permettait de voir le halo des phares des voitures arrivant sur le terre-plein de béton qui s'étendait au pied de l'A86, il devait maintenant y avoir plus de mille personnes dans le gigantesque club.

Ce qui quelque part le rassura, il serait plus facile de passer inaperçu au milieu d'une telle foule pour Vircus.

Il eut bien l'impression de voir arriver les quatre hounsis qu'ils avaient arrêtés, ce qui lui fut confirmé par Deruquère qui au bout d'une heure n'avait pas eu d'autre choix que de les libérer, l'affaire menaçant de s'envenimer.

Malgré la disparition de leur roi blanc, ils furent admis sans trop de réticences, leur arrêt à l'entrée durant un peu plus longtemps, le temps de quelques conciliabules, mais de routine pour ce que put en voir Malic.

Malgré tout, il commençait à s'inquiéter, Vircus était dedans depuis une demi-heure et il ne donnait pas signe de vie. Il n'y avait pas de signe d'agitation particulière, mais le silence du grand noir durait un peu trop.

Il fut donc soulagé de voir le nom de Vircus s'afficher sur l'écran de son portable quelques minutes plus tard.

Le grand lieutenant chuchotait plus qu'il ne parlait dans son combiné, mais il était libre de ses paroles et de ses mouvements.

- C'est assez difficile, toutes les entrées de secours sont protégées par des alarmes, et je ne peux même pas essayer de les trafiquer discrètement, elles sont trop visibles.

- Qu'est-ce que je fais je t'attends dehors jusqu'à la fin de la cérémonie ?
- Je suis dans les cuisines, on peut peut-être essayer un truc. Fais le tour de la boîte et rejoins-moi au niveau des cuisines sur le plan.

Ils avaient obtenu en toute urgence une copie des plans de la discothèque auprès d'un contact de Malic à la commission de sécurité qui veillait à la conformité des établissements de nuit. Il y jeta un œil et repéra l'emplacement des cuisines du côté opposé aux portes d'entrée.

Il sortit discrètement de la voiture et se faufila, accroupi, entre les véhicules garés jusqu'à atteindre le couvert des murs du club. Là, il se redressa et courut jusqu'à l'endroit convenu, puis il rappela Vircus.

- Ça y est, je suis en face des cuisines.
- Tu vois une benne à ordures pleine de verre ?
- Oui, juste à côté de moi, il y a une grande benne en acier. Attends, je regarde ce qu'il y a dedans... Oui, c'est du verre, les cadavres de bouteilles pour le recyclage.
- Il y a un sas par lequel ils les jettent. Il est bien assez large pour que tu puisses t'y glisser, ils doivent jeter les bouteilles par caisses entières. Mais vu qu'il est coudé, je ne sais pas comment il se termine.
- Il est fermé, ah non attends la trappe vient de s'ouvrir à l'instant ! Et elle se referme !
- J'ai compris, je viens d'ouvrir et de refermer en haut, il s'ouvre et se ferme en même temps en bas quand je l'ouvre dans la cuisine.
- C'est assez haut, je ne sais pas si je pourrai l'atteindre.
- Il y a une lance à incendie à l'entrée de la cuisine attends deux minutes je vais la faire passer par le sas.

Malic escalada le rebord de la benne. Elle était pleine de verre brisé, il marcha prudemment sur les tessons, s'il tombait, il serait découpé en morceaux et bon pour une hospitalisation d'urgence.

Ils feraient donc mieux de ne pas commettre d'erreur. Il frémissait à cette perspective quand la lance à incendie descendit lentement le long de la paroi.

Il tira un petit coup sec pour signaler à Vircus qu'il l'avait bien en main, et s'assurant une bonne prise, il entama sa brève ascension. Deux mètres plus haut il basculait le buste en avant pour entrer dans le conduit d'évacuation.

Celui-ci puait l'alcool et ses parois en étaient enduites, poisseuses, collantes et malodorantes. Il rampa malgré tout sur les trois mètres de conduit, ce ne fut pas simple. Il était assez étroit et complètement lisse. Il n'avait pas assez de place pour s'aider suffisamment avec la lance à incendie, mais celle-ci lui évita à plusieurs reprises de glisser et de retomber lourdement dans les tessons de verre. La fin du conduit était coudée vers le haut, il avait le ventre tourné vers le sol, et sauf à se briser toutes les vertèbres il ne pouvait pas se plier dans ce sens. Il dut tourner sur lui-même, laborieusement, dans cet étroit passage malodorant. La nausée le menaçait, ces odeurs lourdes et sucrées d'alcools pourris allaient le hanter pour longtemps. Ses vêtements, ses cheveux et son nez en étaient imbibés, lui qui ne buvait presque jamais d'alcool, s'il ne sortait pas rapidement de ce boyau d'enfer il allait en vomir.

Son demi-tour achevé il vit dans un faible halo de lumière le visage souriant de Vircus qui l'encourageait.

- Poussez madame, c'est un garçon !
- Mieux ! C'est un poulet.

Il lui tendit le bras et Vircus l'aida à s'extraire. Il reprit son souffle sur le sol de la cuisine aux lumières éteintes mais éclairée indirectement par les lumières émanant de la boîte de nuit. Un brouhaha de conversations en parvenait aussi, pour l'instant l'heure n'était encore qu'aux mondanités préliminaires.

Les cuisines étaient celles d'un restaurant pizzeria désert qui surplombait la discothèque. Ses baies vitrées offraient une vue plongeante sur la piste de danse.

À condition de rester dans le noir, l'endroit se prêtait à merveille à leur mission d'observation. Ils s'accroupirent, un peu incommodés par l'odeur pestilentielle d'alcool et de pourriture que dégageait Malic, ils regardèrent l'assemblée rougeoyante qui s'égayait sur les marches et la piste du Night club.

Ils parcoururent l'assemblée des hounsis à la recherche de visages connus ou remarquables, ils furent assez surpris de reconnaître plusieurs personnalités en vue du

microcosme parisien, sportifs, journalistes, acteurs et quelques hommes de pouvoir parmi la foule des fidèles.

Malic prit un maximum de photos de l'assemblée, il se débarrassa aussi de son blouson et laissa l'appareil à Vircus le temps d'aller faire un soupçon de toilette, car sa propre odeur allait finir par le rendre malade.

Il terminait son décrassage sommaire quand les tambours résonnèrent pour la première fois.

Pas en provenance de la sonorisation du club, le son était organique, mais pourtant surpuissant, envahissant, énorme.

La cérémonie commençait. Il était temps pour lui de rejoindre son poste d'observation. Il se glissa discrètement jusqu'à la salle de restaurant et retrouva Vircus excité comme un enfant en train de prendre photo sur photo.

- Regarde c'est énorme !

En bas la piste était plongée dans le noir. Éclairée par une lumière blanche sur un rythme stroboscopique calqué sur les pulsations des tambours. Ces éclairs permirent à Malic de voir qu'une cinquantaine de batteurs, portant de lourds tambours de terre cuite, étaient entrés et se répartissaient en cercle tout autour de la piste.

Au milieu, une plateforme de quelques mètres de diamètre montait lentement et se trouvait déjà à deux bons mètres au-dessus du niveau du sol.

Les percussions des tambours étaient reprises par la sonorisation de la boîte et créaient un colossal mur de son qui faisait palpiter les tempes et le cœur des policiers.

Le rythme des percussions allait crescendo jusqu'à devenir endiablé. Le lieutenant pouvait voir sur les marches en dessous d'eux et tout autour que les hounsis dansaient de manière frénétique, enflammée.

La plateforme continua son ascension sur deux autres mètres et s'arrêta.

La teinte des éclairs vira au rouge, les percussions se firent plus lentes, régulières et moins violentes. Un chant s'éleva des gorges des hounsis, une lente et douce psalmodie, une incantation.

Les lumières s'éteignirent, puis quatre rais de lumière rouge vinrent embraser le sommet de la plateforme. L'équipement d'une boîte de nuit se prêtait admirablement à la théâtralisation d'une cérémonie vaudou.

Le haut de la plateforme s'ouvrit, laissant apparaître un escalier large de deux mètres menant à son sommet. Les psalmodies se firent plus intenses et rythmées, de légers battements des tambours en marquant les scansions.

Quatre hommes aux carrures extrêmement athlétiques apparurent par les escaliers intégralement nus, ils portaient dans leurs mains jointes d'énormes cimenterres couleur or flamboyants. Ils se disposèrent de part et d'autre des escaliers et levèrent leurs cimenterres pour former une arche.

De l'autre côté des escaliers, une colonne continuait de s'élever à partir de la plateforme. Cette colonne rouge sang montait jusqu'au toit de la discothèque et formait une sorte de poteau central, comme dans un chapiteau.

- Le chemin d'entrée des esprits.
- Le « Poteau-Mitan » Tu progresses en Vaudou Malic !
- Bien malgré moi. Ce fanatisme me fout les jetons !

Effectivement en dessous d'eux, l'assemblée des hounsis était dans un état proche de la transe. De nombreux fidèles étaient tombés à genoux et imploraient le Roi blanc qui semblait sur le point de faire son apparition.

Les scansions étaient de plus en plus rapprochées, la tension était palpable quand sous la lueur rouge qui éclairait la plateforme le Roi blanc fit son entrée.

Son arrivée fut accompagnée d'une lourde clameur descendant des neuf cercles, tous les hounsis étaient à genoux maintenant.

Le Roi blanc passa majestueusement sous les cimenterres s'avança jusqu'au bord de la plateforme, où, il écarta les bras, paumes ouvertes, ce qui fit cesser toutes les clameurs, la salle se trouvant plongée dans le silence le plus complet.

Seul un projecteur blanc éclairait le Roi, toute la salle était silencieuse et dans le noir. Le colosse sourit et, à la grande surprise des deux enquêteurs, se mit à chanter d'une voix grave et pleine de détermination.

Je sers des deux mains
Je marche à reculons
Bras croisés dans le dos
Je fais éclater devant moi
Des charges de poudre

Je laisse derrière moi
Un long sillage de chaînes
Je suis un grand mangeur
De chiens blancs je suis
Un taureau à cent graines
Je suis Ogon Feray
Qui parle par le Roi blanc

La haine ne quitte jamais mes os
Ni mon sang ni ma peau
Même quand la nuit je dors
Son astre noir ouvre en moi
Des yeux qui sont des griffes
Si on me laisse aller jusqu'au bout
Dans ma nuit de fiel, je lierai
Mes muscles à ceux des cyclones
Et des tremblements de terre
Pour engloutir ce Nord amer
Et le grand mal qu'on a ouvert
Au flanc de mon Afrique
Oh Haine ma grande santé
Je plonge mes tempes brûlantes
Dans le bleu glacé de tes ondes
Je plonge mon peuple tout nu
Dans ce fier courant lustral
Je plonge nos tigres et nos lances
Nos plaies nos cris nos soifs
Nos plumes nos couteaux nos larmes
Dans cette trombe d'eau bénite
Et nous voilà à jamais baptisés
Tous forçats noirs du monde

Nous voici enfin mûrs
Pour donner à nos complots
De grandes ailes blanches
Comme les orgies de la haine
Nous voici enfin mûrs
Pour cracher jusqu'au Vatican
Et à la face du monde blanc
Nous voici enfin mûrs
Pour un moment d'éclat et de gloire
Qui apaisera la plaie de notre peuple
Et lui rendra une âme et sa dignité.

L'assemblée des hounsis accueille avec ferveur cette déclaration martiale, de toute part jaillissaient des chants et des cris.

Superbe dans sa toge blanche de grand libérateur Bonaventure Malasuerte se tournait pour embrasser toute l'assemblée de son regard noir.

Les deux lieutenants se regardèrent avec surprise, ils avaient tous les deux envie de se lever et d'aller rejoindre la liesse collective, ce qui pour Malic surtout, n'aurait pas été très raisonnable.

Il ressentait un état d'excitation peu naturel, il avait une boule à l'estomac et ne tenait pas en place. Il regarda Vircus et il constata que lui aussi s'agitait nerveusement et affichait un rictus nerveux sur ses lèvres.

- C'était peut-être pas des âneries ce que nous a raconté mon contact à l'inspection du travail.
- Quoi l'histoire des drogues euphorisantes diffusées par le système d'aération de l'Eropolis pour pousser aux excès ?
- Oui, tu ne te sens pas un peu bizarre là ?
- Si, je suis surexcité. J'ai envie de crier et de rire...
- Moi aussi, et on n'est pas les seuls.

Dans la salle, l'euphorie était totale, les hounsis scandaient d'une seule voix les douze dernières phrases du texte du Roi blanc et les tambours avaient repris leur roulement sourd.

Les deux officiers regardaient le spectacle ahurissant de cette débauche d'énergie incontrôlée, un sourire nerveux figé sur leur visage. Malic eut même l'impression d'entendre rire son collègue à deux reprises.

La salle était maintenant baignée dans une lueur rouge crépusculaire, Malasuerte se tourna vers le mur d'enceinte de la discothèque les bras écartés. Il semblait appeler, invoquer, ordonner. Ses bras musculeux se tendaient, muscles saillants, et battaient l'air de mouvements secs au rythme des percussions.

Malic vit qu'il tenait dans chaque main des Calebasses qu'il secouait en faisant ses grands gestes, le bruit de ces deux Assons ne lui parvenait pas, couvert par les roulements des tambours, la voix amplifiée de Malasuerte tonna.

- Papa Legba, ouvre les portes
Les Marassas nous bénissent
Qu'Ogon Feray se joigne à nous
Et guide notre révolte
L'heure est proche
Nous avons besoin de ton feu guerrier
Ogon ! Sois des nôtres, je te le demande !

Les murs s'ouvrirent sur deux côtés et de chaque ouverture sortit une assez grande cage, normalement prévue pour accueillir des danseuses chargées de réchauffer l'atmosphère.

Ce soir, leur contenu était bien plus sordide, le déroulement des événements prenait une tournure d'épouvante.

Dans les deux cages des taureaux se tenaient debout, effrayés, mais incapables de bouger tant la cage enserrait leurs mouvements, deux assez belles bêtes au noir de geais, des taureaux de corrida au train avant massif. Cette perspective de sacrifice odieux aurait dû doucher la vague d'euphorie qui submergeait la piste, mais il n'en fut rien. Au contraire, l'hystérie sembla se régénérer de cette vision.

Suspendues par quatre chaines les cages avancèrent vers la piste sous les acclamations sordides d'une foule débarrassée de toute empathie.

La salle dégageait une électricité presque palpable, ses ondes léchaient le visage des deux flics. Malic regardait le visage nimbé du rouge des projecteurs de son collègue, un sourire anxieux lui baignait le visage. Il l'interrogea.

- Tu ne crois pas qu'ils vont ?
- Si. J'en ai bien peur, le sacrifice de taureau fait partie du rituel d'Ogon Feray.
- C'est immonde.
- On n'y peut pas grand-chose, on ne va pas griller notre surveillance pour sauver ces pauvres bêtes.
- Non, mais c'est quand même une infraction aux règles d'hygiène et un délit de cruauté sur animaux.
- Au mieux ils auront une amende et une fermeture administrative, on ne s'est pas fait chier pour si peu.
- Je prends des photos. La nuit nous réserve peut-être d'autres surprises.

Les cages étaient arrivées au niveau du Roi blanc et de sa garde prétorienne. Malasuerte continuait son prêche, il y était question d'une nouvelle ère pour la race noire, d'une libération, d'un acte, d'un évènement, symbole de ce renouveau.

S'ensuivit une longue tirade violemment anticléricale, ou il fut question du Code noir et de la complicité de l'Église catholique à l'esclavage, de l'oppression continue des religions séculaires africaines et de leur nécessaire renaissance.

- Tôt ou tard, Vatican qui tenait la plume pendant la rédaction de l'article deux du code organisant notre génocide pour asseoir sa domination spirituelle sur notre peuple paiera ! Et les Makandal tiendront l'arme qui vengera notre race.

À la fin de son prêche, le colosse s'empara d'un grand sabre rouillé, sauf sur la longueur de son tranchant à la lueur menaçante.

Il s'approcha d'une des cages, et, sous la clameur des hounsis, plaqua le tranchant de son arme sous la gorge du taureau qu'elle enfermait. Malic ne peut s'empêcher de détourner les yeux pendant que d'un geste ample et puissant le roi blanc tranchait

littéralement la gorge du taureau qui tomba en avant, la tête bloquée par la cage et dont le sang se mit à couler abondamment.

La cage s'écarta du podium central et survola l'assemblée des hounsis. Le sang du taureau coulait sur les fidèles hystériques qui, loin d'éviter ce flux immonde, se pressaient pour le recueillir dans leurs mains jointes, le boire et s'en enduire dans un torrent de danse et de cris déchainés.

Les tambours avaient repris leur scansion frénétique, le deuxième taureau connut le même sort malheureux que l'autre bête et les deux cages continuèrent à déverser leur sang sacrificiel sur les neuf cercles de hounsis possédés.

Cette débauche immonde d'hémoglobine glaça l'euphorie des deux policiers, leur rictus nerveux disparut, et même s'ils sentaient encore en eux poindre une excitation malsaine, ils avaient recouvré leur sang-froid.

La douche sordide tournait en cercle autour du Roi blanc, presque tous les participants furent douchés par le flux obscène de sang taurin. Ils l'accueillaient avec délectation, ce sang devant leur apporter la bénédiction d'Ogon Feray. Certains hounsis semblaient en proie à des crises d'hystérie, bras collés le long du corps, yeux révulsés, ils tremblaient convulsivement en hurlant le nom d'Ogon Feray. Qu'elles soient simulées, causées par des hallucinogènes diffusés par la climatisation ou spontanées, ces crises de possession étaient assez impressionnantes.

- À côté de ça, le sang et le corps du Christ, c'est plutôt fade.
- La communion n'a pas besoin de tels excès.
- Je ne m'en plaindrai pas Malic, mais ce sont des rites ancestraux, pas de la cruauté gratuite.
- La tradition ne justifie pas la barbarie. On va veiller à ce que cela cesse.
- Tu peux compter sur moi. Mais il faudra qu'on s'occupe de la tauromachie après.

Malasuerte contemplait la horde déchaînée de ses fidèles, un sourire de contentement lui illuminait le visage, il encourageait leurs épanchements par de grands moulinets de bras.

Cette scène de liesse païenne dura encore quelques minutes, puis les cages reprirent la direction des ouvertures murales. Les deux bêtes exsangues reposaient mortes dans

le fond des deux cages. Les tambours cessèrent leur martèlement, l'assemblée reprit un peu de calme et de retenue. Des serviettes furent même distribuées pour essuyer les visages et les corps ensanglantés.

Jaugeant l'accalmie du même sourire satisfait, Malasuerte se rapprocha du centre du podium et, reprenant sa position de tribun, il s'adressa de nouveau à l'assemblée de ses fidèles hounsis.

- Mes amis. Après ce moment de communion et d'allégresse autour de nos objectifs communs, le temps est venu pour notre communauté de célébrer la mémoire de l'un des siens.

Une brebis égarée qui revient trop tard parmi nous, mais que nous devons célébrer avec chaleur.

La lumière rouge qui baignait le club s'adoucit peu à peu pour laisser place à une pénombre moins agressive. Les enceintes se mirent à diffuser en sourdine des chants traditionnels créoles.

- Nombreux sont ceux parmi vous qui connaissaient Richard Pellicomo, c'était un de nos hounsis les plus fidèles, un homme qui avait la foi vaudou enracinée dans sa vie et sa culture. Tous ceux qui ont eu la chance de le croiser doivent se souvenir de sa gentillesse, de son sourire et de sa ferveur. Mais vous ne saviez pas que Richard n'était pas un fidèle comme les autres.

Loin de là.

Richard était porteur d'une tradition ancestrale de l'île d'Haïti, il n'était pas qu'un fidèle hounsi. C'était un Marassa et un prêtre porteur d'une lourde responsabilité qu'il n'avait pas encore jugé le moment venu de nous faire partager.

Aujourd'hui, Richard est mort, entraîné sur une pente néfaste par des gens qui voulaient abuser de lui et du symbole dont il était porteur.

Maintenant, nous savons, les Marassas l'auront voulu ainsi et nous en acceptons la charge.

L'Asson de Vilokan que tu portais, Richard, doit servir notre cause et lui désigner son porteur d'espoir, nous y veillerons.

Mais avant, c'est ce soir l'heure des pleurs avant celle de la terrible justice.

Richard est aujourd'hui de retour parmi nous pour nous faire ses adieux, célébrons sa mémoire et assurons-le que nous serons les garants du respect de sa mission et que l'Asson qu'il portait sera bien utilisé.

Viens parmi nous Richard !

Que ta présence nous reconforte et aiguise notre soif de vengeance !

Du fond de la salle apparurent quatre porteurs tenant sur leurs épaules la dépouille de Richard Pellicomo sur son lit funéraire.

Le pas des quatre hommes était étrange, ils avançaient de deux pas avant d'en faire un de côté puis en arrière, changeaient de rythme et de direction sans cesse sans aucune régularité. Une marche d'hommes ivres.

Devant l'air étonné de Malic, Vircus se sentit obligé de lui expliquer.

- Ils marchent ainsi pour que l'esprit du mort ne retrouve pas leur trace, c'est une vieille tradition haïtienne.

Les porteurs aux pas désordonnés montèrent sur l'estrade où ils s'arrêtèrent devant Malasuerte qui s'inclina devant la dépouille.

Mais Malic avait la tête ailleurs, quelque chose, soudainement, l'obsédait.

- Si j'ai bien suivi, il n'était pas au courant pour l'Asson de Vilokan ?
- Non, il ne savait pas qu'il l'avait. Il doit l'avoir mauvaise.
- Exact, et il l'a appris comment ?

Faisant tourbillonner cette question dans sa tête, Vircus en vint à la même conclusion que Malic et fut pris par une brusque angoisse.

- Putain ! Meteroo, il s'est foutu de nous !
- J'en ai bien peur, ni Rochat ni nous n'en avons parlé à quelqu'un d'autre. Je te parie que c'est eux qui ont fouillé l'appart de Rochat.
- Ça veut dire qu'en ce moment ils peuvent être en train de fouiller chez nous !
- Oui, pendant qu'on assiste à ce spectacle de Grand Guignol !!

D'un mouvement simultané, les deux lieutenants attrapèrent leurs téléphones portables et composèrent le numéro de leurs conjointes respectives. Malic fut soulagé en premier, il eut sa femme au bout de deux tonalités, tout allait bien à Versailles. Son

beau-père avait bien remarqué deux individus suspects rodant autour de l'immeuble en début de soirée, il avait fait la remarque et verrouillé leur porte blindée.

Malic appela la PJ de Versailles et leur demanda d'accentuer leurs rondes devant son domicile, il les connaissait bien et il n'avait pas de doute sur leur implication, son beau-père ayant dirigé leur brigade pendant quinze ans.

Pour Vircus, l'appel fut moins fructueux. Sa jeune épouse ne répondit pas à son appel. Il réitéra, obstinément, sans succès.

Une main glacée lui serrant le cœur, il appela la quatrième BT au commissariat de l'avenue Daumesnil, le plus proche de son domicile, et convainquit ses confrères d'envoyer une patrouille en urgence afin de vérifier que tout allait bien pour sa femme et son jeune fils.

Mais il ne fut pas rasséréiné pour autant.

- Il faut que j'y aille Malic, ces malades sont peut-être chez moi !
- Oui, on file, il est onze heures moins le quart, leur petite sauterie va se terminer de toute façon, c'est bientôt l'heure de l'activité normale de la boîte.

Sur l'estrade, ils purent assister à une dernière scène étrange, Malasuerte était assis à califourchon sur le cadavre de Pellicomo.

Il lui tenait la tête à deux mains et lui parlait.

La salle était dans le noir, seuls le Roi blanc et le cadavre étaient éclairés par une poursuite nimbant l'improbable duo d'une blancheur iconique éclatante.

- Quittez ce corps Marassas ! Ce cheval n'ira pas plus loin, allez guider le bras qui le vengera !!

Malic s'inquiéta un peu de ces appels répétés à la vengeance, à un acte fondateur contre l'occident et la religion catholique. Meteroo leur avait parlé d'une mafia, mais il les manipulait, ce qu'il voyait, quant à lui, c'était une horde de fanatiques.

Il allait emboiter le pas de son confrère quand il eut du coin de l'œil le temps effroyable de voir Pellicomo bouger. Comme si son corps obéissait aux appels de Malasuerte et était pris de convulsions violentes.

Il tendit la main en tentant d'annoncer une question. Mais il se ravisa, un trucage de plus, sans doute, du moins il choisirait de le croire.

Ils n'avaient plus de temps à perdre pour de la magie noire.

Chapitre 18

« 4578MLT »

Malic courut pour retrouver Vircus qui rejoignait les cuisines du restaurant à grands pas.

- On va repartir par le même chemin, tu me tiens la lance à incendie, je glisse, puis tu prends le même chemin et je te récupère en bas.
- Ne me loupe pas, sinon le verre brisé en dessous va me couper en morceaux.
- On a eu assez de sang pour ce soir, je ne te louperai pas.

Leur exfiltration se déroula sans encombre. Ils regagnèrent leur voiture en courant et quittèrent le parking à vive allure sous le regard surpris et inquisiteur des deux vigiles.

- Ils vont sûrement se poser des questions.
- M'en fiche, j'ai d'autres soucis que la discrétion.

Ils prirent la route de Paris. Vircus sortit son gyrophare, la circulation était fluide, mais il roulait à une vitesse folle. Dents serrées, il regardait devant lui fixement, Malic n'osait pas l'interrompre et il rappelait régulièrement le commissariat de Daumesnil.

La patrouille était en bas de l'immeuble, Place Felix Éboué, mais personne ne répondait à l'interphone. Malic leur ordonna de monter, Vircus était catégorique, sa femme et son fils de six mois devaient être dans l'appartement ce soir.

- Je ne me pardonnerai jamais s'il leur est arrivé quelque chose.
- Panique pas Faustin, ta femme dort peut-être à poings fermés.
- J'espère Malic, ma vie est finie sinon.

Pour éviter de s'effondrer, le grand flic tenta de reprendre le fil de ses réflexions.

- Je ne comprends pas le jeu de Meteroo dans cette histoire.
- C'est pourtant simple, si tu veux savoir si la police s'intéresse à toi, fais en sorte d'être l'informateur incontournable et crédible qu'on viendra interroger en premier, et lâches un maximum d'informations qui stimulent l'ennemi, pour éviter ses soupçons, mais qui l'écartent du vrai sujet.
- Machiavélique.
- Technique de contre espionnage, mais c'est vrai que je ne m'attendais pas à ça. J'en aurais parlé à Boniperti ou Rochat ils nous auraient mis en garde.
- On va foutre ces ordures en prison !
- Pour l'instant, on n'a que des présomptions, leurs avocats nous tailleraient en morceaux. Et je ne pense pas que Rochat accepte de voir l'Asson placé sous scellés.
- Mais on ne peut pas vivre sous la menace en espérant les choper en flag !
- Il faut se débarrasser de l'Asson. On verra ça dès le retour de Rochat.

Le reste du trajet fut avalé en silence. Ils ne mirent pas plus d'un gros quart d'heure pour atteindre l'immeuble où demeuraient le lieutenant et sa famille, Place Félix Eboué à deux pas de la Porte dorée.

Les pneus de la Renault de Malic crissèrent une dernière fois en s'arrêtant brusquement à côté de la voiture de patrouille des flics de Daumesnil. Un des policiers était resté à côté du véhicule de service, ses deux collègues tentaient de rentrer dans l'appartement. Un peu déconcerté de voir débouler deux individus survoltés et puant l'alcool et la pourriture, malodorante persistance de leur passage dans le conduit d'évacuation de l'Eropolis, le policier se fit montrer les cartes des deux lieutenants. Une fois leur identité certifiée, Vircus le questionna avec anxiété. La porte était verrouillée, personne ne répondait à leurs appels, mais il leur semblait avoir entendu les pleurs d'un nourrisson.

Ils montèrent en courant, les immenses compas de Vircus enjambant les marches quatre par quatre, Malic et le policier s'évertuant à suivre le rythme imposé sur les cinq étages qui les séparaient de l'appartement.

Une fois rejoints les deux policiers, qui continuaient de sonner à la porte de l'appartement, ils regardèrent le grand lieutenant ouvrir nerveusement sa porte, les clés

tressautant dans ses immenses mains rendues malhabiles par l'angoisse. Il s'engouffra en trombe dans le couloir et se précipita vers la chambre de son fils d'où provenaient les pleurs d'un bébé.

Son fils était bien là, appelant sa mère en vain pour un réconfort qui ne venait pas, pourtant la jeune femme était proche de lui, juste au pied du lit, inconsciente.

Viricus se précipita sur elle, un des policiers prenant le nourrisson dans ses bras pour le calmer.

- Elle respire ! Elle n'est qu'assommée !

Au contact de son mari, la petite blonde qui se perdait dans les immenses bras de son compagnon sembla reprendre connaissance. Malic partit à la cuisine pour lui prendre un verre d'eau en constatant que l'appartement avait été retourné de fond en comble, et sans ménagement.

En repassant par le couloir, il vit par l'entrebâillement de la porte d'entrée restée ouverte deux hommes noirs passer sur le palier sans jeter un œil vers eux.

C'est ce détail qui forgea sa conviction, n'importe qui passant devant une porte grande ouverte avec cette agitation et des pleurs aurait regardé vers l'intérieur, sauf à jouer maladroitement le rôle d'un voisin en évitant d'attirer l'attention.

Il sortit son arme, se précipita vers eux et cria.

- Police ! Restez où vous êtes, pas un geste !!

Les deux fuyards ne marquèrent pas une seconde d'hésitation, ils avaient préparé leur fuite et s'étaient surement mis d'accord sur l'attitude à avoir en cas d'interpellation.

Ils se mirent instantanément à dévaler l'escalier.

Malic eut un moment d'hésitation, il ne pouvait pas tirer comme cela sans sommations dans un immeuble d'habitation. Le temps de prendre une décision et les deux hommes ne lui offraient plus de ligne de tir. Il se mit lui aussi à dévaler l'escalier, l'arme à la main, se disant qu'une fois dans la rue avec une ligne de visée il n'hésiterait plus à leur tirer dans les jambes.

Il arriva dans le couloir de l'immeuble à l'instant où la porte d'entrée se refermait, il sprinta vers elle, l'ouvrit brutalement en pointant son arme. Les deux hommes

étaient en train de s'engouffrer à l'arrière d'une Mercedes noire arrêtée moteur allumé devant la sortie de l'immeuble.

Malic fit la sommation d'usage et tira, atteignant un des deux hommes à la cuisse. Le chauffeur de la voiture fit feu lui aussi dans sa direction, une balle vint se loger dans le montant de la porte à quelques centimètres du visage du lieutenant. Malic eut un mouvement de recul que les fuyards utilisèrent pour démarrer en trombe, le blessé agrippé par le torse pendait à moitié sur la route pendant que son complice le hissait à bord de la Mercedes.

Malic s'avança de nouveau et fit feu en visant les pneus de la voiture, il les manqua de peu, la balle se logea dans le pare-chocs de la grosse berline.

Il ne put ressayer, la rue était pleine de voitures, un ricochet ou une balle perdue aurait pu avoir des conséquences dramatiques.

Vircus avait gardé les clés de sa voiture, et le temps que les deux policiers déboulent dans la rue la Mercedes avait disparu de son champ de vision en direction des boulevards Maréchaux.

Ils sautèrent dans la Ford de service des policiers et démarrèrent pied au plancher dans la direction prise par la voiture des fuyards. Ils ne l'avaient pas en vue, mais passée la Porte dorée, les boulevards Maréchaux étaient tous saturés par le flux des noctambules parisiens. La voie la plus probablement empruntée était celle s'enfonçant dans le bois de Vincennes. Ils s'y engagèrent gyrophare allumé aussi rapidement que ce que le jeune policier, peu habitué à ce type de poursuite, était capable de conduire.

Malic eut l'impression de reconnaître les optiques arrière de la grosse berline à quelques centaines de mètres devant eux dans une grande avenue longeant le rocher du zoo de Vincennes, désormais désert depuis la fermeture définitive du parc. Ils peinaient à reprendre du terrain, la Mercedes était encore à plusieurs centaines de mètres quand ils la virent tourner à droite et s'engager dans une petite allée latérale traversant le bois.

Quand ils tournèrent à leur tour, les phares de la berline n'étaient plus visibles. Malic pesta, il se sentait humilié, ces truands se permettaient de venir menacer leurs familles et leur filaient sous le nez.

De part et d'autre de la rue des chemins de terre s'enfonçaient dans le bois. Le jeune agent ralentit l'allure, ne sachant quelle direction prendre. Son collègue s'empara de la radio et passa un message à toutes les voitures de patrouille en circulation demandant du renfort et donnant la signalisation de la voiture poursuivie.

Un dispositif allait être mis en place sur les autoroutes et grandes avenues accédant au bois de Vincennes.

Ils s'apprêtaient à renoncer, et à placer leurs espoirs sur l'efficacité de ce dispositif, quand Malic eut l'impression de voir briller des réflecteurs arrière d'une voiture éclairés par la lumière de la Lune à quelques centaines de mètres dans une des petites allées perpendiculaires à leur route.

- Éteins les phares, fais marche arrière et prend le chemin à droite, j'ai vu une voiture garée.

Le jeune agent obtempéra, fit la manœuvre et roula toutes lumières éteintes vers un véhicule garé dans le noir à une centaine de mètres de la lisière du bois. C'était bien la Mercedes, pas un couple d'amoureux. Mais la voiture était vide, portières ouvertes, ses occupants avaient déserté la berline.

Ils en firent le tour, en éclairant le sol avec leurs lampes torche. Un des jeunes agents remarqua des traces de pas dans la boue semblant indiquer que les fuyards s'étaient enfoncés dans le bois. Enlevant le cran de sûreté de son arme Malic leur indiqua :

- Je ne vous demande pas de me suivre, je sais que c'est risqué et qu'il serait plus raisonnable d'attendre les renforts, mais j'y vais.

Un des deux jeunes policiers suivit Malic. L'autre, paralysé par la peur, restant à côté des deux véhicules pour guider les voitures arrivant en réponse à l'appel.

Dans le sous-bois les empreintes n'étaient plus visibles. Accompagné de l'agent le plus téméraire, il s'écarta d'une dizaine de mètres pour rechercher des traces. Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes.

Entre les arbres, il voyait le halo de la lampe du jeune policier se balancer régulièrement, le bois était totalement silencieux, il entendait à peine, de loin en loin, le bourdonnement de la circulation automobile.

Les yeux fixés, en vain, sur le sol à la recherche d'empreintes, il remarqua à peine qu'il montait et il se retrouva au sommet d'une petite colline. De ce poste d'observation privilégié, il put apercevoir en contrebas, une petite route forestière au bord de laquelle était garée une vieille fourgonnette Peugeot passablement délabrée. Il se tourna vers son jeune acolyte pour lui signifier cette découverte, mais il fut incapable de retrouver le faisceau lumineux de sa lampe.

Le bois était redevenu totalement sombre, et silencieux.

Il appela, à deux reprises, sans réponse.

Il prit conscience qu'avec ses appels et sa lampe il était aussi visible qu'un feu d'artifice un Quatorze Juillet.

Pour cesser d'être une cible idéale, il éteignit sa lampe, et, la main crispée sur son arme, il tenta de descendre silencieusement vers la route en contrebas. Retenant ses pas au maximum il eut l'impression de ne pas faire trop de bruit, la terre boueuse amortissant ses pas et étouffant les craquements de branchages. Son cœur battait la chamade, la disparition du jeune flic signifiait à coup sûr que les fuyards étaient autour de lui, prêts à le mettre hors d'état de les suivre.

Le chasseur devenait le gibier.

Il n'était pas fait pour ce type de situations. À cet instant, de la Malicorne regrettait amèrement de n'être avant tout qu'un homme de dossiers.

Il avait descendu la colline et se trouvait à une cinquantaine de mètres de la fourgonnette qui attendait, tous phares éteints, au bord de la petite route.

Il s'y dirigeait d'un pas prudent, l'oreille aux abois et la gorge serrée par l'angoisse.

C'est à cet instant qu'il eut l'impression d'entendre arriver des voitures de police là où l'attendait le jeune flic. Il hésita à appeler à l'aide en tirant en l'air, mais il se dit que la fourgonnette s'enfuirait s'il le faisait.

Alors, il avança vers elle espérant surprendre les fuyards avant d'appeler ses collègues.

La rue en contrebas ne disposait pas d'éclairage urbain, la forêt était baignée dans une noirceur presque totale. Malic se concentra à l'extrême sur ses mouvements pour ne faire aucun bruit. Il avait l'impression d'y parvenir quand au bord droit de son

champ de vision, il eut l'impression de voir une silhouette noire évoluer entre les arbres. Il arrêta sa progression, bloqua sa respiration et attendit, tous ses sens en éveil. Il essayait de saisir un autre mouvement, un bruit, lui indiquant le nombre et l'emplacement de ses adversaires. Il resta une longue minute comme gelé dans le noir, sans rien pouvoir discerner. Il finit par se convaincre qu'il avait imaginé ce mouvement entre les arbres, ce qui n'aurait rien eu d'étonnant vu l'angoisse qu'il ressentait. Il reprit sa progression, lente, prudente, méthodique.

Au bout d'une dizaine de pas, il sentit quelque chose lui enserrer les chevilles, surpris, il baissa les yeux pour voir ce qui l'agrippait, mais, avant de pouvoir s'en rendre compte, ses jambes furent tirées violemment en arrière et il bascula à plat ventre de tout son poids dans la boue. Sonné, il n'eut pas le temps de reprendre le contrôle de son arme, un genou se posant brutalement sur son avant-bras pendant qu'une main ferme lui pressait le visage dans la boue.

- N'essaye pas d'appeler à l'aide si tu veux revoir tes enfants !
- Il pue, ce con, c'est une infection !
- Tu m'étonnes, c'est assez pratique, on l'a senti venir à dix mètres.
- Pas de savon au commissariat ? Pauvre naze.

Avant de lui laisser l'opportunité de répondre, la main le redressa et lui enfila un lourd bonnet de laine à grosses mailles sur le visage, l'aveuglant complètement. Il fut emmené ainsi, sans pouvoir appeler des secours, jusqu'à la camionnette. Malic se maudissait d'avoir oublié l'odeur nauséabonde qu'il dégageait, il avait fini par s'y habituer et lui ne la sentait plus, mais elle avait anéanti tous ses efforts pour rester inaperçu. Il se mortifiait encore de sa naïveté quand la vieille fourgonnette démarra. Il fut allongé sans ménagement sur son plancher métallique.

Viricus embrassait tendrement sa femme qui avait totalement recouvré ses esprits et qui s'en sortait bien avec juste une bosse un peu douloureuse sur le crâne.

Le médecin conseillait d'aller lui passer une radio de contrôle et de l'emmener à l'hôpital si elle avait des nausées ou un étourdissement, mais à priori elle n'avait rien.

Les deux brutes cagoulées étaient rentrées chez eux de force sous la menace d'une arme. Après l'avoir menacée pour lui soutirer, en vain car il n'existait pas, l'endroit où

son mari cachait ses objets de valeur, ils avaient retourné l'appartement de fond en comble. Elle avait cru comprendre de leurs conversations qu'ils envisageaient de la kidnapper pour obtenir quelque chose de son mari.

Ils l'avaient assommée quand la porte d'entrée de l'immeuble s'était mise à sonner avec insistance. La suite, Vircus la devinait, ils avaient dû monter d'un étage en attendant que tout le monde soit rentré dans l'appartement pour essayer de fuir discrètement, sans succès.

Ils avaient recouché le nourrisson, qui peinait à trouver le sommeil dans l'agitation générale.

Vircus apprit des policiers la disparition de Malic et l'échec de la filature.

Ils avaient retrouvé le jeune agent assommé à quelques centaines de mètres de sa voiture, mais il ne se souvenait de rien de précis. La Mercedes était une voiture volée, personne n'était capable de donner un signalement des trois fuyards qui demeuraient totalement introuvables. Vircus tenta d'appeler Malic à plusieurs reprises, sans résultat.

Pour éviter de faire des vagues pour l'instant, il justifia l'agression aux policiers qui devaient faire leurs rapports par une probable vengeance de truands sur lesquels il avait enquêté. Mais ils allaient être dans l'obligation de lancer un avis de recherche et de prévenir la famille de Malic quand le téléphone de Vircus indiqua un appel entrant en provenance de l'appareil de son collègue disparu.

- Malic, ça va ?
- Non, ce n'est pas lui, et il ne va pas très bien. Taisez-vous si vous êtes avec vos collègues. Je vous conseille de faire croire que c'est bien votre ami que vous avez au téléphone. Notre affaire doit se régler dans la discrétion.

Vircus décida de jouer le jeu, pris au dépourvu, il ne voyait pas pour l'instant d'autre issue.

- C'est bon de t'entendre, je commençais à m'inquiéter.
- Parfait, vous savez ce que nous voulons. Allez le chercher, on vous rappellera en fin de journée et on vous dira où l'amener. Si vous jouez au plus malin, on fait un sacrifice de poulet. C'est clair ?

- Oui, c'est assez simple, je vais te faire ça. Mais c'est dans ton coffre au bureau et il me faudrait le code. Je ne le connais pas.
- Votre ami n'est pas à côté de moi. Je vais raccrocher et retirer la batterie du téléphone, ne perdez pas de temps à essayer de le localiser. On lui demande le code, et dès qu'on l'a je vous envoie un texto. Si c'est un piège à cons, vous n'aurez pas assez de votre vie pour le regretter. Il est mignon votre petit bébé, alors soyez raisonnable.
- Bien sûr Malic, ne t'inquiète pas, rentre chez toi.
- On vous appellera vers 22 h, ayez l'Asson à ce moment.
- Oui, bonne nuit mon vieux.

Il raccrocha, tenta de sourire de manière convaincante aux policiers qui occupaient son salon et leur servit un mensonge éhonté.

- C'est bon, rassurez-vous c'était Malic. Il les a suivis dans les bois sur plusieurs kilomètres. Il a fini par les perdre et il prend un taxi pour rentrer chez lui. Il est épuisé et fera un rapport lundi.

Il poussa les policiers vers la sortie, manière d'esquiver les questions embarrassantes et aussi de permettre à son épouse de retrouver un peu de calme.

Ils n'insistèrent pas trop, ils avaient avalé la couleuvre et comprenaient que sa femme ait besoin de se reposer.

Il s'éloigna quelques minutes prétextant d'aller vérifier que leur cave n'avait pas été visitée et il appela chez Malic, il laissa un message sur le répondeur de la femme de son collègue en lui disant qu'ils étaient sur une filature sensible et que son mari ne rentrerait chez lui que le lendemain soir.

Il pria pour que cela soit vrai et que son ami rentre bien le dimanche soir, et il remonta retrouver son épouse.

Il la convainquit d'aller se coucher sans délai et sans commencer à ranger le capharnaüm laissé par les intrus. Une fois au lit, elle pleura, pour évacuer la peur qu'elle avait éprouvée. Il lui assura que cela ne se reproduirait plus, et accepta de l'emmener chez ses parents le temps que leur appartement soit à nouveau sûr et rangé.

Après une longue douche le débarrassant des relents d'alcool putréfié, ils firent l'amour et elle finit par s'endormir dans ses bras.

Il ne put, lui, trouver le sommeil. Il ne savait pas comment se sortir de cette situation, il ne pouvait pas envisager de mettre de nouveau sa famille en danger. Il devait régler cette histoire définitivement. Alors au diable l'Asson de Roachat !

Il le leur donnerait sans regret et il demanderait à être muté à un autre service. Il en avait assez de faire le traître, un poste dans n'importe quelle PJ de la région parisienne lui conviendrait, et sa petite blonde n'aurait plus à pleurer à cause de son travail, il lui en faisait silencieusement le serment.

Le lendemain matin, il emmena sa femme faire une radio de contrôle, puis il l'amena avec son fils chez ses beaux-parents à Meudon. Il déjeuna avec eux pour donner le change et avoir l'air serein, puis il prétexta le rangement de l'appartement pour s'esquiver et remonter à Levallois ouvrir le coffre du bureau de Malic.

Il avait bien reçu le texto, le code était « 4578MLT ». Il passa les nombreux systèmes de sécurité du siège de la DCRI, il était assez fréquent que des agents y passent le week-end, la lutte contre le terrorisme ne faisant jamais relâche. Il n'eut donc pas de difficultés à accéder au bureau de Malic qu'il se fit ouvrir prétextant un dossier à récupérer. Il était suffisamment connu pour que personne ne soupçonne quoi que ce soit. Il y avait bien les vidéos de surveillance, mais il assumerait. Cet objet n'avait pas d'importance hormis pour Roachat et Malic et ce dernier comprendrait sûrement l'usage qu'il comptait en faire.

Il introduisit le code, le coffre refusa de s'ouvrir, plus étonnant encore, le système d'ouverture ne comportait que cinq entrées pour le code. Celui qu'il avait comptait sept caractères. Malic n'avait pas pu se tromper sur un point aussi simple, il essaya sans les premières lettres puis sans les dernières, puis toutes les combinaisons dérivées qui lui passaient par la tête sans qu'aucune ne fonctionne.

Il ragea, frappa du poing sur le coffre jusqu'à s'en faire saigner, et resta quelques minutes prostré, la tête appuyée contre le coffre, à chercher ce qu'il pouvait faire. Il tenta de rappeler sur la portable de Malic sans succès, et il dut se rendre à l'évidence. Seul Roachat pouvait l'aider, mais le connaissant il était peu probable que ce soit pour obtenir un arrangement diplomatique avec les ravisseurs.

Il se résigna à l'appeler et le joignit au moment où il faisait la queue pour embarquer ses bagages dans son vol de retour vers Paris. Il prit le parti de ne pas lui mentir. Il avait peur de Rochat et de ses réactions et il comptait suffisamment d'ennemis en ce moment pour avoir besoin d'un soutien, aussi colérique soit-il.

- Ce n'est pas du tout le code, Malic n'est pas devenu fou, s'il a donné cette combinaison c'est que c'est un message pour nous. On doit pouvoir en déduire où il est retenu.
- Donne-moi le vrai code, on leur donne cette horreur et on ne prend pas de risque avec la vie de Malic.
- C'est hors de question Coton tige. Je ne suis même pas sur qu'ils le libèrent vraiment après, c'est des fanatiques, il faut les combattre comme tels.
- On est seuls sur cette histoire, j'ai peur que ça tourne mal.
- Malic a fait son choix, il n'a pas donné le vrai code c'est qu'il attend de nous que nous ne cédions pas. Cette combinaison doit nous dire où il est. Fais des recherches dans les dossiers, et essaye quand même de localiser son portable on ne sait jamais. Je suis à Roissy dans deux heures viens me chercher.
- OK à tout à l'heure.
- Flippe pas coton, on va les avoir, ta famille ne risque rien.
- Oui, je sais, t'as raison, force doit rester à la loi.
- Allez, cogitons un peu, on a la clé à nous de trouver comment l'utiliser.

Vircus entreprit toutes les recherches possibles sur ce code. MLT le conduisit à des considérations oiseuses sur la mémoire à long terme, communément appelée MLT, ainsi qu'à l'île de Malte dont l'abréviation utilisée par l'OTAN et le CIO était aussi ces trois lettres.

Des chiffres rien à tirer, des numéros de dossiers sans rapport avec leur situation, une galaxie très éloignée, il ne voyait toujours pas ce que Malic voulait dire. Pas de code postal, ni de route à ce nom, rien de concluant.

En sortant les villes du 78, en admettant que le code soit un numéro de rue suivi du département et d'une indication abrégée pour la ville, il obtenait plusieurs centaines de possibilités. Les rues des villes de Maisons Lafitte, Maulette, Millemont, Montalet et Montigny le Bretonneux comportaient des dizaines de numéros 45, à deux ils en

auraient pour des jours de vérifications. C'était encore pire si on considérait que MLT devait indiquer un nom de rue, là, il faisait face à des milliers de possibilités.

Le téléphone n'offrit aucune piste non plus, il était éteint, batterie extraite, et n'émettait donc aucun signal. L'appel qu'il avait reçu venait de la région parisienne, du périphérique et d'un véhicule en mouvement qui pouvait être n'importe où à cette heure.

Dans son bureau des Champs Élysée, Meteroo venait d'appeler Malasuerte pour faire un petit point sur la situation. Ils ne devaient pas laisser passer l'opportunité de mettre la main sur l'Asson. Ce symbole leur ouvrirait des portes inespérées, une résonance internationale qui donnerait à leur culte l'ampleur des plus grands courants religieux.

S'il fallait kidnapper, il en assumait le risque.

Son contact à la DCRI leur avait fourni les adresses des trois officiers impliqués. Ce Leterrier avait la reconnaissance du ventre, ses nombreuses missions d'études au Gabon lui avaient laissé de bons souvenirs.

Meteroo sut opportunément le lui rappeler.

Il avait ensuite mobilisé une dizaine d'hommes de main, des videurs des boites de nuit de Malasuerte pour monter cette opération. L'Asson leur revenait de droit, tous les moyens seraient bons.

L'opération ne s'était pas déroulée comme prévu, les obligeant à prendre des risques supérieurs à ce qu'ils avaient planifié. Mais l'enjeu était tel qu'il justifiait de telles actions.

Il appela « Baby doc », le fils Duvallier réfugié en France après la chute de son régime. L'ancien dictateur fut survolté par cette annonce, depuis sa maison de Fontainebleau, il caressait le rêve d'un retour au pouvoir et l'Asson pourrait lui donner l'aura du sauveur dont il cherchait tant à se parer. Après des années noires où sa présence sur le sol français avait donné lieu à de nombreuses polémiques et où il était resté sans papiers sur le territoire français et à la merci d'une expulsion qui aurait été sa fin, car son divorce et le gel de ses avoirs en Suisse l'avaient ruiné. Jean-Claude Duvalier voyait le vent tourner. Il avait pu récupérer plusieurs centaines de millions de

dollars, libérés par la Suisse faute d'arguments attestant la volonté d'Haïti d'utiliser ces fonds à des fins humanitaires, et, retournement délicieux, son ancien pays venait de lui accorder un passeport diplomatique. Celui que l'on donnait pour mort et sans popularité dans les rues d'Haïti, avait réuni une grande assemblée de fidèles et de notables lors d'un séjour commémoratif du régime de son père en 2007, et depuis, il retissait sa toile en attendant son heure. Aussi incroyable que cela puisse paraître Haïti n'était pas à l'abri du retour d'un des régimes les plus violents et arbitraires de l'histoire.

Non sans arrières pensées, Meteroo et Malasuerte avaient joué sa carte, venant à son aide lorsqu'il était au plus bas, aux portes de la mendicité, et lui prodiguaient conseil et aide logistique pour le redéploiement de ses réseaux. Si les policiers tentaient de le ramener en Haïti, ils pourraient compter sur le réseau des anciens Tontons Macoutes pour mettre la main dessus.

Mais la partie se passait pour l'instant en banlieue parisienne.

Pour Vircus, l'heure d'aller chercher Rochat était arrivée, il prit la route pour Roissy se demandant dans quel état de nerfs il allait retrouver l'irascible commissaire.

Celui-ci s'était fait servir une quantité invraisemblable de mignonnettes de whisky et les hôtes commençaient à le regarder d'un sale œil, l'excuse de la peur de l'avion ayant ses limites.

Les écouteurs vissés dans les oreilles Rochat écoutait un alambiqué morceau à tiroirs d'Ornette Coleman, cela stimulait ses réflexions, et en atterrissant à Roissy il avait sa petite idée sur la signification de ce code énigmatique.

Vircus l'attendait à la sortie des passagers, ils se saluèrent assez chaleureusement, les circonstances pesantes renforçant leur estime mutuelle.

Il aida Rochat à porter ses bagages jusqu'au parking, la pluie était de retour en même temps que le commissaire. Il avait pris des couleurs et semblait assez serein malgré un sourd fond de tristesse.

À peine arrivés dans la voiture Faustin lui fit part de ses hypothèses. Rochat sourit et lui annonça avoir une idée plus tangible.

- C'est quelque chose qu'il a vu. Qui est assez unique pour nous donner une localisation ou une personne et qui peut être identifié par un code chiffré. Ça ne peut pas être un numéro de passeport, il n'y a pas assez de chiffres, si c'est une adresse c'est trop vague, il sait qu'on n'aura pas six mois pour le retrouver. Ça doit être évident et précis, il a joué sa vie avec ta capacité à le comprendre et à le retrouver.
- Oui d'accord, mais quoi alors ?

Comme réponse, Rochat décrocha le micro de la radio de police qui équipait la voiture de Vircus et passa un appel au commissariat le plus proche.

- Commissaire Rochat DCRI, j'aurais besoin de toute urgence, de l'adresse des propriétaires des véhicules immatriculés 4578MLT78, 4578MLT75 et 4578MLT92. Merci.

Puis se tournant vers Faustin.

- Il n'y a pas d'autres départements à avoir des identifications lettrées aussi hautes, il a pu faire l'impasse sur le département et ça a paru moins suspect à ses geôliers.
- Les ravisseurs ne sont pas assez stupides pour avoir transmis leur plaque d'immatriculation quand même !
- Pas la leur, mais celle d'une voiture qu'il aura aperçue à proximité de son lieu de captivité. C'est tout bête, évident et précis, il ne fallait pas aller chercher les versets du Coran ou la racine carrée du nombre d'or... Enfin, j'espère.

L'appel du commissariat ne fut pas long à venir, il y avait deux voitures portant les numéros recherchés, le dernier ne correspondait plus à une voiture en circulation.

Rochat nota les noms et adresses puis programma le GPS de Vircus sur la première d'entre elles.

- En route coton-tige, Malic doit être pressé de nous voir, et ses ravisseurs vont nous appeler dans moins de deux heures maintenant.
- J'espère que la première sera la bonne sinon on risque de ne pas être plus avancés quand ils appelleront.

Malheureusement pour eux, ce ne fut pas le cas, la première voiture appartenait à un jeune couple de Courbevoie qui n'était pas encore revenu de vacances, les voisins

purent leur confirmer que la voiture portant l'immatriculation recherchée était garée dans le garage fermé de leur immeuble. Rochat poussa jusqu'à aller jeter un œil par le vasistas du garage et put s'assurer que la voiture était bien là.

Ce n'était pas celle-ci que Malic avait pu apercevoir la nuit précédente.

Ces vérifications terminées, ils se mirent en route vers la deuxième adresse à une vingtaine de kilomètres de là. Il était déjà neuf heures.

Le temps leur était désormais compté.

Ils filèrent à tombeaux ouverts vers Buc dans la proche périphérie de Versailles, à côté de chez les de la Malicorne, ironie du sort.

Même avec le gyrophare pour se faufiler dans le trafic de ce soir de retour de week-end il leur fallu une demi heure pour atteindre un grand pavillon dans une résidence coquette fleurant bon la bourgeoisie tranquille.

Ça ne les rassura pas du tout, il était hautement improbable que le lieutenant fût détenu dans cette banlieue chic où les moindres allées et venues devaient être remarquées. Autre mauvais point la voiture n'était pas dans la rue, Rochat commençait à se demander si sa théorie n'était pas erronée et ça l'agaçait prodigieusement.

Ils sonnèrent et furent accueillis par un homme d'une cinquantaine d'années à l'allure d'un cadre sûr de son fait.

Dès que Rochat mentionna la voiture, le quinquagénaire pesta et appela son fils.

- Julien qu'est ce que tu as fait comme connerie hier soir encore !
- Votre fils a utilisé la voiture hier soir ?
- Oui, mais il a son permis et est assuré pour.
- Bien sur pas de problème, on veut juste savoir exactement où il est allé.

Rochat voyait reverdir ses espoirs, l'heure tournait, mais la piste n'était pas encore froide. Le jeune homme finit par descendre, post-ado dégingandé avec l'air ahuri du fumeur de haschisch impénitent.

- Dis voir mon grand, tu as fait quoi hier soir ?
- Bah j'suis allé chez des potes juste à côté, dans la résidence.
- Et tu prends la voiture de ton père pour cela ?

Le gamin regardait son père avec un air gêné, Rochat sentait les petites cachoteries familiales à plein nez, et la pédagogie n'était pas son fort.

- Tu racontes des conneries à ton père autant que tu veux, mais moi je n'ai pas que ça à faire. Alors, tu me dis où tu étais hier soir tout de suite où je t'embarque pour une garde à vue de quarante-huit heures.
- Vous n'avez pas le droit, je vais appeler notre avocat !!
- Il y a une vie en jeu, je vous garantis que je ne vais pas me gêner, vous avez cette option, mais vous viendrez récupérer votre môme avec votre avocat dans la cellule de dégrisement, en train de jouer à touche-pipi avec tous les clochards de la région. Ou vous lui dites de me dire la vérité et l'on est partis dans cinq minutes.
- Bon Julien, je ne te disputerai pas, dis la vérité !
- Je suis allé en boîte avec des amis, au Brasero à Versailles.

Le père allait commencer à le sermonner, mais Rochat lui intima l'ordre de remettre ça à plus tard d'une paume tendue et d'un regard noir.

- Elle est dans le centre cette boîte, tu étais garé où exactement ?
- Il n'y avait pas de place sur le parking, je me suis garé dans la rue après l'entrée de la boîte sur la gauche, devant des boxes en location.

Ils sentirent une boule disparaître de leurs estomacs. Le Brasero était une boîte de la galaxie Malasuerte, cette piste était très crédible. Ils prirent congé de la petite famille pour la laisser à ses explications internes et partirent pour le Brasero, boîte assez ancienne et toujours prisée de la jeune bourgeoisie versaillaise, ambiance rallye garantie.

La rue était déserte, la boîte de nuit n'avait pas encore ouvert ses portes et le reste des constructions disparates de la rue contenaient des entreprises fermées ce jour de la semaine.

Les boxes dont avait parlé le jeune homme étaient à une bonne centaine de mètres de la boîte, si Malic avait aperçu sa plaque c'est qu'il avait été assez proche de ces boxes et non du Brasero dont l'entrée était séparée de la rue par un parking et était bien trop éloignée de l'endroit de stationnement indiqué pour que Malic ait noté la plaque de là.

Les boxes étaient alignés perpendiculairement par rapport à la rue, ils étaient desservis par une allée dont l'accès était fermé par une imposante grille de fer

verrouillée par une chaîne épaisse comme un bras. Le mur d'enceinte en pierre de meulière devait faire plus de trois mètres de haut. Ils garèrent leur voiture à une dizaine de mètres de la grille.

- Qu'est-ce qu'on fait ? Ça ne va pas être simple de rentrer là dedans.
- Si tu ne viens pas à Lagardère... Ils vont appeler dans cinq minutes, si on se met d'accord pour un échange ils vont venir chercher Malic non ?
- Oui, il faut prier qu'on ne se soit pas trompés... Que Malic soit bien là.

Quelques minutes d'attente dans la voiture plus tard, le téléphone de Vircus sonna, ils mirent la communication sur haut-parleurs et répondirent.

- Vous avez l'Asson ?
- Oui, je suis prêt, dites-moi où vous voulez procéder à l'échange.
- Dans une heure sur le parking extérieur de Velizy 2, on surveille le site, venez seul et ne faites pas le malin.
- Aucun risque, je suis pressé de me débarrasser de ce truc.
- On vous rappellera là-bas pour vous donner la suite des instructions.

Ils reprirent leur attente, la pluie s'abattant avec force sur la triste rue déserte. Un quart d'heure plus tard, un monospace gris se présentait devant la grille d'entrée avec à son bord deux hommes, le passager en descendit et s'affaira à ouvrir la lourde grille. Il rentra sur l'allée suivi par la voiture. Rochat et Vircus descendirent et regardèrent les deux hommes ouvrir une lourde porte coulissante fermant un des boîtes dans lequel était garée une vieillissante camionnette Peugeot. Les deux hommes rentrèrent dans le box, ils en profitèrent pour se rapprocher et se poster à côté de la porte, de là, ils purent entendre les conversations des ravisseurs supposés.

- On va te sortir, tu as dix mètres à faire pour monter dans l'autre voiture. Tu vas t'y allonger sur la banquette arrière. On ne t'enlèvera la cagoule que cinq minutes après le départ. Si ton pote ne fait pas le con, tu reverras tes mêmes ce soir. Tu as compris poulet ?

Rochat jeta un œil dans le garage, les deux ravisseurs étaient à l'arrière de la camionnette, portes ouvertes celle-ci leur masquait l'entrée. Il fit signe à Vircus de se placer de l'autre côté de la porte. Quand il y fut, il lui fit un signe de la tête indiquant que le moment était venu.

Il longea la camionnette, poussa la porte ouverte et tomba nez à nez avec un des ravisseurs, celui-ci n'eut pas le temps de marquer sa surprise que Rochat lui assenait un colossal coup de crosse de son revolver en pleine bouche suivi d'un autre sur l'arcade sourcilière. Le ravisseur perdit quelques dents et vit son arcade exploser complètement, les deux plaies se mirent à saigner abondamment.

Son complice ouvrit de grands yeux, jeta un œil vers la sortie pour y voir, le long de la camionnette, Vircus lui pointer son arme sous le nez et lui crier de mettre ses mains sur sa tête. Il le fit reculer jusqu'à la paroi du fond et lui passa des menottes, notant au passage les avant-bras couverts de tatouages de vévés.

Pendant ce temps, Rochat récupérait l'arme du ravisseur qui tenait son visage à deux mains et tentait en pure perte de retenir ses dents et le flot de sang jaillissant de son arcade dévastée.

- Traîne ta carcasse jusqu'au fond du garage, sinon je te bousille l'autre arcade.

Le sanguinolent obtempéra, pendant qu'ils libéraient Malic. Engourdi et courbatu, mais indemne et soulagé, celui-ci les remercia chaleureusement.

- Bravo les mecs, je me demandais si vous comprendriez mon message.

- Heureusement que je suis rentré de vacances à temps.

- C'était bien ?

- Court, comme d'hab une heure après le retour j'ai l'impression de ne pas être parti.

- Ça tient à peu de choses la vie, j'ai aperçu les plaques de la voiture au travers des mailles de ma cagoule quand mon garde est descendu ouvrir les grilles, je tendais la laine avec mon menton... J'ai eu de la chance non ?

- Ca sert d'avoir le menton en galoche. Bon on ne va pas s'éterniser, allez les deux terreurs ! Montez dans la camionnette.

Les deux ravisseurs dépités avancèrent lentement vers eux, le blessé avait à peu près contenu l'hémorragie. Malic lui passa des menottes. L'autre montait laborieusement dans la fourgonnette, quand Rochat lui saisit les cheveux et lui frappa brutalement la tête sur le montant de la porte y laissant une empreinte sanglante.

- Pas de jaloux. Je ne voudrais pas qu'une différence de traitement vienne nuire à votre belle amitié. Et rappelez-vous bien que kidnapper un flic ce n'est pas un boulot pour amateurs.
- Doucement Paul, tu te laisses aller à des gestes anormaux !

Rochat ferma les deux portes et se tourna vers Vircus.

- Écoute Faustin, ces deux ordures ont dévasté mon appartement, terrorisé ta famille, frappé ta femme et enlevé Malic. Malheureusement, il n'y aura pas de suite judiciaire possible. Alors deux trois mandales c'est la peine plancher non ?
- Pourquoi tu me dis qu'il n'y aura pas de suite judiciaire, on va les arrêter non ? On évitera de mentionner l'Asson dans nos rapports.
- Non rien de rien de cette affaire ne doit être officialisé. Malic ne te l'a pas dit ? Rien n'est officiel et rien ne le deviendra.
- Non Paul, je ne lui ai rien dit des commanditaires de notre enquête.
- On lui doit ça. Allez vient on enferme ces deux bâtards, et on éclaire ta lanterne. Après tu rentres chez toi embrasser ta famille et je ne veux plus te voir te mêler à cette affaire, je t'assure qu'il vaut mieux pour toi que tu ne t'en occupes plus jamais.

Ils refermèrent le box avec son rideau métallique, puis les grilles, jetèrent les clés dans les égouts et partirent. Une fois en route Rochat expliqua les grandes lignes de ce qui était encore inconnu de Vircus. Le rôle du couple présidentiel.

- Je te remercie pour cette histoire à ne plus dormir debout ni allongé. Je vais vous laisser vous en démêler seuls, mais si vous avez besoin d'un coup de main, je serai là.
- Merci coton-tige, on va essayer d'éviter de te trainer dans cette fosse à purin.
- Il y a un petit truc qui me revient, j'ai lu quand je le suis intéressé au Vaudou une interview de la première dame au tout début de sa carrière d'actrice où elle se déclarait hounsi et descendante de la famille de Don Pedro.
- On n'a rien trouvé de tel !
- Apparemment elle a dû avoir des regrets, car cette interview a disparu et elle n'a plus jamais rien déclaré dans ce sens, mais ça m'a marqué. Elle ne s'est jamais intéressée à l'Asson ?

- Non, elle ne s'intéresse qu'aux traces de sa liaison avec Pellicomo. Va savoir pourquoi, peut être ignore-t'elle son existence, mais je ne le pense même pas, Richard était fou d'elle, il n'a rien du lui cacher. Ça ne l'intéresse pas, c'est sur, mais pourquoi... je n'en sais rien.

Ils déposèrent Malic chez lui, un peu tard pour embrasser ses enfants, mais sain et sauf et en bon état s'il prenait le temps de prendre une douche méticuleuse pour se débarrasser de ses derniers effluves d'alcools pourris. Rochat prit un taxi pour regagner son appartement dévasté.

Il n'alla pas se coucher immédiatement, mais il traina autour du forum des Halles jusqu'à ce qu'il trouve un revendeur pour reconstituer ses provisions de cocaïne. Le rythme allait encore être très soutenu dans les heures à venir.

Chapitre 19

« *L'enseignement du collège des Bernardins* »

Paris, Lundi 14 septembre 2008

Le cimetière de Montmartre était balayé par une pluie abondante, la famille et les amis de Claire Dessambre se serraient sous une carapace de parapluies, noirs, pour la plupart. Entre les stèles majestueuses et originales de ce lieu de repos éternel très mondain, Rochat regardait la cérémonie de loin, sa présence aurait été difficile à expliquer à la famille.

L'eau coulant sur son visage, il maudissait sa situation, avouer aux proches de la jeune femme qu'elle ne s'était pas suicidée les aurait sans doute soulagés, leur enlevant le fardeau d'un sentiment de culpabilité injuste, mais il ne pouvait rien dire.

Sur lui seul portait le poids de la justice et du repentir, et ce poids était énorme quand il regardait les parents de la jeune femme, dévastés, soutenus par les frères et sœurs, aux chevelures aussi flamboyantes que celle de Claire.

Un *tormentone* obsédant lui faisait marmonner « Angie » des Stones en regardant le triste va-et-vient des familles sur le gravier du cimetière.

Il avait coupé son téléphone portable, la DCRI ne cessait d'essayer de le joindre, et le bourdonnement permanent de son combiné l'insupportait pendant ce moment de recueillement.

Il avait pris rendez-vous avec Boniperti pour lui faire son compte rendu en fin de matinée.

Mais pour les réunions préparatoires de la visite de Benoit XVI, dont la cadence s'était trouvée grandement augmentée suite à la parution d'un hebdomadaire satirique d'extrême gauche terriblement virulent contre le Saint-Père, Leterrier suffirait.

Il avait juste pris un appel de Malic qui partait à Levallois s'attaquer à la paperasserie causée par son rodéo du samedi.

Il lui avait appris la nouvelle du décès de Claire, le lieutenant avait été profondément affecté, il se sentait coupable du relâchement de la surveillance des deux Russes.

Et leur fuite lui enlevait toute perspective de justice, meurtrissant son sens moral héréditaire.

Le commissaire prévoyait de le mettre dans la confiance de sa manœuvre si ce qu'il avait fait germer dans l'esprit de Soutine se concrétisait.

Il guetterait la Une des journaux patiemment dans l'espoir de voir son venin produire l'effet escompté et soulager leurs remords. Mais pour l'instant il ruminait ses colères, les pieds crissant dans le gravier et les cheveux dégoulinant de pluie.

Il regarda la famille Dessambre quitter les lieux, il s'arrêta quelques instants sur la tombe de la jeune femme murmura quelques adieux maladroits et rejoignit sa Lancia, scandaleusement mal garée à l'entrée du cimetière.

Il imprégna durablement d'humidité les sièges en alcantara de son antiquité roulante, ainsi que quelques minutes plus tard, ceux du bureau de Boniperti, ce qui lui valut une remarque désobligeante sur l'utilité d'enlever ses vêtements avant de prendre une douche le matin.

Il exposa au Tigre l'état de ses réflexions et l'impasse où se trouvait son enquête. Il avait fait le tour des lieux et des personnes que fréquentaient Pellicomo et les vidéos restaient introuvables. Il en était à penser que Richard les avait soit détruites, explication qui aurait du mal à satisfaire le commanditaire de l'enquête, soit qu'il les avait envoyées à sa famille en Haïti.

Le vieux soldat se leva, se tourna vers ses fenêtres et regarda tomber la pluie sur sa petite terrasse privative, qu'il n'utilisait jamais. Il garda le silence quelques instants, il ne croyait guère à l'utilité de ce périple tropical, mais l'attente de l'Élysée était si forte qu'il se devait de continuer d'agir et de proposer de nouvelles pistes.

- Demain Benoit XVI est en France, vous suivrez sa visite comme prévu et je vous dirai demain soir si vous partez pour Haïti.
- Je ne sais plus vers quoi chercher, on n'a plus que cette piste.
- J'ai bien compris. Mais si vous écoutez les informations, vous saurez qu'Haïti est en plein ouragan, je ne sais même pas si vous aurez un vol sur une ligne régulière en ce moment.
- Je n'atterrirai pas en Haïti, j'ai un ami en République dominicaine, un ancien légionnaire qui y a ouvert un Hôtel. Il m'aidera une fois sur place à passer en Haïti. Et il n'y a pas besoin de Visa pour la République dominicaine.
- Et des vols plusieurs fois par jour. J'en parle en plus haut lieu et on avise demain. Contactez votre ami d'ici là.

L'idée de demander de l'aide à son ancien frère d'armes lui était venue en discutant avec Malic pendant qu'il récupérait l'Asson dans le coffre du bureau.

Au-delà des difficultés météorologiques actuelles sur la partie occidentale de l'île, il avait peur d'être attendu à son arrivée en Haïti.

Meteroo et Malasuerte avaient des contacts solides sur place, aucun doute que d'anciens Tontons Macoutes désœuvrés puissent leur fournir une armée d'hommes de main sans scrupules. La raréfaction des vols depuis Paris pour Port-au-Prince rendrait leur surveillance encore plus facile, c'était bien trop risqué.

Une fois là-bas, Roachat, dans sa quête aléatoire, ne pourrait compter sur aucune aide extérieure et ce pays était l'un des plus violents et déliquescents du monde.

Il trouva son adjoint perplexe, regardant machinalement sa boîte mail sans conviction.

- Je suis largué, Paul, cette affaire a trop de ramifications, je n'arrive pas à lier tous les éléments. Quel est donc le lien entre les assassins russes, l'Asson ici présent, et les vidéos de la première dame ?
- Je ne vois qu'un lien. Pellicomo.
- Mais comment ce type a pu se retrouver mêlé à trois histoires aussi dingues simultanément ?

- Je sais, il doit forcément y avoir une explication, mais je ne le connais pas non plus pour l'instant. Avançons dans l'enquête, peut être que la solution viendra d'elle-même.

Malic sembla en faire son parti, voyant le commissaire sortir l'Asson du coffre, il se dit que les fanatiques des Makandal n'allaient surement pas baisser les bras après l'enlèvement manqué.

- Tu ne devrais pas partir avec l'Asson, Paul, ils peuvent te suivre et essayer de te le voler à tout moment dans Paris. Tu ferais mieux de le laisser ici.
- Un jour ou l'autre, il faudra bien le sortir de là.
- Pour l'emmener en Haïti et s'en débarrasser. Avant ça me semble dangereux.
- J'ai une petite idée pour leur faire perdre sa trace.

Au sortir de son entrevue avec Boniperti, Rochat descendit au sous-sol récupérer sa Lancia. Un sac de sport gris posé sur le fauteuil passager il partit en direction de son appartement de la rue Greneta.

Dans son sillage une Volvo break, garée près de la sortie du parking, démarrait et empruntait la même route.

Quelques minutes plus tard, il gara sa voiture dans son emplacement de la rue Sébastopol, attrapait son sac de sport et sortait de son antique véhicule. Regardant tout autour de lui, il marcha jusqu'aux ascenseurs. Il avait repéré la Volvo le suivant maladroitement dans la circulation.

Il s'attendait donc à être intercepté dans le parking et s'étonnait donc de ne voir personne.

La main devant ses narines pour s'épargner d'avoir à humer l'odeur affligeante de fleurs pourries répandue en guise de parfum par la société de parking adepte de l'aseptisation maximale, il traversa le sous-sol en regardant anxieusement tout autour de lui.

Il prit l'ascenseur en même temps qu'une ravissante jeune femme brune en tailleur gris. Il se demandait quel autre moment ses suiveurs allaient choisir quand la jeune femme appuya sur le bouton commissaire l'arrêt d'urgence de l'ascenseur.

- Je n'osais l'espérer, mon nouveau déodorant est vraiment efficace !

- Désolée de briser vos espoirs, mais je me moque de ce qu'il y a dans votre pantalon, le contenu de votre sac m'intéresse plus.

Elle le regardait par-dessus ses lunettes en pointant vers lui un revolver de petit calibre, mais suffisant pour le transpercer de part en part à cette distance.

- Ne faites pas l'idiot, je n'hésiterai pas à tirer une seule seconde.
- Vos désirs sont des ordres princesse.

Il lui tendit le sac, elle se tenait à deux mètres de lui, elle lui fit signe de ne pas se rapprocher et attrapa vivement le sac de sa main libre. Rochat ne broncha pas, elle débloqua l'ascenseur qui reprit sa course jusqu'à l'étage supérieur où ses portes s'ouvrirent sur deux hommes qui manifestement les attendaient.

La jeune femme leur jeta le sac et intima au commissaire l'ordre de sortir.

Les deux hommes se précipitèrent pour ouvrir le sac, Rochat ferma les yeux et retint sa respiration.

À ce moment même, Deruquère déposait l'Asson au guichet des consignes de Roissy, le sac de sport de Rochat ne contenait qu'une petite surprise pour ses agresseurs.

Sous leurs mains pressées et maladroites, le sac de sport s'ouvrit brusquement et libéra une explosion accompagnée d'un flash aveuglant et d'un nuage de gaz lacrymogène. Les trois agresseurs furent aveuglés et désorientés, le commissaire en profita pour saisir le bras de la jeune femme et lui arracher son arme.

- On ne vous a pas dit que j'avais plus d'un tour dans mon sac ! Allez amenez moi à votre Volvo, on va aller faire une promenade.

Rochat les suivit jusqu'à leur voiture, stationnée en double file juste à côté des portes menant aux ascenseurs. Il regardait les avant-bras des deux hommes, qui se tenaient le visage et toussaient à en cracher leurs tripes, ils étaient couverts des mêmes Vévés que les ravisseurs de la veille.

Le temps qu'ils montent un à un dans la Volvo, il se sentit rattrapé par une vague de colère sourde. Il en avait plus qu'assez de cette bande de fanatiques qui se croyaient

tout permis, dévastaient son appartement et venaient l'agresser jusqu'à ses portes. Ils allaient payer.

Il claqua sur eux la porte de la Volvo, et le voile noir s'abattit sur lui.

- Paul !

La voix de Malic résonna à plusieurs reprises dans l'appartement. Personne ne répondit à ses appels. Le lieutenant fit le tour des cinq pièces sans y trouver signe de vie, seules des affaires ensanglantées sur le sol de la salle de bains prouvaient que le commissaire était bien rentré chez lui.

Malic allait repartir quand il le vit, debout sur la corniche étroite qui reliait les fenêtres du côté cour de l'appartement.

Dans l'aube qui commençait d'enflammer les toits de Paris, il se tenait nu, entre les deux fenêtres, le dos à la paroi et regardait vers la cour, six étages plus bas.

Malic passa par la fenêtre, se mit debout sur la corniche et avança doucement vers son ami.

- Paul ? Je ne sais pas ce qu'il t'arrive, mais reste calme, on peut sûrement en parler un peu.

Il n'était qu'à deux mètres de lui, mais il ne s'approchait que très doucement, il craignait la réaction qu'aurait pu engendrer un mouvement trop brusque.

De là où il était, il voyait pour la première fois les cicatrices qui couvraient la moitié basse du corps de Rochat.

De grandes trainées rouges comme si des griffes acérées étaient sorties du sol et avaient tenté de l'entraîner aux enfers.

Il pouvait aussi voir les mains du commissaire, rougies, gonflées et saignantes aux jointures. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, des incidents de cette nuit.

- Allez Paul reprends toi ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Il te reste tant de musique à écouter, de vin à boire et de femmes à séduire. On a besoin de toi Paul !

Le commissaire restait impassible, figé, totalement indifférent à ce qui l'entourait.

- Merde Paul, on a tous des coups de déprime, tu les as un peu esquintés hier, tu n'aurais pas du, mais ils ne porteront pas plainte et Boniperti va te couvrir, comme d'habitude.

Malic avait été tiré du lit en pleine nuit par un appel de Boniperti. Trois personnes venaient d'être admises aux urgences de l'Hôpital de Neuilly-Courbevoie. Ces trois

personnes souffraient de multiples fractures aux côtes et étaient couvertes d'hématomes. Le passage à tabac terrible dont elles avaient dû être les victimes ne leur avait pas provoqué, par chance, d'hémorragies internes et leur état, quoique sérieux, n'était pas trop préoccupant.

Par contre, les vidéos du système de sécurité de la villa d'Alfred Meteroo sur l'île de la Jatte avaient offert au commissariat de Neuilly un spectacle troublant. On y voyait une Volvo break défoncer les portes d'entrée de la villa, traverser la pelouse et venir s'encastrier dans l'escalier menant à la demeure. Roachat avait été facilement identifié par plusieurs des policiers visionnant les bandes, le commissaire était une figure assez connue des policiers de la capitale. La société de gardiennage avait retrouvé les trois victimes dans la Volvo et appelé le commissariat, la villa était vide ce soir-là.

Il y avait peu de chance que les trois agresseurs ou Meteroo portent plainte, mais Roachat n'échapperait sûrement pas à une enquête interne de l'IGS. Boniperti avait été prévenu en urgence et il avait demandé à Malic de retrouver Roachat qui ne répondait pas aux multiples appels téléphoniques.

Il se tenait juste à côté de lui maintenant. Il tendit le bras et lui saisit la main. Roachat ne réagissait pas, mais il était bien trop lourd et la corniche bien trop étroite pour qu'il puisse envisager de le rentrer de force à l'intérieur.

De près, il pouvait voir ses lèvres bouger lentement, comme s'il se parlait intérieurement ; ses yeux par contre étaient fixes et le reste de son corps comme statufié.

- Tu sais quand ça m'arrive d'avoir des passages de déprime. Que je ne trouve pas le réconfort dans la religion, que je trouve que l'existence est une mascarade gris cendre grotesque et cruelle. Je pense aux enfants, rien que pour eux, je me dis que cela vaut la peine de continuer de se battre. Et il leur faut des mecs comme toi pour les protéger, des mecs capables de regarder le diable dans les yeux et de le chasser. Tu n'es pas un anachronisme Paul, vous n'êtes pas si nombreux à toiser les démons, on a vraiment besoin de toi !

Sa tirade enfiévrée, la voix tremblante, laissait le commissaire indifférent, Malic eut l'impression que ce n'était pas à son ami qu'il parlait.

Il était sûr qu'il lui aurait répondu, ou lui aurait au moins souri, Rochat aurait été incapable de subir une telle mièvrerie sans la ponctuer d'une once de cynisme.

Il eut du mal à accepter ce qu'il lui dit par la suite, mais sur le moment il pensa que c'était la seule solution qui s'offrait à lui.

Il ne soignerait pas ce matin sa psychose, alors il allait jouer le jeu.

- Richard ? Il faut que tu le laisses maintenant, si tu as encore besoin de lui, il faut que tu le libères, sinon il va se tuer en essayant de se débarrasser de toi. Tu comprends ? Il n'accepte pas ta présence, il va se tuer pour que tu le laisses et tu ne seras pas plus avancé. Il ramènera l'Asson en Haïti, je te le promets. Laisse-le ! Je t'en supplie !

Ils restèrent côte à côte quelques minutes, Malic regardait la lente respiration de son ami qui restait marmoréen sur la corniche. Sous la bruine et malgré les bourrasques de vent, l'imposante musculature de Rochat restait sans réaction, seule la lumière rouge de l'aube naissante évoluait lentement sur son corps.

- Paul ? Tu me suis ? On rentre ?
- Oui, je suis fatigué.

Il poussa un soupir de soulagement et entreprit de regagner l'appartement. Le commissaire le suivit mécaniquement. Il rentra dans sa chambre et s'affala sur le lit, il s'endormit à l'instant. Malic en profita pour ranger et effacer les traces de la fouille qu'avaient subie les lieux.

Sur le coup de midi, il tenta de le réveiller, il y parvint assez aisément. Le commissaire semblait avoir repris le contrôle de ses mouvements. Ils prirent un café, il confirma qu'il n'avait aucun souvenir de sa nuit, les derniers souvenirs qu'il avait remontaient aux événements du parking.

Du reste de la nuit, il ne lui restait rien.

Il avoua que ce n'était pas le premier incident de ce type. Malic lui suggéra sans grand espoir de reprendre contact avec le docteur Gudjunssen.

Il se vit répondre que la solution n'était sûrement pas là, mais bien plus probablement dans un voyage vers Haïti.

Malic finit par insister pour qu'ils se mettent en route, plus que tous maux il craignait pour son ami les ravages du doute et de l'inactivité. Il tenait aussi à respecter sa parole donnée à Boniperti et de ne pas lâcher le commissaire d'un centimètre.

Or, dans une heure, le Saint-Père commencerait son discours au collège des Bernardins. Après une année complète de préparatifs que ce soit à la DCRI ou dans le diocèse de Versailles, il ne pouvait pas imaginer manquer l'opportunité d'une vie et ne pas assister à cet événement. Ils avaient le privilège de faire partie de la poignée d'officiels mandatés par la DCRI pour s'assurer du bon fonctionnement du dispositif de sécurité, et il n'imaginait pas ne pas y être.

Le quartier de Saint-Germain était survolté, il grouillait de véhicules de police, de journalistes et de curieux. Arrivant en retard, ils eurent beaucoup de mal à se frayer un chemin jusqu'au périmètre sécurisé entourant le collège des Bernardins qui pour sa réouverture accueillait le Pape pour un des moments forts de sa visite en France.

Cet après midi était dédié au monde de la culture et de la politique, les sept cents invités, triés sur le volet comptaient deux anciens présidents, de nombreux intellectuels et des personnalités médiatiques de premier plan. Le dispositif de sécurité y était donc à son maximum. Sans apparente difficulté, le collège, qui retrouvait ce jour son lustre du XIIIe siècle, était un endroit de faible dimension et entièrement clôt, le plus dangereux résidant donc dans la surveillance de ses alentours.

Les deux hommes passèrent finalement les barrières de contrôle protégeant l'accès à l'intérieur du site, la nef gothique longue d'une centaine de mètres était bondée. Les invités y attendaient le Saint-Père depuis une petite demi-heure, la visite se déroulait sans encombre et le retard restant donc relativement dans les normes.

En jetant un regard périphérique sur l'assemblée, ils purent voir, en plus de la quantité de célébrités, Boniperti et Leterrier qui se tenaient debout en bordure de la nef devant une ouverture qui accueillait ce qui devait être il y a sept cents années un évier du réfectoire principal.

D'un commun accord, ils évitèrent de rejoindre leurs deux patrons, Rochat ne se sentant pas encore apte à faire face au flot de reproches cinglants que ne manquerait pas de lui adresser Leterrier. Ils restèrent donc en retrait à un emplacement où il fallait

se déhancher pour avoir une chance d'apercevoir le pupitre du conférencier qui serait masqué par les piliers porteurs.

Dans les derniers instants précédant le début du discours, la première dame fit son apparition. D'une majesté et d'une sobre élégance à couper le souffle, sa tenue bleu ciel s'accordant à merveille avec le beige ocre de la nef rénovée, elle traversa l'allée centrale sous les regards attentifs et impressionnés de l'assemblée. Semblant s'amuser de l'onde de silence qu'elle faisait parcourir, elle finit par s'asseoir au premier rang entre l'archevêque de Paris et les anciens présidents.

Hypnotisés par cette apparition majestueuse ils ne virent pas arriver Leterrier qui vint se placer à droite du commissaire, manifestement résolu à lui cracher son venin.

- C'est l'incartade de trop Rochat. Ce coup-ci Boniperti ne te couvrira plus. Je vais finir par croire aux miracles, il m'aura fallu la visite du Saint-Père pour que je me débarrasse de toi.
- Ne cries pas victoire trop vite Médor. Si je trouve ces vidéos, je suis sûr de pouvoir refaire un tour de manège.
- En Haïti, c'est là-bas que tu espères trouver quelque chose pour sauver ta peau ? Je ne veux pas t'enlever tes illusions Rochat, mais j'ai cherché à contacter Meteroo pour calmer l'affaire.
- Pour le convaincre de porter plainte plutôt.
- Accusation sans fondement, ne gaspille pas ta salive. On m'a appris qu'il était parti en jet privé pour Port-au-Prince. Je ne sais pas ce qu'il se passe entre vous, mais tu vas être bien accueilli là las, Rochat.
- Ça te réjouit le Youki ? Remue pas trop la queue, je te rappelle que je travaille pour la présidence.
- C'est pour cela que je te préviens. J'espère que tu feras un bon voyage... En aller simple.

Malic les regardait du coin de l'œil, prêt à intervenir pour calmer le commissaire si Leterrier réussissait à lui faire perdre son sang-froid. Mais il n'en eut pas besoin, toute l'assemblée se levant pour accueillir le Saint-Père qui venait de faire son entrée.

Son discours commença par une succession de remerciements, le lieutenant se déhanchait pour apercevoir la figure austère de son guide spirituel. Sa foi vacillante avait besoin de la docte et immuable intelligence qui était la marque des discours de Benoît XVI.

Il buvait silencieusement les paroles du Saint-Père, oublieux pour un temps des tourments de la journée et de ceux à venir.

« Quelle était la motivation des personnes qui se réunissaient en ces lieux ? Quels étaient leurs désirs ? Comment ont-elles vécu ? »

Avant toute chose, il faut reconnaître avec beaucoup de réalisme que leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle ni de conserver une culture du passé.

Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu, quaerere Deum. Au milieu de la confusion de ces temps où rien ne semblait résister, les moines désiraient la chose la plus importante : s'appliquer à trouver ce qui a de la valeur et demeure toujours, trouver la vie elle-même. »

À cet instant du discours, Malic jeta un œil vers Roachat, comme pour s'assurer qu'il partageait bien l'importance de ce texte. À son grand étonnement, le commissaire avait disparu. Dans une première réaction d'angoisse, il chercha Leterrier du regard pour retrouver sa silhouette grasse et son crâne luisant aux côtés de Boniperti à quelques mètres devant lui.

Il fut un peu soulagé de savoir qu'ils n'étaient pas en train de prolonger physiquement leur différend. Il hésita un moment à reprendre le fil de l'écoute du discours papal, mais l'angoisse ne l'abandonna pas.

Un scénario catastrophe défila dans son esprit, le prêche de Malasuerte devant les Makandal, son exhortation au crime symbolique, leur haine de la religion catholique et de son suprême représentant, ajoutée aux possessions ou aux crises psychotiques dont était victime Roachat...

Et si... le nœud gordien de cette histoire se trouvait ici et non en Haïti, si les trois pistes finissaient par converger vers un papicide dont Roachat serait le jouet, faisant

office de bras armé. Et lui, le complice involontaire, perdrait plus que la foi et deviendrait le chevalier-servant de l'Apocalypse.

Une hypothèse folle se mettait en place, les services secrets russes excellaient dans la manipulation psychologique et dans celle des groupuscules radicaux, ce serait leur chef-d'œuvre. La France aurait grand peine à justifier les rendez-vous secrets entre la présidence et le futur assassin. Il en résulterait une cacophonie dont l'occident peinerait à se remettre, un contre-feu parfait à leurs visées expansionnistes.

Il fut pris d'épouvante, regarda dans la salle, frénétiquement, à la recherche de la masse électrique du commissaire. Il n'était plus dans la nef, Malic se déplaça pour s'assurer qu'il n'était pas masqué par un des piliers porteurs, en vain.

Il sortit de la nef pour entrer dans la sacristie qui devait relier le collège à la plus grande Église de Paris, inachevée et finalement détruite au dix-neuvième siècle. Dans cette sacristie se trouvaient l'escalier permettant d'accéder aux étages supérieurs et la porte par laquelle on accédait au bâtiment.

La sacristie bruissait de policiers et d'hommes d'Église assurant la sécurité et l'intendance de l'évènement, pas de trace de Rochat. Il demanda aux policiers en faction sous le portique de contrôle installé après l'entrée du bâtiment, s'ils avaient vu passer le commissaire.

Il n'était pas sorti, les portes menant au cellier étaient closes, il n'avait donc pu que monter. Malic grimpa à toute allure l'escalier en colimaçon menant aux bureaux et aux salles de cours. Il visita aussi rapidement qu'il le pouvait sans semer la panique les salles ouvertes au public, des bureaux pour la plupart où le personnel de l'archevêché travaillait sur la visite papale.

Il ne trouva nulle part trace du commissaire.

Sauf à s'être évaporé, il devait se trouver sous les combles au second étage. Il s'y rendit. Les combles étaient occupés par deux salles de conférences, de trop petite taille pour accueillir la visite papale.

Rochat se trouvait effectivement dans la plus grande des deux, debout devant la rosace du mur latéral, regardant fixement vers la sortie de la sacristie. La main posée sur son revolver. Hormis le commissaire, la salle était vide.

En sueur et haletant, Malic sortit son arme et marcha lentement vers lui.

- Roachat ; je ne sais pas ce que tu as en tête, mais c'est une erreur. Ça n'amènera rien de bon.
- « *La haine ne quitte jamais mes os
Ni mon sang ni ma peau
Même quand la nuit je dors
Son astre noir ouvre en moi
Des yeux qui sont des griffes* »
- Où as-tu entendu ça Roachat !

Malic reconnaissait avec appréhension le prêche de Malasuerte.

- C'est un vieux poème haïtien, de Ti Jean Sandor, si ma mémoire est bonne.
- Tu ne vas pas tirer sur le Pape, tu débloques !
- C'est toi qui débloques, je m'en fiche de Benoit XVI.
- Qu'est-ce que tu fais là alors !
- J'attends Erzulie Dantor, la vierge noire balafrée !
- Paul, ce n'est pas un Houmfo ici, il n'y a pas de divinité vaudou en bas.
- Que tu crois Malic ! Que tu crois !
- Et que lui veux-tu à Erzulie, tu veux la tuer.
- Non, elle est bien trop forte pour moi, je n'y arriverais pas.
- Donne-moi ton flingue s'il te plait.

Il lui tendit calmement son arme, avec un sourire narquois. Malic voyait avec soulagement sa théorie du complot russe s'effondrer.

Le mystère restait entier, pour le moment il en était plutôt satisfait.

- Il l'aimait follement tu sais.
- De qui me parles-tu ?
- De Pellicomo, il aimait passionnément la présidente.
- Et alors ?
- Il aurait été incapable de lui nuire, quoi qu'elle lui ait fait, sa vengeance n'aurait pas pu aboutir. Les vidéos sont aux mains de quelqu'un de confiance, il a dû s'assurer que personne ne les trouve sans qu'il ne l'ait souhaité. On ne les retrouvera pas si ce n'est pas ce qu'il aurait voulu.
- Tu as eu une révélation ?

- Non, mais je commence à penser que nous ne sommes que ses marionnettes dans cette histoire.
- Rochat, les morts ne manipulent pas les vivants.

Ils redescendirent vers la nef, Rochat ayant un regard amusé vers la statue sans tête de Sainte Catherine de Sienne qui trônait au-dessus de l'escalier.

- Je suis comme elle, mon vieux, une relique siennoise qui a perdu la tête.

À la fin de l'allocution du Saint-Père, Boniperti vint vers eux.

- Bravo, vous avez gagné le droit de partir sous les tropiques. Après vos exploits, j'aime autant pouvoir dire que vous étiez surmené et que vous avez eu besoin de vacances.
- Elles commencent demain ?
- Oui, vous avez votre semaine. L'IGS attendra votre retour. Malic part avec vous.
- Merci Monsieur le Préfet, je pense, en effet, qu'il vaut mieux que je l'accompagne. L'accueil qui nous sera réservé est un mystère.
- Je ne vous cacherais pas Paul que votre avenir au sein de la DCRI dépendra pour beaucoup de ce que vous ramènerez. Leterrier veut votre peau, et vous la lui avez amenée sur un plateau.

Le commissaire n'émit aucune réserve, il savait bien que son comportement de ces dernières heures ne lui donnait pas suffisamment de crédit pour contester ce chaperonnage et cette menace. Et il aurait peut-être besoin de Malic, sa seule crainte était de lui faire courir trop de risques.

Ils se donnèrent rendez-vous trois heures plus tard à la consigne de Roissy, un vol Air France partait pour l'aéroport international de Punta-Cana le soir même. De là, ils prendraient un taxi jusqu'à Sabena de la mar, où un bateau leur ferait traverser le golfe de Samaná et rejoindre l'ami de Rochat, installé dans cette partie magnifique et préservée de l'île qui accueillait depuis les années quatre-vingt une importante colonie de Français.

LIVRE III

« Le cœur des tempêtes »

Chapitre 20

« *Flibustiers* »

Samanà, République dominicaine, Mercredi 16 septembre 2008

La marée était haute maintenant. Jean-Pierre Pfeiffer jeta un œil à sa montre qui lui confirma qu'il était bientôt l'heure d'aller chercher ses visiteurs à l'arrivée de la navette de Sabena. Il referma la trappe du moteur de son vieux bateau. Malgré ses efforts, il ne redémarrerait pas le lendemain. Un jour il céderait aux demandes répétées d'Anita, la perle qui gérait son Hôtel bien mieux qu'il n'en eut été capable et investirait dans un modèle plus récent. Un jour peut-être, mais le plus tard possible, il avait acheté ce bateau peu après son arrivée sur l'île, il y avait maintenant vingt ans, et le remplacer serait symboliquement douloureux.

Il remonta le ponton jusqu'à l'Hôtel, passa par l'accueil pour prévenir Anita. La petite brune latine quadragénaire était totalement débordée. Ils affichaient complet, pourtant la pleine saison, celle des baleines, était encore loin. Les réservations abondaient, les affaires n'avaient jamais aussi bien marché. Il lui fit un signe de la main indiquant qu'il partait, elle eut le temps de lui jeter un regard plein de désapprobation. Il était sale, plein de cambouis de graisse et de sable, peu en adéquation avec le standing de son petit paradis typique et convivial tel que le vantaient les annonces.

Il lui sourit avec tendresse, tout cela serait à elle dès qu'il le pourrait. Il aurait aimé avoir une famille à qui léguer sa petite fortune, la vie en avait décidé autrement. Alors, la dévouée Anita et ses deux adorables enfants seraient les héritiers du vieux

légionnaire. Il en avait décidé ainsi peu après la mort d'Esteban son seul amour, de vingt ans son cadet, mais emporté par la maladie au petit nom si doux qui fauchait les imprudents.

À la mort d'Esteban, il avait eu l'impression que le monde se dérégla. Les baleines venaient de moins en moins nombreuses se reproduire dans la baie en novembre. La petite communauté, de Français principalement, qui vivait en harmonie autour des plages de sable blanc de la presque-île peu peuplée voyait son petit univers se lézarder. Des projets autoroutiers reliant Samaná à Santo Domingo étaient en train de se terminer, les complexes hôteliers au luxe tapageur et dénaturant le site se multipliaient.

En novembre, les hors-bords se faisaient plus nombreux que les baleines, leur ronronnement masquait leur chant. Il ne pouvait plus se promener dans la mangrove sans voir passer des barques pleines de touristes jetant leurs papiers gras dans les eaux du site naturel. Il ne pouvait plus, non plus, aller se relaxer au Cayo Levantado, endroit irréel, où l'on pouvait se tenir debout, de l'eau jusqu'à mi-cuisse, au point de rencontre de l'Atlantique et de la mer Caraïbe, sans avoir à le partager avec des hordes de visiteurs souvent ivres morts, car arrosés depuis le lever de rhum dominicain par des guides qui confondaient ivresse et joie de vivre.

Alors, il sortait de moins en moins, bricolait dans l'Hôtel et buvait pour entretenir sa mélancolie. Quel était le con qui prétendait que la vie serait moins dure au soleil ?

Rochat mit un certain temps pour le reconnaître, les années n'avaient pas épargné l'autrefois sémillant capitaine Pfeiffer. Il avait forci, s'était dégarni et sa peau brunie par des années de soleil avait une teinte tellement proche de celle des locaux qu'on ne pouvait plus guère deviner ses origines alsaciennes. Ce fut donc Pfeiffer qui vint vers eux, il aurait reconnu Rochat entre mille.

Ils se serrèrent dans leurs bras avec chaleur, unis par des liens que le temps n'aurait pu distendre. Une fois dans le 4X4, ils se lancèrent avec une joie un peu forcée dans l'évocation de leurs souvenirs d'anciens combattants. Ils évitèrent soigneusement d'évoquer autrement que par des silences gênés les derniers jours de leur

collaboration, l'épisode douloureux des montagnes du Liban où leurs routes s'étaient séparées.

- Vous allez me raconter votre petite histoire ce soir avec un grand boucan !
- On ne tient pas spécialement à faire de bruit.
- Andouille, c'est le nom des fumoirs à viandes des Indiens, j'ai gardé le nom pour parler de barbecue, tu n'as jamais entendu parler des boucaniers ?
- Pas dans ce contexte non...
- Toute cette côte était un repère de flibustiers, surtout vers l'île de la Tortue un peu plus loin au large d'Haïti. J'aurais bien invité ce soir quelques Français vivant sur la presque-île qui s'inspiraient, comme moi, de cet esprit de liberté, mais les temps ont changé. Maintenant, ils se prennent pour les promoteurs immobiliers du Monaco des Caraïbes...
- On fera sans eux Jean-Pierre. J'aime autant que l'on reste discrets.

Quelques carcasses de viande morte carbonisées et quelques litres de rhum arrangé sacrifiés comme accompagnement plus tard, ils avaient exposé les grandes lignes de leur quête.

Sur la petite plage privée bordée de manguiers majestueux, où Pfeiffer aimait à recevoir ses rares derniers amis, il affichait un enthousiasme débordant, pas l'ombre d'une hésitation, une petite fièvre aventureuse était bien ce qu'il espérait du retour de Rochat dans sa vie.

Assommés par la chaleur, le vol, le décalage horaire et le rhum, les deux arrivants montèrent se coucher, pendant que Pfeiffer déballait ses cartes pour préparer leur itinéraire. Le commissaire n'avait pas lâché le sac de voyage contenant l'Asson une seule seconde depuis leur départ de Roissy, il dormit avec.

Le lendemain matin, Pfeiffer, malgré une courte nuit, était debout le premier pour leur préparer un petit déjeuner servi sur la terrasse du dernier étage de l'Hôtel, d'où il tenait à leur montrer quelque chose.

- Regardez vers l'ouest, vous verrez notre pire problème.

À l'ouest la lumière semblait avoir disparu. Le ciel était noir, envahi dans ses moindres espaces par des colonnes de nuages noirs d'où émanait une onde brouillée et tumultueuse. La pluie. Intense et sans rémission qui s'abattait sur Haïti.

- C'est l'enfer là-bas. Un ouragan de force cinq, un vrai déluge biblique. J'ai regardé les chaînes d'info, ils annoncent une accalmie dans deux jours, mais un autre est annoncé juste après, au moins aussi fort.
- On va essayer de profiter de l'accalmie.
- Elle ne durera pas plus d'une journée ou deux, un peu court pour trouver une aiguille dans une botte de foin.

Effectivement, malgré un dernier appel pressant à Martine avant leur départ, les indications dont ils disposaient pour retrouver la famille de Richard restaient vagues.

Le frère s'appelait Julien, et ils avaient grandi dans un village qui s'appelait La Chapelle. Martine s'en était souvenue, car elle avait longtemps cru qu'il faisait référence à une vraie chapelle et elle ne comprenait pas ce que lui, son frère et sa famille y faisaient en permanence lorsqu'il évoquait son enfance.

Cette petite bourgade du centre d'Haïti bordait le fleuve Artibonite et serait dans les zones les plus inondées par l'ouragan, mais c'était leur seul point de repère. Ils s'y rendraient donc en premier.

- Le bon côté c'est que c'est un coin tranquille. Port-au-Prince et Cap-Haïtien sont bien plus dangereux. Puisque vous avez peur d'être attendus, on va faire l'essentiel de la route en République dominicaine. On rentrera en Haïti après Pedro Santana.
- C'est encore assez au nord.
- Oui, mais il n'y a plus de route du tout après, les mornes dominicains seront totalement impraticable sous la pluie. Même si on y arrivait, ça nous prendrait des jours.
- Il nous faudra combien de temps pour arriver à La Chapelle ?
- Une bonne journée pour arriver jusqu'à Monte-Cristi, l'extrême nord de la frontière. Encore une journée pour descendre jusqu'à Pedro Santana. Après il y aura trois cents kilomètres de mauvaises routes. Si elles sont praticables on en aura pour cinq ou six heures, mais si c'est le déluge...
- On ne peut pas éviter les routes ?

- Non, pas en ce moment. Ce serait du suicide. Ou ça nous prendrait des semaines.
- Tu as des armes ?
- Quelques babioles, oui. On ne se refait pas.

Ils décidèrent de partir le midi même. Jean-Pierre alla prévenir Anita, qui fit mine de se mettre en colère, mais elle savait bien que sa présence était inutile et ne faisait que rajouter une bouche à nourrir au personnel surmené du petit Hôtel.

Pendant ce temps, Roachat et Malic se familiarisèrent avec le petit arsenal de leur hôte.

Ils chargèrent rapidement le gros land rover de Pfeiffer, la route allait être longue, et l'accalmie de courte durée. Ils n'auraient pas le temps de goûter plus longuement les délices de Samaná. Il y faisait pourtant beau, à peine si quelques nuages venaient troubler le ciel d'un azur irréprochable, alors qu'à quelques centaines de kilomètres, un enfer d'eau glacée et de vents furieux dévastait la partie ouest de l'île.

Roachat s'en étonna auprès de leur hôte, avec dans un coin de la tête l'idée de couper au plus court loin des routes goudronnées.

- C'est étonnant, mais c'est dû aux chaînes de montagnes qui partagent l'île. Le climat sur les côtes d'Haïti est très différent de celui de Saint-Domingue. C'est bien l'enfer sur les versants ouest des mornes. J'aime bien le tout terrain, mais je t'assure que ce n'est pas possible.
- Tu connais bien Haïti ?
- Esteban était originaire de Monte-Cristi, c'est assez joli, on y allait souvent, et j'ai passé la frontière pour visiter le pays plusieurs fois. Mais je n'y vais plus depuis dix ans. C'est devenu très dangereux.
- Pourtant avec ton attirail, tu as de quoi voir venir.
- C'est suffisant pour éloigner des petits voyous sur les chantiers de la presque-île. Là-bas il y a des bandes organisées, les chimères, tant de mômes qui n'ont déjà plus rien à perdre...
- Encourageant.
- Rassurez-vous, ce sont surtout les grandes villes qui sont dangereuses, ce n'est pas notre destination.

Ils se relayèrent sur la première journée de trajet. Ils longèrent à vive allure toute la côte nord de la République dominicaine, à peine ralentis dans la circulation anarchique de Puerto Plata. Du paradis des surfeurs de Cabarete au lieu de débarquement de Christophe Colomb à La Isabella, la côte n'était qu'une interminable succession de « Resort-Hôtels » dont la moitié était encore en construction. Parcourue à longueur de journée par des véhicules de chantier, la route n'était pas très bonne, mais Pfeiffer la connaissait par cœur et son 4X4 était parfait pour ce type de voyage.

Ils ne somnolèrent pourtant pas, les nuages noirs se rapprochaient, leur menace se faisait plus concrète, ils allaient affronter une tempête, la pire qu'ils n'aient jamais connue, cette perspective empêchait toute somnolence.

Ils restèrent pour la nuit dans un boui-boui sordide de Dajabon la petite ville frontière au sud-ouest de Monte-Cristi. Ils partirent au petit matin au milieu des hordes d'Haïtiens journaliers qui traversaient la frontière pour venir travailler sur les chantiers dominicains. Quantité d'entre eux ne repasseraient pas la frontière, peu importait, tant que le pays avait ce besoin impérieux d'une main-d'œuvre servile, bon marché et corvéable à merci pour continuer à faire sortir de terre des complexes hôteliers toujours plus grands, toujours plus fastueux.

C'était un véritable flux d'esclaves décharnés et au regard anxieux qui les regardèrent passer placidement.

Leur chemin allait maintenant emprunter, un chemin bosselé et étroit où circulaient pourtant d'anciens bus scolaires jaunes américains et des camions de chantier. Leur trajet s'étirait dans les ravines et sur le bas des mornes qui commençaient à s'élever de ce côté de la frontière.

À l'est, le paysage était magnifique, verdoyant, sauvage, et lumineux. Schématiquement le paysage qui s'étendait à l'ouest était lui brun, aride et escarpé, sans compter l'immense linceul noir qui recouvrait les montagnes d'Ayti, Hautes Terres en langue Taïnos, l'ethnie de peuplement originelle de l'île, aujourd'hui totalement disparue.

Malheureusement, les bords de la couverture nuageuse qui était retenue par les mornes causaient des pluies déjà assez importantes dès qu'on s'éloignait des côtes. La route devint franchement dangereuse et le paysage moins hospitalier. Roachat et

Pfeiffer étaient de bons conducteurs rompus aux routes difficiles. Malic se contenta donc du rôle d'observateur mort de peur pendant la deuxième journée de leur périple.

Ils longèrent le Rio Massacre sur des routes escarpées où croiser un autre véhicule pouvait prendre de longues minutes de manœuvres hasardeuses au bord de pentes abruptes. À l'est s'étendait l'immense Cordillera central et son parc naturel, à droite les versants déboisés et érodés des montagnes haïtiennes. La température se faisait de plus en plus fraîche, très éloignée des standards tropicaux, de fait, Malic se serait cru dans les Alpes, l'état des routes comme variation importante.

Sans avanie mécanique, leur trajet s'acheva le soir dans la ville de Banica, perchée sur un plateau surplombant l'Artibonite qui prenait sa source quelques dizaines de kilomètres plus haut avant de s'enfoncer en Haïti. En face de cette ville plaisante aux demeures de terre brunies de conception ancestrale, de l'autre côté de l'Artibonite, se dressait Boc Banic, son pendant haïtien à l'habitat plus dispersé.

Ils descendirent dans le seul Hôtel de la petite bourgade. La ville frontière de Pedro Santana était à quelques kilomètres. Ils traverseraient le lendemain matin.

- Une dernière nuit de confort ne nous fera pas de mal. Demain nous n'aurons plus d'eau chaude, de l'électricité par moment, plus d'essence et plus de routes du tout.
- On ne traverse pas la jungle quand même ?
S'étonna Malic, qui avait déjà été suffisamment secoué lors de leur journée et qui jugeait déjà assez rudimentaire le confort du petit hôtel de Banica.
- Pire que la jungle je pense. Cette partie d'Haïti est une zone complètement abandonnée. Les Haïtiens qui y vivent le font grâce au commerce avec la partie dominicaine. Aucune route ne permet d'aller dans la partie ouest de l'île directement. Non vraiment c'est une région oubliée des dieux...
- Pour passer la douane, il n'y aura pas de problème ?
- Il va falloir sortir quelques billets verts, mais ça ira. Par contre, on ne sera pas discrets du tout, si on continue avec ma voiture, mais je ne vois pas comment faire autrement. Il n'y a aucun moyen de transport qui nous ferait arriver jusqu'à La Chapelle, sauf à faire la route à dos d'âne.

- Je ne pense pas que nos amis puissent quadriller le pays. On essayera d'être discrets en arrivant dans la région de La Chapelle.

Ils mangèrent un ragout de viande de chèvre, plat unique préparé par la femme de l'hôtelier. Elle leur indiqua le nom d'un douanier à demander lors du contrôle de la partie dominicaine et leur confirma qu'avec quelques dollars le passage devrait se faire sans complications. Puis ils s'octroyèrent quelques rhums arrangés, Rochat et Pfeiffer en ingurgitant un bon litre chacun, pour se réchauffer un peu. Il pleuvait à verse et la température était franchement froide, même dans l'Hôtel que peinait à chauffer une petite cheminée crasseuse.

- On ne pourrait pas descendre le fleuve en bateau jusqu'à La Chapelle, après tout on va suivre son cours non ?

Tenta Malic, qui regardait la carte pendant que ses deux compagnons ressassaient leurs souvenirs de soldats.

- J'y pensais, mais pas avant le grand barrage de Pedilee à une cinquantaine de kilomètres après la frontière.
- Tu n'as pas peur de ne pas récupérer ta voiture ?
- On essayera de la cacher. Ca aura un autre avantage, passé les mornes le fleuve doit être en pleine crue à cause des ouragans. J'ai peur que les routes soient inondées et qu'il nous faille de toute façon continuer en bateau.

Avant de se coucher, Rochat resta longuement devant la petite fenêtre de leur chambre. Il regardait vers Roc Banic qui était complètement plongée dans le noir. La montagne était silencieuse, si on oubliait le ruissèlement des eaux sur le toit de l'Hôtel. Loin d'avoir peur de ce qui les attendait, il envisageait cette entrée dans les Hautes-terres comme un retour aux sources.

Il partageait sa chambre avec Malic. Il s'était arrangé pour ne pas la partager avec Pfeiffer dont il craignait toujours l'ambiguïté des sentiments.

- Paul, c'est une sacrée veine qu'on a de pouvoir compter sur Jean-Pierre, on ne peut pas rêver plus dévoué. Tu lui demanderais de se jeter dans le fleuve qu'il le ferait.
- Je sais mon vieux, il l'a déjà fait. C'est lui qui m'a sorti des flammes il y a vingt ans. Regarde ses bras, il a été brûlé lui aussi.

- C'est ton ange gardien décidément.
- Je ne vois pas ça comme ça. Quand il m'a sauvé, il s'est racheté une image de héros au terme d'une mission qu'il avait mal organisée et qui a failli coûter la vie à tous ses hommes. Il a quitté la légion juste après, et il a vécu heureux ici. Pour moi, on était quitte.

Ils reprirent la route de bonne heure et descendirent du plateau jusqu'à Pedro Santana, petite bourgade colorée, lovée sur les rives de l'Artibonite.

Ils voulaient passer la douane à l'heure du marché, quand le flot des Haïtiens venant commercer à Banica était le plus important. Les douaniers furent très intrigués par leur présence. Quatre Français passant la douane de Pedro Santana, ça n'arrivait jamais. Pour se rendre en Haïti depuis la France aucun visa n'était nécessaire, mais en venant de la République dominicaine, si. Petite subtilité administrative qu'ils feignirent d'ignorer. Pour éviter la fouille de leur 4X4 couvert de boue, et la découverte de l'Asson et de leurs armes, ils demandèrent le douanier indiqué par l'hôtelier et moyennant une centaine de dollars, les douaniers les laissèrent filer. Non sans leur avoir dit et répété qu'aller dans les montagnes haïtiennes aujourd'hui s'apparentait à un suicide.

Le baraquement abritant les douanes haïtiennes était, lui, inoccupé. Les douaniers, selon Pfeiffer, devaient être réquisitionnés pour organiser la lutte contre l'ouragan. Ils passèrent Roc Banica, la ville semblait désertée par ses adultes, tous passés de l'autre côté de la frontière pour travailler. Seuls des enfants couraient de-ci de-là, bravant le vent tourbillonnant et sautant dans les flaques.

Au-delà de Roc, un chemin ruisselant montait sur le versant est d'un grand morne qu'ils devaient essayer de traverser pour rejoindre Thomassique à une cinquantaine de kilomètres. De là, ils pourraient redescendre vers l'Artibonite et changer de moyen de transport.

Mais, avant d'envisager cette fin heureuse, ils devaient passer ce morne imposant dont le sommet ne leur apparaissait pas, masqué par une forme de brume causée par la pluie diluvienne. Pfeiffer avait le regard sombre et inquiet, de toute part du morne des petites rivières descendaient vers le fleuve, le chemin était intégralement couvert d'eau dévalant la pente avec un débit assez important.

La montée allait être éprouvante.

Elle fut interminable, les dix kilomètres menant au sommet leur prirent quatre heures de lutte incessante. Une autre voiture et un autre conducteur ne seraient jamais parvenus au sommet. Ils ne croisèrent absolument personne, le morne était désert et dénué de végétation. Une énorme masse de boue et de pierre, balayée par un vent glacial et inondée par une pluie battante.

Pourtant, le plus dur restait à faire.

La descente.

Le versant ouest était encore plus exposé au vent et aux pluies qui venaient de ce côté de l'île. Le ruissellement se transforma en torrent. Le chemin était invisible, RoCHAT dut se servir du GPS de son téléphone pour confirmer à Pfeiffer l'emplacement de sa voiture par rapport à la route. Ils tentèrent leur chance, parcoururent quelques kilomètres, de l'eau jusqu'au niveau des portières.

- Putain, s'ils n'avaient pas saccagé leurs montagnes en coupant tous les arbres...
On n'y arrivera pas.
- Où veux-tu qu'on s'arrête ?
- Je ne sais pas, mais dès que possible, la voiture chasse, on va finir par être emportés par le courant.
- Je vois des habitations là-bas !

Malic pointa du doigt un petit groupe de baraques de terre inondées. Elles paraissaient désertes. Mais pouvaient offrir un abri temporaire, du moins diminuer la force du courant qui faisait de plus en plus déraiser leur véhicule.

Ils se dirigèrent donc vers le petit hameau, péniblement, les roues perdant fréquemment toute adhérence sur le chemin invisible et inondé. Quand ils y arrivèrent, ils constatèrent que les masures étaient désertes, vides de meubles et d'occupant. L'eau avait envahi les lieux, les toits de tôle s'étaient envolés. Sur un des murs dénudés d'une des baraques abandonnées, ils virent, bravant les intempéries, un enfant se tenir debout et leur faire de grands signes de bras.

- Je vais le chercher, mais préparez vos armes au cas où ce serait un piège à cons.
- Je ne vois pas quel gibier ils auraient essayé d'appâter aujourd'hui !

Reconnaissant sa paranoïa, Rochat maugréa et sortit du land rover pour affronter le déluge. Il parcourut tant bien que mal les quelques mètres le séparant du mur, se saisit de l'enfant, qui ne se fit pas prier et regagna la voiture. Il remonta avec lui sur les genoux, Malic se déhancha pour attraper une serviette et un pull dans le coffre. Il ne put s'empêcher de sourire en voyant Rochat s'occuper du gosse, un gorille jouant à la poupée Barbie. Maladroit, mais bienveillant.

À l'abri du petit hameau, la voiture ne menaçait plus de déraper, mais si l'accalmie ne venait pas et que les eaux montent encore, leur situation resterait précaire. Pfeiffer demanda au garçon, dans un créole approximatif, où étaient partis ses parents.

Ils apprirent que l'enfant était orphelin, un des nombreux enfants abandonnés que comptait l'île. Il leur indiqua la direction de grottes, un peu plus haut que le village, où un peu en surplomb du sol, les habitants du hameau étaient partis s'abriter. Ils décidèrent d'y aller eux aussi pour attendre la fin du déluge et mettre le gamin au sec.

Une petite demi-heure leur fut nécessaire pour parcourir les quelques centaines de mètres qui les séparaient d'un pan rocheux, où, à une dizaine de mètres du sol, s'ouvrait un large boyau au bord duquel un petit groupe de villageois les regardaient arriver. Ils arrêtaient le land rover exténué derrière un affleurement rocheux qui l'épargnait un peu du ruissèlement continu qui aurait menacé de l'emporter.

Ils prirent leurs sacs et escaladèrent la paroi, aidés par les villageois, jusqu'à leur caverne. Ils furent bien accueillis, leurs vivres et leur eau aussi, il est vrai. Le patriarche du village parlait un français presque parfait, ils purent converser avec les réfugiés du hameau et de quelques fermes alentour.

La caverne était très profonde et contenait aisément la centaine de villageois, leurs animaux de ferme et possessions de valeur.

Fatalistes, les paysans semblaient attendre avec sagesse la fin de l'inondation. Ce n'était ni la première, ni la dernière, l'enfer pour les trois Occidentaux n'était pour eux qu'une avanie récurrente. Ils se montraient très curieux et aimables, rivalisant de gentillesse pour s'attirer les bonnes grâces des trois hommes. La partie centrale de la grotte, imposante cathédrale naturelle était occupée par des moutons, des chèvres, des ânes et des poules. Des meubles étaient entreposés de manière plutôt anarchique et des

petites cellules familiales tentaient de se reconstituer autour de petits univers reconstitués.

Une partie de la grotte était aménagée en Temple avec sur les murs de nombreux vévés et au sol des offrandes et des peintures naïves assez magnifiques. Un Houngan agitait son Asson en invoquant Zaka et Dambala, mystères de la terre et des eaux pour demander leur clémence. Malic et Rochat échangèrent un sourire complice, ils avaient reconnu en même temps le rituel et les mystères invoqués. Ils devenaient des spécialistes en Vaudou. Rochat se surprit même à accompagner à voix basse les prières de l'Houngan. Après tout si cela devait marcher dans un endroit du monde, ce serait bien ici.

Voyant qu'ils s'intéressaient au culte rendu, le patriarche vint vers eux, et toujours dans le but d'attirer leurs bonnes grâces, les entraîna par un boyau latéral vers une petite grotte épargnée par l'installation de la colonie.

Une fois extraits de l'étroit boyau, il leur montra fièrement à la lueur vacillante de sa torche des parois entièrement couvertes de vévés, plus anciens, plus rudimentaires, mais très semblables à ceux reproduits dans la grotte principale. Aux explications du patriarche, ils comprirent que ces Vévés étaient là avant l'arrivée de l'homme blanc et de ses esclaves sur l'île. Ces Vévés pourraient être d'origine Taïnos.

Malic avait lu quelque part que cette théorie avait été émise, s'ils étaient authentiquement peints de la main des Taïnos ces vévés la corroboreraient, mais d'autres de ce type étaient déjà connus. Les cultes dahoméens s'étaient enrichis des cultes primitifs de l'île, avant que les Indiens ne disparaissent tous, emportés par les maladies amenées par les colons et par leurs armes. Les esclaves évadés, les marrons, se réfugiaient dans les mornes, dans ces grottes assurément comme dans bien d'autres, et ils avaient été en contact avec ces legs ancestraux des premiers habitants de l'île.

Rochat resta quelques minutes à regarder les tracés primitifs des vévés puis rejoignit la grotte principale. Malic était en pleine discussion avec le petit garçon sauvé des eaux. Il n'avait pas de nom, juste quelques surnoms donnés par les autres enfants perdus de sa bande, Malic le nomma Moïse, cela s'imposait, et se mit dans la tête de lui assurer un avenir. Il parla longuement avec le patriarche, lui donna quelques billets verts et revint vers Rochat avec un sourire resplendissant.

- Il m'a juré de l'emmener dans l'orphelinat d'une association humanitaire catholique, une fois là-bas ils me contacteront et je le parrainerai.
- Bien mère Teresa. Des fois je me dis que tu as manqué ta vocation.
- Pas aussi souvent que moi Paul. Mais, en attendant, je sais que je ne serai pas venu jusqu'ici pour rien.
- Tu devrais lui promettre d'autres billets une fois l'enfant arrivé à l'orphelinat, sinon ta bonne action va faire psshitt !
- C'est déjà ce que j'ai fait. Gentil, mais pas naïf.

Pfeiffer passait son temps à aller s'assurer que le land rover ne bougeait pas, jusque ici c'était le cas. La nuit s'annonça alors que la pluie tombait toujours aussi abondamment, sans rémission. Assis au bord de la grotte les deux policiers regardèrent filer le Soleil au travers de l'épaisse couverture nuageuse.

Trouvant son commissaire souriant et apaisé, Malic tenta de percer sa carapace.

- Tu l'expliques comment cette histoire Paul ? Ce qui est arrivé à Pellicomo, et ce qui nous arrive à nous, enfin surtout à toi.
- C'est assez facile à raconter, jusqu'au dernier épisode, où il reste quelques zones d'ombres.
- Tu m'aides à y voir clair, avant qu'on soit emportés par les eaux ?
- Richard avait un frère jumeau, métis et d'une beauté androgyne comme lui. Ces jumeaux sont très respectés dans le culte vaudou, leur singularité a dû attirer l'attention du porteur précédent de l'Asson qui a vu en eux l'incarnation des Marassas et a cru bon de leur léguer.
- Comme ça doit se faire depuis des générations.
- Oui, tout allait bien jusqu'à l'arrivée au pouvoir des Duvalier. Ces monstres étaient obsédés et effrayés par le Vaudou. Les Tontons Macoutes étaient nombreux à être des sorciers, leur pouvoir et sa légitimité reposaient sur ce culte. L'Asson de Vilokan était un enjeu politique important pour eux.
- Et ils haïssaient les métisses, ils en ont fait exterminer des centaines au nom de la « Noiritude ».
- Oui, donc s'ils avaient mis la main sur les jumeaux et sur l'Asson...
- Richard a fui en France.

- Expédié par un Houngan, ou par son père, à treize ans. Un même un peu paumé qui ne devait pas comprendre ce qui lui arrivait. Sauf que pour rien au monde il ne devait montrer ni parler de l'Asson.
- Duvalier avait des yeux et des oreilles en France.
- Qui n'auraient pas manqué de le lui prendre de force. On en sait quelque chose. Il a dû manquer de prudence pour une seule personne.
- La présidente ?
- Oui, éperdu d'amour pour elle, et connaissant son intérêt pour le culte vaudou, il a cru la séduire et la garder en lui racontant son histoire. Ça a dû marcher un petit moment. Puis elle l'a quitté. Ce qui l'a tué, pas immédiatement, mais à petit feu.
- Soutine là-dedans ?
- Même personnalité que Madame, dominateur, sadique, arriviste et obsédé par son image et sa postérité... Les mêmes. Je pense que Richard aimait ces personnalités, c'est celle de Malasuerte aussi. Il gravitait toujours dans l'ombre de personnes fascinées par le pouvoir. Il a cru voir dans Soutine le moyen de survivre sans Erzulie.
- C'est comme cela qu'il l'appelait.
- Elle lui ressemble, Erzulie Dantor, mystère de l'amour destructeur et possessif.
- Et son suicide ?
- Le premier acte d'une vengeance.
- Contre qui ?
- Soutine, Medvedine, Malasuerte, la présidente, Delongi, Claire Dessambre, moi.
- Je croyais qu'il avait sauvé Soutine ?
- Non, il l'a plutôt condamné, et grâce aux Russes, il a pu savourer sa revanche. Delongi l'a trahi, la présidente l'a abandonné, Medvedine est une ordure, Malasuerte ne l'a pas aidé quand il en avait besoin. Claire je ne sais pas, c'est une zone d'ombre, ou elle m'aura caché quelque chose.
- Et les fameuses vidéos dans tout ça ?

- Un moyen de se venger de la présidente, sans lui nuire directement, ce dont il aurait été incapable. Un moyen de rester dans sa vie pour toujours, un mariage posthume. Et aussi un excellent moyen de m'amener dans l'histoire.

Ce que je ne m'explique toujours pas c'est leur contenu, je ne crois pas aux sextapes, pas du tout.

- Ça ne justifierait pas tant d'efforts. Tu crois qu'il avait pu prévoir tout ça ?
- Je crois même qu'il veille encore à ce que tout se passe comme il l'avait prévu.
- Et qu'est-ce qu'il avait prévu pour toi ?
- On est là pour le découvrir Malic, c'est la zone d'ombre.

Sur cette funeste zone d'ombre, la nuit tomba complètement autour du petit îlot perdu au cœur de la tempête.

Chapitre 21

« *Le chant des baleines dans les mornes d'Ayti* »

Morne de Thomassique, Haïti, dimanche 20 septembre.

Pendant la nuit, l'ouragan Gustav termina son passage sur le sol haïtien et remonta dans les caraïbes en direction de la Nouvelle-Orléans. À leur réveil la pluie avait cessé. Le land rover attendait toujours à l'abri des rochers. Leur départ se présentait sous les meilleurs auspices.

Ils chargèrent leurs sacs dans le 4X4 et prirent congé de leurs hôtes et de leur Temple vaudou primitif, après leur avoir laissé quelques billets verts en récompense de leur hospitalité.

La route vers Thomassique ne fut pas aisée pour autant, la route était extraordinairement boueuse et encombrée de tous types de déchets. Sous le ciel finalement dégagé, le paysage du Plateau central haïtien leur apparaissait complètement, ses vallons déboisés, ses allures de désert humide avec de grandes étendues vierges de toute végétation.

Ils durent s'arrêter à de nombreuses reprises pour dégager la route, faute de moyen de contournement. Rochat regardait anxieusement tout autour d'eux à chaque arrêt, craignant une attaque d'une bande de chimères attirés par le 4x4, ou pire d'un guet-apens organisé par Meteroo.

Il n'en fut rien, et en fin de matinée ils traversèrent Thomassique, ville horizontale s'étendant sur des kilomètres de long. La traversée fut difficile, les

habitants croyant fermement voir arriver de l'aide humanitaire. Les voitures étaient rares, le land rover réservé aux humanitaires et à l'ONU suscitait donc de nombreux espoirs déçus. Ils ne croisaient aucun véhicule, l'aide devant tarder à arriver, par contre toute la population était à l'ouvrage, tentant d'effacer les traces du passage de l'ouragan.

Rochat eut bien l'impression à deux reprises qu'un vélomoteur essayait de les suivre, mais dans la boue profonde qui couvrait la route la circulation n'était vraiment possible qu'en 4X4 ou à cheval, donc la filature tourna court.

Passée cette grosse bourgade colorée et délabrée, la route devint un peu meilleure, et déjà partiellement dégagée par des volontaires et leurs chevaux. Ils furent sur Thomonde en une heure.

Cette ville au tissu urbain plus dense et bâti en dur avait moins souffert de l'ouragan, on voyait tout de même ses séquelles, de-ci de-là, à quelques toitures endommagées et arbres déracinés. Mais l'activité paraissait presque normale. Ils purent s'arrêter à « L'Épicerie du Bon Dieu » comme annoncé en lettres colorées sur un grand panneau métallique à l'entrée de ce qui semblait être le plus grand magasin de la ville. L'approvisionnement perturbé par l'ouragan ne leur offrit qu'un choix restreint et onéreux, mais Malic et Pfeiffer purent reconstituer leurs provisions pendant que Rochat surveillait la voiture et tentait d'obtenir une connexion internet sur son téléphone pour consulter la météo des jours à venir. Il n'y parvint pas, mais l'épicier avait pu annoncer à Pfeiffer qu'un autre ouragan était attendu dans deux jours.

Hanna suivrait Gustav et serait au moins aussi destructeur.

En face d'eux, de l'autre côté de la rue boueuse, un homme se tenait debout devant une guérite de « La banque céleste », la loterie, passion dévorante des rues d'Haïti. Il les regardait fixement. Rochat fut à deux doigts de traverser pour aller lui demander les raisons d'une telle attention, mais après tout, trois hommes blancs dans un gros 4X4 attiraient les regards dans cette zone sinistrée en attente de secours.

Il se rasséra à cette pensée, et ils reprirent leur route vers Boucan-Carré, dernière ville avant de rejoindre les rives de l'Artibonite.

La route descendait progressivement pour s'éloigner du grand plateau central haïtien, elle était encombrée de nombreux débris, mais praticable. À leur étonnement,

ils ne croisaient personne, aucune voiture, aucun camion, Thomassique et Thomonde étaient d'importantes communes, mais manifestement les secours étaient attirés vers d'autres points où l'urgence devait être plus prégnante.

Cette partie du trajet leur permit d'avoir une couverture GSM suffisante pour faire un rapport à Boniperti et donner des nouvelles à la famille de Malic. Pour la première fois depuis leur départ de Samaná, ils se détendirent et échangèrent des plaisanteries. Ils avaient la sensation d'avoir traversé indemnes le plus dur de l'épreuve. La Chapelle n'était plus qu'à quelques dizaines de kilomètres, s'ils trouvaient un bateau rapidement ils y seraient le soir même.

Avant l'entrée dans la périphérie boucanaise, la route empruntait un passage à flanc de coteaux assez abrupts. Le long d'une rivière gonflée par les eaux de l'ouragan qui, plusieurs mètres au dessus de son cours naturel venait lécher le bord de la petite route. Le land rover s'enfonçait profondément dans la boue et ils avançaient au pas, laborieusement, quand ils aperçurent un barrage routier constitué d'une vieille jeep de l'armée américaine et de quatre hommes en tenue militaire kaki.

Pfeiffer lâcha dans un soupir de dépit.

- Merde, la route doit être inondée. On va perdre du temps.
- Et moi je suis la fille naturelle du Dalai-Lama.

Jura Rochat en sortant et armant son revolver. Il ajouta.

- Il n'y a que nous sur cette putain de route, et à part un bon 4X4 pas une bagnole ne serait arrivée jusque-là. Et pile-poil à un endroit où l'on est sans échappatoire. Ils nous attendaient, j'y mets mes deux mains au feu.
- Je suis d'accord il n'y a personne d'arrêté à leur barrage, je pense que les militaires haïtiens doivent vraiment avoir d'autres choses à faire, il n'y a personne d'autre sur la route à part nous.
- Et j'ai un peu l'impression que leurs équipements viennent d'une boutique de surplus de l'armée américaine, je sais que l'armée haïtienne ce n'est pas les Royal Horse Guards, mais quand même...
- Bon je vous suis, on essaye de le forcer, au pire si ce sont de vrais militaires et qu'on se loupe, ça nous coûtera un millier de dollars. Le hic c'est que ce n'est pas facile de prendre de la vitesse dans la boue.

Pfeiffer avança lentement jusqu'à ce que les roues avant de la voiture arrivent au niveau d'une partie un peu moins détrempée de la route, à une vingtaine de mètres de la jeep. Les militaires les attendaient main levée pour leur intimer l'ordre de s'arrêter.

À ce moment, il accéléra brusquement, profitant de l'adhérence pour prendre un maximum de vitesse. Le land réagît bien, et ils fondirent vers les quatre militaires.

La jeep n'obstruait pas toute la route, entre son arrière et la rivière il y avait près de deux mètres, mais ça ne suffisait pas pour permettre le passage du gros Land Rover. Il dut enfoncer deux roues dans le bord boueux de la rivière et les roues patinèrent, leur faisant perdre suffisamment de vitesse pour devenir des cibles potentielles.

Les balles les frappèrent sur tout le flanc gauche de la voiture, explosant les vitres latérales et faisant un bruit métallique sec en percutant la tôle. Malic et Rochat se baissèrent pendant le passage à l'arrière de la jeep. Puis ils ripostèrent, obligeant les quatre militaires à se mettre à couvert derrière leur voiture.

En quelques secondes, leur périple venait de tourner au western.

Ils foncèrent aussi vite que la route le leur permettait, derrière eux leurs opposants montèrent dans la jeep et démarrèrent à leur poursuite.

Quelques centaines de mètres plus loin, la route montait et escaladait le coteau, leur vitesse chuta, et la jeep se rapprocha. Les échanges de feu reprirent. Sous la mitraille qui explosa leur vitre arrière, le land arriva en haut de l'abrupte montée bien plus rapidement que la jeep, reprenant une distance empêchant le tir.

Ils maintinrent l'écart sur un petit kilomètre. En contrebas, ils pouvaient apercevoir, assez proches, les faubourgs de Boucan-Carré.

La route redescendit assez brutalement vers les rives, ils prirent beaucoup de vitesse dans la descente, la voiture peinant soudainement à garder une trajectoire droite.

- Paul...
- T'es touché Jean Pierre ?
- Oui, une balle dans le ventre et une dans la jambe, je ne vais pas pouvoir conduire longtemps.
- Arrête-toi, je vais prendre le volant.

Malheureusement, dans son désir de s'arrêter rapidement Pfeiffer écrasa bien trop fort la pédale de frein. Sa lucidité l'avait abandonnée, son sang imprégnait totalement sa chemise.

Le land rover se mit à glisser sur la route détrempée dérapant sur sa droite vers la rivière jusqu'à, inexorablement, sans que Rochat puisse intervenir, s'enfoncer dans l'eau.

Par les vitres brisées, l'eau s'engouffra rapidement dans l'habitacle du lourd 4X4 qui s'enfonça assez vite dans les eaux boueuses. Malic sortit par une vitre arrière. Rochat essaya de détacher Pfeiffer, mais la ceinture résistait et l'ancien légionnaire ne l'aidait pas, il avait perdu beaucoup de sang et ne bougeait presque plus.

- Laisse, tu ne pourras pas me sortir de là.
- Non, ce coup-ci c'est moi qui t'ai mis dans cette merde.

Quand Rochat vint à bout de la ceinture de sécurité, ils avaient déjà de l'eau jusqu'au menton. Il poussa Pfeiffer vers la fenêtre et l'aida à s'extirper de la voiture.

Celle-ci s'enfonça brusquement, les engloutissant complètement. Il eut le temps d'attraper le sac contenant l'Asson et il suivit Pfeiffer. Son ami était inconscient et flottait entre deux eaux dans un nuage de sang. Le commissaire l'agrippa et nagea dans le sens du courant de toutes les forces qu'il put réunir.

Il eut l'impression d'avoir nagé sur une centaine de mètres et il fit surface. Il voyait les quatre militaires tenir Malic en joue de la pointe de leurs AK47. Il rejoignit un groupe de rochers sur la rive en tirant avec lui Pfeiffer qui n'avait pas repris connaissance.

Il se cala dans les rochers et essaya de réanimer son ami dont il ne sentait plus le pouls. Les rochers les cachaient, il avait quelques instants devant lui pour tenter de le ramener à la vie.

Liban, été 1986. Dans une Jeep de l'ONU, le capitaine Pfeiffer, le lieutenant Rochat et trois soldats français roulent à vive allure sur une petite route de montagne poussiéreuse dans la région de Bire.

Un foulard sur le visage pour se protéger des colonnes de poussière soulevées par leur voiture, Rochat est soucieux. Il désapprouve cette incursion en territoire druze.

Pfeiffer l'idéaliste a souhaité répondre à l'appel au secours d'un monastère maronite victime d'une attaque de fanatiques armés. Rochat sent le piège, il est persuadé qu'on essaye de les attirer dans un traquenard.

Isolé aux pieds d'une chaîne de montagnes arides, le monastère est désert. Seuls quelques cadavres de moines calcinés dans la cour du monastère témoignent du drame qui a dû se jouer dans ces murs quelques heures auparavant. Les trois soldats sont choqués et vomissent. Pfeiffer est à la radio pour signaler l'incident. Rochat entend des bruits en provenance de la chapelle.

La chapelle est magnifique, un Christ en croix de plusieurs mètres de haut trône sur l'autel. Les bancs et les statues sont en pièces, dévastés. Les vitraux sont brisés et répandus en milliers de morceaux scintillants sur le sol de la chapelle.

Rochat regarde le beau visage indemne du Christ qui semble pleurer à cause du spectacle de désolation étendu devant lui.

Un bruit le surprend. Un homme sort de la sacristie. Il tient un lance-flamme. Rochat saute à couvert d'un confessionnal. Une langue de feu terrifiante jaillit, et le fauche aux jambes.

Il se consume.

La douleur est atroce.

Avant de perdre connaissance, il entend des coups de feu et croit reconnaître la voix de Pfeiffer qui hurle dans la chapelle.

Il regarde vers le Christ.

Il s'évanouit.

Il croit mourir.

Haïti, été 2008. Malgré tout ses efforts, il dut bien se rendre à l'évidence.

Pfeiffer était mort.

Il arrêta ses massages cardiaques frénétiques. Les militaires avaient suivi le filet de sang teintant les eaux boueuses jusqu'à lui. Et le menaçaient avec leurs Kalachnikovs.

Sur la rive, Malic était à terre, un très gros homme moustachu d'une cinquantaine d'années le maintenait au sol avec le pied tout en lui braquant un revolver vers la tête. Le gros agresseur était luisant de sueur, probablement métis il était assez clair de peau

et ses rouflaquettes, moustaches et rares cheveux paraissaient assez raides. Sa grosse carcasse distendait complètement le tissu élimé de son déguisement de militaire, il était sale, mal rasé, hirsute, son regard était vide d'émotion et sa voix terne et monocorde. Il dégageait une impression malsaine, inhumaine. Il regarda Rochat avec un sourire cynique.

- Commissaire Rochat. Il est temps de rendre les armes.

Quelles armes ? Son revolver s'enfonçait dans l'eau avec la voiture, la reddition paraissait la seule issue.

Il sortit sur la rive.

Il eut un dernier regard en direction de son ancien capitaine et murmura la devise de leur régiment, pendant que des mains se saisissaient de lui.

- Honneur et fidélité. More Majorum.

Vous n'étiez plus à votre place dans cette époque mon capitaine.

L'obèse qui semblait commander les assaillants s'empara de son sac pendant que ses hommes les fouillaient. Il jeta un œil dedans et son contenu lui arracha un sourire.

Puis ils furent jetés sans ménagement à l'arrière de la jeep. Allongés au milieu de trois militaires armés, ils n'eurent aucune opportunité de communiquer ni d'envisager une tentative d'évasion.

Ils étaient les victimes d'un guet-apens bien organisé. La paranoïa de Rochat était justifiée, ils étaient suivis depuis Thomassique, leur entrée discrète sur les hautes terres avait été un fiasco cuisant.

Deux heures plus tard, ils avaient traversé Boucan-Carré en trombe et s'arrêtaient devant une grande bâtisse coloniale de deux étages passablement délabrée et défraîchie.

La maison surplombait un faubourg de Boucan-Carré. Il n'y avait pas d'autre habitation sur la colline, les constructions les plus proches étaient les gradins d'une petite arène, dédiée aux combats de coqs à en croire l'inscription rouge sang sur le flanc des gradins « Cok Batay! ».

L'habitation, demeure de maître au milieu des rizières, avait connu des heures plus glorieuses, ses murs de bois étaient vétustes, son toit avait terriblement souffert de l'ouragan et tout l'intérieur était humide.

Il n'y avait presque plus de meubles dans les pièces qu'ils traversèrent. Il y régnait une écœurante odeur de moisissure. Ils furent conduits vers l'arrière de la maison où une petite extension en béton avait été construite. Cette extension était fermée par une grille assez lourde et rouillée.

Le moustachu obèse l'ouvrit et leur fit signe d'y entrer. Il referma la grille derrière eux et leur lacha avec un sourire ironique.

- Profitez c'est un lieu historique, l'ancien tribunal des Volontaires de la Sécurité Nationale de Boucan-Carré. Demain, vous aurez une visite, la dernière sans doute.
- En guide de dernière volonté, vous pourriez nous dire comment vous nous avez trouvés ?
- Arrogants et stupides. Vous êtes vraiment très français. Vous croyez être les seuls à pouvoir repérer quelqu'un par son téléphone portable ? La police secrète haïtienne le fait aussi bien que vous.

Les quatre hommes les laissèrent, trempés et abattus dans l'étonnante prison de l'habitation Juskowiak.

Les deux prisonniers échangèrent leur dépit, et leur tristesse de n'avoir pu sauver Pfeiffer. Ils s'étaient fait avoir comme des enfants en sous-estimant les ressources de leur adversaire. Demain Meteroo serait là et savourerait sa victoire. On leur avait retiré leurs téléphones, leur argent, les murs de béton et la grille n'offraient aucune perspective d'évasion. L'Asson leur échappait.

Passé le premier sentiment d'abattement, ils regardèrent les murs de leur geôle. Ils étaient décorés, d'une fresque incroyable, peinte des couleurs vives, dites naïves, si prisées sur l'île.

Sur le mur de droite une longue file d'hommes, vêtus de tous types de costumes symbolisant les différentes activités humaines sur l'île d'Haïti, attendaient leur tour de passer devant un juge divin peint, lui, sur tout le mur du fond.

Sur un grand trône entouré de vèvés couleur or, une représentation immense de Papa Doc, Duvalier père, en arbitre suprême décidait de vie ou de mort pour les hommes qui se présentaient devant lui. Sur l'autre mur, des hommes, les malchanceux, enduraient tous types de tourments.

En accord avec la tradition picturale du Vaudou, les hommes en attente de jugement portaient tous un chapeau. Ils le tenaient à la main au moment de se présenter devant Papa Doc, puis les suppliciés enduraient leur peine tête nue. Rochat eut une pensée pour Malasuerte et sa manie de toujours porter le chapeau. Demain le sbire du Cubain leur laisserait-il la vie sauve ?

La fresque, tentative de lancer un culte de Papa Doc en divinité vaudou après son décès, avait été retouchée à plusieurs reprises. Ils constatèrent avec un frisson d'angoisse que ce qui l'avait endommagé semblait être de nombreux impacts de balles qui clairsemaient les murs. Cette salle de jugement avait à de nombreuses reprises été celle de l'exécution de la sentence. La geôle avait l'ambiance triste et prenante des endroits que la souffrance avait imprégnée trop souvent.

C'était peut-être le fruit de son imagination, mais Rochat était persuadé d'avoir dans les narines l'odeur acre de l'hémoglobine.

La nuit arriva, sans un bruit, la colline était déserte. Seuls quelques légers bruits domestiques émanaient de la grande bâtisse. Ils ne parlaient plus, Malic était prostré et pensait à sa famille en se demandant quelle folie l'avait prise d'aller aussi loin dans cette quête absurde. Rochat regardait les étoiles par le tout petit vasistas grillagé, il ne pouvait comprendre que cela se termine ainsi, dans une obscure salle de jugement des Tontons Macoutes.

Ça ne pouvait pas être le but de Richard. Il ressassait ces pensées quand le ciel, dégagé pour la première nuit depuis leur arrivée, fut parcouru de plusieurs étoiles filantes.

À un autre endroit du globe, Rochat aurait volontiers fait le vœu de sortir de sa geôle vivant. Ici, il repensa à son rêve et à la phrase de Richard sur les loups-garous, et il se convainquit que cette nuit leur réserverait peut-être d'autres événements.

- On ferait bien de se reposer Malic, je pense qu'on n'est pas au bout de nos surprises
- Personne ne sait qu'on est là Paul, il n'y aura pas de cavalerie.

Ils finirent par trouver le sommeil, allongés aux pieds d'un imperturbable Papa Doc, sur le sol inconfortable de leur prison. Leur fatigue était telle que les événements de la nuit allaient les prendre par surprise.

Chapitre 22

«Zombi »

Habitation Juskowiak, Boucan-Carré, lundi 21 septembre,

Après des années de morosité et de peur, la vie de Tristan Juskowiak reprenait enfin un sens.

Dernier descendant d'un légionnaire polonais arrivé sur l'île en 1804 dans un régiment expédié par Napoléon pour ramener l'ordre, et pour rétablir l'esclavage, à la suite du soulèvement qui allait amener l'indépendance d'Haïti, Juskowiak demeurait seul dans l'ancienne habitation familiale.

Au temps de sa splendeur, cette habitation était le cœur de la plus grande exploitation rizicole qu'ait connu l'île. Elle était passée des mains de colons français, assassinés par leurs esclaves, aux mains de son aïeul en récompense de sa trahison et de son ralliement avec ses soldats aux troupes indépendantistes de Dessalines.

À la naissance de son père, l'exploitation n'était déjà plus qu'un souvenir du faste passé. L'occupation américaine et l'instabilité politique avaient ruiné les grandes exploitations agricoles de l'île au profit d'une caste urbaine éduquée. Son père en concevait une haine profonde pour l'élite du pays et il fut donc un des premiers, et un des plus fervents, partisans du duvaliérisme. Il fut logiquement l'un des premiers Volontaires pour la Sécurité Nationale, les tristement célèbres Tontons Macoutes.

Tristan fut éduqué dans ces principes, il reçut une initiation au culte vaudou dès son plus jeune âge, dans le but de faire de lui un Houngan accompli et influent.

Il participa aussi, avant ses quinze ans, à des expéditions de purification dans les quartiers bourgeois de Boucan-Carré et assista aux premiers jugements et exécutions rendus dans l'annexe de l'habitation.

Son père et lui devinrent les figures dominantes du Duvaliérisme dans la région, son père refusant à plusieurs reprises de devenir maire ou sénateur. Pour eux, le vrai pouvoir s'exerçait dans l'ombre et dans la terreur.

À ses vingt ans quand Duvalier père décéda, il avait le même âge que Jean-claude Duvalier « Baby doc ». Il devint un de ses plus fidèles compagnons, presque un ami. Il assista impuissant à la déréliction du régime.

Il refusa de partir en France avec Duvalier quand il prit la fuite en quatre-vingt-six. Sa famille fut une des plus touchées par le « Déchoukaj », grande vague de purge et d'éradication du duvaliérisme qui suivit la fin du règne. Son père fut tué, car il refusait d'abjurer sa fidélité à Papa Doc, sa femme et ses deux fils le quittèrent pour partir vivre aux États-Unis.

Il resta seul, proscrit, sous surveillance, seule la peur qu'il insufflait en tant qu'Houngan à ses fidèles lui sauva la vie à ce moment. Il céda ce qui lui restait de terrain et de fortune. Pour acheter l'affection de la communauté, il construisit une arène pour les combats de coqs dont il fit don à la ville, et se tint en retrait de la vie du pays. Le moindre de ses faux pas aurait été sanctionné très durement.

Mais cet homme seul, ruiné et aigri, habitant dans une grande maison vide pleine de fantômes ne gênait plus personne, et on le laissa vivre.

Il tenait sa subsistance de ses fonctions de Houngan. Il continuait d'officier dans un petit Temple du centre-ville boucanais. Mais il mourrait à petit feu.

À cause de son goût pour le rhum, le chocolat et le sucre il avait pris un poids considérable. Il pesait plus de cent vingt kilos et, l'âge avançant, il portait de moins en moins aisément ce corps trop abondant.

Après à deux alertes cardiaques, il avait consulté en secret au dispensaire, un Houngan ne devant pas montrer qu'il avait besoin de la médecine des blancs. On lui avait diagnostiqué une faiblesse grave, nécessitant un traitement et des soins réguliers. Il ne pouvait pas aller se soigner, sa crédibilité de sorcier était son ultime possession. Il s'était aussi montré incapable de modifier son régime alimentaire, constitué, pour

l'essentiel, des offrandes de ses fidèles aux mystères qu'il détournait systématiquement.

Il se préparait donc à mourir tôt ou tard d'un infarctus quand son existence reprit un sens.

Il reçut un appel de France. Baby Doc préparait son retour et activait ses réseaux, malgré une déclaration d'intention un peu prématurée au moment de l'élection de René Préval en 2006, son retour était crédible.

Le pays était dans un état cataclysmique, rien ne fonctionnait, l'autoritarisme et l'idéalisme de Duvalier étaient ce dont Haïti avait besoin. Juskowiak en était convaincu.

Le réseau des anciens Tontons Macoutes ayant survécu au « Déchoukaj » se reconstitua, pour l'instant pour des missions d'espionnage, d'infiltration des autorités et de propagande.

Mais en ce mois de septembre, il fut chargé d'une mission plus concrète.

L'Asson de Vilokan, relique mythique après laquelle ils avaient couru pendant des années durant le règne des Duvalier avait été localisée, en France. Mais elle allait faire son retour sur l'île.

C'était un signe fort, indiquant que les temps changeaient, que l'heure de leur retour au pouvoir approchait.

Muni de cette relique, et des pouvoirs qu'on lui conférait, l'autorité et l'aura de Baby Doc seraient restaurés, et il pourrait revenir en Haïti comme un sauveur.

Alfred Meteroo l'avait contacté depuis Port-au-Prince lui demandant de mettre en place ce guet-apens grâce à des informations obtenues d'un sympathisant, officier des services de renseignement haïtien. Il avait recruté trois jeunes hommes d'une bande de chimères vivant du kidnapping et du racket et avait mis en place le piège qui avait plutôt bien fonctionné.

Ses commanditaires seraient là demain matin, ils pourraient être fiers de lui, il avait parfaitement rempli sa mission, comme dans le passé.

Il ne pouvait pas les joindre ce soir, le réseau de télécommunication étant tombé sous les coups de boutoir de l'ouragan, mais il ferait bonne garde jusqu'à leur arrivée.

Il n'avait pas mangé. Il s'était senti un peu mal pendant la poursuite. Au pic de l'excitation, une douleur lui avait irradié le bras gauche, il se ménageait donc et restait à son bureau à l'étage de la grande maison.

Les trois chimères étaient partis, lestés des trois quarts de l'argent retrouvé sur les Français, de leurs appareils électroniques et de la possibilité d'aller récupérer le land rover avec un tracteur dès le lendemain matin. Belle pioche pour des adolescents sans repères qui auraient tué pour une montre, c'est pour rattraper cette jeunesse que Juskowiak souhaitait ardemment le retour de Baby Doc.

Mais ce soir il avait d'autres idées en tête. Il terminait ses réserves de café en avalant tasse sur tasse d'une décoction noirâtre brûlante, à peine rehaussée d'un trait de Rhum, pour se donner l'énergie de passer une nuit blanche à s'assurer que ses deux prisonniers ne tentent rien.

Il contemplait d'un regard extatique l'Asson qu'il venait de sortir du sac. Il osait à peine le toucher. La relique était sacrée pour tout hounsi. Il avait passé des années à le chercher, et « le faiseur de rois » était à lui, au moins pour une nuit.

Il regarda triomphalement vers la photo de son ex-femme et de ses deux enfants, prise quelques jours avant leur départ, qui trônait sur son bureau. Il était sûr de les récupérer une fois recouvré le faste des temps passés. Et avec l'Asson dans leur camp, il ne pourrait en être autrement. Son pouvoir restauré nul doute qu'ils revendraient de leur exil au pays du matérialisme triomphant. Il ferait les travaux dont avait besoin l'habitation, surtout depuis le passage du dernier ouragan, et la lignée des Juskowiak serait maintenue.

Sa fidélité au service du Baron Samedi serait récompensée.

Il grimaça, il faudrait aussi qu'il se fasse soigner dans un grand hôpital de Port-au-Prince, la douleur dans son bras gauche n'avait pas disparu, elle venait le torturer régulièrement.

Il tournait l'Asson entre ses mains, écoutant son doux bruit de pluie, la légende disait qu'il choisissait ses porteurs. Mais comment savoir si l'on avait été choisi ? Il était un Houngan digne et respecté, l'Asson aurait pu légitimement lui revenir. Mais il ignorait le signe, la preuve de cette désignation.

Il trouva l'ouverture, et déploya délicatement dans ses grosses mains grasses les deux volets précieux. Il reconnut la peinture des Marassas, et sur l'autre volet il regarda avec attention la photo des deux enfants, les jumeaux qui avaient dû en être les derniers porteurs légitimes.

À sa grande surprise, les traits des deux enfants ne lui étaient pas inconnus, il était sûr de les connaître. Progressivement, il réussit à mettre un nom sur cette impression. Il eut une poussée de sueur, il connaissait très bien l'un des deux enfants photographiés. Il ne lui connaissait pas de jumeau, mais un seul individu de cet acabit était déjà suffisant. Il ne l'avait plus vu depuis un soir sinistre de « Déchoukaj » où son univers s'était brisé. Mais comment oublier cet adolescent au visage haineux qui haranguait son père avant son exécution ?

Il faisait partie des gens qui paieraient en premier quand son pouvoir lui serait restitué. Mais si ce monstre était l'ancien porteur de l'Asson, il devait redoubler de prudence. Le monstre était bien informé et avait des complices dans toute l'île. Et, ce soir, il était seul dans l'habitation.

Fébrile, il fit le tour de la vieille bâtisse, fermant ce qui pouvait l'être, et s'assurant que rien n'était déjà entré. La douleur dans son bras était revenue, plus vive encore, elle se nourrissait de sa peur, la matérialisait.

Le souffle court il remonta à son bureau. Il essaya nerveusement de téléphoner à un des membres de la petite bande de chimères pour lui demander de venir avec ses acolytes pour surveiller l'habitation. Il lui restait sa part de l'argent des Français pour rémunérer ce service. Julien Pellicomo était un homme dangereux, influent et violent, il pouvait déjà être là, tapi dans l'ombre avec ses fidèles, prêts à envahir la grande maison. Il n'y avait toujours pas de tonalité.

Son angoisse grimpa, lui serra la gorge. Il sentait son cœur s'emballer et la douleur lui envahir la poitrine, gênant sa respiration.

- Pas maintenant Baron Samedi. Je vous ai toujours fidèlement servi, ce serait injuste de me convoquer ce soir.

Gémit-il entre ses dents serrées par la douleur lancinante.

Il remit l'Asson dans son sac avec les clés de la grille et son argent, puis il descendit. Il était à cinq minutes des premières maisons de tôle de la périphérie de Boucan-Carré. Là-bas, il demanderait de l'aide, il y aurait bien un enfant qui ferait le messager pour quelques gourdes.

Il arriva aux portes de la demeure. Il se rendit compte qu'il n'avait pas pris son arme, il s'apprêtait à faire demi-tour quand la douleur se fit plus vive. Il fut comme transpercé par un coup de poignard en pleine poitrine, sa vue se troubla, ses jambes cédèrent sous son poids. Il s'agrippa au mur, il se sentait incroyablement faible. Il ne pourrait jamais arriver aux maisons.

Il eut la vision de Julien Pellicomo tenant une poupée à son effigie dans les mains et transperçant la poitrine de la poupée d'une longue épingle avec le même regard haineux que celui qui avait poussé son père vers la mort.

Dans un élan de lucidité et de courage, il se persuada que le vaudou n'y était pour rien, qu'il faisait une nouvelle alerte cardiaque. Il avait besoin d'un de ces petits médecins arrogants du dispensaire.

S'il ne pouvait atteindre la ville, il pouvait toujours demander de l'aide à un des deux Français. Il s'empara d'un grand couteau de cuisine rouillé qu'il laissait dans l'entrée et il se traina vers l'annexe.

Sa vue était trouble, et la douleur dans sa poitrine atroce, il devrait pourtant faire bonne figure et ne pas laisser voir sa faiblesse pour envoyer un des Français chercher de l'aide. Il garderait l'autre en otage, avec la promesse de les laisser partir une fois l'Asson transmis à Meteroo cela devrait suffire à les convaincre de l'aider.

Il traversa, pas à pas, la grande maison plongée dans l'obscurité, manquant de tomber à plusieurs reprises. Entre deux pointes acérées de douleur, il lui semblait voir la maison à l'époque de son enfance ensoleillée par un après-midi de printemps, son père en uniforme de macoute, sa mère douce et prévenante. Ils avaient toujours œuvré pour ce qui leur semblait être le bien d'Haïti, il ne pouvait pas finir ainsi comme un chien mécréant.

Arrivant aux portes de l'annexe, il fut pris d'une nouvelle douleur, cette fois-ci totale et invalidante. C'était la fin. Son corps s'effondra lourdement, ses illusions et

son monde aussi. Dans sa chute, il tenta de tendre un bras en avant pour se recevoir, mais son bras céda sous son poids en tournant la lame de son couteau vers sa gorge.

Il chut lourdement, la gorge tendue vers la lame rouillée qui la transperça de part en part. Un flot de sang en jaillit.

Avec un dernier spasme, il remonta son autre bras pour essayer d'endiguer ce flot morbide, dans ce mouvement brusque, il projeta devant lui le sac contenant ses derniers espoirs.

Il mourut avant de le voir rouler en direction des grilles.

Chapitre 23

« *Dernier round* »

Tribunal des VSN de l'habitation Juskowiak, Boucan-Carré, mardi 22 septembre,

Ce fut Roachat qui réagit au bruit métallique du sac heurtant la grille de leur geôle. Son sommeil était tellement troublé par des songes parasites qu'il en devenait fragile comme du cristal. Il ouvrit les yeux et chercha machinalement à trouver l'origine du bruit. Le faible halo de lumière émanant du vasistas lui permettait de voir une forme massive allongée sur le pas de la porte menant à l'habitation.

Intrigué, il chercha à tâtons le long de la grille ce qui avait bien pu faire ce bruit, sur le sol de béton, ses doigts clapotaient dans un liquide tiède et visqueux.

Il amena sa main devant son visage et huma l'odeur acre et caractéristique de l'hémoglobine. Il pataugeait dans le sang.

Passée une seconde d'écoeurement, cela fouetta sa curiosité et il reprit ses recherches de plus belle, sa main finissant par se poser sur le sac. Il l'ouvrit de l'autre côté de la grille, se saisit des clés, vérifia si elles entraient dans leur serrure, ouvrit, et alla secouer doucement Malic qui continuait de dormir.

- Je t'avais dit que nous n'étions pas au bout de nos surprises, c'est ouvert, réveille-toi sans faire de bruit, je ne sais pas s'il y a du monde dans l'habitation.
- Qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- Aucune idée, j'ai trouvé les clés dans un sac avec l'Asson devant les grilles, on a même un peu d'argent. Il y a un corps et du sang partout, c'est tout ce que je sais. Il faut qu'on se dépêche avant que d'autres mecs se ramènent.

Malic s'étira rapidement et silencieusement, et ils sortirent, les pieds clapotant dans la flaque de sang qui recouvrait l'entrée du tribunal.

Ils s'arrêtèrent un instant au-dessus du cadavre imposant de Juskowiak. Il n'y avait pas besoin de longues vérifications pour s'assurer de sa mort, le couteau était encore planté au travers de sa carotide. Surmontant sa répugnance le commissaire souleva la tête de l'obèse et extirpa la lame de son cou gras. Ils n'avaient pas d'autre arme, il fallait être pragmatique.

Ils rentrèrent dans l'habitation, déserte et silencieuse. L'entrée, seule, était éclairée, le reste de la demeure était plongé dans le noir. Le seul bruit qu'ils discernaient venait du toit et devait être dû au claquement des tôles, posées pour rafistoler la bâtisse, qui brinquebalaient dans le vent.

Rochat fit signe à Malic qu'il montait, il lui donna le sac.

- Barre-toi si ça tourne mal !

Malic renonça à l'en dissuader, cela aurait fait trop de bruit, et il le regarda monter à pas de loup le vieil escalier colonial desservant l'étage de l'habitation.

Il avança lentement dans l'obscurité à peine déchirée, de-ci de-là, par la lumière de la lune au détour d'une fenêtre. Il lui apparut rapidement que le seul risque encouru par un visiteur des lieux déserts était une infection pulmonaire tant l'air était humide et pestilentiel, mélange de crasse, de déjections et de moisissure. Il marchait, seul, dans cet étage dont le bois vermoulu semblait menacer de rompre à chaque pression.

Les traces de vie étaient concentrées dans une seule pièce, au plafond calfeutré avec des chiffons goudronnés. Il y trouva un bureau avec un téléphone, un transistor et un matelas immonde comme seuls ornements. Tout cela puait la putréfaction lente, une survie pire que la mort dans une atmosphère de décomposition totale.

Sur le bureau il feuilleta rapidement une pile de documents, photos, factures, courriers, publications politiques sur papier de mauvaise qualité, magazines porno répugnants... Dans ce fatras lamentable, la seule chose qui retint l'attention du commissaire fut un bout de papier sur lequel était griffonné le nom et le numéro de téléphone d'Alfred Meteroo, preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de l'identité du deus ex machina des derniers incidents. Il le prit ainsi que le vieux revolver posé

sur le bureau et il redescendit. Il lui semblait inutile de trainer plus longtemps dans ce mouiroir sordide.

En repartant, il posa les yeux sur la cloison de la porte fermée. Il y croisa le regard d'un Baron Samedi peint sur le bois. Cette peinture était la seule chose en bon état de la maison, elle était pourtant apparemment très ancienne, mais elle semblait miraculeusement épargnée par l'humidité, ou adroitement et régulièrement restaurée. Le regard flamboyant du Baron dans ses orbites creuses fixait Rochat avec intensité. Le commissaire eut du mal à contenir un frisson d'effroi.

Cette dernière rencontre avec le véritable maître de ces lieux acheva de le convaincre qu'il était temps de quitter l'habitation Juskowiak.

En bas des escaliers Malic trépignait.

- Il faut qu'on parte Paul, cet endroit me terrifie.
- Allons Malic, t'es un peu vieux pour croire aux fantômes non ?
- Tout est fermé de l'intérieur Paul, pas une porte d'ouverte!
- Et?
- Purée, réveille-toi ! Qui a égorgé le gros, si on est seuls à l'intérieur ?
- Un passage secret, quelque chose qui nous aura échappé... Les Russes ne nous ont pas suivi Malic !
- Je sais, mais j'ai fait le tour du rez-de-chaussée. Je n'ai rien trouvé, à part un groupe électrogène et quelques bidons d'essence.
- Formidable ça ! File-moi un coup de main, on va brouiller les pistes et débarrasser la Terre de cet endroit immonde.

Malic ne se fit pas prier et ils répandirent le contenu de deux bidons s'essence en arrosant particulièrement le tribunal et le corps de Juskowiak. Sur le pas de la porte, Rochat jeta une allumette enflammée et regarda prendre le feu pensivement.

Puis ils descendirent le long du « Cok Batay » désert, rejoignirent la route et la longèrent en direction de Boucan-Carré. À quelques centaines de mètres alors qu'elle s'apprêtait à sortir de leur champ de vision l'habitation ne semblait toujours pas être la proie des flammes. Sa vieille carcasse humide offrait une résistance farouche à l'incendie.

On ne ferme pas si facilement les portes de l'enfer.

Le jour se leva alors qu'ils arrivaient dans le centre-ville de Boucan-Carré. Ils s'arrêtèrent dans un petit bar qui accéléra son ouverture en voyant arriver les deux Occidentaux qui, même dépenaillés, constituaient une clientèle recherchée par les amateurs de devises étrangères. Ils burent des rhums arrangés, jusqu'à retrouver un faible sourire et l'envie de repartir.

Le serveur leur apprit que les eaux de l'Artibonite avaient tellement débordé de leur lit qu'elles léchaient le plateau de Boucan-Carré à cinq kilomètres vers le sud. Il leur proposa de les descendre jusqu'aux rives avec sa mobylette de livraison à laquelle était attelée une remorque rafistolée dans laquelle ils réussirent à prendre place.

Une vingtaine de minutes plus tard, ils mettaient les pieds au bord de l'eau, devant un spectacle d'apocalypse.

L'Artibonite avait débordé de son cours sur plusieurs kilomètres, engloutissant dans son étreinte glaciale des villages entiers, des routes et des fermes. Autour d'eux des centaines de réfugiés contemplaient l'immense fleuve boueux aux eaux couleur d'argile qui venaient d'emporter toutes leurs maigres possessions. Son cours nerveux charriait des débris de toutes tailles, charpentes, arbres, cadavres d'animaux... Les réfugiés étaient fatalistes, un autre ouragan « Hanna » s'annonçait, tout effort pour regagner leurs demeures submergées aurait été voué à l'échec et dangereux. Les plus raisonnables essayaient d'en convaincre les quelques têtes brulées qui en caressaient l'idée.

Quelques escouades d'humanitaires et de militaires essayaient d'organiser et d'équiper l'attente. Il fallait compter au moins une semaine avant qu'Hanna soit passé et que les eaux permettent aux populations déplacées de rejoindre leur domicile. Alors en attendant ils distribuaient des couvertures étanches et des rations de nourriture, le tout en quantité bien insuffisante. Des militaires corrompus sans vergogne vendaient même l'aide qu'ils étaient censés distribuer.

Au milieu de ce théâtre de désespoir, trouver une embarcation n'était pas chose aisée, les barques se faisaient rares aussi loin dans ce qui était, quelques jours plus tôt, les terres. Cela leur prit quelques heures, des trésors de diplomatie, des mensonges et presque tous leurs derniers dollars. Ils finirent par se trouver nantis d'une barque douteuse et de deux rames.

Sous les regards incrédules des locaux qui les croyaient fous, ils embarquèrent sur le fleuve en crue aux eaux vives et difficiles. Les rames ne leur servirent qu'à éviter des écueils. Le courant les portait avec vigueur vers l'aval et la commune de La Chapelle.

La désolation était complète, ils naviguaient seuls, au milieu de cadavres et de ruines inondées. Ils estimaient leur trajet à une cinquantaine de kilomètres à parcourir. La vitesse de l'eau était telle qu'ils y seraient avant le soir.

Heureusement, car, à peine partis, ils aperçurent les plus intolérables de leurs compagnons de route.

Ils apparurent par milliers, par dizaine de milliers, par centaine de milliers. Des boules noires compactes tourbillonnaient au-dessus des eaux en ondées destructrices. Ils rodaient le long du fleuve tels les grands bénéficiaires de ce carnage. Jouissant sans entraves de l'humidité et des chairs putrides, les moustiques régnaient en maîtres sur l'Artibonite et sur les territoires qu'il envahissait pour eux.

Le combat était perdu d'avance. Ils se calfeutrèrent du mieux possible, des piques par centaines les aurait conduits à l'hystérie et à se jeter à l'eau. Ils se cachèrent fiévreusement et serrèrent les dents pour endurer les traversées des urticants nuages buveurs de sang.

Les rives se clairsemèrent, personne, à part eux, ne souhaitait s'infliger cette torture.

La journée se déroula mollement, presque irréaliste et onirique, ils ne se parlaient pas. Le bourdonnement continu des nuées seulement interrompu par le bruit sec des claques qu'ils s'autoadministraient pour tenter, en vain, d'éloigner les parasites.

Tout autour d'eux, défilait lentement un paysage qui en d'autres circonstances aurait pu être agréable, vert et vallonné. Mais la vallée entière était envahie par l'Artibonite.

Pire encore, à l'ouest, l'horizon s'encombra de lourds nuages noirs et un vent fort commençait à se faire sentir de nouveau. Dans la nuit Hanna allait s'abattre à son tour sur Haïti. La rémission aura été brève.

Au cours de leur périple fluvial, ils croisèrent quelques patrouilles militaires qui faisaient le tour des habitations isolées à la recherche de survivants, ou de butin à

pillar. À chaque fois Roachat était pris d'angoisse au souvenir du guet-apens et serrait convulsivement la crosse de son vieux 45. Pourtant, ces militaires ne prêtèrent qu'à peine attention à eux, ils n'avaient pas l'air ni suffisamment en péril, ni suffisamment riches pour susciter un réel intérêt.

Les autres humains qu'ils croisèrent étaient morts, mais ils étaient nombreux, gonflés et pâles, à suivre le même chemin qu'eux.

Ils étaient couverts de piqures et totalement exaspérés quand ils atteignirent, en fin de journée, les faubourgs de La Chapelle, à l'approche de la ville, le fleuve regagnait son lit plus encaissé, mais son débit en devenait très violent.

Indifférent aux eaux tumultueuses, le commissaire fixait sur son avant-bras un des petits monstres ailés en train d'y prélever son écot, son abdomen se gorgeant de sang et nourrissant ses futures pontes. Il était ailleurs, la fatigue le submergeait comme l'Artibonite submergeait les terres alentour. Il sifflotait en boucle depuis plus d'une heure le « Crawling king snake » des Doors sans même s'en rendre compte.

Ce fut Malic qui le sortit de sa rêverie morbide, en prenant la direction de la rive à coups de rames décidés.

- Paul si on n'accoste pas pour se renseigner, on va finir dans les caraïbes...
- Si les moustiques ne nous ont pas emportés morceau par morceau auparavant, oui.

Ils accostèrent devant les premières constructions en dur qu'ils croisèrent, ils n'avaient plus qu'une dizaine de dollars à investir dans un repas et un peu de repos. Mais surtout, il leur fallait obtenir des informations sur Julien Pellicomo. Ils se sentaient en bout de course. Il était temps de le trouver.

Les premières gouttes de pluie tombèrent quand ils se tenaient sur le bord du fleuve, cherchant à amarrer leur barque. Ils se guidèrent à l'oreille vers un petit bar coloré d'où émanaient de lourdes rythmiques basses caractéristiques du Hip-Hop.

L'ambiance y était pourtant pesante, les clients regardant tous par les fenêtres en direction du nouvel ouragan. Le toit de tôle rafistolé et les flaques d'eau sur le sol en terre battue du petit bar portaient déjà témoignage de la violence du passage de la première bourrasque. Ils s'installèrent au bar dans l'indifférence générale et durent

taper sur l'épaule du serveur pour qu'il leur serve des ailerons de poulets grillés et du rhum arrangé en leur faisant glisser dédaigneusement sur le bar.

Le gamin au look de rappeur américain parlait correctement français. Malgré son attitude provocante, ils n'avaient pas le loisir de trouver une autre source d'informations. Ils le questionnèrent en haussant un peu la voix pour couvrir le flow créole des rappeurs haïtiens que matraquaient les enceintes à quelques pas d'eux.

- Tu connais quelqu'un qui s'appelle Julien Pellicomo ?
- Non, le nom me dit quelque chose, mais je ne connais pas. Vous lui voulez quoi ?
- On vient de France avec des nouvelles de son frère.
- Vous n'avez pas le téléphone là-bas ?
- Si, mais sans numéro à appeler, ça ne sert à rien.

Le serveur haussa les épaules et sortit un annuaire de dessous son comptoir.

- Y'a tout La Chapelle là-dedans, il date de l'année dernière.

Rochat avait cherché en vain avant de partir ces informations sur internet, ils n'avaient pas envisagé l'existence d'annuaires papier. Sous le regard narquois du jeune serveur, ils se sentaient un peu idiots en feuilletant les pages du petit livre.

Ils n'y trouvèrent qu'une personne portant le nom de Pellicomo, une femme prénommée Éléonore, l'adresse était indiquée. À la dernière page de l'annuaire, il y avait un petit plan de la ville, la rue en question y figurait, à quelques centaines de mètres de là où ils étaient. Ils sourirent. La chance n'avait pas souvent été de leur côté depuis leur départ, et ça les réchauffait presque autant que le rhum qu'ils avalaient.

Dehors la pluie s'était intensifiée, de profondes bourrasques faisaient trembler le toit, déjà éprouvé, du bar et de l'eau venait tambouriner sur le comptoir. Ils rendirent l'annuaire au serveur.

- Tiens, mets-le à l'abri, on prend l'eau.
- Il n'y aura plus un endroit de sec ici dans une heure.
- Tu connais la rue Toussaint Louverture ?
- Oui cinq cents mètres au dessus, vous passez la Mairie et elle commence juste à droite.

Ils terminèrent rapidement leurs ailerons de poulet, la sauce épicée leur agressait l'estomac, mais même cette chaleur invasive était salubre avant d'aller affronter Hanna.

Ils eurent le souffle coupé la porte à peine franchie. Le vent était surpuissant, les bourrasques devaient dépasser les cent kilomètres-heure. L'échine courbée ils remontèrent la rue vers un grand bâtiment moderne qui devait être la mairie. Les drapeaux en avaient été arrachés par l'ouragan, devant l'immeuble de béton aux grandes baies vitrées, étonnamment indemnes, une grande statue était renversée et brisée, les blocs jonchaient le sol sur toute la largeur du trottoir qu'ils durent donc contourner.

Ruisselants et courbés sous le vent ils atteignirent la rue Toussaint Louverture, du nom du premier héros de la guerre d'indépendance, et mirent quelques instants à retrouver la maison que l'adresse devait désigner. La rue était constituée d'une succession de petites maisons de plain-pied éloignées de la route de murs blancs suffisamment hauts pour les cacher au regard des passants. Cette rue constituait un quartier favorisé de la ville, les vitres des villas étaient protégées de planches de bois et une voiture de police patrouillait dans la rue.

La villa d'Éléonore Pellicomo était une des plus belles du voisinage, entourée d'un mur d'enceinte immaculé, le grand bâtiment blanc et bleu ciel de plain-pied paraissait épargné des intempéries. Un gros quatre-roues-motrices japonais était garé devant la propriété. Il n'y avait pas de sonnette, personne ne les entendrait appeler au milieu des intempéries, et les fenêtres barricadées ne leur laissaient que peu d'espoir d'être aperçus de l'intérieur. Ils décidèrent donc d'escalader le mur blanc haut de deux mètres. Par chance pour eux, les tessons de verres qui en piégeaient le sommet avaient été emportés par les premières interventions de Gustav.

Ils frappèrent à la porte à plusieurs reprises, le vent était si fort qu'ils n'entendaient pas eux-mêmes le bruit de leurs poings s'abattant sur la porte laquée. Elle finit par s'ouvrir, et ils se trouvèrent face à face avec un colosse mesurant plus de deux mètres et tenant à la main droite un poignard pointé vers eux.

- Dégagez avant que je vous transperce. Lâcha le molosse.

- Nous ne vous voulons aucun mal, nous venons de France pour voir madame Pellicomo.
- Madame ne reçoit plus personne. Vous auriez dû appeler avant, on vous l'aurait dit.
- C'est très important, nous avons des nouvelles de quelqu'un de sa famille. Implora Malic.
- Ce soir est très malvenu, appelez demain sa secrétaire verra pour un rendez-vous.

Il allait refermer la porte quand Rochat lui jeta un argument improvisé, l'urgence de la situation l'autorisant à cette prise de risque.

- J'ai des nouvelles de son fils, le jumeau qui était en France, dites-le-lui. Et dites-lui aussi que demain nous ne serons plus là. Allez lui dire ! Vous verrez bien !

La porte se claqua sur eux sans réponse préalable. Ils restèrent coïts quelques secondes, dubitatifs sur l'attitude à adopter. Le vent les assommait, les assourdissait ; ils se sentaient désemparés. En France, leur statut leur permettait à coup sûr d'avoir des réponses à leurs questions, mais là, dans cette nuit de cataclysme, leur impuissance les laissait sans réaction. Ils échangeaient un regard interrogatif, prêt à rebrousser chemin, quand la porte s'ouvrit de nouveau.

Le colosse se tenait en retrait, avec, devant lui, un homme très petit, d'une quarantaine d'années, mais déjà grisonnant et ventripotent qui les toisait peu aimablement.

- Qu'est ce que c'est que cette histoire de fous ? Je n'ai pas de frère jumeau et ma mère n'a qu'un fils.

Les espoirs des deux policiers se détremperent autant que leurs vêtements battus par les bourrasques incessantes.

- Vous ne connaissez pas Julien et Richard Pellicomo ?
- Ce sont mes cousins, mais je ne fréquente pas les criminels.
- Richard est décédé, on cherche Julien pour le lui annoncer.
- Il est en fuite depuis 3 ans, vous ne le trouverez pas. En tout cas pas ici.

Du fond du couloir, une petite voix se fit entendre.

- Que se passe-t-il François ? Que veulent ces deux étrangers ?

- Rien maman, ils cherchent Julien.

Une petite femme rabougrie comme une vieille pomme, à la chevelure blanche immaculée et au regard tout aussi blanc, sans iris ni pupilles, fit son apparition au bras d'une jeune beauté d'une vingtaine d'années à la délicieuse peau caramel qui guidait l'aveugle dans le couloir.

- Julien ! Que lui veulent-ils ? Ils sont de la Police ?
- Non Madame, nous venons de France avec des nouvelles de son frère.
- Richard, Dambala soit loué ! Les vents et les eaux le ramènent vers sa famille !
- Malheureusement, ces nouvelles ne sont pas bonnes, Madame.
- Ah ! Mais entrez ! Entrez donc vous êtes venus de si loin, François ne soit pas idiot, enfin laisser ces gens sous la pluie !

Elle écarta son fils du revers de sa canne, qui lança un regard aussi noir que celui de sa mère était blanc vers les deux visiteurs. La petite dame aveugle ne manquait pas de caractère. Le colosse leur amena des serviettes et les fit rentrer dans un salon confortablement meublé à l'occidentale.

La beauté silencieuse leur servit une tasse de thé et leur amena des serviettes pendant que la petite dame de fer les pressait de questions. Elle n'avait plus eu de nouvelles de Richard depuis son départ en France. Elle était sa tante, les parents des jumeaux ayant été tués par les Macoutes quelques années après le départ de Richard, elle se sentait un peu responsable de lui, et affectée par son décès. Rochat lui servit une version édulcorée de la vie de Richard et Malic put lui assurer que ses funérailles avaient respecté la tradition, et même avec faste. Ils prirent l'adresse mail du fils en leur promettant de leur envoyer des photos de Richard et l'endroit de sa sépulture.

- Vous ne savez pas où trouver Julien ?
- Mon Dieu non, on a perdu le contact depuis des années.
- Et on ne cherche pas à le rétablir, Julien est un criminel dangereux.

Coupa le fils qui ne semblait pas décoller de cette intrusion nocturne.

- Mon fils est un homme politique très en vue, un fidèle du Président Préval.
- Et Julien fait partie d'un passé et de pratiques que nous ne voulons plus voir sur notre territoire !

Il leur dressa le portrait de Julien, jeune Houngan ambitieux choisissant le camp d'Aristide et précipitant la chute de Baby Doc et de tous les régimes depuis vingt ans par la violence, la corruption et l'instrumentalisation de la religion vaudou.

Le crédit de Julien comme homme de foi lui permettant d'être un interlocuteur privilégié des mafias colombiennes, adeptes de la Santéria, religion dahoméenne proche du Vaudou, il devint un trafiquant et un financier occulte des Lavalas, le parti d'Aristide.

Depuis 2006 et la chute de son mentor, il n'avait plus donné signe de vie. La police le cherchait, mollement, le pays cherchant plus à panser ses plaies qu'à régler les comptes. Seule la DEA américaine poussait à sa capture dans le cadre de la lutte contre le narcotrafic dont Haïti était devenue une plaque tournante.

Il s'interrompit dans sa diatribe pour regarder son portable qui venait de sonner. Il s'excusa et sortit dans le couloir. La petite dame demanda à Roachat de venir près d'elle. Il obtempéra. Elle posa ses petites mains encore fines et gracieuses sur les siennes puis lui toucha le visage du bout des doigts.

- Vous étiez très proche de Richard, je le sens. C'était un gentil garçon, le plus doux des deux frères, un enfant fragile. Il ne méritait pas un destin douloureux.
- Sa vie a été riche en rencontres et en émotions, courte, mais intense.
- C'est drôle j'ai l'impression de l'entendre parfois quand vous parlez. Mon fils ne le sait pas, mais je sais comment vous pouvez joindre Julien.
- On ne lui dira pas.
- Ça ne servirait à rien. Julien ne vous contactera que s'il le souhaite. Mais allez dans l'Houmfo des deux fleuves, à la sortie de La Chapelle au confluent de l'Artibonite et du Siqués. C'est l'ancien Houmfo de Julien, il y a encore des yeux et des oreilles, il sera averti de votre présence là-bas, c'est sûr.

François refit son apparition dans la pièce, le colosse, par contre, sortit de la maison. À l'ouverture de la porte d'entrée, la bourrasque se fit sentir jusque dans le salon. La petite vieille lui reprit les mains et changea de sujet.

- Vous voulez bien chanter avec moi, une vieille chanson Haïtienne que je chantais à Richard quand il était enfant, en sa mémoire ? Votre voix est si proche de la sienne.

Et elle se mit à fredonner un vieil air de musique racine, lent, mélancolique, doux et entêtant. Assez naturellement, le commissaire se mit à chanter avec elle, en créole, une chanson qu'il entendait pour la première fois. Malic en fut assez estomaqué. Ils chantèrent pendant une dizaine de minutes. Dehors le déluge produisait un vacarme assourdissant, mais leurs voix jointes conféraient à l'instant une paix inattendue et magique.

La chanson terminée, la dame leur proposa de dormir dans leur chambre d'ami, Malic put voir que Rochat avait pleuré à chaudes larmes, mais il ne le lui fit pas remarquer.

La jeune servante leur prépara leur lit, et ils se couchèrent après avoir chaleureusement remercié Éléonore en la serrant dans leurs bras. Cette petite pomme blanche était un drôle de bout de femme. Malic lui marmonna d'une voix qui trahissait un endormissement imminent.

- Tu y comprends quelque chose aux alternances du pouvoir et aux factions qui s'opposent dans ce pays ?
- Non, mais une chienne n'y retrouverait pas ses petits.
- J'ai l'impression que chaque habitant est dans une milice différente et constitue une menace pour son voisin. C'est délirant.
- Oui, il faudrait des années de paix et de fraternité pour refermer toutes ces plaies.

La maison craquait de toute part, le vent la secouait de ses longues bourrasques, même au sec dans leur chambre, les trombes d'eau étaient presque palpables. Le commissaire jura entre ses dents.

- Nom de Dieu, ce coup-ci, c'est l'Apocalypse.
- J'espère bien.
- Tu deviens suicidaire ?
- Non, mais l'Apocalypse, dans son sens premier, c'est la révélation. Et j'espère qu'on va en avoir des révélations. Je n'ai pas envie d'avoir fait ce périple pour rien.
- L'Apocalypse c'est la révélation ?

- Oui, le dessein de Dieu révélé à tous. La tradition populaire ne retient que le côté cataclysme mystérieux et brutal. Mais c'est faux, l'Apocalypse c'est la réponse à toutes les questions.
- Amen.

Ils s'endormirent, Rochat ne dormit que d'un œil, il n'avait pas confiance en François, et il ne pouvait s'empêcher de se demander la raison de la sortie du serviteur. Une fois la maison endormie, alors que le serviteur n'était toujours pas rentré, il se releva et alla dans le couloir. Il jeta un œil furtif dans l'enfilade des pièces, et trouva le bureau de François. Sur celui-ci, un téléphone était en train de se recharger. Il regarda les messages, il n'y avait pas de réseau et le dernier reçu était un avis d'échec de transmission. Il regarda le message en question et eut la confirmation de ses craintes. Le texte était assez clair :

« Ils sont là, on les garde jusqu'à demain. Ne tentez rien tant qu'ils sont chez moi ».

Le numéro auquel le message avait tenté d'être envoyé était connu de Rochat, il vérifia sur le papier emmené de chez Juskowiak, c'était bien celui de Meteroo. Il regagna la chambre.

- Malic, lève-toi, habille-toi, on va y aller.
- Qu'est-ce qu'il se passe, tu crois qu'on est dans un piège ?
- Oui, le fils connaît Meteroo et il l'a fait contacter par le gros lourdaud. Il faut qu'on y aille avant que la souricière se soit refermée sur nous.

La fenêtre de la chambre était barricadée pour la protéger de l'ouragan. Ils retirèrent le plus discrètement possible les panneaux de bois, le tumulte de la tempête les aida beaucoup à rester inaudibles. Ils sortirent, le petit jardin était balayé par le vent, la nuit était encore noire, le ciel surchargé de nuages ne laissait passer aucune lueur. Sans éclairage urbain, l'obscurité était totale.

La sortie du jardin et l'orientation dans la rue furent donc un exercice difficile. Ils n'avaient jamais vu nuit aussi noire, ce voile cachait les ravages que l'ouragan était en train de faire. Tout autour d'eux, dans la ville maladroitement caparaçonnée, les

craquements et les chocs se multipliaient, la nature imposait sa loi et brisait impitoyablement les petites et grandes vanités.

Dans cette ambiance de fin du monde, les deux hommes courbés sous la pluie et les bourrasques regagnèrent leur barque sans un mot. Ils s'y calfeutrèrent en attendant le lever du jour, partir sur les eaux déchaînées de l'Artibonite dans cette obscurité sans rémission aurait été un suicide patent. Ils attendraient que le jour se lève.

Une petite heure plus tard, alors que les premiers rayons de soleil n'avaient toujours pas fait leur apparition, ils virent passer un cortège de voitures qui bravait les intempéries pour se diriger vers la rue Toussaint Louverture.

- Ils vont être déçus. Lâcha Malic, transi, entre deux claquements de dents.

Malheureusement pour les deux fuyards, les voitures redescendirent assez peu de temps après, passèrent devant eux et se garèrent à quelques centaines de mètres de l'endroit où ils étaient amarrés. Les portes des berlines s'ouvrirent et ils virent apparaître les halos d'une dizaine de lampes torches puissantes. Ce nuage de lumières artificielles leur permit de discerner des hommes armés jusqu'aux dents et en tenue militaire

Ils observèrent quelques instants, mais ce qu'il se passait était tristement clair, ces hommes cherchaient le long de l'Artibonite. Ils les cherchaient, manifestement informés de leur moyen de transport. Ils n'étaient pas suffisamment loin ça ne leur laissait guère d'autres choix que la fuite immédiate.

Ils commencèrent à larguer les amarres, pensant laisser la barque suivre le courant avant d'être repérés. Les lumières se rapprochaient rapidement et ils perdirent un peu de temps à dénouer un nœud imbibé d'eau.

Avant que la barque n'ait pu totalement quitter le quai, un rayon de lumière blanche vint éclairer leur fuite, dévoilant leur présence à la horde. La réaction ne fut pas immédiate. C'est ce qui les sauva.

Le temps que les poursuivants hurlent et pointent leurs armes, Rochat eut le temps de pousser le bord du quai de ses deux jambes avec toute la violence qu'il put réunir. Il projeta la barque vers les eaux tumultueuses du fleuve où le courant extrêmement brutal s'empara de la barque.

Ce sursaut fit perdre leur trace à leurs poursuivants pendant quelques secondes, quand un nouveau halo se posa sur eux leur embarcation avait parcouru une vingtaine de mètres. Les tirs démarrèrent cette fois-ci instantanément, mais ils venaient de loin et, dans le vent et les trombes d'eau, furent trop imprécis, les plus proches faisant gicler l'eau à un mètre d'eux.

Rochat ne riposta pas, ses munitions étaient peu nombreuses, et dans les remous du fleuve il n'aurait pas pu ajuster son tir.

À plat ventre sur le fond de leur vétuste nef, ils ne tardèrent pas à sortir du rayon d'action des lampes, plongeant dans la nuit noire, emportés comme une brindille par des eaux impétueuses.

- Ça ne passe pas loin à chaque fois Paul, on ne va pas pouvoir s'en tirer comme ça longtemps.
- Il faut espérer que Julien nous trouve avant eux.

Malic ne répondit rien, mais il se demandait avec amertume s'il était bien normal pour deux agents de l'ordre comme eux de devoir leur salut à un trafiquant de drogue pourchassé par la DEA. Il se demandait ce que le Tigre en aurait pensé, tout cela était irréel. Ils s'étaient laissé déconnecter de la réalité pour être entraînés dans un bal de fantômes surgis des tourments de l'histoire de ce drôle de pays.

Ils passèrent une heure angoissante, brinquebalés dans leur esquif et à la merci d'un tronc d'arbre ou d'un rocher qui les aurait propulsés vers une noyade probable. De loin en loin, ils voyaient les phares des voitures de leurs poursuivants, mais, dans la nuit noire, ils étaient irrattrapables depuis la route.

Le ciel s'éclaircit quand ils sortirent de La Chapelle. Une fois passées les berges encaissées de la ville, le fleuve s'étendait de nouveau très loin au-delà de ses rives naturelles et son débit se calmait. Ils soufflèrent et esquissèrent un sourire. En voiture leurs poursuivants n'avaient aucune chance d'arriver jusqu'à eux, les routes des berges étaient bien trop inondées.

Ils ne devaient pas être loin de la jonction de l'Artibonite et du Siqués, ils gardaient les yeux braqués sur les rives à la recherche d'un Temple. Le fleuve les emportait au pas, dans des vents tourbillonnants et épuisants. Une demi-heure plus

tard, il leur sembla distinguer une autre cour d'eau arrivant du sud pour rejoindre leurs eaux. Ils se mirent à ramer pour accélérer leur arrivée à la jonction.

Peu avant celle-ci, sur un bâtiment dont le toit émergeait des eaux, ils virent un vieillard en haillon aux cheveux aussi blancs que ceux d'Éléonore qui se tenait assis, une grande canne dans les mains, et regardait calmement, avec une étonnante indifférence, le spectacle de désolation qui l'entourait.

Ils s'approchèrent de lui au prix d'une lutte acharnée contre le courant. Le vieil homme souriait en regardant leurs efforts.

- Vous savez où se trouve le Temple des deux fleuves ?

En guise de réponse le vieillard chenu tendit la main et leur désigna, à quelques centaines de mètres, un immense poteau de béton de trois mètres de diamètres qui émergeait de l'eau de deux bons mètres. Un poteau-mitan de belle taille, dont le péristyle pouvait se discerner tout autour, affleurant la surface. Malic se sentit obligé de demander :

- Ça ira pour vous ? Vous avez besoin d'aide ?

Le vieil homme lui sourit, laconique, et lui fit signe de ne pas se faire de soucis pour lui et de poursuivre sa route sans remords.

Ils durent lutter contre le courant avec détermination pour diriger leur barque vers le Temple. Ils eurent les épaules et les bras en feu bien avant de réussir à mettre pied sur le péristyle. Pourtant, au prix d'efforts disproportionnés au vu de leur état de fatigue déjà avancé, ils atteignirent le mur d'enceinte qui entourait le poteau-mitan, quelques centimètres au-dessous du niveau des eaux.

Hors d'haleine, Rochat demanda à Malic de l'aider à passer la barque par-dessus le mur, une fois de l'autre côté elle serait à l'abri du courant et ils pourraient la laisser pour grimper sur le poteau et attendre au sec que la prédiction d'Éléonore se réalise. Ils y parvinrent sans grande difficulté et restèrent quelques instants dans la barque le temps de reprendre leur souffle.

Puis le commissaire se mit debout et demanda à Malic de l'aider à se hisser sur le poteau. En s'appuyant sur la paroi de béton lisse, ils stabilisèrent la barque et Malic souleva suffisamment le commissaire pour qu'il puisse s'agripper au rebord. Au prix d'une sollicitation extrême de ses muscles deltoïdes, il se hissa sur le sommet du

poteau-mitan. Une fois en haut il tendit les bras et aida son adjoint à monter lui aussi sur leur promontoire de béton.

Ils s'assirent et prirent le temps de recouvrer leurs esprits, le vent balayait impitoyablement leur îlot artificiel. Tout autour d'eux était inondé par les eaux, le Temple était la construction la plus haute des centaines de mètres alentour. Le premier toit à émerger était celui où ils avaient vu le vieillard, qui, à leur grande surprise, n'était plus sur le toit de la maison d'où il l'avait interpellé. Ils échangèrent des regards incrédules, le vieil homme n'avait certainement pas pu s'en aller en nageant dans ces eaux tumultueuses.

- On n'aurait pas dû l'écouter et l'emmener avec nous, il n'avait plus sa tête.
- On a bien assez à faire pour sauver notre peau Malic, arrêtes de faire ton boy scout.

Sous une pluie battante qui détrempait leur refuge, ils attendirent. Si la vieille dame les avait correctement informés, leur présence ne serait pas longtemps inconnue de Pellicomo. Mais, dans le déluge, sous quelle forme son aide pourrait bien leur arriver ? Roachat, pour la première fois depuis leur départ avait sorti l'Asson de son sac et le regardait pensivement.

Au large de leur refuge, des cadavres humains passaient, portés par les eaux de l'Artibonite. Malic grimaça et commenta.

- C'est irréel non ?
- Quoi ?
- D'être ici dans ce déluge, seuls être humains à des kilomètres, à l'autre bout du monde, pour un objet qui a l'air si inutile quand on le regarde.
- Non, je ne trouve pas. C'est ce qui donne son sens à notre démarche, ce n'est pas pour nous, pas matériel, pas concret. Pour une fois dans ma vie, ce que je fais me dépasse. Et je crois que ce que je trouverai au bout du chemin sera beaucoup plus important que si je pouvais le mesurer.
- Merde Paul, ta crise métaphysique tu aurais pu la faire dans un monastère, je t'aurais donné des adresses.

Rochat allait lui répondre avec un sourire penaud quand ils eurent l'impression d'entendre un lointain bourdonnement métallique. Ils regardèrent l'horizon tout autour du Temple, et ils virent rapidement un hélicoptère arrivant depuis l'aval du fleuve.

Il fallait être inconscient pour se risquer à prendre les airs dans de telles conditions climatiques. Inconscient ou fanatique, le pilote dirigeait miraculeusement son appareil vers le Temple au milieu des bourrasques et des trombes d'eau. Les rafales lui faisaient faire des écarts de plusieurs dizaines de mètres de droite à gauche et de haut en bas, pourtant il réussissait à maintenir un cap.

Peu à peu, il se rapprochait du Temple. Les deux policiers purent constater qu'il s'agissait d'un gros appareil de secours, prévu pour voler dans les conditions extrêmes en mer ou en haute montagne.

- Tu crois que c'est pour nous Paul ?
- Plus rien ne m'étonne. On ne va pas tarder à être fixés.

Ils attendirent, ils ne croyaient pas que Pellicomo puisse avoir affrété un tel appareil, malheureusement, il était plus probable que l'hélicoptère soit un envoi de Meteroo. L'envie de fuir leur vint, mais leur barque ne leur permettrait pas d'échapper bien longtemps à un tel adversaire, et ils n'avaient plus de destination, c'était à cet endroit que tout devait se décider. Maintenant.

Le bourdonnement se fit de plus en plus clair, les énormes turbines du lourd appareil produisaient un bruit assourdissant qui couvrait les bourrasques. Tant bien que mal, l'hélicoptère se stabilisa à une vingtaine de mètres d'eux.

Il était bien là pour eux, restait à savoir dans quel but.

La porte latérale coulissante de l'appareil kaki portant le drapeau haïtien sur ses flancs s'ouvrit lentement, dévoilant trois de ses occupants.

Un homme en tenue militaire tenait une AK47 braquée vers eux. À sa droite se tenait Alfred Meteroo dans un coupe-vent noir de grande marque, et à sa gauche Bonaventure Malasuerte, le Roi Blanc, panama vissé sur le crâne dans un tee-shirt dévoilant son impressionnante musculature d'ancien boxeur poids lourd.

- Manquait plus que lui, putain de merde.

Souffla Rochat en empoignant la crosse de son revolver glissé dans sa ceinture.

Mais avant qu'il ne puisse les braquer, le colosse fit un signe de la main avec un sourire triste et l'homme portant le fusil mitrailleur ouvrit le feu sans autre sommation.

Les soubresauts de l'appareil dans le vent ne lui permirent pas d'exécuter les deux policiers, sa rafale fusa en diagonale entre eux deux, Malic chuta en arrière pour l'éviter et tomba dans l'eau boueuse du fleuve.

Rochat tomba lui aussi sur le dos, sans pourtant tomber dans l'eau. Une balle lui traversa la cuisse droite de part en part. Il ne put étouffer un hurlement.

Dans un réflexe de rage et de survie, il se bascula sur le dos et tira les neuf balles de son vieux revolver en direction de l'hélicoptère pendant que le tireur essayait de reprendre son équilibre dans l'appareil chahuté par les intempéries.

À cette distance un tireur habile pouvait faire un carnage, et il le fit. Le tireur reçut deux balles dans le torse, Meteroo fut touché à la jambe et Malasuerte au bras. Les cinq autres balles se logèrent dans la carlingue de l'hélicoptère juste en dessous du rotor, avec succès, car il laissa instantanément échapper une fumée noire.

L'hélicoptère se mit à tanguer brutalement, laissant le temps à Rochat de regarder sa cuisse sanguinolente. La balle l'avait traversé sans fracasser l'os ni déchirer d'artère, il s'en sortait bien, mais saignait malgré tout abondamment. Il y remédia sommairement en serrant son tee-shirt autour de la plaie.

Il se leva tant bien que mal pour aller aux nouvelles de son coéquipier qui ne répondait pas à ses appels répétés. Mais avant qu'il ne puisse se pencher pour le chercher, l'hélicoptère avait péniblement repris une assise et Meteroo tentait de le tenir en joue avec un automatique.

Le commissaire n'avait plus d'arme et ne se sentait plus assez fort pour plonger affronter le courant, il décida d'utiliser sa monnaie d'échange.

Il prit l'Asson dans sa main et le tendit au-dessus des eaux, il regarda Meteroo avec un air plein de défi.

- Allez !! Vas-y tire connard !!!

Il était peu probable qu'il l'entende, mais son geste se passait d'explications. Il vit un regard affolé échangé entre Meteroo et le Cubain. Il n'aurait pas eu plus de poids en tenant leur vie dans les mains. Le Cubain essaya de lui parler, mais le bruit du vent et de l'hélicoptère couvrait totalement sa voix.

La négociation était impossible dans ces conditions.

Le commissaire jouait la montre en regardant la fumée s'échapper du rotor de l'appareil. Il faisait le pari que dans ces conditions dantesques un appareil endommagé ne resterait pas immobile à cinq mètres du sol bien longtemps.

Ses occupants devaient en avoir conscience, il vit Malasuerte donner des consignes au pilote, puis hurler ces mêmes consignes au pilote qui devait rechigner à exécuter une manœuvre suicidaire. Mais il obtempéra et l'appareil entama un déplacement latéral qui le rapprocha à moins de deux mètres du poteau où se tenait le commissaire. Courbé dans le vent de l'ouragan et celui des pales immenses de l'appareil, Rochat observait la manœuvre.

L'hélicoptère finalement stabilisé permit au Cubain de mettre son plan à exécution.

Le colosse sauta par la porte latérale et atterrit sur la petite plateforme où il tomba à genou emporté par son poids, mais se stabilisant juste avant de basculer dans l'eau.

Derrière lui l'appareil fut déporté par le vent, pour éviter la collision le pilote le bascula du côté opposé, mais insuffisamment pour éviter le choc entre le bas de l'habitacle et le pilier.

Sous ce choc l'appareil bascula à l'horizontale. Les pales orientées vers le pilier passèrent quelques centimètres au-dessus des deux hommes qui s'allongèrent à plat ventre pour les éviter. Heureusement pour eux le vent déporta rapidement l'appareil hors de portée, le corps du militaire abattu tomba dans les eaux à quelques mètres d'eux et Rochat put voir le regard paniqué de Meteroo agrippé dans les filets de secours de l'habitacle.

L'appareil échappait au contrôle du pilote. La fumée noire des rotors s'était épaissie. Le Cubain hurla à Meteroo de sauter, mais celui-ci était tétanisé. Et, sous leurs yeux effarés, ils virent les pales de l'appareil toucher l'eau et soulever une gerbe immense. Puis tout s'enchaina le temps d'une seconde, l'appareil fit un bond de côté, les pales ayant touché un mur. Leur course devint irrégulière et l'appareil heurta le fleuve avec violence.

Une colonne d'eau se souleva, et dans un horrible hurlement de métal l'hélicoptère se disloqua complètement et se tut.

Ils restèrent quelques secondes immobiles, à regarder le désastre puis le Cubain se tourna vers Rochat. Son tee-shirt était imbibé du sang qui lui coulait sur le bras, mais il ne semblait pas y prêter attention. Un éclat de rage pure habitait son regard.

- Meteroo était un grand homme Rochat. Tu vas me le payer !

Ça devait se terminer comme cela, il le sentait depuis longtemps. Le commissaire posa l'Asson à ses pieds et défia le Cubain du regard.

- OK Foreman. On se le fait à la loyale.

Il fanfaronnait, mais sa cuisse lui permettait à peine de se tenir droit. Le Cubain était blessé lui aussi, mais il était bien plus puissant et bien que plus âgé, en bien meilleure forme. Les chances du commissaire étaient minces, et le Cubain le savait.

Ils se toisèrent quelques instants. Une bourrasque de vent arracha le panama de la tête du Cubain, Rochat sourit.

- Mauvais signe, gros. Les morts ne portent pas de chapeaux !

Au lieu de se jeter sur lui, ce qu'espérait Rochat pour essayer de lui faire perdre son sang-froid et utiliser sa force pour le faire basculer dans le vide. Le Cubain resta impassible et lui parla doucement tout en tournant autour de lui.

- Ce n'est pas obligé de se terminer comme ça Paul. Sois raisonnable, cet objet est important pour moi. Alors que tu ne sais même pas à quoi il sert !

- J'en sais suffisamment pour savoir qui est son propriétaire légitime.

- Un trafiquant de drogue ? Un truand ? C'est ça ton plan ? Traverser le monde pour ramener cette relique précieuse à un salaud ? Cet objet doit servir une cause Paul !

- Ton histoire de cultes dahoméens et ton baratin politique tu peux te les garder. Tu te fantasmes en Pape noir pour satisfaire ton gout du pouvoir. Tu es un type dangereux et sans scrupules, tu ne crois pas plus que moi à tes propres conneries.

- On a des relais dans toute l'Afrique et dans les caraïbes, le monde va crever de faim et de soif et mon peuple aura besoin d'un leader.

- T'es taré Malasuerte. Pour rien au monde je ne te laisserai l'Asson, je ne connais pas Pellicomo, mais il ne peut pas être pire que toi.

Le Cubain ne cherchait pas vraiment à raisonner Rochat, il le savait habité par une force qui le dépassait et rendait impossible toute forme de négociation. Il espérait juste diminuer sa concentration pour réduire un peu la distance. Il se savait bien plus fort que le commissaire. Il était juste, par contre, sensiblement moins rapide.

Alors, il diminuait patiemment la distance, en subissant cette conversation pathétique sur sa cause avec un pauvre fou possédé.

Ce stratagème fut couronné de succès et il se retrouva à un mètre de Rochat. Sans aucune hésitation, il le frappa en choisissant son bras blessé. Il le sentait encore assez fort et il était sûr de surprendre son adversaire en déclenchant de ce côté.

Le commissaire fut frappé en pleine face. Il ne s'attendait pas à une frappe aussi rapide de ce bras, il fut sonné. Sans la blessure du Cubain, ce coup aurait été suffisamment puissant pour l'assommer net. Mais là, il tituba seulement pendant que le sang coulait de son nez et de ses lèvres.

Un peu trop sûr de sa victoire, le Roi blanc n'enchaina pas immédiatement. Il prit un peu d'élan et prépara un uppercut de son bras valide qui, ce coup-ci, allait expédier ce gêneur en enfer.

Mais Rochat fut plus vif, et, avec un réflexe de boxeur chevronné, lui assena un direct du gauche que le Cubain accompagna et qui ne fit que frôler son menton. Le colosse lui décocha alors un crochet dans le foie que le commissaire ne put bloquer complètement et en eut le souffle coupé. Puis un autre crochet dans la tempe avec son bras blessé que Rochat put accompagner suffisamment pour s'éviter le KO final.

Le commissaire comprit qu'il était foutu à ce jeu.

Il réussit à se dégager, lui assena un rapide enchainement de crochets, secs mais sans force, et il reprit un peu de distance. Sa cuisse le lançait, il ne pourrait pas éviter les face à face très longtemps et le combat en corps à corps était trop inégal.

À cet instant, il entendit Malic appeler depuis la barque, il avait réussi à reprendre pied. C'était là sa seule chance de s'en sortir.

Sans laisser le temps à Malasuerte de comprendre ses intentions, il se jeta sur l'Asson à deux pas de lui, et l'empoigna.

Malheureusement, Malic était à l'opposé de la plateforme et il ne voulait pas prendre le risque de lancer la relique, il hésita une seconde.

Le Cubain en profita, fondit sur lui, et lui adressa un terrible crochet de son bras valide juste sous les côtes.

À l'impact, Rochat eut l'impression de sentir son ventre exploser, sa vue se brouilla, il vit le regard satisfait du Cubain qui pensait, à raison, venir de mettre un terme au combat.

Dans un dernier effort désespéré, il préféra la noyade à la victoire du Cubain. Il poussa de toutes ses forces sur ses jambes et sauta en arrière, directement dans le fleuve, serrant l'Asson contre sa poitrine.

Malasuerte tendit les bras pour le retenir, mais pas assez rapidement et il ne trouva pas de prise sur le torse nu et détrempé du commissaire qui bascula de la plateforme et tomba dans l'eau. Juste au-delà du mur du péristyle, en plein courant.

L'espace d'une seconde, le Roi blanc regarda le corps du commissaire disparaître dans les eaux boueuses. Puis dans une poussée de colère et de détermination, il prit son élan et plongea à son tour.

Rochat sentit le choc de son dos contre l'eau, puis il sombra les yeux ouverts dans l'eau du Sittiques. Il vit la lumière décroître, un filet de sang issu de ses plaies remontait en torsades vers la surface.

Il trouva ça joli, et il perdit connaissance.

Son corps inerte fut immédiatement emporté par le courant surpuissant du fleuve en crue.

Malasuerte et Malic se précipitèrent vers l'endroit où avait disparu Rochat. Le lieutenant tenait fermement une rame pour indiquer au Cubain qu'il lui fracasserait le crâne s'il s'approchait de son embarcation.

Ils cherchèrent quelques instants, Malic luttant contre le courant et le Cubain peinant de plus en plus à se maintenir à la surface et à récupérer son souffle. Malic lâcha pourtant en premier, il n'arrivait plus à lutter contre les eaux déchainées du Sittiques et il laissa le courant le déporter peu à peu vers l'aval. Cela faisait un quart d'heure que Paul avait plongé sous les eaux, il était mort maintenant.

L'évidence transperça le lieutenant, avec un sentiment de dégoût et de gâchis.

Il vit un peu plus haut que le Cubain abandonnait lui aussi et tentait en vain de rejoindre le mur d'enceinte du Temple sur lequel il aurait pu s'appuyer.

Il perdit cette lutte, et commença à dériver, concentrant ses forces pour tenter de garder la tête hors de l'eau. Il allait à une noyade certaine.

Malic fit l'effort de ramer dans sa direction en se laissant porter par le courant, freinant juste assez pour que le corps dérivant du Cubain aille à sa rencontre.

Une fois à côté il l'agrippa et réussit tant bien que mal à le hisser à bord. Malasuerte l'aïda mollement de ses dernières forces.

Ils soufflèrent et constatèrent que ni Roachat, ni les occupants de l'hélicoptère n'allaient refaire surface.

- Je crois qu'il y a eu assez de morts pour aujourd'hui.
- Le pire n'est pas les pertes humaines. L'Asson est irremplaçable.

Malic ne répondit pas, il en avait plus qu'assez de ces fanatismes et de ces superstitions, rien ne valait la vie des hommes, pour lui à cet instant Dieu était mort. Paul Roachat aussi.

Allongé sur le fond de la barque Malasuerte se sentit obligé de préciser.

- Je ne voulais pas que Paul meure. Je suis désolé.

Il le savait, Paul était autant responsable de son destin que le Cubain.

Ils laissèrent la barque dériver quelques heures. Peu avant Desarmes, ils accostèrent à côté d'un baraquement de médecins sans frontières où une poignée de médecins occidentaux exténués s'abritaient avec leurs patients en attendant la fin des intempéries. Ils eurent de quoi se sécher, une boisson chaude et une radio qui leur permit de signaler leur présence.

Quand ses hommes arrivèrent, le Cubain proposa à Malic de le déposer à Port-au-Prince. Il refusa, leurs routes se séparaient à cet endroit et il souhaita qu'elles ne se croisent plus jamais.

Malasuerte, l'épaule bandée, s'engouffra, sans un geste ni un regard, dans une des Mercedes de ses sbires et il sortit de la vie de Malic.

Son cas l'indifférait, le lieutenant ferait un rapport complet et détaillé à Boniperti, la suite le dépassait. Il n'arrivait même pas à en vouloir au Cubain pour la mort de Roachat, le commissaire l'avait choisie, ou sa psychose l'avait choisie pour lui.

Le Roi blanc n'était qu'un pantin absurde, esclave de ses rêves de gloire et de ses fantasmes mystiques.

Malic dut encore attendre une journée complète avant que l'ambassade ne réussisse à dépêcher une voiture pour le récupérer. Il ne s'en plaignit pas. Il était sous le choc du décès du commissaire et avait besoin d'un peu de temps pour se préparer au déferlement de questions qui l'attendrait une fois le contact avec la France rétabli.

La mission était un échec intégral, ils n'avaient pas eu de contacts avec Julien Pellicomo, il ignorait toujours s'il avait reçu les vidéos de son frère. Il en doutait vraiment, et tout cela lui paraissait très vain, il acceptait cet échec et ne ferait plus rien pour le retrouver, quoi que puisse en penser la DCRI.

Il resta en Haïti quelques jours encore, les recherches pour retrouver le commissaire étaient restées sans résultat. Paul Rochat fut officiellement déclaré décédé le vendredi 2 octobre, une unité de plus dans les milliers de victimes des deux ouragans.

Le lendemain, Malic prenait l'avion pour Paris son rapport et sa lettre de démission prêts à être déposés sur le bureau de Boniperti.

Chapitre 24

« *Restavek* »

Cité Soleil, Houmfo de Soleil 13. Midi, jeudi 1^{er} octobre

Des rires d'enfants,
Des cris,
Des bruits de ballon cognant contre un mur.
De l'insolence, légère et insouciante.
Le feu.
En lui.

Paul Rochat était consumé par la fièvre, mais ces bruits innocents venaient de le sortir de la lourde torpeur dans laquelle il était tombé quelques jours auparavant.

Il entrouvrit les yeux. Passé un aveuglement de quelques secondes, il put regarder autour de lui une petite chambre très modestement meublée, dans un bâtiment aux murs de bois vétustes.

Il était alité, seul, mais sans entraves. Par la petite fenêtre du mur sud de sa chambre, le soleil envahissait la petite pièce et il pouvait apercevoir un coin de ciel bleu limpide. L'ouragan était loin, depuis combien de temps ?

Il était brûlant, il sentait l'étreinte d'une fièvre terrible. Il était faible, terriblement faible, incapable de se lever, ni même de bouger les bras. Au bout de quelques instants, sa vue se brouilla et il dut refermer les yeux.

Bribe par bribe, des images lui revinrent. Une barque bleue, avec le vieillard qui leur avait indiqué le Temple. Une lente descente du fleuve bercé par les chansons du

vieil homme. Puis plus rien. Seulement un visage, celui de Richard, ou de son frère, venant à son chevet et lui parlant comme s'il était en état d'entendre.

Il récupérait peu à peu de son délire fébrile. Il avait senti son corps se déchirer, la douleur qu'il ressentait dans ses muscles témoignait des convulsions violentes qu'il avait dû endurer. Pendant des heures, il avait eu l'impression qu'on lui arrachait les entrailles, que son corps sortait de lui-même. Cette lutte l'avait dévasté.

Il avait froid, il se sentait seul et abandonné. On lui avait retiré quelque chose, une fusion intime avait été détruite.

Il se sentait faible et démuni maintenant que Richard était parti de lui.

Le temps s'écoulait lentement depuis qu'il avait repris connaissance. Il était anémié à l'extrême, une jeune femme lui apportait deux fois par jour un plateau avec un maigre repas et de l'eau qu'il peinait à ingérer.

Il ne réussissait pas à entamer un dialogue avec elle. Sa voix faible s'étouffait dans sa gorge et la jeune femme qu'il distinguait à peine ne faisait pas d'effort pour l'entendre. Elle passait dans la chambre comme un fantôme, sans bruit, suivant toujours le même parcours.

La fièvre ne lui laissait que peu de rémission, pendant ces moments il tentait de mobiliser ses sens pour savoir où il se trouvait. L'endroit laissait résonner les clameurs d'une présence humaine abondante, des enfants surtout qui venaient jouer pas très loin de sa fenêtre. Il se trouvait dans une ville, importante sans doute. Il n'entendait aucun bruit de moteur, pas de circulation, par contre il entendit à plusieurs reprises les détonations caractéristiques d'armes à feu. Le voisinage ne devait pas être très sécurisé.

Le plus difficile à supporter était l'odeur qui entrait par la fenêtre sans vitres de la chambre, une odeur d'ordures et d'eaux fétides, insoutenable sous le soleil qui avait fait son grand retour sur l'île.

Passés quelques jours de cette attente, il eut l'impression d'aller un peu mieux, et il réussit à se lever pour aller jeter un œil dehors. La chambre donnait sur une ruelle de terre battue qui descendait vers ce qui lui sembla être un grand canal à quelques centaines de mètres.

Les autres constructions étaient un amoncellement improbable de tôle, de bois et de matériaux de récupération. Il s'en doutait un peu, mais il en avait la confirmation. Il se trouvait au cœur d'un des bidonvilles d'Haïti, probablement la tristement célèbre « Cité Soleil ».

Il n'était pas illogique que Pellicomo se soit réfugié dans les méandres de ce bidonville. Cette zone de non-droit subissait l'emprise sans partage des bandes de chimères fidèles à Aristide. Depuis sa chute, à part de rares expéditions militaires des forces spéciales de l'ONU, personne n'avait tenté de reprendre le contrôle des lieux. Un trafiquant de drogue issu des Lavalas ne risquait absolument pas une interpellation à l'intérieur du périmètre muré de la Cité Soleil.

Par contre, ses chances à lui de parvenir à sortir sans incident du bidonville étaient minces. Inconcevable dans l'état de santé où il se trouvait. Mais même une fois guéri, un Occidental non armé ne faisait pas cent mètres tranquillement dans les ruelles les plus dangereuses du monde s'il n'était pas accompagné ou ne bénéficiait pas de la bénédiction d'un des caïds locaux.

Il put aussi constater que le bâtiment dans lequel il se trouvait était assez grand, mieux construit et entretenu que les constructions avoisinantes. Sur ses murs étaient peints des symboles que Rochat reconnaissait facilement maintenant, des vévés. Il se trouvait, encore, dans un Houmfo, cette fois-ci dans le nouveau lieu d'exercice de Julien Pellicomo. Il fut tenté l'espace d'un instant de sauter dans la ruelle et d'explorer les alentours, mais il sentit sur lui le poids subtil d'un regard, d'une surveillance. Quelque part dans cette ruelle quelqu'un ou quelque chose le surveillait et attendait qu'il sorte. Il ne put déterminer ce qui lui provoquait cette sensation d'angoisse, mais elle était assez forte pour le dissuader de mettre un seul pied dans la ruelle tant qu'il n'aurait pas recouvré l'intégralité de ses capacités physiques. Il sentait sur lui un piège se refermer sans bruit.

Le soir, il attendit patiemment la venue de la jeune femme, il faudrait bien qu'on lui parle, il avait besoin de soins. À quoi bon l'avoir sauvé si c'était pour le laisser crever comme un chien, seul dans cette chambre.

Quand la jeune femme déverrouilla la porte et rentra, il fit semblant de dormir pour ne pas éveiller ses soupçons. Au moment où elle posait le petit plateau à côté de lui, il lui saisit le bras en serrant de toutes les maigres forces qui lui restaient.

- Qu'est-ce que vous attendez pour me soigner ! J'ai besoin d'un médecin.

La jeune femme le regarda avec un air dédaigneux, elle était assez laide, teint pâle, maigre et yeux cernés, une toxicomane. Elle avait la tête ceinte du foulard traditionnel rouge des servantes du Vaudou. Ses bras décharnés paraissaient brindilles dans les mains de Rochat.

Inutile d'essayer de l'effrayer, la vie ne valait rien pour elle, ça se voyait à ses yeux. Tout n'était qu'attente et sacrifice entre deux prises de cristaux rongeurs de cerveau. Elle lui fit comprendre qu'elle ne parlait pas français, elle fit un signe au commissaire pour lui signaler qu'elle allait appeler quelqu'un pour lui parler s'il lui lâchait le bras. Un peu désabusé, il obtempéra.

Elle ressortit, quelques minutes s'écoulèrent avant que la porte ne s'ouvre de nouveau, laissant apparaître Julien Pellicomo.

Il aurait pu se croire en face de Richard. Cicatrices en moins, les deux frères étaient identiques. Julien était juste moins musclé et avait des dents en mauvais état qui gâchaient un peu sa beauté naturelle. Il lui semblait parler à Richard, sans ressentir aucune amitié pour l'homme au sourire malsain qui se tenait debout devant la porte de sa chambre, gardant ses distances.

Ils se parlèrent avec une familiarité sans chaleur.

- On dirait que Legba n'a pas voulu de toi cette fois-ci.
- Un autre rendez-vous manqué. Mais pas grâce à toi, quelques médicaments m'auraient aidé.
- Tu es dans Cité Soleil, ici il n'y a pas de médecins ni de médicaments. Les gens survivent ou succombent. Jugement divin pour tous.

Rochat n'insista pas, il avait des choses à obtenir avant de demander à être sorti de ce guêpier.

- Tu as récupéré l'Asson ?
- Oui, tu le serrais contre toi quand on t'a repêché. Tu as rempli ton rôle de messenger avec dévouement. Mon frère a eu raison de t'avoir choisi.

- Peu importait le cheval, du moment qu'il était possédé.
- Manipulé. Il n'y a que Richard pour croire à ces histoires de possession.
- Au vu de ce que je viens de vivre, moi aussi j'y crois. Il a fait comment ?

Julien rit, et le regarda avec commisération.

- Richard était persuadé de pouvoir posséder un homme une fois mort si celui-ci était exposé à certaines circonstances.
- Lesquelles ?
- Enfin ! Tout cela n'est pas très sérieux.
- S'il te plait, je veux savoir.
- On n'en a pas beaucoup parlé, je trouvais ça ridicule et lui manigançait en secret. Mais, de mémoire, une fois la bénédiction des mystères et de Legba obtenue : un contact avec son cadavre, une boisson hallucinogène pour ouvrir les portes de l'esprit, un contact avec un membre de sa famille, un contact avec l'Asson, avec des photos de lui et avec une musique rituelle.
- Ça fait beaucoup de conditions.
- Oui, mais je peux te dire qu'il a préparé tout ça avec soin. Mais ce ne sont que des foutaises.
- Pourtant, je suis là.
- Parce qu'on t'a manipulé. Il nous fallait quelqu'un de sur, d'insoupçonné et de résistant pour nous ramener l'Asson. Le reste c'est du folklore.
- À tout hasard, Richard ne t'aurait rien laissé pour moi ?
- Pas grand-chose, mais j'espère que cela fera sens pour toi.

Il lui tendit une photo, un vieux polaroïd qui devait dater d'une dizaine d'années. Sur cette photo, Richard se tenait seul, de face, avec un sourire franc et massif. Rochat ne réussit pas à déterminer où avait été prise la photo.

Seul détail qui interpela le commissaire, Richard arborait sur cette photo un chapeau en palmier tressé d'origine fon destiné aux cérémonies vaudou orné d'un crâne de singe et de breloques qu'il était persuadé d'avoir déjà vu.

Tout ça pour ça.

Il la posa précautionneusement, si Richard s'était donné la peine de la lui faire parvenir, il devait bien y avoir une raison, une fois rétabli, il trouverait.

- Pourquoi tout ce cirque ?
- Parce que cet objet me revient de droit. Richard avait des comptes à régler avant de disparaître. Cela fait des années que je le lui réclame et qu'il refuse par aveuglement égoïste. Justice m'est enfin rendue.
- Et maintenant, c'est terminé ?
- Pour toi oui. Pour moi ça commence à peine.
- Que peux-tu attendre de cette relique ? Puisque tu crois que c'est du folklore.
- Rien que du très tangible. Je sais parfaitement ce que l'Asson va me rapporter.
- Tu as vu où il a mené ton frère. Mourir sur les berges de la Marne, dans la boue, sans un sou en poche dans les profondeurs du désespoir. Si c'est un faiseur de rois, il faut l'emmener à la révision d'urgence.
- Selon la légende, ce n'est pas à son porteur que l'Asson offre un destin hors du commun. Mais à une personne que le porteur choisit et lie à un mystère, grâce à l'Asson, lors d'une cérémonie d'initiation très codifiée. L' élu meurt pour renaître lié jusqu'à la mort à son Lwa-met-tet.
- Et qu'est-ce qui te dit que Richard n'a pas déjà choisi quelqu'un ?
- Il m'a juré le contraire. Mais de toute façon, c'est sans importance. Franchement je ne crois plus en ces légendes. Ce qui compte, c'est ce que ceux qui y croient sont prêts à faire pour en bénéficier. Mais ça reste entre nous n'est-ce pas ?

Le commissaire fut pris de vertige au moment de lui répondre. La pièce se mit à tourner autour de lui. Il avait un peu présumé de ses forces, cette courte conversation l'avait épuisé. Il fit un dernier effort pour demander à Julien.

- Je vais vraiment avoir besoin d'un médecin. Si tu ne peux pas me soigner ici, ramène-moi à Port-au-Prince.
- J'ai juré à mon frère de ne pas te tuer. Mais quand même pas de te soigner. Franchement, je m'en fous que tu crèves, il y a des milliers d'enfants qui meurent chaque semaine en Haïti. Et ceux qui survivent en sont réduits à manger des galettes de terre glaise. À deux heures d'avion de Miami, ça, ça me choque et me blesse. Que tu meures ici, je m'en fiche.
- Je te demande juste de m'amener à un hôpital, ce n'est pas un grand service.

- J'ai encore besoin de toi comme monnaie d'échange au cas où ce que j'ai prévu tournerait mal. Une fois que je serai parti, je verrai si on peut te faire venir un médecin.

Rochat ne put continuer la discussion. Il dut s'allonger sur sa paillasse et regarda, malgré le voile qui se formait sur ses yeux, Pellicomo sortir de la chambre.

- On achève bien les chevaux.

Furent ses dernières paroles, avant de sombrer de nouveau dans un sommeil profond et fiévreux.

Cette nouvelle poussée de fièvre fut encore plus forte que la précédente. Il délira pendant quatre journées. Il parlait à Richard, à ses parents décédés, à Pfeiffer, aux morts, à tous les morts. Il se trouvait sur le seuil, en équilibre précaire.

Il ne remarqua même pas les visites de la jeune toxicomane qui pourtant, cette fois-ci lui vint un peu en aide. Elle eut pitié de lui et essaya de faire baisser sa fièvre par quelques décoctions que son docteur plante lui prépara. Et elle pria. Elle connaissait la souffrance intimement et cet homme en avait assez eu.

Finalement, le corps de Rochat fut encore assez fort pour résister, mais la prochaine crise l'emporterait sans aucun doute.

Cette constatation, et le départ de Pellicomo incitèrent ses hôtes à faire appel à un médecin de Port-au-Prince, avant de voir s'évanouir leur monnaie d'échange.

Gabrielle Destours n'était pas n'importe quelle médecin. Elle était la seule occidentale à oser franchir les portes de Cité Soleil. Elle était arrivée en Haïti cinq ans auparavant, préférant le souffle de l'aventure tropicale au confort sans brillance de la carrière de médecin généraliste en France.

Sous l'égide de MSF, elle avait exercé dans les campagnes haïtiennes pendant deux ans, le temps de développer une réelle empathie pour ce pays aux maux si violents et si récurrents.

Puis ce fut le choc de Cité Soleil. Ces enfants sans avenir, cette violence omniprésente et ces conditions sanitaires effroyables. Peu de médecins haïtiens osaient passer les portes de la cité, les enlèvements étaient monnaie courante, et les patients presque jamais solvables. Même chez les humanitaires, personne n'osait affronter ce

cloaque. Pour des raisons de sécurité évidentes, aucune organisation n'osait envoyer de médecins dans ces ruelles dangereuses.

Pour pouvoir exercer dans les ruelles de la cité, les compromissions étaient indispensables. Elle avait fait le choix de devenir la doctoresse des chimères. Elle s'était mise à leur service, jurant de garder le secret et de ne jamais se mêler de leurs affaires. Sa vie dépendait du respect de cette ligne et de cet engagement. Au moindre faux pas, le viol et la mutilation auxquels elle échappait jusqu'à ce jour précèderaient de peu sa mise à mort.

Elle soignait, donc, en priorité les chimères, les blessures par balle ne manquaient pas, elle s'occupait de les transférer dans des hôpitaux en ville quand les soins s'avéraient impossibles à dispenser dans la cité. Grâce à l'argent de la drogue et des autres trafics, notamment celui sordide de l'eau potable, elle ne manquait jamais de matériel ni de médicaments.

La récompense de cette compromission et de ces risques insensés, elle l'obtenait chaque jour, quand, sous la protection des chimères, elle pouvait dispenser des soins à la population. Pas un jour sans qu'elle sauve une vie et trouve la justification de sa présence.

Sa seule limite était physique, depuis trois ans elle se tuait littéralement à la tâche et elle se demandait combien de temps elle pourrait tenir à ce rythme. Même en ne s'occupant que des urgences, Cité Soleil comptait près de 700 000 habitants pour un seul hôpital, l'hôpital Sainte Catherine sous-équipé et fréquemment sous la mitraille des chimères, des quartiers entiers ne recevaient la visite d'aucun médecin, et n'offraient aucun avenir à leurs habitants.

Une douleur supplémentaire était venue s'ajouter à sa fatigue physique. Gabrielle était une belle jeune femme blonde de trente ans, les prétendants n'avaient pas manqué depuis son arrivée à Cité Soleil. Certains chefs de gangs se livrant même à une surenchère de séduction. Elle en avait joué, pour obtenir plus de moyens, plus de temps et plus de protection. Mais à ce jeu on se brûle bien souvent, et elle était tombée amoureuse d'un jeune cheval fou, chef flamboyant d'une bande de chimères, un « s'en fout la mort » à la beauté désespérée.

Free, le seul nom auquel il acceptait de répondre était mort il y a deux mois, dans une fusillade entre bandes rivales, comme il y en avait au moins une fois par mois. Sa chance insolente l'avait abandonné. Il était mort dans ses bras.

Elle s'y était préparée, mais ce n'est pas parce qu'on sait que la foudre va vous frapper que la douleur est moins vive.

Elle étouffait sa peine. Elle n'avait pas le droit de s'arrêter, chaque défaillance de sa part se comptait en vies perdues. Elle serrait les dents et s'accrochait à sa cause, elle devint sa mission.

Quand Lorna, la jeune servante toxicomane de Julien Pellicomo, la contacta pour lui dire qu'un Occidental souffrait de violentes crises de fièvre et d'anémie dans une des chambres de l'Houmfo de Soleil 13, le pire quartier de Cité Soleil, elle dut faire face à un nouveau cas de conscience.

Un occidental ne se trouvait pas par hasard malade dans Soleil 13, surtout pas chez Julien Pellicomo. Ce prêtre était une éminence occulte des chimères, jamais dans l'action, mais toujours impliqué. Personne n'avait de prise sur lui, ses réseaux étaient vastes et, sans que l'on compte un seul homme de main à son service, tout le monde craignait ses colères et faisait attention à ne pas déranger ses intérêts. On l'appelait parfois le « président de Cité Soleil », une exagération tant ce quartier était ingouvernable, mais son influence restait indéniable.

Elle souhaita qu'il s'agisse d'un trafiquant de drogue tombé malade lors d'une livraison ou d'une négociation, et pas d'un otage. Elle avait eu des expériences difficiles lors de kidnappings avec des victimes d'enlèvements mortes faute de n'avoir pu être hospitalisées.

Pour savoir où elle mettait les pieds, elle se renseigna donc auprès d'amis, de patients, habitant Soleil 13 et habituellement bien informés des faits et gestes de Pellicomo.

Elle apprit sans difficulté que Julien avait quitté Cité Soleil trois jours avant, ce qui était rarissime depuis trois ans qu'il se terrait dans Soleil 13. Elle apprit aussi à sa grande préoccupation qu'une consigne circulait dans les ruelles autour du Temple et par capillarité dans les quartiers avoisinants. Un Occidental était retenu dans l'Houmfo et il ne devait pas en sortir.

Pellicomo avait promis une récompense à quiconque l'abattrait s'il était vu en dehors du Temple.

Une véritable condamnation à mort.

Elle choisit pourtant de se rendre à son chevet. Dans Cité Soleil l'espérance de vie moyenne ne dépassait pas vingt-cinq ans, donc à terme, tout le monde était condamné à une mort prématurée. Ce n'était donc pas une raison de lui refuser des soins qui pouvaient au moins diminuer ses souffrances. Elle devrait juste redoubler de prudence et de discrétion pour ne pas compromettre sa mission.

Elle se rendit à pied jusqu'à l'Houmfo, la promenade dans ce quartier proche du canal, véritable décharge putride à ciel ouvert, était dangereuse. Même avec toutes les protections dont elle disposait elle n'était pas à l'abri d'un paumé défoncé au crack au point d'en oublier que la jolie blonde était intouchable. Elle était passée proche du drame à quelques reprises dans ce même quartier, elle baissa la tête et marcha aussi vite que possible.

Rochat était conscient. La fièvre lui laissait une petite rémission quand la doctoresse entra dans sa chambre. Elle l'ausculta mécaniquement, faisant mine de ne pas entendre les questions qu'il lui posait. Il avait un peu honte de se montrer dans cet état de crasse et de délabrement à cette jolie femme, mais il se dit qu'elle devait en avoir vu d'autres en exerçant dans cette cité.

Elle lui soigna sa jambe blessée, la cicatrice n'était pas trop laide. Lorna l'avait nettoyée et désinfectée dans les premiers jours de son séjour alors qu'il était encore inconscient. Mais vu les circonstances, c'était un petit miracle qu'elle n'ait pas gangréné.

Il détourna les yeux pendant qu'elle le soignait, plus par honte de sa saleté que par sensiblerie, il ne put donc pas se rendre compte de l'effacement notable de ses autres cicatrices, qui semblaient se résorber.

Une fois la plaie nettoyée, la jeune femme lui parla enfin.

- Vous avez été piqué par des moustiques depuis votre arrivée en Haïti ?
- Oui, des centaines de fois sur l'Artibonite.

- C'est bien ça. Vous avez la Malaria, forme aiguë, dite Tropicana. Depuis combien de temps êtes-vous sans traitement ?
- Je ne sais pas trop, au moins quinze jours.
- Votre foie peut être atteint. Je vais vous faire amener des antibiotiques demain, prenez-les, ça devrait vous débarrasser des fièvres. Pour votre foie, je ne peux rien faire sans examen. Franchement vous vous en sortez bien, vous avez une solide constitution et les mystères doivent être avec vous.
- Ne me dites pas que vous aussi vous croyez ces fadaïses ?

La jeune femme lui sourit et lui souffla.

- En Haïti il y a 70% de catholiques, 20% de protestants, 10% d'athées et 100% de Vaudou. La question ne se pose même plus au bout de quelques mois de séjour. Vous verrez.
- Rien du tout, dès que la fièvre aura disparu, je me ferai la malle et j'irai faire des examens à Paris.
- N'essayez surtout pas de sortir d'ici !

Sa voix trahissait la réelle angoisse contenue dans ses propos. Elle sortait de la neutralité qu'elle s'était imposée, mais manifestement cet homme n'était pas au courant des dangers qu'il encourrait une fois sorti de cette chambre.

Ne rien lui dire aurait été participer à sa mise à mort.

- Pourquoi ? Il n'y a pas de fenêtre et personne pour me surveiller, en dix minutes je serai loin, je sais que le quartier est dangereux pour des Occidentaux, mais je ne compte pas m'y éterniser.
- Il y a toute une ville pour vous surveiller. Votre tête est mise à prix, vous ne sortirez pas vivant de la première ruelle.

Rochat accusa le coup. Pellicomo était une ordure. Le respect de la parole donnée à son frère était assez subtil, certes il ne le tuerait pas, à condition qu'il meure de lui-même dans cette chambre. Il n'aurait certainement pas appelé cette doctoresse s'il n'avait pas encore besoin d'une monnaie d'échange pour le coup qu'il prévoyait.

- Prévenez l'ONU, l'ambassade de France, je vous garantis qu'ils enverront la légion pour me récupérer.
- C'est impossible, je suis désolée.

- Vous n'allez quand même pas les laisser me tuer sans rien faire !
- Je ne peux pas vous aider.
- Vous êtes folle, vous ne pouvez pas être aussi lâche. Vous êtes leur complice ? Pourquoi me prévenir alors ?
- Parce que je ne veux pas que vous mouriez. Mais je ne peux pas faire plus.
- Pourquoi ?
- Parce que ma situation dans Cité Soleil est précaire. Si je perds la confiance des chimères et de la rue, je suis morte. Aussi sûrement que vous.
- Partez !
- Il n'y a que 3 médecins à venir dans Cité Soleil, moi et deux Haïtiens, pour 700 000 personnes. Ma présence ici sauve des vies par centaines. Je ne peux pas compromettre ma mission.
- Ils ne seront pas obligés de savoir que ça vient de vous !
- De qui d'autre ? Vous êtes à Soleil 13. Ici personne ne parle à la Police, car personne ne la voit. Ils sauront que c'est moi, c'est évident. Sauver votre vie en condamnerait trop d'autres, je suis désolée.
- Pas autant que moi. Mais vous avez l'air de quelqu'un de bien alors je vais penser que vous faites le bon choix et je vais essayer de me débrouiller seul.
- Bonne chance Paul.
- Bonne chance... ?
- Gabrielle.
- Bonne chance Gabrielle. À bientôt j'espère.

Elle le quitta avec un sourire triste, de ceux qu'on réserve aux malades en phase terminale quand on est envahi par un sentiment d'impuissance.

Le lendemain, comme annoncés, les antibiotiques arrivèrent. Il se jeta dessus comme sur un sérum antipoison. Il fallut quelques jours pour qu'il commence à en sentir les effets. Mais les fièvres paludiques disparurent peu à peu et il commença à se réalimenter et à recouvrir un peu de forces. Sa cuisse allait mieux. Les déchirures musculaires le faisaient encore un peu souffrir lorsqu'il faisait des flexions, mais c'était supportable.

Il dissimula l'étendue de l'amélioration de son état à Lorna, s'il devait tenter de s'enfuir, il préférerait qu'on le croie encore fébrile.

Il se postait de plus en plus souvent à la fenêtre de sa chambre. Malgré l'angoisse qu'il y ressentait, il avait du mal à se convaincre de l'impossibilité d'une évasion. La rue était étroite et peu fréquentée, la fenêtre donnait librement sur la ruelle, ça avait l'air d'une simplicité déroutante. Il sautait dans la rue courrait quelques centaines de mètres et c'était terminé, il regagnait sa liberté. Pourtant, avant qu'il ne puisse mettre ce plan sommaire à exécution, il se rendit compte pourquoi sa geôle était plus subtile qu'il ne le pensait. La raison de la sensation d'être surveillé, épié, emprisonné lui apparut enfin.

Il les vit, eux, aux visages changeant, aux carrures faméliques et aux teints terreux. On les appelait les Restavek, mais ça il ne le savait pas, il ne voyait que leurs yeux braqués sur sa fenêtre, discrètement, sans bruit, dans un coin de la ruelle ou des maisons avoisinantes. À toute heure du jour ou de la nuit, en cherchant bien, il voyait une de ces paires d'yeux braqués sur lui. Il ne les avait pas remarqués dans un premier temps, ces enfants décharnés devaient leur survie à leur discrétion, ils se terraient dans un recoin des maisons de leurs maîtres. Être cachés était une seconde nature, un mode de survie, obéir était une obligation vitale. Les seuls mots qu'il leur entendit prononcer pendant ces jours de surveillance mutuelle furent « Plait-il ? » qu'ils répétaient à chaque fois qu'un de leurs maîtres les appelait.

Il ne réussit jamais à les haïr, ces pauvres enfants n'étaient que des esclaves, orphelins confiés à une famille d'accueil qui les traitaient comme des animaux domestiques corvéables à merci. Triste paradoxe dans le pays où fut en premier aboli l'esclavage, Haïti comptait jusqu'à 300 000 enfants réduits à l'esclavage. Leur vie ne tenait qu'au bon vouloir de leurs propriétaires, souvent brutaux, et si on leur avait confié la surveillance de Rochat, ils y jouaient leur vie aussi sûrement que lui.

Il s'habitua à leur présence permanente, un par un, à tour de rôle, ils étaient une dizaine dans le voisinage à se partager la charge de sa surveillance. Il tenta plusieurs fois d'établir la communication en leur souriant ou en leur faisant des signes de main, mais ils ne lui rendirent jamais ces signes amicaux. Bien au contraire, l'un d'entre eux

promena son doigt sous sa gorge dans un simulacre d'égorgement sans équivoque en guise de réponse à un de ses sourires.

Ils ne représentaient pas par eux-mêmes une menace ou une entrave à sa liberté, mais s'il mettait ne serait-ce qu'un pied dehors l'alarme serait donnée, il n'avait pas d'autre issue que cette fenêtre et des yeux étaient braqués sur elle continuellement.

Il concentra alors ses espoirs et ses observations sur le Temple, la porte d'entrée lui était visible en tendant le cou, il put constater qu'à part Lorna deux autres personnes allaient et venaient dans le Temple. Une autre servante aussi maigre et anémiée que Lorna et un jeune homme assez grand au visage anguleux portant une machette à la taille. S'il recouvrait assez de forces, il pourrait disposer de Lorna et lui subtiliser les clés de sa geôle. Mais malheureusement en admettant qu'il puisse venir à bout de Lorna, de l'autre servante et du jeune homme sans qu'ils puissent donner l'alerte, ce qui était déjà peu envisageable dans son état, il ne voyait pas d'autre issue au Temple que sa fenêtre et les portes qui toutes deux étaient dans le champ de vision de ces vigies silencieuses. Son coup de force ne l'avancerait à rien, autant guetter le moment propice et sauter directement dans la rue.

Un après-midi qu'il se désespérait de voir la surveillance se relâcher, appuyé sur le bord de la fenêtre, la servante entra dans la chambre, doucement, et vint se poser à côté de lui. Il fit mine de ne pas s'intéresser à la ruelle, elle lui sourit et chantonna dans un français approximatif

«Il a seulement huit ans, et son visage est ridé comme un vieux

Quand il est malade, il est soigné à coups de fouet

Humiliations et coups de bâton, c'est son traitement »

Puis avec un sourire triste et désabusé, elle lui répéta une phrase avec soin, comme si elle l'avait longuement répétée avant de venir le voir.

- N'attends pas de pitié d'enfants qui n'ont jamais connu que la douleur de la rigoise. Pour eux ta vie vaut moins qu'un morceau de pain dur.

Lorna, à sa manière, tentait elle aussi de lui sauver la vie. Elle savait de quoi elle parlait pour avoir fait partie toute son enfance de cette horde d'enfants nus, décharnés et ensanglantés qui survivaient à la marge des rues de Port-au-Prince. Rochat lui demanda s'il y avait une autre issue au Temple par laquelle il pourrait fuir sans être vu.

Mélangeant quelques rudiments de créole et force mouvements de bras, il parvint à se faire comprendre, mais sans résultat. Lorna lui confirma avec un regard triste que la fenêtre et les portes du Temple étaient les deux seules issues. Elle quitta la pièce aussi silencieusement et discrètement qu'elle y était entrée, laissant Rochat à sa triste attente.

Son état s'améliorant, les pensées de Rochat reprenaient un fil cohérent, ce qui malheureusement pour lui, l'amena à souffrir pleinement de sa situation. Il se sentait enterré vivant. Quelque part, au delà des mers des gens devaient le croire mort, ses amis, sa famille, ses collègues, et il aurait beau hurler personne n'entendrait ses suppliques. Il subissait le même supplice que Clavius Narcisse, il assistait à ses propres funérailles. Ses rêves se mirent au diapason, il se voyait réduit à l'état de zombi servant Julien Pellicomo comme un esclave décérébré, les yeux blancs et les mouvements ralentis. Le plus pénible étant que même réveillé, il croyait cette issue possible.

Un matin, lorsqu'il émergeait d'une nuit de sommeil presque normale, il trouva un sac noir sur le sol de sa chambre.

Étonné, il l'ouvrit d'une main impatiente. Le sac contenait un accoutrement étrange, une longue cape noire, un chapeau haut de forme, des gants blancs, une canne, un cigare, et deux pots de peinture, blanc et noir. Au milieu de tout ce fatras, un petit mot dactylographié et non signé.

« Demain, le 1^{er} novembre, le Baron sera de sortie »

La suggestion était claire, et pleine de bon sens. Bien que non signée, elle devait être l'œuvre de Gabrielle. Il regretta de n'avoir probablement jamais l'occasion de lui manifester sa gratitude. Ce seul geste avait dû faire courir beaucoup de risques à la jeune femme, qui avait dû le jeter subrepticement par la fenêtre de sa chambre en déjouant la surveillance du restavek qui devait veiller durant la nuit.

Mais effectivement, les processions rituelles du jour de la fête des Morts pourraient lui donner l'occasion de tenter sa chance. Il était probable que l'attention de ses petits

gardiens soit attirée par les festivités, suffisamment pour lui permettre de sauter dans la ruelle. Le déguisement lui permettant de faire le reste du chemin.

Il cacha le sac sous son lit. Lorna lui amena son très frugal déjeuner, un bol de riz et une eau saumâtre qu'il ingéra de bon cœur en commençant à rêver d'entrecôtes saignantes.

Le lendemain matin, Lorna passa plus tôt en s'excusant, elle lui fit comprendre qu'elle avait beaucoup de travail à faire dans le Temple ce jour. Elle était vêtue d'une robe blanche immaculée, et avait changé de serre-tête pour un aux couleurs moins délavées.

Une fois la servante partie, le commissaire bloqua la porte de sa chambre en poussant son lit, et entama sa transformation en Baron Samedi. Il se mit torse nu, et entreprit de peindre en blanc toutes les parties de son corps qui pourraient être vues, une fois revêtu son habit de mystère. La peinture était grasse épaisse et malodorante, certainement pas prévue pour des peintures corporelles, mais il devrait bien endurer ces désagréments. Elle tardait trop à sécher, il dut se rhabiller avant qu'elle ne soit fixée, il lui faudrait éviter tous les contacts. Il se fit tant bien que mal des motifs évoquant un visage de squelette avec la peinture noire. Avec la cape et le haut-de-forme il devait faire un Baron Samedi crédible à défaut d'esthétique.

Avant même qu'il ne finisse de se préparer, le Temple se mit à résonner au son de percussions nombreuses et organisées. Un son de flute strident se fit aussi entendre, rythmant les cris des hounsis rassemblés dans le Temple voisin. La grande célébration en mémoire des morts, censée attirer la bienveillance des Guédés, les gardiens de l'haut-delà, allait commencer.

Il lui fallait choisir le moment de sortir de sa chambre, il ne devait pas être vu en train de passer par la fenêtre, sinon tout tombait à l'eau. Il jeta un œil rapide par sa fenêtre. Les quelques personnes qui se trouvaient dans la rue avaient toutes les yeux braqués vers la sortie du Temple, d'où une procession ne devait pas tarder à commencer. Aucun restavek ne veillait dans les caches où il les repérait habituellement, il prit quelques secondes pour s'en assurer, il eut l'impression de voir certains de ses tourmenteurs naviguer entre les jambes des adultes massés pour observer la procession. Son calcul s'avérait exact, ces pauvres mêmes manquaient si

cruellement de distractions que le défilé les fascinait trop pour qu'ils ne relâchent pas leur étreinte.

Quand le son de la procession se fit plus net, indiquant la sortie de l'Houmfo, pensant que tous les yeux devaient être braqués vers les portes du Temple, il décida de sortir.

Il enjamba le rebord de la fenêtre. Personne ne regardait dans sa direction, et il posa les pieds dans la rue.

Son cœur battait la chamade, il sortait pour la première fois depuis de longs jours et la tête lui tournait un peu. Il resta quelques instants, immobile, craignant de se sentir mal, puis une fois ses forces rassemblées, il entreprit de rejoindre le cortège.

Les fidèles formaient une longue colonne, dirigée par un jeune homme jonglant très habilement avec une grande canne colorée. Dans la procession, de nombreux hounsis étaient eux aussi déguisés, en Baron Samedi, en Papa Guédé ou en Grande Brigitte. Tous les mystères du culte des morts étaient de sortie, accompagnés de joueurs de flute et de percussionnistes.

Avant de se mêler à la cohorte bigarrée et rieuse, il croisa le regard d'un jeune garçon d'une dizaine d'années qui ne regardait pas vers la procession, mais le dévisageait effrontément. Il reconnut avec frayeur le visage maigre du gamin qui lui avait mimé un égorgement.

Le restavek avait l'air d'hésiter sur le comportement à adopter, craignant qu'il l'ait vu sortir de la chambre, Rochat se pressa de se mêler à la foule.

Il fit de son mieux pour y paraître naturel, dansant de la manière la plus obscène possible et faisant mine de chanter avec la foule.

Du coin de l'œil, il pouvait toujours constater avec inquiétude la présence du jeune garçon qui semblait décidé à le suivre avec toujours le même regard inquisiteur.

La procession descendit la petite rue pour rejoindre les bords du canal, égout presque asséché à ciel ouvert, dont la puanteur saisit Rochat à la gorge. Au loin, à deux kilomètres au moins, il pouvait voir les premiers bâtiments de Port-au-Prince, en lisière de Cité Soleil, séparés du bidonville par un cordon de sécurité de la MINUSTAH (mission des Nations unies pour la stabilisation d'Haïti).

Le cortège se dirigeait dans la même direction, trop lentement au goût de Rochat qui sentait la sueur l'inonder et menacer de faire couler sa peinture.

La procession s'arrêtait régulièrement pour entamer des danses collectives, mimant des possessions ou des actes sexuels. Ces haltes étaient un supplice pour Rochat qui peinait à suivre le rythme imposé et étouffait sous sa couche de peinture pour béton.

Son petit démon gardien ne le lâchait pas d'une semelle. Il le vit même le montrer du doigt en parlant à d'autres gamins qui haussèrent les épaules. La position du commissaire devenait très précaire.

Il s'éloigna du restavek en essayant de le garder à distance, il se faufilait dans le cortège. Mais le même opiniâtre et bien plus vif le suivait à la trace.

Les premières gouttes de peintures emportées par la sueur commençaient à tomber au sol sous ses mains et son visage. Il lui restait plus d'un kilomètre à parcourir avant de pouvoir se placer sous la protection des casques bleus. Ces quelques mètres lui paraissaient un abîme.

Malgré ses efforts, il se trouva cerné par le petit monstre et par deux de ses amis. Les restaveks essayaient de toucher sa peinture, quand il les menaçait de sa canne ils s'éloignaient en riant, mais ils revenaient, tournant autour de lui comme des hyènes autour d'un lion blessé, attendant que ses forces baissent pour le mettre à mort et le dévorer.

Remarquant ce manège, un gros chauve barbu débraillé lui posa une question en créole qu'il ne put comprendre. Il fit mine de ne pas entendre, haussa les épaules et s'éloigna, le barbu le suivit en répétant sa question. Il essaya de lui faire « non » de la tête, le barbu eut l'air surpris et réitéra sa question l'air insistant. Il lui refit « non » d'un coup de menton. Le barbu n'insista pas. Mais le regarda du coin de l'œil pendant qu'il s'éloignait de lui dans le cortège.

À près d'un kilomètre de la sortie de Cité Soleil, la procession changea de direction, bifurquant perpendiculairement au canal pour remonter dans les quartiers de la cité. Cela ne convenait pas au commissaire, toujours harcelé par les petits diables. Il hésitait sur la conduite à adopter en regardant vers Port-au-Prince.

Cette déconcentration lui joua un mauvais tour.

Un des enfants dépenaillés profita de son inattention pour lui attraper la main et essuyer la peinture qui coulait, emportée par la sueur, et dévoila sa peau blanche. Rochat eut une seconde d'hésitation, il avait le temps de frapper son petit adversaire pour le faire taire, personne ne s'offusquerait de le voir frapper à coup de canne un restavek, c'était monnaie courante dans les rues de Cité Soleil. Mais il ne put s'y résoudre, la peau du gamin était marquée à de nombreux endroits des lacérations causées par les coups de rigoise, le fouet communément utilisé pour châtier les restavek, le commissaire ne put rassembler suffisamment de haine ou de colère pour lever la main sur le pauvre même. Sans reconnaissance aucune pour cette empathie, celui-ci hurla en créole. Tout autour de lui, les Hounsis arrêtaient leurs danses obscènes pour regarder dans leur direction. Le restavek décharné hurlait de toutes ses forces en montrant la peau blanche dévoilée que Rochat essayait maladroitement de cacher sous sa cape. Les regards se firent menaçants.

Sa couverture venait de se déchirer, le laissant nu et démuné au milieu d'une foule hostile.

Fuir.

De toutes les forces dont il disposait encore. Prolonger sa liberté de quelques mètres de plus.

Il courut.

Derrière lui, la foule se mit à crier, un hurlement collectif de haine contre l'étranger sacrilège qui défiait l'autorité du quartier. Il avait une petite avance, c'était bien le minimum pour sa cuisse encore douloureuse à l'effort.

Les abords du canal étaient encombrés par une foule de badauds. Les quelques magasins et garages de Cité Soleil s'y trouvaient, malgré l'odeur. Le canal avait le double avantage d'être au centre de la cité, d'être le lieu des distributions organisées par les ONG et la voie qui menait à la plus grande porte d'accès à Port-au-Prince.

Cette foule paisible pouvait se transformer en piège pour Rochat si elle se prenait de suivre les invectives de la procession de Soleil 13. Il ne pouvait pas prendre ce risque. Il opta pour une petite ruelle perpendiculaire, remontant dans les boyaux de Cité Soleil. Il abandonna cape, cigare, canne et chapeau et courut aussi vite qu'il le put sur la petite pente de terre battue.

Il parvint à précéder la réaction que généraient les cris stridents de ses poursuivants. Sur son chemin des gens sortaient de leurs maisons, débouchaient d'autres ruelles, mais le temps qu'ils prennent conscience des tenants et aboutissants de cette scène, Rochat leur était passé sous le nez.

Quelques bras se tendirent. Des mains se dirigèrent vers lui, mais il avait assez d'élan pour y échapper. Mais pour peu de temps encore. Il bifurqua vers la gauche pour reprendre la direction de la sortie de Cité Soleil. Ses poursuivants n'étaient qu'à une dizaine de mètres et gagnaient du terrain, il était habituellement rapide, mais l'état de sa cuisse et sa convalescence l'avaient trop diminué.

La ruelle qu'il emprunta le menait droit vers un petit groupe d'hommes affairés autour d'un vélomoteur dont ils faisaient tourner le moteur à plein régime. Ce tintamarre les empêchait d'entendre le bruit de la poursuite, mais d'ici à ce qu'il soit sur eux, ils seraient alertés. Il fonçait dans leurs bras. Les baraquements étaient très resserrés, aucun passage ne s'offrait à lui.

Il décida de quitter le sol.

Il sauta sur un bidon plein d'eau de pluie, agrippa le toit d'une des baraques de tôle et se hissa dessus. Il se remit sur pieds, les toits de tôle supportaient son poids, il reprit instantanément sa course, sautant de toit en toit, essayant de courir le plus vite possible sans se casser une cheville.

De là où il était, il avait une bonne vision sur le quartier le séparant des soldats de la MINUSTAH. Il n'en était qu'à quelques centaines de mètres, mais ses forces s'amenuisaient rapidement, et sa cuisse lui faisait un mal de chien.

Ses poursuivants avaient emprunté le même chemin. Il n'y avait que quelques mètres entre eux. Il aurait été rattrapé très vite s'il n'avait pas bénéficié d'un petit coup de pouce du destin.

Derrière lui, sous le poids de la meute des hounsis surexcités, une des toitures des cabanes multicolores céda. Cette rupture brusque d'un pilier de soutènement fit basculer vers le centre deux grandes plaques de tôles entraînant avec elles une dizaine de ses poursuivants les plus proches et les précipitant sur les occupants de la baraque.

Le désordre cataclysmique qui s'ensuivit retarda suffisamment la horde pour permettre à Rochat de reprendre une centaine de mètres d'avance.

Avant de le voir leur échapper définitivement, ses poursuivants changèrent de méthode, des coups de feu retentirent, claquant sur les toits à quelques mètres de lui. Avant qu'un coup chanceux ne l'atteigne, il sauta dans une ruelle qui descendait droit vers la porte de la cité.

Sa course devenait difficile. Sa vue se brouillait. Il continuait de courir comme un canard sans tête, par pur réflexe mais il perdait inexorablement du terrain.

Devant lui, une petite bande venait de se mettre en travers du chemin. Les coups de feu n'avaient pas repris dans la ruelle, sans doute de peur d'alerter les casques bleus qui n'étaient plus si loin maintenant.

Il se mit à hurler de toutes ses forces, en français puis en anglais. Comme un possédé.

Deux militaires l'entendirent. Passé un bref conciliabule, ils démarrèrent une jeep garée devant les portes.

Crier l'avait ralenti, les plus rapides de ses poursuivants se jetèrent sur lui. Il n'avait pas assez d'élan pour leur échapper ni pour traverser le petit groupe qui lui barrait le chemin. Il se débattit comme un possédé lançant des coups de poings et de pieds sur tout ce qui se présentait à lui.

Il gagna suffisamment de temps, repoussant les bras qui tentaient de le trainer vers les baraques, pour permettre à la jeep d'arriver sur eux. Sans armes pour faire face aux fusils d'assaut des casques bleus la petite bande se dispersa, et c'est un Baron Samedi liquéfié et à bout de souffle qui s'effondra sur les fauteuils de la jeep aux couleurs de l'ONU.

Il ânonna laborieusement quelques explications. La peinture ruisselait sur les fauteuils de la Jeep. Autour d'eux, des chimères tournaient à une dizaine de mètres, hésitant manifestement à déclencher un affrontement avec les casques bleus. Les militaires brésiliens redémarrèrent sans plus attendre. La situation était explosive et dès que les chimères auraient acheminé suffisamment d'armes à feu ils ne tarderaient pas à passer à l'assaut. La jeep parcourut la centaine de mètres qui les séparait des portes de la cité sans essuyer de coups de feu, quelques pierres furent jetées par des enfants sur leur passage, et trois téméraires tentèrent de se mettre sur leur passage pour

se retirer au dernier moment devant la détermination des militaires brésiliens à ne pas ralentir leur course, ils regagnèrent sains et saufs les rues de Port-au-Prince.

C'est dans un état second, au bord de l'évanouissement qu'il fut amené à l'Ambassade de France, derrière le Palais présidentiel dans le centre colonial de la capitale haïtienne.

Après quelques explications, en ce vendredi premier novembre Paul Rochat revint officiellement à la vie.

Chapitre 25

« *L'Apocalypse* »

Ambassade de France de Port-au-Prince, Vendredi 1^{er} Novembre.

Il fut accueilli sous les regards curieux du personnel de l'ambassade au grand complet, sa disparition dans des circonstances plutôt mystérieuses aux relents fascinants d'affaire d'espionnage international avait défrayé la chronique dans la communauté des expatriés. L'ambassadeur lui-même brûlait de le questionner. Rochat lui fit comprendre par une série de grognements que c'était hors de propos. Ils durent se faire une raison, et n'eurent pas d'autre version à soumettre à leur sagacité que celle servie par la DCRI, à savoir, un accident d'hélicoptère survenu pendant des vacances personnelles de Rochat sans aucun rapport avec l'administration française et ayant malheureusement entraîné la mort de quatre personnes, Rochat, Alfred Meteroo et deux Haïtiens.

Le temps qu'un médecin arrive, on le laissa prendre une douche dans la chambre qu'on lui avait préparée au deuxième étage de l'Ambassade. Il sauta sur l'aubaine et resta de longues minutes sous le jet bouillant de la cabine.

Il crut dans un premier temps à une erreur de ses sens causée par l'état de délabrement physique dans lequel il se trouvait. Mais passées ces quelques minutes de doute, il constata avec effarement que son corps témoignait matériellement de son retour à la vie.

Toutes les cicatrices qui mutilaient le bas de son corps avaient disparu, ne laissant qu'une légère trace sur sa peau, là où de profondes cicatrices rouges lui meurtrissaient

les chairs quelques jours auparavant. Cette guérison tardive était tout simplement miraculeuse, elle aurait sans doute suscité beaucoup d'intérêt de la part du corps médical, mais il choisit de garder ça pour lui. Ce deuxième retour à la vie était une affaire trop intime pour qu'il en débâte avec qui que ce soit.

Il ne croyait pas trop aux guérisons miraculeuses. Lourdes et Fatima n'étaient pas ses lieux de villégiatures préférés. Mais il avait sous les yeux ce qu'il était bien obligé de qualifier de miracle.

Il refusa d'être hospitalisé à Saint Joseph, principal Hopital de Port-au-Prince. Malgré l'avis des médecins qui l'auscultèrent à l'ambassade qui partageaient l'inquiétude de Gabrielle Destour quant à son foie. Il brulait trop de quitter l'île pour envisager ne serait ce que d'aller y passer des examens complémentaires. Il résista à la tentation d'appeler la jeune doctoresse pour la remercier, il ne voulait pas courir le risque de compromettre sa situation, mais il arracha la promesse à l'ambassadeur de lui passer le message à la première occasion. Il insista pour rentrer en France par le prochain vol, il n'arrivait pas à se sentir en sécurité sur l'île et il lui tardait de mettre les mains sur les vidéos.

Boniperti appuya sa demande. Et le lendemain, après avoir sacrifié deux heures à un interrogatoire sommaire de la police haïtienne pour qu'elle clôture le dossier de l'accident, ils prétextèrent de son état de santé pour justifier un rapatriement d'urgence en France et il embarqua dans un vol pour Paris. Il était escorté par quatre militaires de l'ambassade et tirait derrière lui une perfusion pour se réhydrater plus rapidement et administrer le traitement de choc dont son foie avait besoin.

Ça ne manqua pas de faire sourire Malic, quand il l'appela, à peine atterri, pour tenter de le faire revenir sur sa décision de démissionner.

- Ton foie détraque, je ne vais pas te plaindre après tout ce que tu lui as fait subir.
- Mieux vaut perdre son foie ou sa foi ?
- On se sent plus libre sans foi Paul, sauve le tien il est plus précieux.
- Tu ne peux pas abandonner Dieu et ton maitre en même temps Malic. Reviens, Boniperti va mettre ta lettre à la poubelle.
- On en reparlera, tu as lu la presse ?

- Un peu, dans l'avion. Le monde est en crise on dirait que les baudruches se dégonflent.
- Je ne parle pas de ça. Même si c'est intéressant, je parle de Medvedine et de Soutine.
- Rien vu.
- Dans le maelstrom ça passe presque inaperçu. Mais ils sont morts la semaine dernière, dans un restaurant de Nice.
- Tu vois Malic. Tu as eu tort de perdre la foi, les miracles existent. Il faut juste les mériter un peu.
- Des nouvelles des vidéos de la première dame ?
- Oui, je crois que j'ai une petite idée. Je m'en occuperai dès que j'aurai remis les pieds dans Paris.

Pendant les heures de vol, il s'était souvenu là où il avait déjà vu le chapeau à tête de mort. C'était pourtant simple.

Avant de se consacrer à la conclusion de sa quête, Rochat se précipita, dès les douanes passées, vers un kiosque à journaux dans le hall d'accueil de l'aéroport. Il était dévoré par la curiosité de savoir ce qu'il était exactement arrivé à Soutine et Medvedine. Il fut étourdi par sa traversée de la ruche, l'aéroport fourmillait de voyageurs en transit, cette foule compacte et mouvante déconcertait le commissaire qui sortait d'une longue période d'isolement. Il ne promenait plus sa perfusion et, rien ne le distinguant du commun des passants, la foule ne lui réservait pas de traitement de faveur, ses hésitations lui valurent de nombreuses bousculades. Il titubait au milieu d'une marée grise compacte dont les murmures lui causaient aux tympans un bourdonnement intolérable. « Je crois que je vais », « Tu penses que je devrais », « c'est là-bas que j'ai » « celui-là est nettement » ... Ces bribes de phrases prononcées par les personnes qui le croisaient et qu'il n'entendait que partiellement, fusionnaient et tournoyaient autour de lui, presque palpables, étouffantes. Il était tétanisé au milieu de la masse anonyme et indifférente, sa tête tournait. Il se sentait désemparé et incapable de reprendre sa marche quand une petite dame septuagénaire et un peu

voutée, à la tenue assez proche de celle d'une reine anglaise en exercice, se rendit compte de son malaise et lui saisit le bras.

- Vous vous sentez mal ?
- Un peu oui, je suis convalescent, et la foule m'étourdit.
- Je vais vous aider, vous allez où ?
- Si vous pouviez me déposer au café juste en face.

La reine mère fendit la foule de sa canne et traina le commissaire par le bras jusqu'à ce qu'ils atteignent deux tabourets de bar alignés le long du comptoir de l'établissement. Rochat commanda un cognac sous la désapprobation amusée de sa compagne et il insista pour lui offrir un verre. Amusée, la vieille dame indigne commanda le même breuvage, prétextant malicieusement sa peur de l'avion qu'il fallait bien combattre. Tranquillement installés derrière leurs ballons de VSOP qu'ils faisaient tourner doucement dans leurs paumes, ils échangèrent quelques minutes sur leurs problèmes de santé respectifs. De son tabouret, Rochat pouvait voir le kiosque à journaux surpeuplé et exposant des centaines de périodiques bariolés. La vue seule de cet amoncellement étourdissait le commissaire qui laissa son regard accroché à une affiche d'un magazine pour adulte. Sur ce panneau une naïade blonde à la moralité adaptable annonçait crânement qu'elle adorait la banane, une photo attestait de sa joie de consommer ce délicieux fruit. Pour Rochat, qui avait arrêté le porno depuis la retraite de Marilyn Chambers, tout ceci était affligeant, mais il dut reconnaître que son abstinence commençait à lui peser. Il sourit sous cape en se disant qu'il lui faudrait revoir l'âge de ses rencards s'il voulait recommencer les galipettes. Sa charmante et antédiluvienne camarade de bar remarqua sa distraction et l'interrogea sur les raisons de ce silence. Devant la difficulté de lui avouer qu'il était en train d'imaginer toutes les choses salaces qu'il pourrait faire si on le laissait enfermé quelques heures avec l'amorale actrice engloutisseuse de régime, il lui avoua qu'il avait une recherche à faire au magasin de journaux, mais qu'il ne s'en sentait pas capable. Son nouvel auxiliaire, Malic allait lui manquer, se proposa d'aller faire cette recherche pour lui. Il lui expliqua l'évènement sur lequel il souhaitait avoir des informations, et la reine mère se rendit, sans sa cour, au Point presse.

Son auxiliaire par intérim revint quelques minutes plus tard avec l'air satisfait d'un garnement ayant réussi une plaisanterie. Elle s'assit à côté du commissaire et, en souriant, lui déclara qu'elle avait réussi sa mission, non sans difficultés. L'affaire datait d'une semaine et n'avait plus les honneurs de la presse, mais elle avait réussi à convaincre la buraliste d'aller chercher dans ses stocks d'invendus en attente de ramassage. Et, dans le Libération du 28 octobre, elle avait trouvé un article qui devait faire le bonheur du commissaire. Celui-ci, qui se sentait mieux, la remercia et se jeta sur l'article qui occupait trois colonnes dans les pages France du quotidien et était accompagné d'une photo de Sergei Medvedine en smoking lors, d'après la légende, d'une réception ayant eu lieu pendant le Festival de Cannes en mai dernier. Sur le cliché l'oligarque accompagnait les objectifs d'un sourire hautain, presque arrogant, il ne se souciait manifestement guère de paraître sympathique. Rochat allait se délecter de découvrir comment justice avait été rendue.

Le meurtre peu orthodoxe d'un riche héritier russe.

Nice le 25 octobre, les clients du Chantecler, le restaurant étoilé de l'hôtel Negresco, ont été les témoins d'un double meurtre effroyable qu'ils ne seront pas près d'oublier. C'est dans une salle comble que le drame terrible, ayant coûté la vie de Sergei Medvedine l'héritier à la réputation sulfureuse de l'empire Petroprom et à Charles Soutine un jeune peintre français en vogue, s'est déroulé. Selon les témoignages des serveurs et des autres clients présents à proximité de la table où Sergei Medvedine

recevait une dizaine de convives, le drame a commencé subitement alors que l'assemblée était plutôt calme et que le repas venait d'être servi. Sergei Medvedine se serait levé, manifestement victime d'un malaise, s'appuyant sur la table il aurait desserré son nœud de cravate en appelant à l'aide. Le plus prompt à lui venir en aide, Charles Soutine se serait approché de lui et lui aurait dit quelques mots à l'oreille. Loin de lui procurer un soupçon de soulagement, ces quelques mots auraient mis l'héritier dans une rage

folle, et dans un dernier spasme avant de perdre connaissance, Sergei Medvedine aurait planté avec une violence inouïe la fourchette qu'il tenait à la main dans l'œil droit du jeune peintre. Les secours arrivés peu de temps sur les lieux emmenèrent les deux hommes à l'Hopital Lenval, où malgré les soins procurés d'urgence, les deux hommes sont décédés pendant la nuit. Sergei Medvedine aurait été victime d'un empoisonnement au cyanure, fin digne d'un film d'espionnage pour un

personnage obscur et contesté. Il aurait dans ses derniers instants attribué le crime à Charles Soutine qu'il aura donc frappé avec une violence folle entraînant la mort du jeune peintre. Il est possible que ce soient les derniers mots du jeune peintre prononcés à l'oreille du jeune oligarque qui aient provoqué le geste vengeur de celui-ci.

La mort du fils d'Alexander Medvedine, ancien directeur du KGB, président du géant russe de l'extraction pétrolière Petroprom et ami intime de Vladimir Poutine, a causé un grand émoi en Russie où le jeune homme a de nombreuses fois défrayé la chronique. Le porte-parole de l'ambassade de Russie a confirmé que Sergei Medvedine était bien en vacances en France où il résidait au Château de la chèvre d'or à Saint-Jean Cap Ferrat pour participer à un tournoi de poker organisé au casino Ruhl. Il aurait, toujours selon l'ambassade de Russie, rencontré Charles Soutine dans les rues de Nice le jour même du drame, grand amateur d'art moderne Medvedine

connaissait bien et appréciait l'œuvre du jeune peintre et il l'aurait convié à sa table le soir même. La personnalité de Sergei Medvedine, complexe et volcanique, donne un relief particulier à ce drame. Sur le plan diplomatique, l'Élysée a présenté ses condoléances à la famille Medvedine et s'est engagé à tout mettre en œuvre pour que toute la lumière soit faite sur cette affaire. Au vu du passé du jeune homme, il est pourtant probable que des zones d'ombres subsistent. Ces dernières années, Sergei Medvedine s'est distingué par ses relations avec les milieux mafieux russes, et avec la frange extrémiste de l'Église orthodoxe. Sans être réellement inquiète ses amitiés lui ont valu d'être cité dans de nombreuses affaires d'assassinat politique de journalistes. De sources proches des services secrets occidentaux, il est de notoriété que Medvedine entretenait des relations régulières avec des criminels de guerre serbes, des mafieux Turcs et des

terroristes tchéchènes. Ce gout pour les gens peu fréquentables aurait été utilisé par le gouvernement russe, à plusieurs reprises Medvedine aurait servi d'intermédiaire lors de négociations difficiles avec ces réseaux. La piste d'un meurtre lié à ces relations n'est donc pas à exclure. Cependant, c'est vers Charles Soutine que les regards de la SRPJ de Nice convergent. Le jeune homme à la personnalité instable, peintre tourmenté et fréquemment sous l'emprise de stupéfiants, n'avait pas donné signe de vie à sa famille depuis près de deux mois. Le geste de Sergei Medvedine le désignerait comme suspect principal. Charles Soutine sous l'emprise d'une crise de démence schizophrène aurait empoisonné l'oligarque avant de lui confesser son geste, celui-ci se faisant justice dans un ultime sursaut avant de décéder. Victime de sa généreuse hospitalité, ou de ses amitiés sulfureuses, Sergei Medvedine est en tout cas décédé à Nice dans la nuit du 25 octobre.

Rochat ressentit une paix profonde, comme si, en lui, un feu venait de s'éteindre. La conclusion était même plus belle qu'il ne l'avait rêvée. Soutine, incapable de mettre fin à ses propres jours avait tenté de tuer son ravisseur avant de se jeter dans les bras de la Police pour échapper à la vengeance des Russes. Seulement son arrogance et son désir de signifier à Medvedine qu'il venait de le tuer lui avaient coûté la vie. Comble de joie, l'incident ne lui conférait pas l'aura d'un héros et sa postérité ne paraissait pas garantie par cette fin. Le bucher des vaniteux. Il prit congé de sa précieuse sauveteuse qui devait le quitter pour embarquer à destination de Périgueux. Le commissaire longea les murs de l'aéroport jusqu'à la sortie où il patienta, sifflotant d'un cœur léger, jusqu'à être pris en charge par un taxi. Le chauffeur connaissait sa destination, signe que sa bonne étoile paraissait disposée à le suivre, ce qui était de bon augure avant d'aller vérifier si ses déductions s'avéraient exactes. Sinon les vidéos resteraient introuvables et son retour à la DCRI compliqué.

La réceptionniste du « Men's gym » de la porte d'Auteuil le regarda arriver avec une moue dédaigneuse. Il était hirsute et efflanqué, à des lieues de l'élégance coutumière des membres de ce club très prisé des heureux fortunés de la capitale. La fausse blonde sursiliconée opposa une résistance de principe. Rochat n'avait aucun document autre que sa carte tricolore pour appuyer sa demande. Mais elle céda à la menace d'un débarquement en force avec une estafette de gendarmes et elle finit par lui indiquer le casier de Richard Pellicomo.

Le vestiaire homme contenait une centaine de casiers en bois massif, pour les membres les plus anciens et les plus généreux. Richard y possédait un vestiaire depuis près de quinze ans, au gré de ses déménagements et de ses revers de fortune, cet îlot de luxe et de volupté était devenu son seul domicile véritablement fixe. Au milieu de l'affluence feutrée de ce dimanche après-midi, Rochat utilisa le double obtenu à la réception et ouvrit le vestiaire sur lequel une plaque indiquait le nom du propriétaire.

Une fois ouvert, celui-ci dévoila son étonnant contenu. Il était décoré comme un petit Temple vaudou, contenait des fétiches, des objets rituels, des photos, des miroirs, des Calebasses, des fioles...

Surtout, le chapeau était là, comme sur le polaroïd et comme sur la carte de membre du club trouvée dans le portefeuille de Pellicomo.

Il l'attendait, posé sur une boîte longue, couverte de cuir noir avec une petite fermeture à clé qui lui résista un peu avant de s'ouvrir, forcée du bout des doigts à l'énergie décuplée par la curiosité de Roachat. Il se coupa en l'ouvrant, un peu de sang coula sur la moquette épaisse, mais la boîte dévoila ses secrets.

Des photos, de lui, de Soutine, de Medvedine, de Delongi, de Claire de Malasuerte et de la présidente. Toutes les photos étaient couvertes de vésicules, peints avec ce qui semblait être du sang. Mêlé à la croute brunâtre il y avait ce qui semblait être des cheveux de chacun des individus photographiés. On aurait pu y voir l'obsession sordide d'un homme paumé dans une déviance destructrice. Mais le commissaire, lui, y voyait toute autre chose.

Particulièrement dans une petite liste écrite au dos d'une photo de lui qui reprenait les éléments que lui avait communiqués Julien sur ce que Richard estimait nécessaire pour réussir une possession. Une phrase concluait la liste avec une assurance prophétique qui arracha un sourire au commissaire.

« Tu ne vivais qu'à moitié, tu as vécu pour deux, maintenant prends soin de toi. »

La boîte contenait également une pile d'articles de journaux, traitant de la présidente, de l'organisation de la DCRI, des services secrets russes. Des courriels imprimés en anglais provenant d'une adresse non nominative du serveur new-yorkais d'une grande banque américaine, et contenant des informations précises sur tous ces sujets étonnèrent le commissaire qui les mit dans sa poche

Ils avaient sous-estimé Richard.

Sa vengeance était préparée de longue date.

Méticuleusement, il avait préparé la provocation de fauves dangereux qui finirent par dévorer ceux qui l'avaient trahi.

Il ne lui restait plus qu'à récupérer l'appât qui l'avait attiré dans ce piège. Il attrapa le chapeau, le petit crâne de macaque s'ôtait assez facilement, et à l'intérieur de la petite boîte crânienne, une clé de stockage USB extra-plate attendait qu'on la récupère.

Les vidéos, enfin.

Malgré les consignes présidentielles et les sanctions encourues, et malgré l'impatience de Boniperti qui l'attendait et commençait déjà à saturer sa messagerie. Il décida de passer chez lui visionner le contenu de la clé. Il s'en était fait une opinion, mais la tentation de voir valider ses hypothèses était trop forte.

Le taxi le déposa devant chez lui. Il regagna son appartement qui avait toujours besoin d'être remis en ordre. Au milieu des décombres, il rebrancha son téléviseur plasma et inséra sa clé USB dans le lecteur intégré.

Le format de stockage était un format de compression standard, pris en charge par son lecteur et les images apparurent.

Une succession de colonnes blanches encadrant une longue allée marbrée. Derrière les colonnes, une vingtaine de percussionnistes impulsaient un rythme que Rochat finissait par connaître assez bien. L'ouverture d'une cérémonie vaudou. La caméra fit un travelling avant un peu saccadé, elle devait être portée à l'épaule, et avança le long de l'allée.

Les colonnes finirent par s'écarter et former un grand cercle au milieu duquel un grand pilier central rejoignait une voûte, à plus de dix mètres de haut. Au pied de ce pilier, un autel faisait face à l'allée. Au-dessus trônait un immense tableau représentant une vierge noire, un enfant dans les bras, que Rochat connaissait aussi très bien maintenant :

Erzulie Dantor, mystère de l'amour destructeur, mère possessive, épouse envahissante, maîtresse obsessionnelle, sœur jalouse.

Une personne, seule, se tenait debout en face de l'autel, au bout de l'allée, on la voyait de dos, agenouillée devant le tableau d'Erzulie.

Richard apparut. Le visage encore indemne. Il vint se mettre debout devant la femme prosternée. Il tenait l'Asson à la main et le secouait lentement au gré des

pulsations données par les percussionnistes. La caméra fit le tour de la jeune femme et la montra de face.

C'était la présidente, encore actrice à cette époque, resplendissante dans une petite tunique de cérémonie blanche très courte et échancrée. Ses cheveux tirés en arrière lui tombaient jusqu'aux reins, elle semblait en pleine prière, légèrement anxieuse.

Richard commença à prêcher en créole. Malgré tout, Rochat put comprendre qu'il s'agissait d'une cérémonie de « renaissance », forme de mariage spirituel entre un hounsi et un mystère qui décident de lier leur destin jusqu'à la mort du fidèle.

La première partie de la cérémonie consistait en la mort symbolique de l'hounsi, puis en son habitation par le mystère élu, et enfin à sa renaissance, lié définitivement à son Lwa-met-têt.

La caméra se rapprocha, en plan fixe, du visage magnétique de la future présidente. Sur sa joue droite, ses deux cicatrices semblaient récentes, laissant perler quelques gouttes de sang que Rochat ne put s'empêcher de trouver terriblement érotiques.

Ces mêmes cicatrices ornaient le visage d'Erzulie. Ces scarifications rituelles donnaient une idée du niveau de fanatisme de la jeune femme.

Devant elle, on entendait juste les hurlements de Richard qui devenaient de plus en plus hystériques. Puis, au bout de quelques secondes, ils cessèrent brusquement. Une pointe de dague effilée apparut sous le menton de la jeune femme, son pommeau décoré d'un cœur rouge vif.

Elle leva les yeux, vers Richard, et glissa d'une voix douce ne trahissant aucune peur.

- Où vais-je mourir ?

Sur cette parole, son visage se figea dans un arrêt sur image sur ses yeux majestueux de première dame.

Rochat mit quelques secondes à réagir, perdu dans leur contemplation béate. Mais il se mit à chercher la télécommande pour redémarrer la lecture. N'y parvenant pas il se leva pour aller à l'appareil.

- Inutile commissaire. Nous avons la télécommande.

Rochat se retourna et se trouva face à face avec Leterrier et Dragault, debout contre le mur de son salon. Ils l'attendaient sans doute depuis son arrivée, cachés dans sa chambre comme des cocus de vaudeville. Il leur adressa un sourire désabusé.

- C'est gentil d'être venus fêter mon retour.
- Vous ne croyez pas si bien dire. J'avoue que la nouvelle de votre mort m'avait profondément réjoui, j'ai failli être très triste de vous voir revenir de l'au-delà. Mais l'erreur que vous venez de commettre me rassérène pleinement.
- Vous allez payer très, très cher votre curiosité malsaine commissaire, inutile de vous dire que je vous ai dans le nez.

Ironisa Dragault, qui tenait un revolver à la main pour se prémunir d'une brusque colère du commissaire. Leterrier reprit.

- S'il y a une chose dont je n'ai jamais douté, c'est de vos qualités de flic, j'étais sûr que vous reviendriez avec les vidéos, et j'étais sûr aussi que vous feriez cette erreur. Cette fronde contre les ordres du président va vous couter cher Rochat. Je vous en fais le serment, Boniperti ne pourra rien pour vous.

Dragault s'était levé et avait récupéré la clé insérée dans le lecteur. Rochat regarda avec regret s'évanouir le regard de la première dame.

Il ne bougea pas et se contenta de leur lâcher calmement.

- Quand vous aurez le président, n'hésitez pas à lui dire de se méfier de sa beauté ibérique. À mon avis, il n'est qu'une étape sur sa trajectoire. Mais maintenant déguerpez. Cet appartement a subi déjà assez d'avaries pour tolérer plus longtemps votre présence fétide.
- Parce que vous croyez vraiment à ces conneries ! Votre cas est encore plus grave que ce que je pensais. Il faut vraiment qu'on vous écarte de la DCRI.

Ils partirent. Rochat souriait. À cet instant, sa carrière à la DCRI lui était indifférente. Il revenait des enfers, ces petites batailles de couloir lui semblaient incroyablement anecdotiques.

Il alla à la fenêtre de son appartement, regardant la corniche d'où, quelques semaines plus tôt, Richard avait failli l'amener à sauter.

Il jeta les sachets de cocaïne qui lui restaient. Richard n'en avait plus besoin, il était en paix maintenant.

La première dame sortirait indemne de la vengeance de Richard. Il ne pouvait rien y faire, il ne voulait rien y faire. Erzulie était trop forte, il ne pouvait en être autrement, Richard lui-même savait intimement que cette partie de sa machination était vouée à l'échec. Il ne l'avait fait que dans le but de continuer d'exister encore quelques jours dans la vie de son fantasme évanoui.

Le lendemain, il appellerait les parents de Claire, pour leur expliquer les véritables circonstances de la mort de leur fille. Il pouvait le faire maintenant qu'il savait que justice avait été faite. Les quelques mots griffonnés au dos de la photo retrouvée dans le vestiaire lui avaient révélé les raisons de la mort de la jeune femme. Elle lui avait caché être à l'origine de la rencontre de Richard avec Soutine, mais ce n'était pas pour cela que l'Haïtien l'avait entraînée dans sa folie destructrice. Il l'aimait, lui aussi, et n'était pas aimé en retour. Mobile vieux comme le crime, la jalousie avait tué la jeune femme, pas ses petites cachotteries.

Il mit un disque, et, au son de Labi Siffre, ouvrit la bouteille de Condrieu qui attendait ce sort depuis plus d'un mois.

Il y avait de douces défaites.

Car la présidente était trop jolie.

Épilogue

**« Je veux me réveiller dans une ville qui ne dort jamais,
Et découvrir que je suis le roi du quartier, son numéro 1.
Je veux être dans tous les bons coups de New York,
Si tu peux réussir ici, tu réussiras partout.
À toi de jouer ! New York, New York... »**

Franky Blue Eyes

New York, le 15 octobre 2008,

Il avait beau s'y être préparé, New York fut un choc terrible pour Julien. Il n'avait jamais quitté Haïti, le changement de monde était brutal. Il resta pelotonné dans le fond de la banquette molle et sale du taxi qui l'emmenait de l'aéroport à Manhattan.

À côté de lui l'agent de la DEA pérerait stupidement en lui narrant les déboires des golden boys de Wall Street dans la déroute financière.

Sous ses apparences de calme luxueux, cette ville était dans une tempête aussi furieuse que celle qui avait dévasté son île.

À une différence essentielle, cette tempête-là éclaboussait le monde entier quand celle d'Haïti ne soulevait qu'une vague pitié éphémère.

Il regardait les mains manucurées de son guide s'agiter devant lui, et constatait avec amusement le hâle peu naturel qui les colorait. Une couleur orangée qui, il apprendrait plus tard, était due aux crèmes autobronzantes.

Au moins ici les traitres corrompus étaient propres et bien élevés.

Moyennant quelques centaines de milliers de dollars, le dossier de Pellicomo à la DEA avait été clôturé dans tous les ordinateurs des services de police américains. Il n'était plus recherché en dehors d'Haïti et, avec de nouveaux papiers, la fuite ne serait plus qu'un lointain souvenir.

La clôture du dossier avait été rendue possible par l'envoi depuis la France, par un officier de la Brigade des Stupéfiants corrompu nommé Sylvain Ibisevic, de clichés de son frère sur la table d'autopsie. Ajoutées à son dossier ces photographies venaient prouver que Julien Pellicomo avait été abattu lors d'un règlement de comptes dans Cité Soleil.

Il serrait contre lui le sac contenant l'Asson. Il pensait à sa mère en se rappelant le jour où on le leur avait confié.

Le vieil Hougan de Jacmel qui était venu jusqu'à eux dans le plus grand secret leur avait parlé pendant des heures, enfonçant profondément dans leurs petites têtes d'enfants de dix ans l'importance de la responsabilité qui leur incomberait jusqu'à leur mort. Leur mère pleurait, ils ne comprenaient pas pourquoi. Pour eux tout cela était follement excitant.

Elle seule semblait deviner les drames et les déchirements qui allaient en sortir.

Elle avait eu en partie raison, Richard fragile et rêveur n'avait pas su tirer profit de l'Asson, lui, il comptait bien ne pas laisser passer sa chance.

Sa chance s'appelait Jean-Pierre de Lassalle, un homme d'affaires d'origine haïtienne qui avait bâti une immense fortune dans la finance new-yorkaise. Il était le banquier de nombreux trafiquants colombiens et était un hounsi fanatique, superstitieux à l'extrême, comme beaucoup d'hommes dont la vie consistait à deviner et à anticiper les évolutions de la société et des marchés avant tous les autres.

À la fin du match des Knicks auquel il assistait, de Lassalle les recevrait et obtiendrait la récompense de plusieurs mois de manigances.

Lassalle serait l'élu. Et avec Pellicomo à ses côtés, ils travailleraient à leur retour en Haïti.

Déjà, partout dans le pays, sur les décombres des Lavalas et des Macoutes, le réseau des Lassallistes se mettait en place et préparait leur inexorable conquête du pouvoir.

Le commissaire Rochat reviendra dans :

« Une reine sans divertissements. »